



1907



BIBLIOTECA DELLA R. CASA  
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~1111~~ 1533  
Sala Grande  
Scansia 21 Palchetto 1  
N.° d'ord. 1



35. 3. 4.

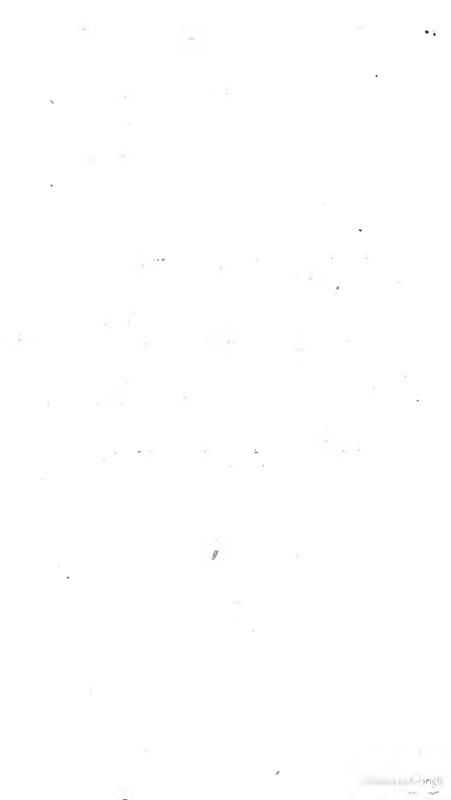


Palat. XXIV

1



**HISTOIRE**  
**GENERALE**  
**DES VOYAGES.**  
*TOME TRENTE-SIXIEME,*



81580.

# HISTOIRE

G E N E R A L E

D E S V O Y A G E S ,

o u

N O U V E L L E C O L L E C T I O N

D E T O U T E S L E S R E L A T I O N S D E V O Y A G E S

P A R M E R E T P A R T E R R E ;

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes  
Langues de toutes les Nations connues :

C O N T E N A N T

C E Q U ' I L Y A D E P L U S R E M A R Q U A B L E ,

D E P L U S U T I L E E T D E M I E U X A V E R E ' D A N S L E S  
P A Y S O U L E S V O Y A G E U R S O N T P E N E T R E ' :

A V E C L E S M Œ U R S D E S H A B I T A N S ,

L A R E L I G I O N , L E S U S A G E S , A R T S , S C I E N C E S ,  
C O M M E R C E , M A N U F A C T U R E S , & c .

P O U R F O R M E R U N S Y S T È M E C O M P L E T .

*d'Histoire & de Géographie moderne , qui représente  
l'état actuel de toutes les Nations :*

E N R I C H I

D E C A R T E S G É O G R A P H I Q U E S E T D E F I G U R E S ,

T O M E T R E N T E - S I X I È M E .



A P A R I S ,

Chez DIDOT , Libraire , Quai des Augustins ,  
à la Bible d'or .



---

M . D C C . L I .

A V E C A P P R O B A T I O N E T P R I V I L È G E D U R O I .





# HISTOIRE GENERALE

## DES VOYAGES,

*Depuis le commencement du XV<sup>e</sup> Siecle.*

### SECONDE PARTIE.

#### LIVRE SECOND.



## VOYAGE

### DE DELLON ;

*Aux Etabliffemens François de  
la Côte de Malabar.*



N a dû regarder la Relation INTRODUC.  
précédente, comme un sup-  
plement qui n'a rien perdu de  
son prix pour être un peu dé-  
placé, & qui jette au contraire, dans

*Tome XXXVI.*

A

**INTRODUCT.** le volume précédent, un agrément que les Anglois ne devoient pas dérober aux premiers. Mais rentrons, autant qu'il est possible, dans le seul ordre qui convienne à leur plan, & qu'ils ont presque toujours négligé. Il consiste, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois, à lier du-moins les Relations qui succèdent, avec celles qui les ont précédées, par quelque explication, qui fasse remonter le Lecteur à la source des nouveaux événemens qu'on lui présente.

On l'invite ici à se rappeler l'établissement des François à Surate, tel que plusieurs Voyageurs ( 1 ) l'ont déjà représenté dans son origine. Mr Caron, Directeur de la Compagnie Française, forma dans le même temps divers Comproirs, que De-la-Haye, L'Estra & Carré n'ont pû faire connoître que par leurs noms. Dellon, parti

(1) Voyez les dernières Relations du Tome 32, & les premières du 33<sup>e</sup>. Tavernier fait l'Histoire de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes, dans la négociation des Députés de France. Mais elle n'appartient point à ce Recueil. Remarquez seulement qu'il s'est trompé lorsqu'il fait assassiner La-Boulais, dans l'Yvette, par des soldats Persans, il

ignoroit que ce Voyageur reparut ensuite à Rome & à Paris, comme on l'a vu ci-dessus dans la Relation du Pere De-Rhodes. Cette erreur, qui ne peut être excusée dans un ouvrage publié seize ans après, joint à l'emportement avec lequel il traite les Députés, doit le faire lire avec défiance. *Troisième Tome de Tavernier, Page 95 de sa Relation.*



de France en 1668, sur un Vaisseau de la Compagnie, sans autre motif que la passion de s'instruire en voyageant, nous donne les seuls éclaircissémens que j'aye pû découvrir sur des entreprises qui méritent de ne pas demeurer dans l'oubli. Son Ouvrage n'a paru qu'en 1711 (2). Il renferme aussi les observations sur Madagascar, & sur d'autres lieux de son passage; mais comme elles n'ajoutent rien à celles qu'on a déjà recueillies sur les mêmes lieux, & que sa navigation n'eut rien de plus remarquable, c'est assez de lui faire occuper la scène pour quelques événemens dont la connoissance n'est dûe qu'à lui. Qu'on le suppose à Surate, résolu de partir avec *La-Force* & *La-Marie*, deux Vaisseaux François, qui devoient faire voile au Malabar.

Il sortit de ce Port sur *La-Marie*, le 6 de Janvier 1670, avec un vent favorable, qui l'accompagna jusqu'à la rade de *Rajapour*. Le Vaisseau *La-Force*, qui s'arrêta pour y prendre quelques

INTRODUCT.  
Caractere de  
l'Auteur.

DELLON.  
1670.  
Voyage à  
Mirzeou.

(2) A Cologne, chez Pierre Marteau; dédié à M. le Baron De-Breteuil, Introducteur des Ambassadeurs. Il contient aussi une Relation de l'Inquisition de Goa, qui avoit déjà vu le jour. Dellon fit, après son retour, le voyage de Hongrie avec leurs Altes- ses Serenissimes MM. les Princes de Conti, en qualité de leur Medecin. Il n'écrivit pas mal, & son caractère paroît judicieux.

#### 4. HISTOIRE GENERALE

DELLON.  
1670.

marchandises , avoit ordre de rejoindre l'autre à Balliepatam. L'Auteur n'eut point alors l'occasion de connoître cette Ville, mais le séjour qu'il y fit dans la suite lui donna le temps d'y faire quelques observations.

Rajapour  
& sa description.

Rajapour est situé sur la côte de Malabar (3), à quatre-vingt lieues de Surate, & vingt au Nord de Goa. Il appartenoit au Prince Sevagi, ce fameux rebelle, qui avoit donné long-temps de l'occupation au Grand-Mogol & au Roi de Visapour (4). La riviere qui l'arrose ne reçoit pas de Navires au-dessus de cinq cens tonneaux. On y trouve d'abord un petit village, qui n'est habité que par des pêcheurs. A quatre lieues de la mer, on rencontre la petite ville, qui donne son nom à la riviere & au port. Les plus grandes Chaloupes y remontent facilement avec le secours de la marée: mais lorsque la mer se retire, il reste si peu d'eau dans la riviere, qu'on la traverse à gué. Les Anglois avoient autrefois un établissement considerable à Rajapour, duquel ils furent chassés, pour avoir entrepris d'y établir un Fort. La Compagnie de

(3) A dix sept degrés de latitude.

(4) Voyez ci-dessus les Relations de Carré & de L'Éstra.

France s'y étoit établie après eux ; & ses Commis y avoient fait bâtir une belle maison , accompagnée d'un jardin fort agreable. Elle avoit , à peu de distance , une source d'eau cheude , également salutaire pour une infinité de malades qui venoient en boire ou s'y baigner. Les montagnes & les forêts , qui environnent la Ville , sont remplies de singes , d'une variété extraordinaire dans leur taille & dans leur couleur. Ils viennent familièrement jusques dans les maisons , parce que les Habitans portent le respect pour eux jusqu'à la veneration. Les François , à qui cette familiarité paroïssoit incommode , en tuoient toujours quelques-uns. Mais ils avoient besoin de précaution pour n'être pas apperçus. Ce crime auroit été capable de les faire chasser du pays (5). On recueille quantité d'excellent poivre aux environs de Rajapour. Il s'y trouve aussi beaucoup de salpêtre , & l'on y fabrique des toiles très fines. Ces trois marchandises sont le principal commerce du pays. Sevagi possédoit un grand nombre de Places fortes , dont quelques-unes étoient situées sur des montagnes inaccessibleles. Leurs garnisons faisoient des

## 6 HISTOIRE GÉNÉRALE

**DELLON.** courses continuelles sur les Peuples voisins , avec lesquels ce Prince étoit en guerre. La plupart de ses Sujets étoient idolâtres comme lui : cependant il souffroit , dans ses Etats , toutes sortes de Religions ; & Dellon juge , comme tous les Voyageurs du même temps , qu'il étoit non seulement un des plus habiles Princes de l'Asie , mais un des plus grands politiques de son siècle (6).

Jugement  
de Dellon sur  
Sevagi.

Il arrive à  
Mirzeou. La-Marie arriva le 14. de Janvier à la vue de Mirzeou , & le même jour elle jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière. C'est à très peu de distance qu'est située la Ville de Mirzeou , une des plus importantes du Royaume de Visapour , éloignée de Goa d'environ dix huit lieues vers le Sud. La Compagnie de France y avoit un Bureau , & faisoit acheter beaucoup de poivre par ses Commis (7). La rivière ne reçoit que des Barques d'un port médiocre. A moins d'un quart de lieue de la Ville , qui est assez peuplée pour sa grandeur , on voit une Forteresse , qui se nomme aussi Mirzeou , place assez forte & bien munie d'artillerie , où le Roi de Visapour entretient sans cesse une

(6) Voyez Carré & l'Estra.

(7) Voyez d'autres motifs , dans la Relation suivante.

nombreuse garnison. Le pays qui l'environne est agreable & fertile , surtout en riz , qu'on y recueille abondamment. Le Commandant du Fort étoit un Seigneur Persan , nommé Cojabdella , homme d'un merite distingué , & fort estimé du Roi de Visapour , auquel il s'étoit attaché depuis quelques années.

DELLON.  
1670.

Les François n'eurent pas plutôt touché le rivage , qu'ils envoyerent un Exprès au Fort , pour donner avis au Gouverneur de leur arrivée. Il vint sur le champ rendre visite au Capitaine & aux autres Officiers du Vaisseau. Après leur avoir fait beaucoup de civilités , il les invita tous à souper pour le même jour ; & quoiqu'il ne fût encore que huit heures du matin , on leur fournit , par son ordre , des palanquins & des chevaux qui les conduisirent au Château. Ils furent suivis , dans cette marche , par les hautbois , les tambours , les trompettes & les gardes du Gouverneur. A leur approche & pendant leur entrée , le canon tira pour les saluer. On les introduisit dans une grande salle , dont le plancher étoit couvert de riches tapis de Turquie & de beaux carreaux de brocard. Cojabdella n'avoit rien épargné pour rendre la fête

Comment  
les François  
sont reçus du  
Gouverneur.

DELLON.  
1670.

agréable. Il avoit invité, au festin, plusieurs personnes de qualité du pays. A peine l'Interprete François eut commencé à temoigner combien ils étoient sensibles à ses politesses, qu'ils virent entrer une troupe de danseuses & des joueurs d'instrumens.

Danseuses  
des Indes.

On trouve, dans toutes les Indes, des sociétés de femmes qui font leur unique occupation de la danse. Elles admettent, parmi elles, les hommes dont elles ont besoin pour jouer du tambour, de la flute & du hautbois; & le partage de ce qu'elles gagnent, à cet exercice, se fait avec égalité. Ces sociétés étant établies sous l'autorité des Princes, elles sont protégées des Gouverneurs, qui en tirent même une sorte de tribut. Chacun peut les appeler chez soi & les employer, pour le prix dont on convient. Jamais il n'est permis de leur faire violence, & moins encore de les insulter. Leurs chansons & leurs danses sont fort agréables, mais un peu lascives. Les femmes employent une partie de leurs profits à se parer. On voit, sur quelques-unes, pour dix ou vingt mille écus de pierrieres. La plupart sont jolies & bien faites, parce qu'elles n'en reçoivent point sans ces deux agrémens. Elles  
font

font une espèce de vœu de n'être pas chastes ; & ce que chacune reçoit en particulier , des amans qu'elle se procure , n'entre point dans la bourse commune (8).

DELLON.  
1670.

Ce spectacle amusa d'abord les François : mais ensuite il leur parut fatigant par sa longueur. On leur avoit servi quelques verres de vin & du café. Ce rafraîchissement ne suffisoit pas à de jeunes gens pleins d'appetit , qui s'étoient moins attendus à voir danser pendant tout le jour , qu'à faire un bon repas. L'heure d'allumer les flambeaux étant venue , on les fit descendre dans la cour , où ils esperoient de trouver le souper prêt : mais ils furent surpris d'y voir paroître , au lieu de table , les mêmes danseuses , qui recommencerent leur exercice. On l'interrompoit quelquefois , pour leur donner le temps d'admirer les feux d'artifice , qui servoient comme d'intermedes à la fête. Elle dura jusqu'à dix heures du soir , & la plupart commençoient à douter si Cojabdella n'avoit pas résolu de les faire mourir de faim. Cependant , le bal ayant cessé , ils furent conduits dans un fallon ouvert de toutes parts , où

Festin du  
Gouverneur.

(8) Pages 166 & précédentes.

DELLON.  
1670.

suivant l'usage des Orientaux, le couvert étoit à terre. On les fit asséoir sur des carreaux, les jambes croisées. Le Gouverneur s'assit avec eux, & l'on servit une grande quantité de différentes viandes, que l'appetit leur fit trouver excellentes. On avoit mis, sur la nappe, plusieurs vases de porcelaine, pleins de limonade, où ceux qui vouloient boire avoient la liberté de puiser avec des cuilleres de bois, qui tenoient environ la mesure d'un petit verre. On donnoit aussi du vin à ceux qui en demandoient : mais on n'en exposa point sur la table ; & le Gouverneur, comme les autres Mahometans, affectèrent de n'en pas boire, par respect pour leur loi. Lorsqu'on eut desservi les viandes, on apporta toutes sortes de fruits & de confitures, avec une profusion extraordinaire. Après le festin, les danses recommencerent, & furent poussées fort avant dans la nuit. Ensuite le Gouverneur fit reconduire les convives par ses gardes, au son des mêmes instrumens qui les avoient amenés. Le lendemain, ils l'envoyerent prier de venir dîner dans leur Vaisseau. Il y vint avec une suite nombreuse. On le reçut au bruit du canon, & ses politesses lui furent rendues avec

Festin des  
François.



asure. Cependant il trouva l'art d'encherir sur celles des François, par quantité de presens qu'il fit distribuer à tous ceux qui avoient soupé chez lui : mais lorsqu'il parut prêt à se retirer, le Capitaine du Vaisseau lui en fit aussi de fort riches, au nom de la Compagnie, sans oublier aucun Officier de sa suite (9).

DELLON.  
1670.

Dellon fait observer que le Royaume de Visapour n'est pas d'une grande étendue : ce qui n'empêche pas que le pays étant très riche, le Roi, quoique tributaire du Grand Mogol, ne soit un des plus puissans Princes de l'Inde. Il fait profession du Mahometisme ; mais une partie de ses Sujets est encore attachée à l'idolâtrie (10).

Etat du  
Royaume de  
Visapour.

Les François partirent de Mirzeou le 19 de Janvier ; & le matin du 22 ils mouillèrent devant la riviere de *Balliepatan*, où le Vaisseau *La - Force* étoit arrivé depuis trois jours. Le poivre qu'ils devoient prendre pour la France étant préparé depuis long temps, leur charge fut bien-tôt achevée. *Balliepatan* est un gros bourg du Royaume de *Cananor*, situé sur la côte de *Malabar* (11), & peuplé de riches Mahometans qui doi-

Voyage à  
*Balliepatan*,  
& sa descrip-  
tion.

(9) Page 171.

(10) *Ibidem*.

(11) A onze degrés de latitude du Nord.

DE L'OLON.  
1670.

vent leur fortune au commerce. Il borde la rivière, à une bonne lieue de l'embouchure. On découvre à peu de distance, le Palais où le Roi de Cananor fait sa résidence ordinaire, & plusieurs belles pagodes dont il est environné. Toute l'étendue de terre qui est entre Surate & le Cap de Comorin, se nomme ordinairement la côte de Malabar : cependant cette côte ne commence réellement qu'au Mont-Dely (11) ; & c'est dans cet endroit que les peuples qui l'habitent prennent le nom de Malabares. Elle est divisée, dans une longueur d'environ deux cens lieues, en plusieurs Royaumes, dont tous les Souverains sont idolâtres. Celui de Cananor, sans être le plus puissant, précède tous les autres, & jouit d'une considération singulière, qu'il doit à certains motifs de Religion. Il est distingué par le nom de *Colitry*, qui n'est qu'un titre, comme *Samporin* est celui des Rois de Calecut.

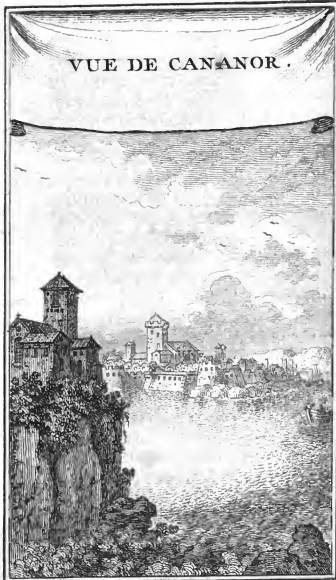
Etablis-  
ment Fran-  
çois à Tille-  
ry, près de  
Cananor.

La maison que le Prince *Onitri*, Gouverneur du Royaume, avoit d'abord assignée aux François pour leur commerce, ne suffisoit pas pour les loger commodément. D'ailleurs son éloignement de la mer rendoit le transport des

(12) A douze degrés,



VUE DE CANANOR.



ETIQU. 20.

T. IX. N. XIV.

marchandises fort difficile. Aussi - tôt que les deux Vaisseaux François eurent mis à la voile, Dellon demanda instamment un lieu plus commode; & ses sollicitations lui firent obtenir cette faveur. Le Prince se rendit lui-même, avec quelques François, dans une Terre de son appanage, qui se nomme *Talichere*, située sur le bord de la mer, à quatre lieues au Midi de Balliepatan, & trois lieues de Cananor. Ce lieu leur paroissant plus convenable, ils l'acheterent pour la Compagnie; & dans leurs mains, il prit le nom de *Tilsery* (13).

Cananor, principale Place du Royaume qui en tire son nom, est accompagnée d'un port assez commode pendant l'Eté, mais où les Vaisseaux ne sont pas en sûreté pendant l'Hyver. C'est un des premières lieux où les Portugais s'arrêterent, après avoir découvert les Indes. A peine furent-ils arrivés, qu'ils y eleverent une Tour, avec des pierres qu'ils avoient apportées de Portugal. Elle subsiste encore. Ils prirent soin de l'environner d'une forte muraille, sur laquelle ils placerent plus de cent pieces de canon, & cette Forteresse les rendit redoutables à tous les pays voisins, où l'artillerie n'étoit pas encore

DELLON.  
1670.

Observations sur le pays.

DELLON.  
1670.

en usage. Ils bâtirent ensuite , près de leur Tour , une assez grande Ville , qu'ils conserverent long-temps : mais les Indiens , fatigués de leur tyrannie , appellerent enfin les Hollandois à leur secours ; & ces nouveaux Maîtres rasèrent les fortifications de Cananor , pour s'en épargner la garde. Cependant les Habitans du pays ont tiré peu-d'avantage de ce changement. Ils sont plus durement traités par les Hollandois qu'ils ne l'avoient jamais été par les Portugais ; & si l'on en croit l'Auteur , ils rappelleroient volontiers leurs anciens tyrans (14).

A demi-lieue du Fort de Cananor , en tirant vers le Midi , on trouve un gros bourg , peuplé de Mahometans , & gouverné , sous l'autorité du Roi , par un Seigneur de la même Secte. Il se nommoit *Aly - Raja*. Ses vertus le faisoient aimer des siens & respecter de ses voisins. Il étoit riche , & Souverain même de quelques-unes des Isles Maldives. Ce bourg avoit plusieurs Marchands , chez lesquels on trouvoit abondamment ce que les Indes produisent de plus riche & de plus curieux.

Dans tout le Royaume de Cananor , comme dans tous les autres Etats du

Malabar, on ne voit pas de grands chemins qui conduisent d'une Ville à l'autre : ce ne sont que des sentiers, ou des chemins fort étroits, parce qu'on n'y connoît pas d'autres voitures que des chevaux, des elephans, & des palanquins. Le pays produit une extrême abondance de cette espece de cannes, que les Indiens nomment bambous. Lorsqu'elles sont encore tendres, on choisit les meilleures pour les couper par tranches, & de l'épaisseur d'un écu, qui se confisent au vinaigre, & dont on fait une sorte de salade que les Orientaux nomment *Achar*, par excellence. Ils donnent le même nom à tous les fruits ou les legumes qui sont confits au vinaigre : mais on y joint leur nom propre, comme *Achar* de poivre, *Achar* de gingembre, d'ail, de choux, &c ; au lieu que le bambou est distingué absolument par celui d'*Achar*. Ces cannes, lorsqu'on les laisse croître, deviennent aussi grosses que la cuisse humaine, & longues de vingt à trente pieds. Elles servent à divers usages, mais particulièrement à porter les palanquins. Dans leur jeunesse, on leur fait prendre toutes sortes de plis & de figures. Celles qu'on reussit à courber en forme d'arc, de maniere que les deux bouts demeu-

DELLON.  
1670.

Diverses  
Places voisi-  
nes de Cana-  
nor,

rent parfaitement égaux, sont recherchées pour les palanquins des Seigneurs, & se vendent jusqu'à deux cens écus(15).

A la distance d'une lieue, au Midi de Cananor, on rencontre un village qui se nomme *Corla*, & qui n'est habitée que par des Tisserands. Il s'y fabrique de très belles toiles, qui portent le nom du lieu. Une lieue plus loin, on arrive au bourg de *Tremepatan*, où le Mahomerisme est la seule Religion reconnue. La plupart des Habitans s'y enrichissent par le commerce. Assez près de ce bourg, on découvre, sur une colline, un Château du Roi de Cananor, où ce Prince s'est fait une habitude de passer une partie de l'année. Une assez belle riviere, qui arrose les murs de Tremepatan, va se jeter dans la mer un quart de lieue plus loin. On y fait entrer des barques, ou de petits Navires dont le port ne soit pas au-dessus de deux cens tonneaux; avec la précaution néanmoins de prendre des Pilotes du pays, parce qu'à l'embouchure, & même assez loin dans la mer, il se trouve des rochers à fleur d'eau, qui en rendent l'approche & l'entrée fort dangereuses.

Isle de Tremepatan.

A l'extrémité de ces rochers, s'élève  
(15) Pages 303 & précédentes.



une petite Isle, qui n'est peuplée que de gibier. Elle est d'un secours extrême pour les petits bâtimens, qui étant surpris en mer par l'orage, viennent chercher un abri entre l'isle & la terre. L'unique disgrâce qu'ils ayent à redouter est la rencontre des Corsaires, qui s'en font une retraite, & qui montent sur les lieux les plus élevés, pour découvrir les barques sans en être apperçus (16).

Le Prince Onitri s'étant rendu par terre à Tilsery, avec deux Commis de la Compagnie de France, qu'il alloit mettre en possession de cette terre & de ses dépendances, Dellon partit le lendemain pour le suivre par mer, après avoir fait embarquer, dans plusieurs barques, les meubles & les marchandises que les François avoient à Balliepatan. Il avoit pris quelques Indiens pour lui servir d'escorte. Cependant deux Pares Corsaires, qu'il eut le bonheur de reconnoître, vers l'Isle de Tremepatan, ne lui laissèrent pas d'autre ressource que de faire entrer toutes ses barques dans un assez grand ruisseau, qui tombe dans la mer à peu de distance de la riviere, & d'y laisser la meilleure partie de son escorte, tandis qu'il continua son chemin par terre. Il trouva

Les François  
de Balliepa-  
tan se trans-  
portent à Til-  
sery.

**DELLON.** heureusement à Tilfery un Vaisseau François, nommé La-Ville-de-Marseille, qui arrivoit de Surate, pour charger du poivre. On arma promptement une Chaloupe. Vingt hommes qu'on y mit, avec quatre pierriers, firent prendre la fuite aux Corsaires & dégagerent les barques (17).

Description  
de Tilfery.

La Terre de Tilfery (18) consistoit en deux grands enclos; l'un proche de la mer, un peu élevé, & ceint d'une sorte de fossé. Il contenoit environ quatre cens cocotiers, avec une maison assez commode, quoique bâtie de terre & couverte de feuilles de palmiers. L'autre enclos étoit plus bas, plus grand & plus éloigné de la mer. Outre les cocotiers, qui étoient en fort grand nombre, on y voyoit plusieurs arbres fruitiers de différentes especes. A demi-quart de lieue de la maison, un bourg de Mahometans présentoit une Mosquée assez mal construite. Du côté de la mer, on trouvoit deux gros villages de Pêcheurs; & ces trois habitations étoient de la dépendance du nouveau Comptoir. Aux environs, le pays offroit plusieurs autres belles terres, qui ap-

(17) *Ibidem.*

(18) A onze degrés & demi de latitude du Nord.

partenoient à de riches Seigneurs. Le Prince, en vendant Tilsery aux François, leur en avoit cédé la propriété, avec le droit d'y bâtir; mais s'étant réservé le Domaine Seigneurial, il passa quelque temps dans une terre, qui n'en étoit pas éloignée. Après son départ, ils firent travailler avec tant de diligence, que dans l'espace de peu de mois, ils se trouverent établis dans une fort grande maison, avec des magasins capables de contenir toutes leurs marchandises. Ils l'environnerent d'un profond fossé & de quelques bastions, pour se mettre à couvert, non seulement des Pirates, qui ne cessoient pas de les menacer, mais de leurs voisins mêmes, que la jalousie avoit déjà soulevés contre eux. Malgré ces précautions, ils furent obligés d'avoir recours à la protection du Prince Onitri, qui leur envoya un de ses principaux Officiers, avec une garde de cent cinquante hommes. Ce fut alors qu'ils s'applaudirent beaucoup de lui avoir laissé, dans la vente, un droit, qui l'obligeoit naturellement à les défendre. Ce Prince, confondant leurs intérêts avec les siens, revint lui-même au Comptoir. Il se déclara hautement leur protecteur. Il fit châtier sévèrement quelques mutins,

DELLON.  
1675.

Ouvrages  
des François,  
& jalousie de  
leurs voisins.

DELLON,  
1679.

qui avoient fait éclater leurs menaces, & la fermeté dissipa tous les troubles (19).

D'un autre côté, le Samorin, mécontent des Hollandois, & se promettant de la France des secours qu'il n'espéroit plus du Portugal, envoya secrètement des Députés à Tilsery, pour faire des propositions fort avantageuses aux François. *Flacour* & *Coche*, principaux Commis du Comptoir, partirent ensemble pour Calecut & firent un traité, avec ce Prince, par lequel il cedit à la Compagnie la Souveraineté d'un lieu nommé *Alicote* (20), avec toutes ses dépendances & le pouvoir d'y construire un Fort. Quelques Bâtimens François qui vinrent prendre, dans le même temps, du poivre à Tilsery, & qui laisserent au Comptoir des armes & des munitions, acheverent d'y établir la sûreté.

Caron, Directeur general, y passa

(19) Pages 312 & précédentes.

(20) Cette Place n'est pas éloignée de Cochin. C'est une Forteresse, & le pays qui en dépend est fort étendu il y passe une rivière, où des Vaisseaux de trois ou quatre cens tonneaux peuvent entrer facilement, & qui rend ce lieu fort propre au com-

merce. Page 315. On a vu dans le Journal de De-la-Haye qu'en passant sur la Côte du Samorin, avec une escadre Française, il fit un nouveau traité avec ce Prince, par lequel cette donation fut confirmée. Les François prirent alors possession d'Alicote. Voyez Tome 31.

bien-tôt avec trois Vaisseaux , dans sa route pour Bantam , où il se propoisoit de former un nouvel établissement. Il laissa ordre à Flacour , qui étoit revenu de la Cour du Samorin , d'en aller commencer un autre dans un lieu que les Portugais ont nommé *Sirinpatan* , quoique dans le pays il porte le nom de *Padenote*. On se disposa aussi-tôt pour ce voyage. L'Hyver étoit commencé ; car on appelle hyver , aux Indes , la saison des pluies , qui est le temps néanmoins où le Soleil est le moins éloigné. Flacour sentit toutes les difficultés de l'entreprise. Mais craignant l'indignation du Directeur General , qui s'étoit fait redouter par sa severité , il n'eut aucun égard aux dangers de l'inondation. Toutes les marchandises furent emballées. En vain , Dellon representa vivement de quelle importance il étoit d'attendre la fin des pluies , qui devoit arriver au mois d'Octobre. Il ne put faire changer de resolution à Flacour , avec lequel néanmoins il ne pouvoit se dispenser de partir. A la verité , *Sirinpatan* n'étoit éloigné que de trente lieues.

DELLON.  
1671.  
Voyage de  
*Sirinpatan* ,  
ou *Padenote*.

Ils se mirent en chemin , le 16 de Juin 1671 , sans autres habits que des chemises , des caleçons de toile , &

Peines &  
dangers du  
chemin.

DIT LON.

1671.

des sandales aux pieds. Chacun portoit aussi son parapluie de feuilles de palmier, & un bâton, pour s'appuyer, dans des chemins si glissans qu'ils étoient sans cesse en danger de tomber. Dès le premier jour, ils trouverent toute la campagne inondée. Ils suivoient leurs guides pas à pas, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, souvent jusqu'aux genoux, & quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir fait deux lieues fort pénibles, ils arriverent le soir, également las & mouillés, dans un petit bourg de Mahometans, où ils firent un mauvais repas, qui ne fut pas suivi d'une meilleure nuit. Ils en partirent de grand matin, dans l'esperance de profiter d'un intervalle de beau temps : mais il dura peu. La pluie recommença presque aussitôt, & les chemins se trouverent plus gâtés que le jour précédent. Ils étoient obligés de tenir continuellement leurs parapluies : & ne pouvant s'appuyer sur leurs bâtons, ils tomboient souvent dans l'eau. Ces chutes les fatiguoient beaucoup. Cependant elles étoient encore moins incommodes que les sangsues, qui s'attachoient à leurs jambes & à leurs cuisses, il falloit les en arracher à tous momens, & leur sang couloit en abondance. Cette

nouvelle peine les affoiblit jusqu'à les contraindre de finir leur journée à midi, sans avoir fait plus de deux lieues. Ils se logerent dans la maison d'un Mahometan, d'où ils se rendirent après midi chez un puissant Naher (21), Seigneur du bourg. Quoiqu'ils eussent pris des Passeports du Prince Onitri, ils avoient besoin de protection dans les lieux de leur passage, & quelques petits presens la leur faisoit obtenir.

Le lendemain ils trouverent les chemins beaucoup plus aisés, parce qu'ils marchaient sur des hauteurs. Mais, par le plus fâcheux contre-temps, leurs guides se tromperent. Après une marche de quatre heures, ils se trouverent précisément dans le même lieu d'où ils étoient partis le matin. La colère n'étant d'aucun secours, il fallut recommencer la même route, & se fier à ceux qui les avoient égarés. Cependant la pluie tomboit avec plus de violence que jamais. On passoit, à la vérité, par des lieux secs, mais pierreux, & sans cesse entrecoupés de plusieurs torrens très profonds & très rapides, qu'il falloit traverser sur des arbres & sur des planches, au risque continuel

L'Auteur en est rebuté.

(21) Ou Naher. C'est le nom qu'on donne à la Noblesse du pays.

DELLON.  
1671.

de dans l'eau & de s'y noyer. Un Indien y perit, sans qu'il fût possible de le secourir, ni de sauver même le paquet dont il étoit chargé. On fit néanmoins deux lieues, au travers de ces dangers, & l'on arriva fort tard dans un assez gros Bourg, situé sur le bord d'une rivière, qui descend à Cogniali. La civilité des Habitans, & l'abondance des vivres déterminèrent les François à s'y arrêter un jour ou deux : mais avec quel étonnement apprirent-ils que toutes les peines qu'ils avoient essuyées n'approchoient pas de ce qui leur restoit à souffrir jusqu'à Sirinpatan ! Dellon avoue qu'il fut effrayé de la peinture qu'on leur fit des chemins. Il renouvella ses efforts, pour engager Flacour à remettre leur voyage à la fin de la saison. Le trouvant inflexible, & n'ayant pas les mêmes raisons de s'obstiner dans une entreprise à laquelle il n'étoit obligé par aucun engagement, il prit le parti de retourner à Tilsery.

Il quitte ses  
Compagnons  
pour retourner  
à Tilsery.

Après avoir témoigné son regret à Flacour, il se mit dans un canot, avec deux hommes seulement, pour descendre la rivière de Cogniali jusqu'à la mer. Sa navigation fut d'abord assez tranquille. Son dessein étoit d'aller pas-



fer la nuit au Bourg de *Bargara*, chez un riche Mahometan qui en étoit Seigneur (22), avec lequel il avoit même quelques affaires à régler. Il arriva fort heureusement à la vue de *Cora*, un des plus gros Bourgs de toute la Côte, plus connu par le nom de *Cogniali*, son Seigneur, sujet du Samorin & le plus redoutable Corsaire du Malabar (23). Les Loix du pays ne permettant point à ces Brigands d'exercer leurs pillages sur la terre, il se flattoit d'être bientôt en sûreté à *Bargara*, qui n'est pas fort éloigné de *Cogniali*, lorsqu'il aperçut, dans une Barque quelques hommes armés qui s'avançoient vers son canot à force de rames. Les Corsaires, qui l'avoient découvert au passage, avoient pris la résolution de l'enlever. Comme il étoit instruit des usages, il se hâta d'aborder à la rive, dans la confiance de s'y trouver hors d'insulte. A peine y fut-il descendu, que les deux Indiens qui le conduisoient prirent la fuite dans son canot. Ceux qui le poursuivoient, l'ayant trouvé seul à terre, lui appuierent une lance sur l'estomach, avec menace de l'en percer s'il n'en-

DELLON;  
1671.

Il est pris  
par des Cors  
saires de Co  
gniali,

(22) Il se nommoit *Couteas-Marcas*.

(23) On l'a vu paroître dans plusieurs autres Relations.

DELLON.

1671.

troit aussi-tôt dans leur Barque. Il reconnut trop tard l'imprudence qu'il avoit eue de ne pas se faire accompagner par quelques Nahers, ou de n'avoir pas pris du moins des armes à feu. La force l'obligeant de céder, il se vit exposé à la violence de trois Brigands, qui ne cessèrent pas de l'insulter jusqu'à l'entrée de Cogniali. Ils affectèrent même de lui faire traverser tout le Bourg, où les Habitans sortoient de leurs maisons pour voir passer le premier François qu'ils y eussent vu dans l'esclavage (24).

Comment  
il évite l'es-  
clavage.

Dellon fut conduit chez le Seigneur, qui s'attendoit à tirer de lui une somme considérable. Mais ne lui ayant trouvé que quelques ducats, il lui fit diverses questions sur le voyage que les François avoient entrepris à Sirinparan. Il lui demanda particulièrement si Flacour avoit emporté de grosses sommes, & s'il devoit passer par Cogniali à son retour. Ensuite il se fit apporter des fers, pour les lui mettre aux pieds. Cependant il se contenta de les poser près de lui; & faisant appeler quelques-uns de ses gens, il mit en délibération avec eux s'il devoit le retenir ou lui rendre la liberté. Quoique Del-

(24) Pages 33 & précédentes.

lon n'eût pas une parfaite connoissance de la langue, il l'entendoit assez pour comprendre le sujet de ce conseil. L'inquiétude du succès anima son courage. Il n'oublia rien pour leur représenter l'injustice qui l'avoit fait arrêter. Enfin, quelques reflexions qu'il leur inspira, sur l'alliance que le Samorin venoit de former avec la France, lui firent craindre de s'attirer l'indignation de ce Prince, dont ils étoient Sujets. Le Corsaire s'approcha de lui. Les fers disparurent. On lui fit des civilités & des excuses, auxquelles il s'étoit moins attendu qu'aux horreurs d'une longue prison. On le pressa même de passer la nuit dans le bourg. Mais l'impatience de se voir en liberté, joint à la crainte de quelque changement dans une si favorable disposition, lui fit demander instamment d'être renvoyé le soir même à Bargara. Pendant qu'on lui préparoit une barque, Cogniali lui présenta quelques confitures seches, qu'il ne put se dispenser de recevoir, mais qu'il prit le parti de mettre dans sa poche, de peur qu'elles ne fussent empoisonnées. L'usage du poison, quoique moins commun chez les Malabares que dans les autres contrées de l'Orient, ne laisse pas d'y être connu; & Dellon croit que

DELLON  
1671.

Il craint  
d'être empoi-  
sonné.

**DELLON.** sur cet article on n'y sçauroit apporter  
1671. trop de circonspection ( 25 ). Son argent lui fut rendu. Ensuite, apprenant que la Chaloupe étoit prête, il ne perdit pas un moment pour s'y rendre, avec quatre hommes armés qui l'accompagnerent jusqu'à Bargara.

Il retrouva, dans ce bourg, son Canon & ses hardes. Les deux Indiens, qui l'avoient abandonné aux Corsaires, lui donnerent pour excuse, que n'ayant pas douté qu'il ne fût renvoyé de Cogniali avec une escorte, ils avoient voulu prendre les devants. Mais sa joie lui fit oublier leur infidélité, en apprenant d'eux qu'il étoit arrivé depuis deux heures un autre François dans le bourg. C'étoit *La-Serine*, un des Commis du Comptoir de Tilfery, qui revenoit de Calecut & de Tanor, où il étoit allé acheter du poivre pour les magasins de la Compagnie. Ils passèrent agréablement la nuit chez *Couteas-Marcal*, & le lendemain ils arriverent au Comptoir avant midi.

Voyage de  
Tanor & de  
Calecut. *La-Serine* devant retourner dans les  
deux Villes (26), d'où il étoit revenu,  
pour y faire emballer le poivre qu'il y

(25) Page 333.

(26) L'Auteur rapporte  
ensuite quel fut le succès du Voyage de Flacour & de son nouvel établissement.

avoit acheté, Dellon se fit un amusement de l'accompagner. Ils prirent leur route sur le bord de la mer. Après avoir fait une lieue, ils arriverent à Meali, double village, dont l'un est habité par des Malabares & l'autre par des Mahometans. Une petite riviere, qui separe ces deux habitations, reçoit les bâtimens dont le port n'est pas au-dessus de cinquante tonneaux. Ce canton est un des plus agréables & des plus fertiles du Pays. Le bord de la mer offre un autre village, qui n'est habité que par des Pêcheurs. C'est à deux lieues de Meali qu'est situé le bourg de Bargara. Il n'y passe point d'autre riviere qu'un petit bras de celle de Cogniali; mais la mer y forme une très belle anse, qui sert de retraite aux Pares, pendant l'Eté. Aussi-tôt que l'Hyver est venu, les Marchands & les Pirates sont obligés d'y laisser à sec les bâtimens qui ne sont point en voyage. On les couvre de feuilles de palmier, jusqu'à la fin des pluies. C'est à Bargara que le Royaume de Cananor finit du côté du Sud. Quoique ce grand bourg ne soit habité que par des Mahometans, dont Coureas-Marcal étoit le Seigneur, les environs n'en dépendent pas moins d'un riche & puissant Naher, qui reçoit la

DELLON.

1672.

DELLON.  
1671.

dixmes de toutes les prises des Pirates , & des droits de Douanne pour toutes les marchandises qui entrent dans le bourg ou qui en sortent.

A très peu de distance de Bargara , on passe la rivière , au-delà de laquelle on trouve le bourg de Cogniali , ou de Cota , que les avantages de sa situation rendent une des plus fortes Places du Malabar. C'est une peninsule , dont l'accès est fort difficile , du côté même qui tient à la terre , à cause de la prodigieuse quantité de limon ou de vase , que la mer y apporte dans les grandes marées. La rivière , qui baigne ce bourg , est large & profonde. Elle donne entrée , jusqu'à la Place , aux Navires qui ne sont pas au-dessus de deux cens tonneaux. Mais l'embouchure est couverte par une petite Isle qui n'est pas moins utile aux Corsaires que nuisible aux Marchands. (27).

Forces de  
Cogniali, Sei-  
gneur de Co-  
ta.

Dellon a déjà peint le Seigneur de Cota comme le plus fameux Corsaire du Pays. Le nombre de ses Galeres montre jusqu'à douze , armées chacune de six à sept cens hommes ; sans compter plusieurs petites Galiores qui vont aussi en course , & quelques Vaisseaux qu'il

envoie pour le commerce dans les Royaumes voisins. A son exemple, ses Sujets sont tout à la fois Marchands & Pirates : ce qui les rend presque tous riches, & fiers jusqu'à l'insolence. Son grand-oncle, qui portoit aussi le nom de Cogniali, s'étant revolté contre le Samorin, mit ce Prince dans la nécessité d'implorer le secours des Portugais pour le faire rentrer dans la soumission. Le Viceroi des Indes envoya aussi-tôt une puissante flotte, qui attaqua les Corsaires du côté de la mer, tandis que l'armée du Samorin les tenoit assiégés par terre. Mais il arriva des contre-temps, qui firent perir la meilleure partie des troupes alliées. Les Corsaires, devenus plus insolens, commirent une infinité d'excès dans les terres de Calecut, & se vengerent, par une mort cruelle de tous les Portugais qui étoient tombés entre leurs mains. Cependant la belle saison ayant succédé aux pluies, le Samorin & le Viceroi les attaquèrent avec de nouvelles forces. Le siege de Cota fut recommencé par mer & par terre, & pressé si vivement, que dans l'espace d'un mois elle fut emportée d'assaut. Tous les habitans furent passés au fil de l'épée, & Cogniali tomba vivant au pouvoir des Vainqueurs. Il fut conduit

DELLON.

1671.

 Histoire  
de son grand-  
Oncle.

DELLON.  
1671.

à Goa, où son châtimement, pour tant de cruautés qu'il avoit exercées contre les Chrétiens, fut d'être livré, les mains liées derrière le dos, aux enfans de la Ville, qui l'assommerent à coups de pierres. La Forteresse de Cota passoit autrefois, parmi les Indiens, pour une Place imprenable. Mais les Samorins n'ayant jamais voulu permettre qu'elle fût rétablie, il n'en reste aujourd'hui que les ruines (28).

Etat present  
de Calcut.

De-là jusqu'à Calcut, on compte sept lieues; & cet espace n'offre que trois ou quatre villages, qui méritent peu d'attention. Ce Royaume, autrefois si petit, que, suivant l'expression de l'Auteur, on entendoit, de toutes les frontieres, le chant des coqs qui étoient nourris dans le Palais du Souverain, est aujourd'hui le plus grand du Malabar. Sa Capitale est située à onze lieues de Tilfery. C'étoit dans cette Ville que se faisoit anciennement presque tout le commerce. Les Portugais y furent bien reçus dans leurs premiers voyages. Ils obtinrent du Samorin la permission de s'établir dans ses Etats, avec tous les privilèges qui pouvoient affermir leur situation. Mais ayant bientôt poussé l'ingratitude jusqu'à l'insul-



ter, il les chassa de tous les lieux de sa dépendance, sans leur avoir jamais permis de s'y retablir. L'air de Calecut est fort sain, & le terroir si fertile, qu'il produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. La terre, un peu plus basse que la mer, est sujette à de fréquentes inondations. Il ne se passe point d'année où l'eau ne couvre quelque petite portion de l'Etat du Samorin, dont elle demeure en possession; & ce dommage devient si sensible, que l'ancienne Forteresse des Portugais, qui étoit autrefois assez loin du rivage, est aujourd'hui presque ensevelie à deux bonnes lieues dans la mer. On n'en aperçoit plus que le sommet des tours, & les barques passent facilement entre ces ruines & la terre (29).

Les vents de Nord-Ouest, qui soufflent avec violence & presque sans interruption sur la Côte de Malabar, depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre, ne contribuent pas peu au progrès que la mer fait chaque année, sur-tout pendant l'hyver. Déllon, pendant son séjour à Calecut, vit submerger la maison des Anglois, qui n'étoit bâtie que depuis vingt ans & dans

DELLON.  
1671.

DELLON.

1671.

un lieu assez éloigné du rivage. Ces inondations annuelles ont ruiné plusieurs fois la Ville même , & mettent les Habitans dans la nécessité de la rebâtir plus loin , à mesure que l'eau s'avance. On ne peut douter que ce ne soit la principale raison qui en a banni , comme insensiblement , les Négocians & le Commerce. Cependant on y voit encore un très grand marché , composé de plusieurs rues assez régulières , & peuplé de riches Mahometans. Un gros Village de Mancouas ou de Pêcheurs , & plusieurs autres habitations qui touchent à la Place , lui donnent toujours l'apparence d'une grande Ville. Elle étoit anciennement la demeure ordinaire du Samorin. Mais les ravages de la mer l'ayant dégouté de ce séjour , il y laisse un Gouverneur qui est logé dans l'ancien Palais. Ce poste , qui est un des plus importans de l'Etat , enrichit ceux qui l'occupent. Il est honoré du titre de *Rajador* , qui signifie Viceroi. Dellon vit , dans la cour du Palais de Calecut , une grosse cloche & plusieurs pieces de canon de fonte , qui ont été tirées de l'ancienne Forteresse des Portugais (30).

Le sable de ce rivage est mêlé , dans

plusieurs endroits , de petites parties d'or très fin. Comme il n'est défendu à personne de les chercher , un grand nombre d'Habitans ne subsistent que de ce travail. La plupart emportent le fable chez eux , en payant un droit au Rajador pour une certaine quantité de paniers. L'Auteur vit des morceaux de cet or , qui valoient quinze à vingt sous ; quoique leur valeur ordinaire soit depuis quatre jusqu'à dix ( 31 ).

DELLON.  
1671.

Les Européens se rendent des civilités mutuelles dans ces Régions éloignées. La Serine & Dellon ne firent pas difficulté d'accepter , à Calecut , un logement chez les Anglois. Ils y furent retenus plus long-temps qu'ils ne se l'étoient proposé , par la crainte de quelques Pirates , qui paroissoient disposés à les attaquer au passage. Mais ils s'armèrent enfin de résolution ; & passant , le mousqueton en main , entre ces Brigands & la Côte , avec une escorte de quelques Nahers , ils ne furent menacés que par quelques mouvemens , qui ne les empêcherent point d'arriver le soir à Tanor.

L'Auteur  
passe à la vue  
des Corsaires.

Cette Capitale du petit Royaume , qui porte le même nom , n'est éloignée que de cinq lieues au Midi de Calecut.

Description  
de Tanor.

DELLON.

1671.

Tout l'Etat de Tanor est enclavé dans les terres du Samorin, dont il ne laisse pas d'être indépendant. La mer y forme une anse, où les Vaisseaux ne peuvent mouiller sans peril que pendant l'Été. Ce qu'on nomme la Ville est un composé de plusieurs Villages de Mancouas, d'un fort grand marché, qui est peuplé de riches Mahometans, & d'un gros Village uniquement rempli de Chrétiens, auxquels le Roi permet l'exercice public de leur Religion. Ils ont une petite Eglise assez propre, devant laquelle on a souffert qu'ils ayent élevé une croix. Le Roi fait sa résidence ordinaire dans un Château plus éloigné de la mer (32). Il laisse, à Tanor, un Gouverneur dont l'autorité ne s'étend point sur les Chrétiens; par une faveur spéciale, qui reserve le droit de leur administrer la Justice au Directeur de leur Eglise. Les Jesuites de Goa, qui sont depuis long-temps en possession de cette espece de Souveraineté, la font exercer par de sages Missionnaires, entre lesquels Dellon nomme, avec éloge, le Pere Mathias Fernandez, homme Apostolique, qui écrivoit & parloit beaucoup mieux la langue Ma-

(32) A une lieue du rivage,

labare que les plus habiles Prêtres de la Nation (33).

DELLON.  
1671.

Quoique dans toutes ses dimensions le Royaume de Tanor n'ait pas plus de dix lieues d'étendue, le Roi n'est tributaire d'aucune autre Puissance. Il a conservé une étroite liaison avec les Portugais, depuis qu'ils sont établis dans les Indes, comme ils n'ont rien négligé pour l'entretien de son amitié. Au contraire, il a toujours fait profession de haine pour les Hollandois; & Dellon ne dissimule pas que la guerre paroissant inévitable entre la France & la Hollande, c'étoit cette raison qui faisoit rechercher l'alliance de ce Prince à la Compagnie. Il ajoute que son terroir est sain & fertile, que la chasse & la pêche y sont abondantes, & qu'on y recueille sur-tout une très grande quantité de poivre. La nourriture ordinaire des Habitans est le riz, le poisson, & le cocos. Ils ne mangent point de volaille, parce qu'ils aiment mieux la vendre aux étrangers. Après avoir réglé leurs affaires à Tanor, les deux François retournerent par terre à Calecut. Une marche de deux lieues les fit rentrer dans les Etats du Samorin, à *Chali*, gros Bourg de Mahometans, où passe

DÉLON.  
1671.

une petite rivière, qui sert de retraite aux Corsaires plutôt qu'aux Marchands. En arrivant le lendemain à Calecut, ils trouverent les Anglois occupés à sauver ce qui restoit d'entier dans leur maison, que la mer avoit misérablement renversée (34).

Succès  
de l'établisse-  
ment de Si-  
rripatan.

Flacour, qui avoit eu la constance d'aller jusqu'à Sirinpatan, revint à Tilsery vers la fin du mois de Novembre. Il avoit employé trente cinq jours à s'y rendre, c'est-à-dire, à faire un voyage de trente lieues, dans le danger continuël de perir avec toute sa suite. Mais l'heureux succès de sa négociation lui avoit fait oublier toutes ses peines. Il avoit été bien reçu du Roi & des Grands du pays. Les marchandises qu'on en pouvoit tirer pour la Compagnie, étoient de très belles toiles, du bois de sandal, qui s'y trouve en abondance, & d'excellent salpêtre naturel, qui n'a besoin d'aucune préparation. Flacour avoit apporté des échantillons de toutes ces marchandises; sur-tout des toiles, plus belles de la moitié que celles qui étoient du même prix à Surate. Ainsi le Comptoir, dont il avoit jetté les fondemens, fit concevoir de grandes esperances.

Mais Dellon ignora les suites de ce nouvel établissement. Il commençoit à s'ennuier du séjour de Tilsery ; & ne voulant pas borner sa curiosité aux opérations d'un Comptoir , il profita de l'occasion d'un Vaisseau François qui faisoit voilé à Mirzeou. Son dessein étoit de visiter diverses places , où ce bâtiment devoit relâcher sur la route , & de se rendre ensuite à Goa. Il partit le 20 de Janvier 1672 ; & le 24 , il mouilla dans la Rade de Mangalor.

1672.

Cette Ville, qui appartient au Royaume de Cananor , est la plus importante Place de ce petit Etat. Elle est située à dix huit lieues au Nord de Balliepatan , sur le bord d'une riviere où les Vaisseaux d'un port médiocre peuvent entrer dans la saison des pluies , & dans les grandes marées (35). Elle est assez grande , & ses Habitans sont un mélange de Mahometans & d'Idolâtres. Entre la mer & la Ville , qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue , on

(35) L'Auteur conseille néanmoins de prendre , dans toutes les saisons , des Pilotes du pays. Sans cette précaution , un Vaisseau s'expose à toucher sur des bancs de sable , qui sont en assez grand nombre à l'entrée de la riviere. Il y a auf-

si , hors de la Barre , une bonne Rade , où l'on peut mouiller sans danger pendant l'Été ; temps auquel la riviere est trop basse pour permettre aux Vaisseaux d'y remonter. Page 368.

DELLON.

1672.

rencontre le Comptoir des Portugais , & l'on découvre sur une hauteur la Forteresse , qui leur appartenoit autrefois , comme celles qu'on voit encore subsister dans tous ces Ports. Mais les Canarins , animés par l'exemple des autres Peuples de l'Inde , & fatigués de la hauteur avec laquelle ils étoient traités par cette Nation , avoient pris occasion de sa dernière guerre avec les Hollandois pour la chasser entièrement du pays. Après la paix , qui se fit ensuite entre le Portugal & la Hollande , les Vicerois de Goa mirent tout en usage pour rentrer dans les Places dont ils avoient été dépouillés. Leurs Flottes repandirent long-temps la terreur sur cette Côte , & forcèrent enfin le Roi de leur remettre les Forteresse de Mangalor & de Barcalor. Mais ils se trouvoient si épuisés par les guerres précédentes , que n'y pouvant mettre des garnisons assez fortes , ils se contenterent d'y établir des Comptoirs , pour y recevoir , comme auparavant , la moitié des droits sur les marchandises que le Commerce y apporte ou qu'il en fait sortir (36).

Quoique les Canarins soient peu éloignés des Malabares , leurs usages



font fort differens , & ressemblerent plutôt à ceux des Sujets Idolâtres du Mogol , dont ils sont tributaires. Ils sont basanés. Ils portent les cheveux longs , & leur habillement est le même que celui des Gentils de Surate. L'air du pays est pur & sain. Le terroir est si fertile , que dans une étendue assez bornée , non seulement il fournit plusieurs Etats voisins , mais qu'on en transporte aux Ports d'Achem , Bantam , Mocka , Mascate , Balsora , Mozambique , Monbaze , & dans quantité d'autres lieux (37).

DELLON.  
1672.

Le Vaisseau François passa le lendemain à la vûe de Barcalor , où les Portugais reçoivent , comme à Mangalor , la moitié des droits du Commerce. Le jour suivant , il mouilla dans la Rade de Mirzeou. La Flotte de Mr de De-la-Haye , composée de treize Vaisseaux de différentes grandeurs , passoit alors à la vue de cette Côte , pour se rendre dans l'Isle de Ceylan (38).

Il seroit inutile de suivre Dellon à Goa , & dans quelques autres lieux sur lesquels la curiosité du Lecteur est épuisée. Mais , je ne supprimerai point une aventure dont il se trouve des traces dans

(37) Page 317.

(38) Voyez le Journal de De-la-Haye , au Tome 32.

DELLON.  
1672.

d'autres Voyageurs ; & que Dellon vérifia par fes propres yeux pendant qu'il étoit à Daman.

Histoire du  
faux Comte  
de Sarjedo.

Un Portugais , dont la fortune étoit dérangée , mais qui avoit beaucoup d'esprit & de hardieffe , ayant eu l'occafion de s'affurer qu'il refsembloit parfaitement au Comte de Sarjedo , un des plus grands Seigneurs de Portugal , conçut le deffein d'une fort audacieufe entreprife. Le véritable Comte de Sarjedo , qui étoit alors à Lifbonne , étoit fils d'un ancien Viceroi des Indes Orientales , & qui s'y étoit fait aimer par la douceur de fon Gouvernement. Il avoit laiffé à Goa un fils naturel , qu'il avoit enrichi par fes bienfaits , & qui tenoit un rang diftingué parmi les Portugais des Indes. Dellon fait observer qu'en Portugal les enfans naturels des Gentilshommes , ne font pas moins nobles que les enfans légitimes , & que leur feul defavantage eft de n'avoir aucune part à l'héritage , quoiqu'ils puiſſent recevoir toutes fortes de legs ou de donations.

C'étoit avec le fils légitime de ce Viceroi que l'avanturier avoit une parfaite refſemblance. Louis de Mendoze Furtado gouvernoit alors les Indes. Mais fon terme étant expiré , on attendoit

de jour en jour , à Goa , qu'il lui vînt un successeur de Lisbonne ; & le bruit s'étoit déjà répandu que Dom Pedre , Régent de Portugal , pensoit à nommer pour cet emploi , le jeune Comte de Sarjedo , dont le Pere l'avoit rempli avec tant de succès & d'approbation. L'aventurier Portugais , voulant profiter de cette circonstance , partit de Lisbonne , se rendit à Londres , y prit un équipage de peu d'éclat , & s'embarqua avec deux valets de chambre , qui ne le connoissoient pas , sur un Vaisseau de la Compagnie d'Angleterre , qui avoit ordre d'aborder à Madras. Il étoit convenu de prix avec le Capitaine pour son passage & pour celui de ses gens , & le paiement avoit été fait d'avance. Il avoit fait provision des petites commodités qui sont nécessaires sur mer , & qui servent à gagner l'affection des Matelots , telles que de l'eau-de-vie , du vin d'Espagne & du tabac. Pendant les premiers jours , il garda beaucoup de reserve ; & l'air de gravité qu'il affecta dans ses manieres & dans son langage disposa tout le monde à le croire homme de qualité. Ensuite , il fit entendre aux Anglois , quoique par degrés , & dans des termes ambigus , qu'il étoit le Comte de Sarjedo : mais , en appro-

trop honorés de la préférence qu'il leur accordoit, & qui se repaïssoient déjà des grandes esperances dont il avoit soin de les flatter. Non seulement les Anglois lui ouvrirent leurs bourses; mais les Portugais, qui étoient établis à Madras, & ceux qui demeuroient dans les lieux voisins, vinrent en foule auprès de lui pour lui composer une espece de cour, sans pouvoir déguiser leur jalousie, de l'honneur que les Anglois avoient eu de le recevoir les premiers. Le Comte reçut ses nouveaux Sujets avec la gravité d'un veritable Souverain, & leur tint un langage qui prévint jusqu'à la naissance des moindres soupçons.

Les Portugais les plus riches lui offrirent aussi de l'argent, & le supplierent de ne pas épargner leur bourse. A peine vouloient-ils recevoir les billets qu'il avoit la bonté de leur faire. D'autres lui présentèrent des diamans & des bijoux. Il ne refusoit rien: mais il avoit une maniere de recevoir, si agréable & si spirituelle, qu'il ne sembloit prendre que pour obliger ceux qui lui faisoient des presens. Il se donna des gardes, & un grand nombre de domestiques, & son train repondit bien-tôt à

DELLON.  
1671.

la grandeur de son rang. Après s'être arrêté l'espace de quinze jours à Madras, il en partit avec un équipage magnifique & une suite nombreuse, dont l'entretien lui coutoit peu, parce que dans tous les lieux de son passage, il n'y avoit personne qui ne se crût fort honoré de le recevoir. En passant dans les Comptoirs François & Hollandois, il eut soin de ne rien refuser de ce qui lui étoit offert; dans la crainte de les offenser, disoit-il, s'il en ufoit moins civilement avec eux qu'avec les Anglois. Les riches Marchands & les personnes de qualité, Mahometans ou Gentils, suivirent l'exemple des Européens. Chacun cherchoit à mériter les bontés d'un nouveau Viceroy, qui devoit jouir sitôt du pouvoir de nuire ou d'obliger. Il tiroit d'ailleurs un extrême avantage de l'estime & de l'affection qu'on avoit eue pour le Seigneur dont il s'attribuoit le nom & la qualité. De tous les Vicerois des Indes, c'étoit celui qui s'étoit fait le plus aimer. Il parcourut ainsi toute la côte de Coromandel & celle de Malabar, sans cesser de recevoir de grosses sommes & des présens. Il avoit aussi l'adresse d'acheter les pierreries & les raretés qu'il

trouvoit en chemin , remettant à les payer lorsqu'il seroit à Goa.

DELLON.  
1672.

Enfin il approcha de cette Capitale de l'Empire Portugais , où le bruit de son arrivée aux Indes s'étoit repandu depuis long-temps. Il y étoit attendu avec impatience. Mais il se contenta d'y envoyer un de ses principaux domestiques , pour faire quelques civilités de sa part à celui qu'il honoroit du nom de son frere , & qui étoit le fils naturel du vieux Comte de Sarjedo. Ce Seigneur se trouva incommodé lorsqu'il reçut la Lettre du faux Comte ; & ne pouvant se rendre auprès de lui , il y envoya son fils aîné , que Dellon avoit vû à Goa , & dont il parle avec éloge. Le Comte lui fit un accueil fort civil , mais en gardant néanmoins toute la fierté que les Portugais observent avec leurs parens naturels. Comme il étoit fort bien instruit des affaires publiques & de celles de la Maison de Sarjedo , il ne laissoit rien échapper qui ne servît à confirmer l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit entendre sans affectation à celui qu'il nommoit son neveu , & à d'autres Seigneurs Portugais , qui étoient venus de Goa pour lui faire leur cour , qu'avant son

DELLON.  
1672.

entrée il étoit indispensablement obligé d'aller jusqu'à Surate, pour y traiter de quelques affaires secretes avec les Ministres du Grand-Mogol, qui devoient s'y rendre dans la même vûe. Cet artifice lui fit éviter de passer à Goa, dont il n'approcha que de dix lieues. Cependant son cortège & sa bourse grossissoient de jour en jour, parce que la Noblesse des Villes Portugaises, qui se trouvoient proche de son passage, se rendoit sans cesse auprès de lui, & que de tous côtés on lui apportoit des presens que sa civilité ne lui permettoit pas de refuser.

Il s'avança vers Daman, où Dellon étoit depuis quelques mois; mais ce ne fut qu'après avoir fait avertir le Gouverneur du jour auquel il y devoit arriver. Il avoit ordonné aussi qu'on lui préparât un logement hors de la Ville, par la seule raison qu'il vouloit éviter les cérémonies, ou les remettre à son retour de Surate. On disposa, pour le recevoir, une Maison que les Jesuites ont à un quart de lieue de la Ville. Il y alla descendre de son palanquin. Le Gouverneur & toute la Noblesse du pays s'y étoient rendus pour lui rendre leurs respects, & presque tous les Habitans

s'y rassemblerent pour avoir l'honneur de le saluer. Un Jesuite du College de Daman , qui avoit étudié à Coïmbre avec le veritable Comte de Sarjedo , & qui croyoit le connoître parfaitement, ne manqua point de se trouver avec le Pere Recteur , pour le recevoir dans la Maison qui lui étoit destinée. Il le vit. Il lui parla. Il fut si convaincu que c'étoit le Comte de Sarjedo , qu'il n'en conçut aucun doute. Le lendemain de son arrivée , ce foute se trouva un peu incommodé d'une indigestion , qui lui avoit causé quelques douleurs d'entrailles. Il demanda s'il n'y avoit pas de Medecin dans la Ville. On fit appeller Dellon , qui eut à son tour l'honneur de le voir , & de lui rendre ses services. Il parut satisfait de ses remedes. Cependant Dellon observa que les airs de grandeur étoient affectés. Il fut même surpris que ce fier Viceroy le reprît en public de quelques termes trop peu respectueux , dont il s'étoit servi en lui parlant ; sans considerer qu'un Etranger ne pouvoit pas sçavoir toute la délicatesse de la langue Portugaise (39). Mais cette facilité à s'offenser ne l'empêcha point de marquer au Medecin François beaucoup



DELLON.  
1672.

d'estime & de confiance, & de lui faire de magnifiques promesses, qui portèrent ses amis à le féliciter de l'occasion qu'il avoit trouvée d'avancer sa fortune. Le Comte fut guéri en peu de jours, & ne pensa qu'à continuer son voyage. Cependant, il acheta, dans la Ville, quantité de choses précieuses, sans les payer. Il reçut de l'argent de divers Portugais : mais il se dispensa d'en donner à personne, & Dellon ne reçut aucun salaire pour ses soins & ses remèdes. Il partit enfin, avec sa nombreuse suite. Elle fut même grossie du fils du Gouverneur de Daman, qu'il eut la bonté d'y admettre à la prière de son frère. Avec ce brillant équipage, il se rendit à Surate, où son premier soin fut de convertir tout son argent en pierreries. Ensuite, laissant toute sa suite dans la Ville, il en partit avec un seul homme, sous le prétexte d'une conférence qu'il devoit avoir à quelques lieues, avec un Ministre secret du Mogol. Mais son voyage fut beaucoup plus long qu'on ne se l'imaginoit, puisqu'on ne l'a pas revu depuis. Il eut néanmoins l'honnêteté de faire dire, sept ou huit jours après, à tous les honnêtes gens de son cortège, qu'ils pouvoient s'en retourner, parce que ses

affaires ne lui permettoient pas de revenir si-tôt (40).

DELLON  
1672.

(40) Pages 476 & précédentes. L'Auteur ajoute que le bruit de cette aventure se repandit dans toutes les Indes, & qu'il vit

repasser, par Daman, toute la Noblesse qui avoit été pendant plusieurs mois honteusement dupée par un adroit imposteur.



*V O Y A G E S*  
*AUX MINES DE DIAMANS ;*  
*DE GOLKONDE , DE VISAPOUR*  
*ET DE BENGALÉ.*

INTRODUCT.

C'ÉTOIT pas le poivre de Visapour, comme on l'a fait observer dans la Relation précédente, ni les espérances ordinaires du commerce, qui avoient donné naissance à l'établissement François de Mirzeou. Le célèbre Tavernier, qui voyageoit alors dans l'Orient (41), avoit communiqué, aux Directeurs de Surate, ses observations sur les mines de Diamans qu'il avoit visitées; & la Compagnie Françoisé espiroit de grands avantages d'un Comptoir qui n'en étoit pas éloigné. Ainsi le Voyage de Tavernier aux Mines, doit suivre l'Histoire de cet établissement. Mais, il s'est trompé, lorsqu'il s'est cru le premier Européen (42), qui eût visité

(41) On a vu, ci-devant son caractère & l'usage qu'on doit faire de ses Relations.

(42) Il dit hardiment que » si d'avanture quel-

» qu'autre en a écrit ou  
 » parlé avant lui ; ce ne  
 » peut avoir été que sur le  
 » rapport qu'il en a fait.

» *Ubi infra*, Page 291.

les Mines de Golkonde. Dès l'an 1622, INTRODUCT.  
 un Anglois, dont Purchas a publié la  
 Relation dans son Recueil, avoit pro-  
 fité du voisinage de Masulipatan, pour  
 se procurer les mêmes lumieres. Sa Re-  
 lation doit précéder par conséquent cel-  
 les du Voyageur François ; d'autant plus  
 que s'expliquant avec assez d'obscurité  
 sur sa route & sur le terme, il laisse  
 quelque raison de douter s'il parle ef-  
 fectivement des mêmes lieux & du mê-  
 me travail.

## § I.

*Voyage de Guillaume de Methold.*

**M**ETHOLD ayant entendu parler  
 avec admiration d'une Mine de  
 Diamans, dont le Roi de Golkonde  
 s'étoit mis en possession, & qui attiroit  
 tous les Joualliers des pays voisins, ne  
 put résister à la curiosité de la visiter.  
 On attribuoit cette découverte au ha-  
 sard. Un berger gardant son troupeau,  
 dans un champ écarté, avoit donné du  
 pied contre une pierre, qui lui avoit  
 paru jeter quelque éclat. Il l'avoit ra-  
 massée ; & l'ayant vendue, pour un peu  
 de riz, à quelqu'un qui n'en connoissoit  
 pas mieux la valeur, elle étoit passée  
 de mains en mains, sans rapporter beau-  
METHOLD.  
1622.  
Motifs du  
Voyage.

METHOLD.  
1622.

coup de profit à ses maîtres , jusqu'à celles d'un Marchand plus éclairé , qui par de longues recherches étoit parvenu enfin à découvrir la mine. Methold également curieux de voir le lieu d'où l'on tiroit une si riche production de la nature , & de connoître l'ordre qui s'observoit dans le travail , entreprit ce voyage avec *Socore & Thomafon* , tous deux employés comme lui au service de la Compagnie Angloise dans le Comptoir de Masulipatan.

Route de  
Methold.

Ils employèrent quatre jours à traverser un pays desert , stérile , & rempli de montagnes. Cet espace leur parut d'environ huit milles d'Angleterre. Leur premier étonnement fut de trouver les environs de la mine fort peuplés , non seulement par la multitude des ouvriers que le Roi ne cessoit pas d'y envoyer , mais encore par un grand nombre d'Etrangers , que l'avidité du gain attiroit de toutes les contrées voisines. Les trois Anglois se logerent dans une hôtellerie assez commode ; & pour suivre l'usage établi , ils rendirent une visite de civilité au Gouverneur , qui étoit un Bramine , nommé *Raja Ravio* , établi par le Roi , pour recevoir les droits de la Couronne & pour conserver l'ordre entre quantité de Nations différentes.

Cet Officier leur fit voir de fort beaux Diamans, dont le plus précieux étoit de trente carats, & pouvoit se tailler en pointe.

METHOLD.  
1622.

Le jour suivant, ils se rendirent à la mine. Elle n'est qu'à deux lieues de la Ville de Golkonde. Le nombre des ouvriers ne montoit pas à moins de trente mille. Les uns fouilloient la terre, les autres en remplissoient des tonneaux. D'autres puisoient l'eau qui s'amassoit dans les ouvertures. D'autres portoient la terre de la mine dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'écrandoient à la hauteur de quatre ou cinq pouces; & la laissant secher au soleil, ils la broyoient, le jour suivant, avec des pierres. Ils ramassoient avec soin tous les cailloux qui s'y trouvoient. Ils les cassoient sans aucune précaution. Quelquefois ils y trouvoient des Diamans. Plus souvent ils n'en trouvoient pas. Mais on assura Methold qu'ils connoissoient, à la vûe, les terres qui donnoient le plus d'esperance; & qu'ils les distinguoient à l'odeur. Il ne put douter du-moins qu'ils n'eussent quelque moyen de faire cette distinction, sans rompre les mottes de terre & les cailloux; car dans quelques endroits, ils ne faisoient qu'égrarigner un peu la terre; & dans d'autres, ils

Ses observations à la Mine.

METHOLD.

16-2.

fouilloient jusqu'à la profondeur de dix ou douze brasses.

Qualités de  
la terre.

La terre de cette Mine est rouge, avec des veines d'une matière qui ressemble beaucoup à la chaux, quelquefois blanches & quelquefois jaunes. Elle est mêlée de cailloux, qui se levent attachés plusieurs ensemble. Au lieu d'y faire des allées & des chambres comme dans les mines de l'Europe, on creuse droit en bas, & l'on fait comme des puits carrés. L'Auteur ne peut assurer si les mineurs s'attachent à cette methode pour suivre le cours de la veine, ou si c'est un simple effet de leur ignorance. Mais ils ont une maniere de tirer l'eau des mines, qui lui parut préférable à toutes nos machines: elle consiste à placer, les uns au-dessus des autres, un grand nombre d'hommes qui se donnent l'eau de main en main. Rien n'est plus prompt que ce travail; & la diligence y est d'autant plus nécessaire, que l'endroit où l'on travaille à sec, pendant toute la nuit, se trouveroit le matin presque rempli d'eau.

Combien la  
Mine est af-  
fermée.

La Mine étoit affermée à un riche Marchand, nommé *Marcanda*, de la Tribu des Orfevres (43), qui en payoit

(43) Voyez ci-dessous la description de Golconde.

annuellement

annuellement la somme de trois cens mille Pagodes ; sans compter que le Roi se reservoit tous les Diamans au-dessus de dix carats. Ce Fermier général avoit divisé le terrain en plusieurs portions quarrées , qu'il louoit à d'autres Marchands. Les punitions étoient fort rigoureuses pour ceux qui entreprenoient de frauder les droits : mais cette crainte n'empêchoit pas qu'en ne détournât sans cesse quantité de beaux Diamans. Methold en vit deux de cette espece , qui approchoient chacun de vingt carats , & plusieurs de dix & douze. Mais , malgré le peril auquel on s'expose en les montrant , ils se vendent fort cher.

METHOLD,  
1622.

Cette Mine est située au pied d'une grande montagne , assez proche d'une riviere , qui se nomme *Christena*. Le Pays est naturellement si sterile , qu'il ne pouvoit passer que pour un desert avant cette découverte. On admiroit avec quelle promptitude il se'toit peuplé , & l'on y comptoit alors plus de cent mille hommes , Ouvriers ou Marchands. Les vivres y étoient d'autant plus chers qu'on étoit obligé de les y apporter de fort loin ; & les maisons assez mal bâties , parce qu'on se formoit des logemens proportionnés au peu de séjour qu'on y devoit faire. Peu de temps



METHOLD.  
1612.

après, un ordre du Roi fit fermer la mine & disparaître tous ses habitans. On s'imagina que le dessein de ce Prince étoit d'augmenter le prix & la vente des Diamans : mais quelques Indiens mieux instruits apprirent à Methold que cet ordre étoit venu à l'occasion d'une Ambassade du Mogol, qui demandoit au Roi de Golkonde trois livres pesant de ses plus beaux Diamans. Aussi-tôt que les deux Cours se furent accordées, on recommença le travail ; & la mine étoit presque épuisée, lorsque l'Auteur quitta Masulipatan.

Autres pierres précieuses du même pays.

Ce pays produit aussi beaucoup de crystal, & quantité d'autres pierres transparentes qui n'ont pas la même dureté, telles que des grenats, des amethystes, des topazes & des agathes. Il s'y trouve beaucoup de fer & d'acier, qui se transporte en divers endroits des Indes. On vend le fer, sur les lieux, environ trente sous le quintal ; & quarante cinq sous, le quintal d'acier. Mais les prix augmentent du double à Masulipatan, parce qu'il faut employer, pour le transport, des bœufs, qui mettent huit jours entiers à ce voyage (44).

(44) Methold n'ayant pas fait la description de cette route, j'emprun-

terai ici celle de Tavernier, qui ne peut trouver de place plus convenable.

On ne connoît, dans le Pays, aucune mine d'or, ni de cuivre. Il se trouve,

METHOLD.  
1622.

De Golkonde à Masuli patan, on compte, dit-il, cent cosses (\*) en prenant le droit chemin. Mais quand on veut passer par la mine de Diamans, qui se nomme *Colour* en Persan, & *Gani* en langue Indienne, il y a cent douze cosses, & c'est la route que l'Auteur a tenue.

De Golkonde, on fait quatre lieues pour se rendre à Tenara, lieu remarquable, où l'on voit quatre fort belles maisons, accompagnées chacune d'un grand jardin. L'une des quatre, qui est à gauche le long du grand chemin, est incomparablement plus belle que les trois autres. Elles sont bâties de belles pierres de taille & à double étage, avec de grandes galeries, de belles salles & de belles chambres. Devant la face principale est une grande Place. A chacune des trois autres faces, on voit un grand Portail, & des deux côtés, une belle Plate forme relevée de terre, d'environ quatre ou cinq pieds, très bien voutée, où les Voyageurs de qualité prennent leur logement. Au-dessus de chaque Por-

tail, il y a une grande balustrade, & une petite chambre qui est pour les Dames. Les personnes de considération, qui ne veulent pas se loger dans les édifices, peuvent faire dresser leurs tentes dans les jardins. Mais on ne peut loger que dans trois de ces maisons. La plus belle & la plus grande n'est que pour la Reine. On y entre néanmoins dans son absence, & l'on a la liberté de se promener dans les jardins, qui sont ornés de quantité de belles eaux. Le tour de la Place offre de petites chambres, destinées pour les pauvres Voyageurs; & tous les jours, vers le soir, on leur fait une aumône de pain, de riz, ou de légumes cuits. Comme les Idolâtres ne mangent rien qui ait été préparé par d'autres, on leur donne de la farine pour faire du pain, & un peu de beurre, dont leur usage est de frotter leur pain, qui est fait en forme de galette.

De Tenara, on compte douze cosses à Jatenagar; douze de Jatenagar à Patengy; quatorze, de Patengy à Pengeul; douze

(\*) On appelle Cosse une de nos lieues communes; & Gos, environ quatre des mêmes lieues.

[METHOLD.  
1622.

Expé-  
rien-  
ce singuliere  
touchant le  
Bezoar.

dans un seul endroit des montagnes ; une grande quantité de bezoar , qu'on tire du ventre des chevres. L'Auteur parle avec admiration de la multitude de ces animaux qu'on ne cesse pas de tuer , pour chercher ces précieuses pierres dans leurs entrailles. Quelques-unes en donnent trois ou quatre , les unes longues , d'autres rondes , mais toutes fort petites. On a fait une experience singuliere sur ces chevres. De quatre , qui furent transportées à cent cinquante mille de leurs montagnes , on en ouvrit deux aussi - tôt après , & l'on y trouva des bezoars. On laissa passer dix jours pour ouvrir la troisieme , & l'on vit à quelques marques , qu'elle en avoit eu. Dans la quatrieme , qui ne fut ouverte

de Pengeul à Nagelpar ; onze de Nagelpar à Lakabarou ; & onze , de Lakabarou à Coulour ou Gani , c'est-à-dire , à la Mine.

La plus grande partie du chemin , de Lakabarou à Coulour , sur-tout en approchant de Coulour , est toute de roches. En deux ou trois endroits , l'Auteur fut obligé de faire démonter sa voiture , ce qui se fait promptement. Lorsqu'il se rencontre un peu de bonne terre entre ces roches , on y voit des arbres de casse , qui est la meilleure & la plus laxative de toutes les

Indes. Il passe une grande riviere le long du Bourg de Coulour , qui se rend dans le Golfe de Bengale proche de Masulipatan.

Onze coffes de Coulour à Kahkaly. Six , de Kahkaly à Bezoar , où l'on repasse la riviere de Coulour. Quatre , de Bezoar à Vouchir. Entre Vouchir & Nilimor , vers la moitié du chemin , on passe une grande riviere sur un radeau. Six Coffes , de Nilimor à Milmol. Quatre , de Milmol à Masulipatan. Tavernier , Tome II. Pages 97 & suivantes.

qu'un mois après, on ne trouva ni bezoar, ni la moindre marque de pierre. Methold en conclut que la nature produit, dans ces montagnes, quelque arbre ou quelque plante, qui servant de nourriture aux chèvres, sert à la production du bezoar. Il ajoute, à cette courte Relation, que la teinture, ou plutôt, dit-il, la peinture des toiles de ce pays [ car les plus fines se peignent au pinceau ] est la meilleure & la plus belle de toutes celles de l'Orient. La couleur dure autant que l'étoffe. On la tire d'une plante qui ne croît point dans d'autres lieux, & que les habitans nomment *Chay*.

METHOLD.

1622.



## § II.

*V O Y A G E S*  
*D E T A V E R N I E R ,*  
*A U X M I N E S D E D I A M A N S .*

Son départ  
d'Ormuz,

CE fameux Voyageur s'étoit rendu par diverses courses, qui appartiennent à l'Histoire des Voyages de terre, dans le sein Persique, où l'esperance du gain & le goût de sa profession (45) lui avoient fait acheter un grand nombre de belles Perles. Il y prit la résolution d'entreprendre le voyage de Golkonde, pour visiter les mines de Diamans, pour se fournir de ce qu'il y trouveroit de plus riche, & pour vendre, au Roi, ses perles, dont la moindre étoit de trente quatre carats (46).

TAVERNIER. Ils'embarqua l'onzieme jour de Mai  
1652, sur un grand Vaisseau du Roi de Golkonde, qui vient en Perse tous les ans, chargé de toiles fines & de chites,

(45) Il étoit Jouaillier.

(46) Voyages de Tavernier, Tome II de l'édition de Paris, 1681. Pages 146 & suivantes.

ou de toiles peintes , dont les fleurs sont au pinceau ; ce qui les rend plus belles & plus cheres que celles qui se font au moule. La Compagnie Hollandoise s'étant accoutumée à donner aux Vaisseaux des Rois de l'Inde , un Pilote , un sous-Pilote , & deux ou trois Canoniers , il y avoit six matelots Hollandois dans l'équipage du Vaisseau. Les Marchands Armeniens & Persans , qui passaient aux Indes pour leur commerce , y étoient au nombre de cent. On avoit aussi à bord cinquante cinq chevaux , que le Roi de Perse envoyoit au Roi de Golkonde.

Après quelques jours de navigation , il s'éleva un vent de traverse des plus impetueux. Le Bâtiment , qu'on avoit eu l'imprudence de laisser secher pendant cinq mois au Port de Bander-Abassi , commença bien - tôt à faire eau de toutes parts ; & par un autre malheur , les pompes ne valoient rien. On fut obligé de recourir à deux balles de cuirs de Russie qu'un Marchand portoit aux Indes , où ces belles peaux , qui sont très fraîches , servent à couvrir les lits de repos. Quatre ou cinq cordonniers , qui se trouvoient heureusement à bord , entreprirent d'en faire des seaux qui ne tenoient pas

Tavernier.

1652.

Danger dont  
on se délivre  
par industrie.

TAVERNIER.  
1652.

Étrange ef-  
fet du tonner-  
re.

moins d'une pipe, & rendirent un service important dans un si grand danger. A l'aide d'un gros cable, auquel on attachâ autant de poulies qu'il y avoit de seaux, on vint à bout, dans l'espace d'une heure ou deux, de tirer toute l'eau du Vaisseau, par cinq grands trous qu'on fit en divers endroits du tillac. Mais il arriva le même jour un événement fort étrange. L'orage étant devenu furieux, on vit tomber trois fois le tonnerre sur différens endroits du bâtiment. Le premier coup perça l'arbre de proue du haut en bas, & sortant du mâât à fleur du tillac, il courut le long du bord, où il tua trois hommes. Le second tomba deux heures après, & tua deux hommes sur le tillac. Le troisieme, qui suivit d'assez près, fit un petit trou au bas ventre du Cuisinier, & lui brûla tout le poil du corps, sans lui causer d'autre mal. Mais lorsque pour guérir sa playe on la vouloit oindre d'huile de cocos, il sentoît une douleur si vive qu'elle lui faisoit jeter de hauts cris (47).

L'Auteur ar-  
rive à Masu-  
lipatan.

Le temps étant devenu plus doux, on arriva le deux de Juillet, au Port de Masulipatan. Les Facteurs Anglois & Hollandois y reçurent fort civilement

Tavernier , & lui donnerent plusieurs fêtes , dans un beau jardin que les Hollandois ont à une demi-lieue de la ville. Mais apprenant le dessein qu'il avoit de se rendre à Golkonde , ils l'avertirent que le Roi n'achetoit rien de rare ni de haut prix , sans avoir consulté Mir-gimola , son premier Ministre & Général de ses armées , qui faisoit alors le siege de Gandicot, Ville de la Province de Carnatica ( 48 ) , dans le Royaume de Visapour. Tavernier ne balançoit point à prendre cette route. Il acheta une sorte de voiture , qui se nomme *Pallekis*, avec trois chevaux & six bœufs, pour le porter , lui , ses valets & son bagage , & son départ ne fut différé que jusqu'au 21 de Juillet.

Il fit trois lieues , le premier jour , pour aller passer la nuit dans un village nommé *Nilmol*. Le 22 , il fit six lieues jusqu'à Vohir , autre village , avant lequel on passe une riviere sur un radeau. Le 23 , après une marche de six heures , il arriva dans un mauvais village qui se nomme Patemet , où la violence des pluies l'obligea de s'arrêter trois jours.

Le 27 , n'ayant pu faire qu'une lieue & demie , jusqu'à Bezoar , par des che-

(48) Ou Carnate.

TAVERNIER.

16524

Il est obligé de se rendre à Gandicot. Sa

route.

Nilmol.

Patemet.

Bezoar.



TAVERNIER.

1652.

Pagodes du  
pays.

mins que les grandes eaux avoient rompus, il s'y arrêta quatre autres jours. Une riviere, qu'il avoit à passer, s'étoit changée en torrent si rapide, que la barque ne pouvoit résister au courant; sans compter qu'il fallut du temps, pour laisser passer les chevaux du Roi de Perse. On les menoit à Mirgimola, par la même raison qui forçoit Tavernier de voir ce Ministre avant que de se rendre à Golkonde. Pendant le séjour qu'il fit à Bezoar, il visita plusieurs Pagodes. Le nombre en est plus grand dans cette contrée qu'en tout autre endroit des Indes, parce qu'à l'exception des Gouverneurs & de quelques-uns de leurs domestiques, qui sont Mahometans, tous les Peuples y sont idolâtres. La Pagode de Bezoar est fort grande, & n'est pas fermée de murailles. On y voit cinquante deux colonnes, hautes d'environ vingt pieds, qui soutiennent une voute de grandes pierres de taille. Elles sont ornées de diverses figures de relief, qui représentent d'affreux demons, & quantité d'animaux. Quelques-uns ont quatre cornes. D'autres ont plusieurs jambes & plusieurs queues. D'autres tirent la langue, ou tiennent des postures ridicules. L'entree des colonnes offre les statues

des dieux , élevées chacune sur son piedestal. La Pagode est au centre d'une grande cour , plus longue que large , entourée d'une muraille , & chargée des mêmes figures que les colonnes du Temple. Une galerie , soutenue de soixante piliers , regne en forme de cloître au-tour de ce mur. On entre dans la cour par un grand portail , au-dessus duquel s'élevent l'une sur l'autre , deux grandes niches , dont la première est soutenue de douze piliers , & la seconde de huit. Au bas des colonnes de la pagode , on voit de vieux caractères Indiens , que les Prêtres mêmes ont beaucoup de peine à lire.

La curiosité conduisit Tavernier dans une autre Pagode , bâtie sur une hauteur , où l'on monte par un escalier de cent quatre-vingt-treize marches , chacune d'un pied de hauteur. Sa forme est quarrée. Elle soutient un dôme , & tous ses murs sont chargés de reliefs , comme ceux de Bezoar. On voit au centre , une idole , assise les jambes croisées , haute de quatre pieds dans cette posture , & la tête couverte d'une triple couronne , d'où sortent quatre cornes. Son visage , qui est celui d'un homme , est tourné vers l'Orient. Les Pelerins , qui viennent adorer ces monstrueuses

TAVERNIER.  
1652.

figures , joignent les mains , en entrant dans la Pagode , & les portent au front. Ensuite , s'approchant de l'Idole , ils repètent plusieurs fois , *Ram , Ram* , qui signifie Dieu , Dieu. Lorsqu'ils en sont proches , ils sonnent trois fois une cloche , qui est suspendue à l'Idole même , après avoir barbouillé de quelques peintures divers endroits de la face & du corps. Quelques-uns l'oignent d'huile , ou d'autres parfums. Ils lui offrent du sucre , de l'huile , & d'autres alimens. Les plus riches y joignent quelques pièces d'argent ou d'or. Cette Pagode est servie par soixante Prêtres , qui vivent des offrandes , avec leurs femmes & leurs enfans. Cependant ils doivent les laisser deux jours entiers devant l'Idole ; & le troisième jour , ils s'en faisaient vers le soir. Un Pelerin , qui vient pour être guéri de quelque mal , doit apporter , suivant l'état de sa fortune , en or , en argent , ou en cuivre , la figure du membre dont il est incommodé. Le devant de la Pagode est couvert d'un toit plat , soutenu par seize piliers ; & vis-à-vis , on en voit un autre , soutenu seulement de quatre , sous lequel se fait la cuisine des Prêtres. Du côté du midi , on a taillé , dans la montagne , une grande plate-forme , où l'on

est agréablement à l'ombre , sous quantité de beaux arbres , & près de laquelle on voit un fort beau puits. Il y vient des Pelerins de fort loin , & les pauvres y sont nourris , par les Prêtres , des aumônes qu'ils reçoivent des riches. Tavernier y vit une femme , qui étoit depuis trois jours dans le Temple , représentant sans cesse à l'Idole qu'elle avoit perdu son mari , & lui demandant ce qu'elle devoit faire pour nourrir & pour élever ses enfans. Il s'informa , d'un des Prêtres , si cette femme esperoit quelque reponse , & pourquoi elle étoit obligée de l'attendre si longtemps. On lui dit que les explications du Dieu meritoient bien d'être attendues , & qu'elles dépendoient de sa volonté. Ce langage lui fit juger qu'il y avoit quelque fourberie dans la conduite des Prêtres. Il attendit le temps de leur repas ; & n'en voyant plus qu'un , qui étoit demeuré à faire la garde devant la porte , il le pria civilement de lui aller chercher de l'eau pour se rafraîchir , aux puits , qui est éloigné de deux portées de mousquet. Pendant son absence , il entra dans le Temple ; & cet édifice ne recevant du jour que par la porte , il s'avança comme à tâtons derrière la statue , où il décou-

Tavernier.  
6152,

vrît un trou par lequel un homme pouvoit entrer, & qui servoit apparemment de niche aux Prêtres pour faire parler l'Idole par leur bouche. Il ne put être si prompt, que celui qui étoit allé lui chercher de l'eau ne le trouvât dans la Pagode. Mais après en avoir reçu quelques injures, avec un reproche d'avoir profané la sainteté du Temple, il n'eut pas de peine à l'appaiser, en lui mettant deux roupies dans la main (49).

Il partit de Bezoar, le 31; & passant la rivière, qui étoit large alors d'une demi-lieue, il arriva, trois lieues plus loin, devant une grande Pagode, bâtie sur une plate-forme où l'on monte par quinze ou vingt marches. On y voit la figure d'une vache, d'un marbre fort noir, & quantité d'autres Idoles fort différentes. Les plus hideuses sont celles qui reçoivent le plus d'adorations & d'offrandes. Un quart de lieue au-delà, on traverse un gros Village. Le même jour, Tavernier fit encore trois lieues, pour arriver dans un Village nommé Kahkali, proche duquel on voit, dans une petite Pagode, cinq ou six Idoles de marbre assez bien faites. Le lendemain, après une marche de sept heures, il alla descendre à

*Condevir*, grande Ville, avec un double fossé, revêtu de pierre de taille. On y arrive par un chemin qui est fermé, des deux côtés, d'une forte muraille, où d'espace en espace, on voit quelques tours rondes, peu capables de défense. Cette Ville touche, au levant, une monagne d'une lieue de tour, environnée, par le haut, d'un bon mur, avec une demi-lune de cinquante en cinquante pas. Elle a, dans son enceinte, trois Forteresses, dont on néglige l'entretien.

TAVERNIER.

1652.

Condevir,  
Place très forte.

Le 2, Tavernier & les Compagnons de son voyage ne firent que six lieues, pour aller passer la nuit dans le Village de *Copenour*. Le 3, après avoir fait huit lieues, ils entrèrent dans *Adanqui*, Village assez considerable, qui est accompagné d'une fort grande Pagode, où l'on voit les ruines de quantité de chambres qui avoient été faites pour les Prêtres. Il reste encore, dans la Pagode, quelques Idoles mutilées, que ces Peuples aveugles ne laissent pas d'adorer. Le 4, on fit huit lieues, jusqu'au Village de *Nosdrepar*, avant lequel on trouve, à la distance d'une demi-lieue, une grande riviere qui avoit alors peu d'eau, parce que le temps des pluies n'étoit pas encore arrivé dans

Copenour.

Adanqui.

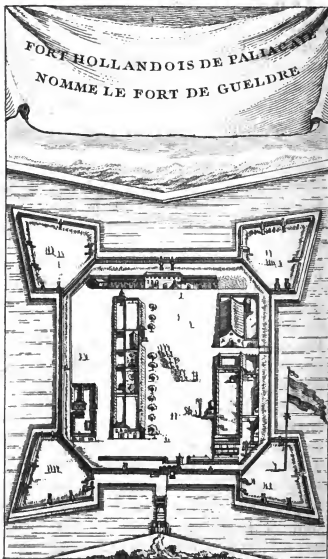
Nosdrepar.

**TAVERNIER.** ce canton. Le 5, après huit lieues de  
 1652. chemin, on passa la nuit au Village de  
**Condecour.** Condecour. Le 6, on marcha sept heu-  
**Dakijé.** res, pour arriver à Dakijé. Le 7, après  
 avoir fait trois lieues, on traversa une  
**Nelour.** Ville qui se nomme *Nelour*, où les  
 Pagodes sont en grand nombre. Un  
 quart de lieue plus loin, on traversa  
 une grande rivière, après laquelle on  
 fit encore six lieues, jusqu'au Village  
**Gandaron.** de Gandaron. Le 8, on arriva par une  
**Serepelé.** marche de huit heures, à Serepelé, qui  
 n'est qu'un petit Village. Le 9, on fit  
 neuf lieues, pour s'arrêter dans un fort  
**Ponter.** bon Village, qui se nomme Ponter. Le  
 10, on marcha deux heures, & l'on  
**Senepgond.** passa la nuit à Senepgond, autre Village  
 considerable.

Le jour suivant, on arriva le soir à  
**Paliacate.** Paliacate, qui n'est qu'à quatre lieues  
 de Senepgond: mais on en fit plus d'une  
 dans la mer, où les chevaux avoient,  
 en plusieurs endroits, de l'eau jusqu'à  
 la selle. Le véritable chemin est plus  
 long de deux ou trois lieues. Paliacate  
 est un Fort qui appartient aux Hollan-  
 dois, & dans lequel ils tiennent leur  
 Comptoir pour la Côte de Coroman-  
 del. Ils y entretiennent une garnison  
 d'environ deux cens hommes, qui,  
 joint à plusieurs Marchands & à quel-







T. IX. N. XIII.

ques Naturels du pays, en font une demeure assez peuplée. L'ancienne Ville du même nom n'en est séparée que par une grande place. Les bastions sont montés d'une fort bonne Artillerie, & la mer vient battre au pied. Mais c'est moins un Port qu'une simple Plage. Tavernier sejourna dans la Ville jusqu'au lendemain au soir; & le Gouverneur, qui se nommoit *Pitre*, ne souffrit point qu'il eût d'autre table que la sienne. Il lui fit faire trois fois, avec une confiance affectée, le tour du Fort sur les murailles, où l'on pouvoit se promener facilement. La maniere dont les Habitans de Paliacate vont prendre l'eau qu'ils boivent, est assez remarquable. Ils attendent que la mer soit retirée, pour aller faire sur le rivage, des ouvertures, d'où ils tirent de l'eau douce qui est excellente (50).

Le 12, l'Auteur partit de Paliacate; & le lendemain, vers dix heures du matin, il entra dans Madraspatan, ou Madras, Fort Anglois, qui porte aussi le nom de Saint-Georges, & qui commençoit alors à se peupler. Il s'y logea dans le Couvent des Capucins, où le Pere Ephraïm de Nevers & le Pere Zenon de Baugé jouissoient paisiblement

TAVERNIER  
1652.

Madras

**TAVERNIER.** de la protection du Gouverneur (51).  
 1652.  
**St-Thomé.** Saint-Thomé n'étant qu'à une demi-lieue de Madras, Tavernier visita cette Ville, dont les Portugais étoient encore en possession. Mais leurs civilités ne purent l'empêcher de retourner le soir parmi les Anglois, avec lesquels il trouvoit plus d'amusement. Ils l'arrêterent jusqu'au 22, qu'étant parti le matin, il fit six lieues pour aller passer la nuit dans un gros Village qui se nomme Servavaron.

**●#decor.** Le 23, il la passa dans le Bourg d'Oudecot, après avoir traversé, pendant sept lieues, un pays plat & sablonneux, où l'on ne voit de toutes parts que des Forêts de Bambou, d'une hauteur égale à nos plus hautes futayes. Il s'en trouve de si épaisses, qu'elles sont inaccessibles aux hommes : mais elles sont peuplées d'une prodigieuse quan-

(51) Ces deux Capucins s'étoient rendus celebres dans les Indes ; le premier pour avoir été enlevé par les Portugais de Saint-Thomé, qui l'avoient livré à l'Inquisition de Goa, d'où il n'étoit sorti que par la faveur du Roi de Golkonde, qui avoit armé toutes ses forces pour le délivrer : l'autre, pour avoir entrepris, pendant la prison de son contrere & de son ami, de se faire l'instrument de sa liberté, en se saisissant du Gouverneur Portugais de Saint-Thomé, qu'il retint quelque temps prisonnier au Couvent de Madras, après avoir fait déclarer à l'Inquisition, que ce Gouverneur recevoit le même traitement que le Pere Ephraïm. Tavernier raconte cette aventure, au Tome II, page 126 & suivantes.

tité de singes. On avoit raconté, à Ta-Tavernier, <sup>1652.</sup> que les singes qui habitent un <sup>Haine &</sup> côté du chemin étoient si mortels enne- <sup>combats des</sup> mis de ceux qui occupent les Forêts du <sup>Singes du</sup> côté opposé, que si le hasard en fait <sup>pays.</sup> passer un d'un côté à l'autre, il est étranglé sur le champ. Le Gouverneur de Paliacate lui avoit parlé du plaisir qu'il avoit eu à les voir combattre, & lui avoit appris comment on se procure ce spectacle. Dans tout ce canton, le chemin est fermé, de lieue en lieue, par des portes & des barricades où l'on fait une garde continuelle, avec la précaution de demander aux passans, où ils vont & d'où ils viennent; de sorte qu'un voyageur y peut marcher sans crainte & porter son or à la main. L'abondance n'y regne pas moins que la fureté; & l'on y trouve, à chaque pas, l'occasion d'acheter du riz. Ceux qui veulent être témoins d'un combat de singes, font mettre, dans le chemin, cinq ou six corbeilles de riz, éloignées de quarante ou cinquante pas l'une de l'autre; & , près de chaque corbeille, cinq ou six bâtons de deux pieds de long & de la grosseur d'un pouce. On se retire ensuite un peu plus loin. Bien-tôt, on voit les singes descendre des deux côtés, du sommet des Bambous,

TAVERNIER.  
1652.

& sortir du bois pour s'approcher des corbeilles. Ils sont d'abord près d'une demi-heure à se montrer les dents. Tantôt ils avancent, tantôt ils reculent, comme s'ils apprehendoient d'en venir au choc. Enfin les femelles, qui sont plus hardies que les mâles, surtout celles qui ont des petits, qu'elles portent entre leurs bras comme une femme porte son enfant, s'approchent d'une proie qui les tente, & mettent la tête dans les corbeilles. Alors, les mâles du parti opposé fondent sur elles, & les mordent sans ménagement. Ceux de l'autre côté s'avancent aussi, pour soutenir leurs femelles; & la mêlée devenant furieuse, ils prennent les bâtons qu'ils trouvent près des corbeilles, avec lesquels ils commencent un rude combat. Les plus foibles sont forcés de céder. Ils se retirent dans les bois, estropiés de quelque membre, ou la tête fendue; tandis que les vainqueurs, demeurant maîtres du champ de bataille, mangent avidement le riz. Cependant, lorsqu'ils sont à demi rassasiés, ils souffrent que les femelles du parti contraire viennent manger avec eux (52).

Le 24, on fit neuf lieues, par un Tavernier.  
chemin tel que celui du jour précédent, 1652.  
& l'on arriva le soir à Naraveron. Le Naraveron.  
25, après huit heures de marche, dans  
un pays où les portes & les gardes ne se  
trouvent plus que de deux en deux  
lieues, on passa la nuit à Gazel. Le 26, Gazel.  
la journée fut de neuf lieues. *Courva*,  
où l'on arriva le soir, n'offre aucun  
soulagement pour les hommes, ni pour  
les animaux. C'est une Pagode assez  
celebre, mais où la stérilité du pays ne  
permet pas d'exercer l'hospitalité pour  
les Errangers. L'Auteur y vit passer quel-  
ques Compagnies de gens de guerre,  
armés de demi-piques & d'arquebuses,  
qui alloient joindre un des principaux  
Capitaines de l'armée de Mirgimola,  
sur une éminence voisine où il avoit  
fait dresser sa tente. Il se crut obligé à  
quelques civilités pour cet Officier; & Rencontré  
d'un Officier  
de Mirgimola  
s'étant rendu au camp, où il le trouva  
sous sa tente avec les principaux Sei-  
gneurs du pays, il lui fit présent, après  
l'avoir salué, d'une paire de pistolets de  
poche, garnis d'argent, & de deux au-  
nes de drap couleur de feu. Cette libé-  
ralité valut le soir, à Tavernier, une  
abondance de vivres, qui l'empêche-  
rent de sentir les incommodités de son  
logement. Le Capitaine Indien, ayant

**TAVERNIER.** 1652. appris qu'il étoit en chemin, pour se rendre au camp du Général, lui donna une autre marque de considération, en l'invitant, pour le lendemain, à la chasse des éléphants, dont il faisoit son exercice ordinaire, avec trois ou quatre mille soldats qu'il commandoit dans la Province. Tavernier s'excusa sur ses affaires qui le pressoient de partir. Mais à l'occasion de quelques éléphants qui étoient échappés aux chasseurs, il apprit une propriété de ces animaux qui lui parut fort étrange, & qu'il regretta de n'avoir pû vérifier par ses yeux : c'est qu'en sortant du piège, ils rentrent dans les bois avec une défiance qui leur fait arracher, avec leur trompe, une grosse branche d'arbre, dont ils sondent la terre avant que d'y mettre le pied, pour découvrir les fosses couvertes, où ils craignent de tomber une seconde fois (53).

Le 27, Tavernier s'étant remis en marche, fit six lieues pour arriver à Ragiapeta. Le 28, une marche de huit lieues le conduisit à Ondecour. Le 29, il employa, neuf heures pour se rendre à Outamodia, gros bourg, où l'on voit une des plus grandes Pagode de toutes les Indes, bâtie de belles pierres de taille, avec trois tours qui sont chargées

de figures difformes. Cet édifice est en-  
 virogné d'un grand nombre de petites  
 chambres, pour le logement des Prêtres.  
 A cinq cens pas, on trouve un grand  
 Etang, dont les bords offrent plusieurs  
 petites pagodes, de huit ou dix pieds  
 en quarré; & dans chacune, quelque  
 Idole d'affreuse figure, avec un Brami-  
 ne, qui empêche les Etrangers d'une  
 autre Religion que la sienne de venir se  
 laver ou puiser de l'eau dans l'Etang.  
 Ces Prêtres ne font pas difficulté de  
 déclarer, que si ce malheur arrivoit,  
 ils seroient obligés d'en faire écouler  
 l'eau pour le purifier. Mais ils ne font  
 pas les mêmes exceptions dans leurs  
 aumônes; & tous les passans, de quel-  
 que loi qu'ils fassent profession, sont  
 traités dans la pagode avec beaucoup  
 de charité. On trouve, sur ces chemins,  
 quantité de femmes, qui tiennent con-  
 tinuellement du feu prêt, pour allumer  
 le tabac aux Voyageurs, & qui en don-  
 nent même à ceux qui en manquent.  
 D'autres leur offrent du riz cuit, & du  
 quicheri, qui est une graine assez sem-  
 blable au chenevi. D'autres leur pré-  
 sentent de l'eau de fèves, parce qu'on  
 prétend qu'elle ne peut causer de pleu-  
 resie à ceux que la marche a trop échauf-  
 fés. Ces femmes s'engagent, par vœu,

TAVERNIER,  
1652.

Charités sin-  
gulieres des  
Bramines.



**TAVERNIER.** à faire cette charité aux passans, pendant plusieurs années, suivant l'état de leur fortune. On en voit d'autres, sur le chemin & dans les prairies, derrière les chevaux, les bœufs & les vaches, qui ont fait vœu de ne manger que ce qu'elles trouvent dans la fiente mal digérée de ces animaux. Comme le pays est sans orge & sans avoine, on donne pour nourriture aux bestiaux une sorte de pois, gros & cornus, qu'on écrase entre deux petites meules, & qu'on laisse ensuite tremper, parce que leur dureté en rend la digestion fort lente. On donne de ces pois aux chevaux tous les soirs; & le matin on leur fait avaler environ deux livres de sucre noir, pétri, avec autant de farine & une livre de beurre, en petites boules qu'on leur pousse dans le gosier; après quoi, on leur lave soigneusement la bouche, parce qu'ils ont de l'aversion pour cette nourriture. Pendant le jour, on ne leur donne que certaines herbes des champs, qu'on arrache avec les racines, & qu'on prend soin de laver aussi, afin qu'il n'y reste point de terre ou de sable (54).

Comment  
les chevaux  
sont nourris  
dans cette  
contrée.

Le 30, Tavernier fit huit lieues jusqu'à *Goulupalé*; & neuf, le 31, jusqu'à *Gogeron*. Il n'en restoit que six (54) *Ibid.* page 162.

*Goulupalé.*  
*Gogeron.*

jusqu'à

Jusqu'à Gandicot, où il arriva heureusement le 1 de Septembre.

TAVERNIER.  
1652.

Il n'y avoit pas plus de huit jours que le Nabab (55) s'étoit rendu maître de cette Ville, après un siège de trois mois, dont il n'auroit pas vû si-tôt la fin, sans le secours de quelques François, à qui divers sujets de mécontentement avoient fait quitter le service de la Compagnie de Hollande. Il avoit aussi quelques Canoniers, Anglois, Hollandois, & Italiens, qui avoient avancé le succès de cette expédition.

Gandicot &  
fin de son siège.

Gandicot est une des plus fortes Places du pays de Carnatica. Sa situation est sur la pointe d'une haute montagne, où l'on ne peut arriver que par un chemin fort difficile, qui n'a, dans quelques endroits, que sept ou huit pieds de large. Il est pratiqué dans la montagne, & bordé, sur la droite, d'un effroyable précipice, au bas duquel passe une grande rivière. Sur la montagne, on trouve, au Midi, une petite plaine, longue d'une demi-lieue, sur un quart de large. Elle est arrosée de plusieurs petites sources, & semée de riz & de millet. Plus haut, c'est-à-dire, au sommet de la montagne, la Ville est bâtie

Situation de  
cette Place.

(55) Titre Indien de Mirgimola.

Tome XXXVI.

E

TAVERNIER.

1652.

sur une pointe, d'où l'on ne découvre sous ses pieds que des précipices, & deux rivières qui coulent en bas. Ainsi, l'on n'y entre que par une seule porte, du côté de la petite plaine; & cette porte est fortifiée de trois murs de pierres de taille, avec des fossés à fond de cuve, revêtus de la même pierre: de sorte que les assiégés n'avoient eu à défendre qu'un espace de quatre ou cinq cents pas. Toute leur artillerie consistoit en deux pièces de canon de fer, l'une de douze livres de balle, l'autre de sept; la première, placée sur la porte; l'autre sur la pointe d'une espèce de bastion. Le Nabab avoit perdu beaucoup de monde par diverses sorties, & n'auroit pas surmonté les obstacles de la nature, si les Européens n'eussent trouvé l'art de faire monter du canon dans un lieu si escarpé. Il leur avoit promis quatre mois de paye, au-dessus de leurs appointemens ordinaires. Cette espérance les avoit excités si vivement, qu'après en avoir fait monter quatre pièces, ils avoient eu l'adresse de donner dans celle que les assiégés avoient sur la porte & de la mettre hors d'état de servir; ce qui avoit réduit aussi-tôt la Place à capituler (56).

(56) *Ibid.* page 164.

Tavernier trouva toute l'armée du Nabab campée au pied de la montagne. Quelques Anglois, qui le virent arriver, l'ayant reconnu pour un Européen, l'obligerent civilement de passer la nuit avec eux. Mais il fut reçu le lendemain, dans la Ville, par un Canonier François, nommé Claude Maillé, que le Nabab employoit à fondre quelques pieces de canon qu'il vouloit y laisser. Cet Artiste, qu'il avoit vû jardinier au service des Hollandois, lui procura toutes sortes de commodités, & le conduisit aux tentes de Mirgimola qui étoient dressées sur le haut de la montagne, dans la petite plaine où le chemin aboutit. Le motif de son voyage, qu'il n'oublia pas d'expliquer, fut un compliment si agréable pour ce Général, qu'après en avoir été reçu avec beaucoup de distinction, il fut invité à dîner le lendemain à sa table; & le soir même, étant à souper chez Maillé avec tous les Canoniers Européens, on lui apporta, de sa part, quelques bouteilles de vin d'Espagne & de Chiras; présent magnifique, dans un Pays où l'on ne connoît gueres d'autre liqueur que l'eau-de-vie de riz & de sucre.

Il fit voir ses Perles, dont on admira la beauté. Le Nabab lui conseilla de se

Tavernier.

1652.

Tavernier trouve un Canonier François à Gandi<sup>2</sup> cor.

Il est bien reçu du Nabab.

TAVERNIER.  
1652.

rendre promptement à Golkonde, où il écrivoit à son fils de le présenter au Roi. Mais s'étant fait apporter cinq petits sacs, pleins de Diamans, il lui demanda si cette marchandise étoit estimée dans sa Patrie. Les plus grosses de ces pierres n'étoient pas au-dessus de deux carats ; & la plupart étoient noires d'eau. Tavernier répondit qu'on ne faisoit cas, en Europe, que des Diamans noirs & blancs. A l'entrée de cette guerre, le Nabab ayant appris qu'on avoit découvert quelques mines de Diamans dans le Pays dont il entreprenoit la conquête, y avoit envoyé douze mille hommes, qui n'en avoient pû tirer que ce qu'il conservoit dans les cinq sacs. Il avoit fort bien distingué lui-même que ce n'étoient que des pierres fort brunes d'eau, qui tiroient beaucoup plus sur le noir que sur le blanc ; & jugeant qu'il perdoit sa peine, il avoit ordonné de fermer les mines. Il ne fut pas plus heureux, dans la fonderie qu'il avoit fait entreprendre à Maillé. Son dessein étoit de faire fondre vingt pierres ; dix de quarante livres de balle, & dix de vingt quatre. Il avoit ramassé du cuivre de toutes parts, sans épargner les Idoles des Pagodes. Maillé en fondit une partie ; mais il lui fut

impossible de fondre six grandes Idoles de la Pagode de Gandicot, quoique le Nabab, qui accusoit les Prêtres de quelque sortilege, employât toutes sortes de menaces pour faire lever le charme : & du cuivre même qu'il avoit fondu, il ne parvint point à faire un canon entier. L'un sortoit fendu, l'autre à demi formé. L'ouvrage fut abandonné après beaucoup de dépense; & Maillé, dans son chagrin, quitta le service de Golkonde (57).

TAVERNIER.  
1652.

Tavernier, se disposant à partir pour Golkonde, se tendit le 15, au matin, à la tente du Nabab. Sa curiosité n'y manqua pas d'exercice. Ce Général étoit assis, les jambes croisées & les pieds nus, avec deux Secretaires, près de lui. Cette

Observations de l'Auteur dans la tente du Nabab.

(57) Cet Aventurier François étoit de Bourges. Il s'étoit enrôlé, à Amsterdam, pour les Indes. Le Général de Batavia lui reconnoissant de l'adresse, le retint à son service particulier, pour faire quelques grottes & quelques jets d'eau dans son jardin. Maillé, peu content de cet emploi, trouva le moyen de se mettre à la suite d'un Hollandois, nommé *Cheteur*, qui fut envoyé de Batavia, au Nabab, pendant le siège de Gandicot. Cheteur ayant

achevé ses affaires, Maillé, qui le sçavoit prêt à partir, enleva l'étui & les onguents de son Chirurgien, & se cacha pour éviter les recherches. En vain Cheteur demeura quelques jours de plus au Camp de Gandicot. Après son départ, Maillé se mit au service du Nabab, en qualité de Chirurgien. Ensuite, s'étant vanté d'être bon Canonier & bon Fondeur, il fut employé à ces deux titres. Mais son principal talent étoit l'effronterie.

Page 166.

Tavernier.  
1652.

posture n'eut rien de surprenant pour l'Auteur, parce qu'elle est commune en Orient; non plus que la nudité des jambes & des pieds, parce que c'est l'usage des plus grands Seigneurs de Golkonde, sur-tout dans leurs appartemens, où l'on ne marche que sur de riches tapis. Mais il observa que le Nabab avoit tous les entredeux des doigts des pieds, pleins de lettres, & qu'il en avoit aussi quantité entre les doigts de la main gauche. Il en tiroit tantôt de ses mains, tantôt de ses pieds, pour en dicter les reponses à ses deux Secretaires. Lui-même, il en faisoit quelques-unes. Lorsque les Secretaires avoient achevé d'écrire, il leur faisoit lire leur lettre. Ensuite, il y appliquoit son cachet de sa propre main; & c'étoit lui-même aussi, qui les donnoit aux Messagers qui devoient les porter. Aux Indes, suivant la remarque de l'Auteur, toutes les Lettres que les Rois, les Généraux d'armée & les Gouverneurs de Province, envoient par des gens de pied, arrivent beaucoup plus vite que par d'autres voyes. On rencontre, de deux lieues en deux lieues, de petites cabanes où demeurent constamment deux ou trois hommes gagés pour courir. Le Messager, qui arrive

Courriers des  
Indes.

hors d'haleine, jette sa Lettre à l'en-  
trée. Un des autres la ramasse, & se met  
à courir aussi-tôt. Ajoutez qu'aux Indes  
la plupart des chemins sont comme des  
allées d'arbres, & que ceux qui sont  
sans arbres ont de cinq en cinq cens pas  
de petits monceaux de pierre, que les  
habitans des villages voisins sont obli-  
gés de blanchir, afin que dans les nuits  
obscurcs & pluvieuses, ces Couriers  
puissent distinguer leur route (58).

Pendant que Tavernier étoit dans la  
tente, on vint avertir le Nabab qu'on  
avoit amené quatre criminels à sa porte.  
L'usage du Pays ne permet pas de les  
garder long-temps en prison. La Sen-  
tence suit de près la conviction du cri-  
me. Mirgimola, sans rien répondre,  
continua d'écrire & de faire écrire ses  
Secretaires. Ensuite, il ordonna tout  
d'un coup qu'on lui amenât les crimi-  
nels. Après les avoir interrogés severe-  
ment, & leur avoir fait confesser de  
bouche le crime dont ils étoient accu-  
sés, il reprit ses occupations. Plusieurs  
Officiers de son armée, qui entroient  
dans la tente, s'approchoient respec-  
tueusement pour lui faire leur cour. Il  
ne repondoit, à leur salutation, que

Tavernier.

1652.

Prompre jus-  
tice du Na-  
bab.



Tavernier.  
1652.

par un signe de tête. Enfin , ce silence ayant duré près d'une heure , il leva brusquement la tête , pour prononcer la Sentence des quatre criminels. L'un étoit entré dans une maison , où il avoit tué la mere & ses trois enfans : son supplice fut d'avoir les pieds & les mains coupés , & d'être jetté dans un champ proche du grand chemin , pour y finir ses jours. Un autre avoit volé sur le grand chemin : il eut le ventre ouvert. On coupa la tête aux deux autres ; mais Tavernier ne put être bien informé de leur crime (59). Pendant l'exécution , qui se fit à quelques pas de la tente , on apporta le dîner ; & Mirgimola fit encore une fois l'honneur , à Tavernier , de le faire manger avec lui. Ensuite , ayant repeté ce qu'il lui avoit promis pour Golkonde , il commanda seize Cavaliers , pour le conduire à treize lieues de Gandicot , jusqu'au bord d'une riviere que personne ne passoit sans une permission de sa main , dans la crainte que ses troupes n'abusassent de la liberté du passage pour se débander.

Tavernier  
se met en che-  
min pour Gol-  
konde.

L'Auteur parti le 16 , avec son escorte & la plupart des Canoniers Euro-

péens , qui le conduisirent jusqu'à Cote-pali. Cette journée fut de sept lieues. Le 17 , il n'en fit que six pour se rendre à Corchen , Villade au-delà de la rivière. Sa reconnoissance pour les seize Cavaliers lui fit offrir , à leur Chef , quelques Roupies , qu'il eut la générosité de refuser. Il observe que les Bateaux , qui servent à passer cette rivière , sont de grands mannequins d'osier , couverts de peaux de bœuf , au fond desquels on jette quelques fascines , qu'on couvre d'un tapis , pour y placer le bagage & les marchandises. On fait passer les voitures , en les liant par le timon & par les roues entre deux de ces mannequins. Les chevaux passent à la nage , chassés à coup de fouet , tandis qu'un homme du mannequin les tient par la bride. Les bœufs , qui sont les bêtes de charge du pays , se laissent pousser dans la rivière , après avoir été déchargés , & passent d'eux-mêmes à l'autre bord. Chaque mannequin est conduit par quatre hommes , qui sont debout , chacun dans un coin , & qui rament avec des pelles. Si leurs mouvemens ne sont pas justes , le mannequin fait trois ou quatre tours en rond , & ne manque point d'être entraîné par le cours de l'eau , qui le fait descendre

**Tavernier.** beaucoup plus bas qu'il ne devoit a-  
border (60).  
1652.

Le 18 , après une marche de cinq  
**Morimal.** heures , Tavernier passa la nuit à Mori-  
mal. Le 19 , il fit neuf lieues pour se

rendre à Santefela. La journée du 20  
**Santefela.** fut encore de neuf lieues , jusqu'à Go-

remeda. Le 21 , six heures de marche  
le firent arriver à Kaman , Ville fron-  
**Kaman** ,  
frontière de tière du Royaume de Golkonde , avant  
**Golkonde.** que le Nabab eût conquis celui de  
Carnatica.

Le 22 , il fit sept lieues jusqu'au  
**Emelipata.** Bourg d'Emelipata. Il avoit rencontré,  
**Procession**  
**Solemnelle.** vers la moitié du chemin , une proces-  
sion d'environ quatre mille personnes ,  
qui conduisoient une vingtaine de Pal-  
lekis , sur chacun desquels on voyoit  
une Idole. Toutes ces voitures étoient  
ornées de brocard d'or , & de velours  
à franges d'or & d'argent. Quelques-  
unes étoient portées par quatre hom-  
mes ; d'autres par huit , ou par douze ,  
suivant la grandeur & le poids des  
Idoles. Des deux côtés de chaque Pal-  
lekis , un homme , avec un grand éven-  
tail d'environ cinq pieds de diamètre ,  
composé de plumes d'Autruches & de  
Paons , dont le manche , long de cinq  
ou six pieds , étoit couvert de plaques

d'argent, chassoit les mouches du visage de la divinité. Chacun s'empressoit de porter la main à l'éventail, pour se faire un mérite de ce service. D'autres soutenoient un parasol, garni de sonnettes d'or & d'argent, & ne craignoient pas de s'exposer à l'ardeur du soleil pour en garantir le Pallekis. Cette malheureuse troupe d'Idolâtres venoit de Brampour & des lieux voisins, pour aller rendre leurs adorations au grand Ram, c'est-à-dire, au plus celebre des dieux du pays, dans une Pagode qui étoit encore éloignée de quatorze ou quinze jours de marche, quoiqu'ils fussent en chemin depuis près d'un mois. Un valet de Tavernier, qui étoit de Brampour, & de la Tribu de ces zelés adorateurs, lui demanda la permission d'accompagner aussi ses dieux. Il se crut d'autant plus obligé de le satisfaire, qu'ayant plusieurs parens dans la troupe, un refus n'auroit pas été capable de l'arrêter. Après son pelerinage, ce même Indien eut la fidelité de suivre les traces de son maître jusqu'à Surate; & Tavernier, qui en avoit toujours été bien servi, ne fit pas difficulté de le reprendre.

Tavernier.

1612.

Fidelité d'un  
Indien.

Le 23, la journée fut de huit lieues jusqu'à *Doupar*. Celle du lendemain

Doupar.

Tavernier.

1652.

Tripanté,

fut de quatre lieues jusqu'à *Tripanté*, où l'Auteur visita une grande Pagode, située sur une colline, dont tout le tour forme un escalier revêtu de pierres de taille. La moindre de ces pierres est longue de dix pieds & large de trois. Entre plusieurs figures, qui sont adorées dans la Pagode, on en distingue une qui représente une femme debout, avec plusieurs démons qui l'environnent dans des postures lascives. Cette espèce de Venus, & les démons, sont d'une seule pierre de marbre, à laquelle il n'a manqué que la main d'un Sculpteur plus habile.

Le 25, huit lieues firent arriver l'Auteur à Mamli. Il en fit huit autres, le jour suivant, pour aller passer la nuit à Mancheli. Le 27, il n'en fit que trois, parce qu'il eut une grande rivière à passer dans des mannequins, & qu'il y employa la moitié du jour. Outre l'embarras du passage, on est arrêté par les épreuves que les Bateliers font de l'argent qu'on leur donne. Ils le jettent dans un grand feu. S'il se trouve quelque Roupie qui devienne un peu noire, ils la rejettent; & le moindre scrupule les arrête. Aussi-tôt qu'ils sont satisfaits du paiement, ils appellent leurs Compagnons, qui se tiennent ca-

chés exprès à quelque distance ; avec Tavernier. 1652.  
 les mannequins. Ils les chargent sur  
 leurs épaules , jusqu'au bord de l'eau ,  
 & toutes ces formalités prennent beau-  
 coup de de temps. Le 28 , Tavernier  
 fit cinq lieues , jusqu'à Dabirpinta. La Dabirpinta.  
 marche du 29 fut de douze heures ,  
 pour arriver au Bourg d'Hohora ; celle  
 du 30 , de huit lieues jusqu'à Peridera ;  
 celle du Lundi , premier jour d'Octo-  
 bre , de dix jusqu'à Tenara ; enfin celle  
 du 2 , de quatre lieues jusqu'à Gol-  
 konde.

Tavernier alla descendre chez un jeun- Adresse d'un  
 ne Hollandois , Chirurgien du Roi , jeune Chirurgien Hollan-  
 que ce Prince avoit demandé instam- dois.  
 ment à *Cheteur* , Envoyé de Batavia. Il  
 se nommoit Pitre *De-Lan*. Le Roi de  
 Golkonde se plaignoit depuis long-tems  
 d'un mal de tête , & ses Medecins l'ex-  
 hortoient à se faire tirer du sang , en  
 quatre endroits de la langue. Les Chi-  
 rurgiens du pays n'osoient entreprendre  
 cette operation. De-Lan , dont on espe-  
 roit un si grand service , fut attaché à  
 la Cour avec huit cens Pagodes de ga-  
 ge. Quelques jours après le départ de  
 l'Envoyé , cet adroit jeune homme , qui  
 avoit déjà fait prendre une haute opi-  
 nion de son habileté , en publiant que  
 la saignée étoit le moins difficile de

Tavernier.

1652

tous les exercices de la Chirurgie , fut averti que le Roi étoit resolu de le mettre à l'épreuve. Mais on lui déclara que ce Prince vouloit absolument que , suivant l'ordonnance des Medecins , il ne lui tirât que huit onces de sang , & qu'avec un maître si redoutable il ne devoit rien donner au hasard. De-Lan , plein de confiance à ses propres lumieres , ne balança point à se laisser conduire dans une chambre du Palais par deux ou trois Eunuques. Quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener au bain , où l'ayant deshabillé & bien lavé , elles lui parfumerent tout le corps , particulierement les mains. Elles lui firent prendre une robe à la mode du pays. Ensuite , l'ayant mené devant le Roi , elles apporterent quatre petits plats d'or , que les Medecins firent peser. Il fut encore averti qu'il devoit se garder , sur sa tête , de passer les bornes de leur ordonnance. Il saigna le Roi , avec tant de bonheur ou d'adresse , qu'en pesant le sang avec les plats , on trouva qu'il n'en avoit tiré que huit onces. Cette justesse & la legereté de sa main passerent pour des prodiges de l'art. Le Monarque en fut si satisfait qu'il lui fit donner sur le champ trois cens Pagodes , c'est-à-dire

environ sept cens écus. La jeune Reine & la Reine-mere voulurent aussi qu'il leur tirât du sang. Tavernier, qui ne s'arrête à ce recit que pour faire connoître à nos Chirurgiens, quelle fortune ils peuvent esperer aux Indes, s' imagine que la curiosité de le voir avoit plus de part à cet empressement que le besoin de se faire saigner. C'étoit, dit-il, un jeune homme des mieux faits, & jamais ces deux Princesses n'avoient vû un étranger de si près. De - Lan fut conduit dans une Chambre magnifique, où les mêmes femmes qui l'avoient préparé à saigner le Roi, lui laverent encore les bras & les mains, & le parfumerent soigneusement. Ensuite elles tirèrent un rideau, & la jeune Reine allongea le bras par un trou. Il la saigna fort habilement. La Reine-mere n'ayant pas été moins satisfaite, il reçut encore une grosse somme, avec quelques piéces de brocard d'or; & ces trois operations le mirent dans une haute faveur à la Cour (61).

Il paroît que ce fut sous la protection de cet heureux Chirurgien, que l'Auteur entreprit de visiter les mines de Diamans. On lui conseilla de commen-

Tavernier se rend à la mine de Diamans de Raolkon;



**TAVERNIER,** cer par la plus celebre , qui se nomme  
1652. Raolkonda. Elle est située à cinq jour-  
nées de Golkonde , & huit ou neuf de  
de Visapour. Il n'y avoit pas plus de  
deux cens ans qu'elle avoit été décou-  
verte. Comme les Souverains de ces  
deux Royaumes étoient autrefois Su-  
jets de l'Indoustan , & Gouverneurs des  
mêmes Provinces , qu'ils érigerent en  
Royaumes après leur revolte , on a  
cru long temps , en Europe que les dia-  
mans venoient des Terres du Grand-  
Mogol (62).

En arrivant à Raolkonda (63), Ta-  
vernier alla saluer le Gouverneur de la  
mine , qui commande aussi dans la Pro-  
vince. C'étoit un Mahometan , qui lui  
fit un accueil fort civil , & qui lui pro-  
mit toutes sortes de sûretés pour son  
commerce , mais qui lui recommanda  
beaucoup de ne pas frauder les droits  
du Souverain , qui sont de deux pour  
cent.

Qualité de  
la terre & me-  
thode du tra-  
vail.

Aux environs du lieu , d'où l'on tire  
les diamans , la terre est sablonneuse , &  
pleine de roches & de taillis. Ces ro-  
chers ont plusieurs veines , larges , tan-

(62) *Ibidem* , page 267. se rapportent au même  
On passe ici sur d'autres sujet.  
événemens qui n'appar-  
tiennent point à cet arti-  
cle , & l'on joint ceux qui

(63) Sa route est ci-des-  
sus dans une Note.

tôt d'un demi-doigt, tantôt d'un doigt TAVERNIER. 1658.  
entier ; & les Mineurs sont armés de  
petits fers crochus par le bout , qu'ils  
fourrent dans ces veines pour en tirer  
le sable ou la terre. C'est dans cette  
terre qu'ils trouvent les diamans. Mais  
comme les veines ne vont pas toujours  
droit , & que tantôt elles baissent ou  
elles haussent , ils sont contraints de  
casser ces roches , pour ne pas perdre  
leur trace. Après les avoir ouvertes , ils  
ramassent la terre , ou le sable , qu'ils  
lavent deux ou trois fois , pour en se-  
parer les diamans. C'est dans cette mine  
que se trouvent les pierres les plus net-  
tes & de la plus belle eau : mais il  
arrive souvent que pour tirer le sable  
des roches , ils donnent de si grands  
coups d'un gros levier de fer , qu'ils  
étonnent le diamant & qu'ils y mettent  
des glaces. Lorsque la glace est un peu  
grande , ils clivent la pierre ; c'est-à-  
dire , qu'ils la fendent , & plus habi-  
lement que nous. Ce sont les pieces  
qu'on nomme foibles en Europe , &  
qui ne laissent pas d'être de grande  
montre. Si la pierre est nette , ils ne  
font que la passer sur la roue , sans  
s'amuser à lui donner une forme , dans  
la crainte de lui ôter quelque chose de  
son poids. S'il y a quelque petite glace ,

TAVERNIER.  
1652.

ou quelques points, ou quelque petit sable noir ou rouge, ils couvrent toute la pierre de facettes, pour cacher ses défauts. Une glace fort petite se couvre de l'arrête d'une des facettes. Mais les Marchands, aimant mieux un point noir dans une pierre qu'un point rouge, on brûle la pierre qui est tachée d'un point rouge, & ce point devient noir.

On trouve auprès de cette mine, quantité de Lapidaires, qui n'ont que des roues d'acier, à peu près de la grandeur de nos assiettes de table. Ils ne mettent qu'une pierre sur chaque roue, qu'ils arrosent incessamment avec de l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le chemin de la pierre. Alors ils prennent de l'huile, & n'épargnent plus la poudre de diamant, qui est toujours à grand marché. Ils chargent aussi la pierre beaucoup plus que nous. L'Auteur vit mettre, sur une pierre, cent cinquante livres de plomb. C'étoit à la vérité une grande pierre, qui demeura à cent trois carats après avoir été taillée; & la grande roue du moulin, qui étoit à notre manière, étoit tournée par quatre Nègres. Les Indiens ne croient pas que la charge donne des glaces aux pierres (64).

(64) L'Auteur ajoute aux pierres un *poliment* auquel ils ne peuvent donner si vite que nous le donnons.

Le negoce se fait, à la mine, avec Tavernier autant de liberté qué de bonne foi. Outre ses deux pour cent, le Roi tire un droit des Marchands, pour la permission de faire travailler à mine. Ces Marchands, après avoir cherché un endroit favorable avec les mineurs, prennent une portion de terrain, à laquelle ils employent un nombre convenable d'ouvriers. Depuis le premier moment du travail jusqu'au dernier, ils payent chaque jour au Roi deux Pagodes pour cinquante hommes; & quatre Pagodes, s'ils en employent cent.

Les plus malheureux sont les mineurs mêmes, dont les gages ne montent par an qu'à trois Pagodes. Aussi ne font-ils pas scrupule, en cherchant dans le sable, de détourner une pierre qu'ils peuvent dérober aux yeux; & comme ils sont nuds, à la reserve d'un petit

en Europe, & que cela vient, à son avis, de ce que leur roue ne court pas si plat que les nôtres. Etant d'acier, il la faut ôter de l'arbre pour la frotter sur l'émeril, comme il est besoin, toutes les vingt quatre heures; & la difficulté de la remettre fait qu'elle ne court pas aussi plat qu'il le faudroit.

Quoiqu'un diamant soit dur de nature, c'est-à-di-

re, qu'il ait une espece de nœud, comme on voit dans le bois, les Diamantaires Indiens, ne laissent pas de tailler la pierre; & ce que ceux de l'Europe font avec grande difficulté de faire & ce que le plus souvent ils ne veulent pas entreprendre. Mais aussi, on donne aux Indiens quelque chose de plus pour leur façon. *Ibidem*, page 169.

SAVERNIER.  
1652.

linge qui leur couvre le milieu du corps, ils tâchent adroitement de l'avaler. L'Auteur en vit un, qui avoit caché, dans le coin de son œil, une pierre du poids d'un mengelin, c'est - à - dire, d'environ deux de nos carats, & dont le larcin fut découvert. Celui qui trouve une pierre dont le poids est au-dessus de sept ou huit mengelins, reçoit une récompense; mais proportionnée à sa misère plutôt qu'à l'importance du service.

Comment  
se fait le nego-  
ce à la mine.

Les Marchands qui se rendent à la mine, pour ce riche négoce, ne doivent pas sortir de leur logement: mais, chaque jour, à 10 ou 11 heures du matin, les Maîtres Mineurs leur apportent des montres de diamans. Si les parties sont considérables, ils les confient aux Marchands, pour leur donner le temps de les considérer à loisir. Il faut ensuite que le marché soit promptement conclu; sans quoi les Maîtres reprennent leurs pierres, les lient dans un coin de leur ceinture ou de leur chemise, & disparaissent, pour ne revenir jamais avec les mêmes pierres; ou du-moins, s'ils les rapportent, elles sont mêlées avec d'autres, qui changent absolument le marché. Si l'on convient de prix, l'acheteur leur donne un billet de la som-

me, pour l'aller recevoir du Cheraf, c'est-à-dire, d'un Officier nommé pour donner & recevoir les Lettres de change. Le moindre retardement, au-delà du terme, oblige de payer un intérêt, sur le pied d'un & demi pour cent par mois. Mais lorsque l'acheteur est connu, ils aiment mieux des Lettres de change, pour Agra, pour Golkonde, ou pour Visapour, & sur-tout pour Surate, d'où ils font venir diverses marchandises par les Vaisseaux étrangers (65).

TAVERNIER.  
1652.

C'est un spectacle agréable de voir paroître tous les jours au matin les enfans des Maîtres Mineurs & d'autres gens du Pays, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de quinze ou seize, qui viennent s'asseoir sous un gros arbre dans la Place du bourg. Chacun d'eux a son poids de diamans, dans un petit sac pendu d'un côté de sa ceinture; & de l'autre, une bourse attachée, qui contient quelquefois jusqu'à cinq ou six cens Pagodes d'or. Ils attendent qu'on leur vienne vendre quelques Diamans, soit du lieu même ou de quelque autre mine. Quand on leur en présente un, on le met entre les mains du plus âgé de ces enfans, qui est com-

Enfans, qui  
font le com-  
merce des dia-  
mans.

TAVERNIER, 1652. me le chef des autres. Il le considère soigneusement, & le fait passer à son voisin, qui l'examine à son tour. Ainsi la pierre circule de main en main, dans un grand silence, jusqu'à ce qu'elle revienne au premier. Il en demande alors le prix, pour en faire le marché; & s'il l'achète trop cher, c'est pour son compte. Le soir, tous ces enfans font la somme de ce qu'ils ont acheté. Ils regardent leurs pierres, & les mettent à part, suivant leur eau, leur poids & leur netteté. Ils mettent le prix sur chacune, à peu près comme elles se pourroient vendre aux Etrangers. Ensuite ils les portent aux Maîtres, qui ont toujours quantité de parties à allortir, & tout le profit se partage entre ces jeunes Marchands, avec cette seule différence, que le chef, ou le plus âgé, prend un quart pour cent de plus que les autres. Ils connoissent si parfaitement le prix de toutes sortes de pierres, que si l'un d'eux, après en avoir acheté une, veut perdre demi pour cent, un autre est prêt à lui rendre aussitôt son argent.

Heureuse  
avanture de  
l'Auteur. Un jour, sur le soir, l'Auteur reçut la visite d'un Indien fort mal vêtu. Il n'avoit qu'une ceinture au-tour du corps & un mechant mouchoir sur la tête.

Après quelques civilités , il fit demander à Tavernier , par son intetprete , s'il vouloit acheter quelques rubis ; & tirant de sa ceinture quantité de petits linges , il en fit sortir une vingtaine de petites pierres. Tavernier en acheta quelques-unes , & ne fit pas difficulté de les payer un peu au-delà de leur prix , parce qu'il jugea qu'on ne l'étoit pas venu trouver sans avoir quelque chose de plus précieux à lui offrir. En effet , l'Indien , l'ayant prié d'écarter ses gens , ne se vit pas plutôt avec l'interprete & lui , qu'il ôta le mouchoir sous lequel ses cheveux étoient liés. Il en tira un petit linge , qui contenoit un diamant de quarante huit carats & demi , de la plus belle eau du monde , & les trois quarts fort nets. Gardez-le jusqu'à demain , dit-il , à l'Auteur , pour l'examiner à loisir. S'il est de votre goût , vous me trouverez hors du bourg , à telle heure , & vous m'apporterez telle somme. Tavernier ne manqua pas de lui porter la somme qu'il avoit demandée. A son retour , à Surate , il trouva un profit considerable sur cette pierre.

Quelques jours après , ayant reçu avis qu'un François nommé *Boete* , qu'il avoit laissé à Golkonde pour recevoir & garder son argent , étoit atta-

Tavernier  
1652...



Tavernier.

1652.

qué d'une maladie dangereuse , il ne pensa qu'à retourner dans le Pays. Le Gouverneur de la mine , surpris de le voir partir si-tôt , lui demanda s'il avoit employé tout son argent. Il lui restoit vingt mille Pagodes , dont il regrettoit effectivement de n'avoir pas fait l'emploi. Mais , se croyant pressé par l'avis qu'il avoit reçu , il fit voir au Gouverneur tout ce qu'il avoit acheté , qui se trouva conforme au rôle du Receveur des droits ; il paya les deux pour cent ; & , ne déguisant pas même qu'il avoit acheté en secret un diamant de quarante huit carats & demi , il satisfit avec la même fidélité pour cette pierre , quoique personne ne fût informé de son marché dans le bourg. Le Gouverneur admirant sa bonne foi , lui confessa naturellement qu'aucun Marchand du Pays n'auroit eu cette délicatesse ; & dans le mouvement de son estime , il fit venir les plus riches Marchands de la mine , avec ordre d'apporter les plus belles pierres. Dans l'espace d'une heure ou deux , Tavernier employa fort avantageusement ses vingt mille Pagodes. Après le marché , ce généreux Gouverneur dit aux Marchands qu'ils devoient distinguer un si galant homme par quelques témoignages de reconnoissance & d'amitié.

d'amitié. Ils consentirent de fort bonne grace à lui faire present d'un diamant de quelque prix (66).

TAVERNIER.  
1652.

La maniere de traiter, entre ces Marchands, merite particulièrement une observation. Tout se passe dans le plus profond silence. Le vendeur & l'acheteur sont assis l'un devant l'autre, comme deux Tailleurs. L'un des deux ouvrant sa ceinture, le vendeur prend la main droite de l'acheteur & la couvre avec la sienne de cette ceinture, sous laquelle le marché se fait secrettement, quoiqu'en présence de plusieurs autres Marchands qui peuvent se trouver dans la même salle; c'est-à-dire, que les deux intéressés ne se parlent ni de la bouche ni des yeux, mais seulement de la main.

Maniere  
de traiter en-  
tre les Mar-  
chands.

Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce signe exprime mille. Autant de fois qu'il la lui presse, ce sont autant de mille Pagodes ou de mille Roupies, suivant les especes dont il est question. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'exprime que cinq cens. Un doigt signifie cent. La moitié du doigt, jusqu'à la jointure du milieu, signifie cinquante; & le petit bout du doigt, jusqu'à la première jointure, signifie

TAVERNIER. R.  
1652.

dix. Il arrive souvent que dans un même lieu, & devant quantité de témoins, une même partie se vende sept ou huit fois, sans qu'aucun autre que les intéressés sçache à quel prix elle est vendue. A l'égard du poids des pierres, on n'y peut être trompé que dans les marchés clandestins. Lorsqu'elles s'achètent publiquement, c'est toujours aux yeux d'un Officier du Roi, qui, sans tirer aucun bénéfice des particuliers, est chargé de peser les diamans; & tous les Marchands doivent s'en rapporter à son témoignage (67).

Retour de  
l'Auteur à  
Golconde.

Tavernier obtint du Gouverneur une escorte de six cavaliers pour sortir des terres de son Gouvernement, qui s'étend jusqu'aux limites communes des Royaumes de Visapour & de Golconde. Elles sont marquées par une rivière, large & profonde, dont le passage est d'autant plus difficile, qu'il ne s'y trouve ni pont ni bateau. On se sert, pour la traverser, d'une invention assez commune aux Indes. C'est un Vaisseau rond, de dix à douze pieds de diamètre, composé de branches d'osier, comme nos mannequins, & couvert de cuir de bœuf. On pourroit entretenir de bonnes barques, ou faire un pont sur cette

(67) *Ibidem.*

riviere : mais les deux Rois s'y opposent , parce qu'elle fait la separation de leurs États. Chaque jour au soir , tous les bateliers des deux rivès sont obligés de rapporter à deux Officiers , qui demeurent de part & d'autre à un quart de lieue du passage , un état exact des personnes & des marchandises qui ont passé l'eau pendant le jour.

TAVERNIER.  
1652.

En arrivant à Golkonde , l'Auteur apprit , avec chagrin , que son Agent étoit mort , & que la chambre , où il l'avoit laissé , avoit été scellée de deux sceaux ; l'un du Cadi , qui est comme le chef de la Justice ; & l'autre du *Chabander* (68) , qu'il compare à nos Prevôts des Marchands. Un Officier de Justice gardoit la porte , nuit & jour , avec deux valets qui avoient servi l'Agent jusqu'à sa mort. Après avoir demandé , à Tavernier , si l'argent qui se trouvoit dans la chambre étoit à lui , on en exigea des preuves , qui furent le témoignage des Cherafs mêmes qui l'avoient compté par son ordre. On lui fit signer un papier , par lequel il déclaroit qu'on n'en avoit rien détourné ; & les frais de ces procédures lui parurent si legers , qu'il admira également la fidélité &

Fidélité admirable des Indiens.

(68) C'est ce qu'on a nommé Sabandar dans les Relations d'Achem & de Bantam.

TAVERNIER.  
1692.

le désintéressement de la Justice Indienne (69).

Voyage à la  
mine de Cou-  
lour, ou Gani.

Il entreprit bien-tôt de visiter une autre mine de Diamans, qui est dans le Royaume de Golkonde, à sept journées de la Capitale. Elle est proche d'un gros bourg, où passe la même rivière qu'il avoit traversée en revenant de Raolkonda. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue & demie du bourg; & c'est dans l'espace qui est entre le bourg & les montagnes qu'on trouve le Diamant. Plus on cherche, en s'approchant des montagnes, plus on découvre de grandes pierres; mais si l'on remonte trop haut, on ne rencontre plus rien.

L'Auteur compte, dans sa route, trois gos & demi, de Golkonde à Almaspinde; deux gos d'Almaspinde à Kaper; deux gos & demi, de Kaper à Montecour; deux de Montecour à Na-

(69) Il joint ici la route qu'il a tenue de Golkonde à Raolkonda. Les distances se comptent ici par Gos, dont chacun fait quatre lieues de France.

Un gos de Golkonde à Canapour. Deux gos & demi de Canapour à Parkel. Un de Parkel à Cakenol. Trois de Cakenol à Canol Candanor. Un de

Canol Candanor à Serapour. Deux de Serapour à la rivière qui separe les Etats de Golkonde & de Visapour. Trois quarts, de la rivière à Alpour. Un quart d'Alpour à Canol. Deux gos & demi de Canol à Raolkonde. En tout dix sept gos, qui font soixante huit lieues de France.

glepar ; un gos & demi , de Naglepar à Eligada ; un , d'Eligada à Sarvaron ; un , de Sarvaron à Mellaferon ; un & demi , de Mellaferon à Pononcour. De Pononcour à la mine , il ne reste que la riviere à passer. Ce voyage , suivant le calcul de l'Auteur , revient à cinquante cinq lieues.

TAVERNIER.  
1652.

Il fut surpris de trouver , aux environs de cette mine , jusqu'à soixante mille personnes qu'on y employoit continuellement au travail. On lui raconta qu'elle avoit été découverte depuis environ cent ans par un pauvre homme , qui bêchant un petit terrain pour y semer du miller , avoit trouvé une pointe naïve , du poids d'environ vingt cinq carats. La forme & l'éclat de cette pierre la lui avoient fait porter à Golkonde , où les Négocians avoient reçu avec admiration un Diamant de ce poids , parce que les plus gros qui fussent connus auparavant n'étoient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se repandre , plusieurs personnes riches avoient commencé aussi-tôt à faire ouvrir la terre ; & l'on n'avoit pas cessé d'y trouver quantité de grandes pierres. Il s'en trouvoit en abondance , depuis dix jusqu'à quarante carats ; & quelquefois de beau-

Origine de  
cette mine.

Qualité des  
Pierres.

TAVERNIER,  
1652.

coup plus grandes , puisque , suivant le témoignage de l'Auteur , *Mirgimola* , ce même Capitaine Indien , dont on a parlé , fit présent au Grand-Mogol Aureng - Zeb , d'un Diamant de cette mine , qui pesoit neuf cens carats avant que d'être taillé ( 70 ). Mais la plupart de ces grandes pierres ne sont pas nettes , & leurs eaux tiennent ordinairement de la qualité du terroir. S'il est humide & marécageux , la pierre tire sur le noir. S'il est rougeâtre , elle tire sur le rouge ; & , suivant les autres endroits , tantôt sur le verd , ou tantôt sur le jaune. Il paroît toujours , sur leur surface , une sorte de graisse , qui oblige de porter sans cesse la main au mouchoir pour l'essuyer.

A l'égard de leur eau , l'Auteur observe qu'au lieu qu'en Europe nous nous servons du jour pour examiner les pierres brutes , les Indiens se servent de la nuit. Ils mettent , dans un trou qu'ils font à quelque mur , de la grandeur d'un pied quarré , une lampe avec une grosse meche , à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau & de la netteté de la pierre , qu'ils tiennent entre leurs doigts. L'eau , que l'on nomme céleste , est la pire de toutes. Il est im-

possible de la reconnoître , tandis que la pierre est brute. Mais pour peu qu'elle soit découverte sur le Moulin , le secret infailible pour bien juger de son caü est de la porter sous un arbre touffu. L'ombre de la verdure fait découvrir facilement si elle est bleue.

TAVERNIER.  
1652.

On cherche les pierres , dans cette mine , par des methodes qui ressemblent peu à celle de Raolkonda. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler , les Mineurs aplanissent une autre place , à peu près de la même étendue , qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur , ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau , & les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors , tous les ouvriers s'assemblent , hommes , femmes & enfans , avec le maître qui les emploie , accompagné de ses parens & de ses amis. Il apporte avec lui quelque Idole , qu'on met debout sur la terre , & devant laquelle chacun se prosterne trois fois. Un Prêtre qui fait la priere pendant cette ceremonie , leur fait à tous une marque sur le front , avec une composition de safran & de gomme ; espece de colle , qui retient sept ou huit grains de riz qu'il appli-

Methodes du  
travail.



Tavernier.

1652.

que dessus. Ensuite, s'étant lavé le corps, avec de l'eau que chacun apporte dans un vase, ils se rangent en fort bon ordre, pour manger ce qui leur est présenté, dans un festin que le maître leur fait au commencement du travail.

Après ce repas, chacun commence à travailler. Les hommes fouillent la terre. Les femmes & les enfans la portent dans l'enceinte qui se trouve préparée. On fouille jusqu'à dix, douze, & quatorze pieds de profondeur; mais aussitôt qu'on rencontre l'eau, il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte, on prend, avec des cruches, l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jette sur cette terre, pour la détremper: après quoi, les trous sont ouverts pour donner passage à l'eau; & l'on continue d'en jeter d'autre par-dessus, afin qu'elle entraîne le limon, & qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au soleil; ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les Mineurs ont des paniers, à peu près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent ce sable, pour le secouer, comme nous secouons le bled. La poussière achève de se dissiper, & le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'en-

écinte. Après avoir vanné tout le sable, Tavernier.  
ils l'étendent, avec une maniere de ra- 1652.  
teau, qui le rend fort uni. C'est alors  
que se mettant tous ensemble sur ce  
fond de sable, avec un gros pilon de  
bois, large d'un demi-pied par le bas,  
ils le battent, d'un bout à l'autre, de  
deux ou trois grands coups qu'ils don-  
nent à chaque endroit. Ils le remettent  
ensuite dans les paniers; ils le vannent  
encore; ils recommencent à l'étendre;  
& ne se servant plus que de leurs  
mains, ils cherchent les diamans, en  
pressant cette poudre, dans laquelle ils  
ne manquent point de les sentir. An-  
ciennement, au lieu d'un pilon de bois  
pour battre la terre, ils la battoient  
avec des cailloux, & de-là venoient tant  
de glaces dans les pierres.

Depuis trente ou quarante ans, on  
avoit découvert une autre mine, entre  
Colour & Raolkonda. On y trouvoit  
des pierres, qui avoient l'écorce verte,  
belle, transparente, & qui paroissoient  
même plus belles que les autres; mais  
elles se mettoient en morceaux lorf-  
qu'on commençoit à les égriser; ou du  
moins elles ne pouvoient résister sur la  
roue. Le Roi de Golkonde fit fermer la  
mine (71).

(71) Ce fut apparemment à cette occasion que vint

TAVERNIER.  
1652.

Pendant que *Fremelin & Breton* présidoient au Comptoir Anglois de Surate, un Juif, nommé *Edouard Ferdinand*, Marchand libre, c'est-à-dire, sans dépendance d'aucune Compagnie, chercha l'occasion de s'associer avec eux pour acheter une belle pierre de cette mine. Elle étoit nette, & ne pesoit pas moins de quarante deux carats. Le Juif devant passer en Europe, les deux Anglois la mirent entre ses mains, pour la vendre & leur en tenir compte. Quelques Juifs lui en offrirent, à Livourne, jusqu'à vingt cinq mille piastres. Il en vouloit trente mille. Mais ayant porté la pierre à Venise, pour la faire tailler, elle se rompit en neuf morceaux sur la roue, quoiqu'elle eût été égrisée sans aucune alteration. L'Auteur même fut trompé à quelques-unes de ces pierres; mais elles ne pesoient heureusement que deux carats (72).

Voyage à la  
mine de dia-  
mans de Ben-  
gale.

Il lui restoit à visiter la mine de Bengale, qui est la plus ancienne de toutes les mines de diamans. Ce voyage doit trouver sa place ici quoiqu'il ait été fait dans un autre temps. On donne indifferemment à cette mine, le nom

l'ordre dont *Methold* a parlé, & qu'il explique tout autrement; du moins s'il est question de la même mine.

(72) Pages 281 & précédentes.

de *Soumelpour* , qui est un gros Bourg TAVERNIER.  
1652.  
proche duquel on trouve des diamans ,  
ou celui de *Gouel* , riviere sabloneuse  
dans laquelle on les découvre. Les ter-  
res que cette riviere arrose dépendent  
d'un Raja , qui étoit anciennement tri-  
butaire du Grand - Mogol , mais qui  
avoit pris occasion des guerres pour se-  
couer le joug. Tavernier , partant d'A-  
gra , fit cent trente cosse jusqu'à la  
Ville d'*Halabas* , trente trois d'*Halabas*  
à Banarous , & quatre de Banarous à  
Saferon. Depuis Agra jusqu'à Saferon ,  
il n'avoit pas cessé de marcher au Le-  
vant ; mais , de Saferon jusqu'à la mine ,  
on tourne au Midi , & l'on fait vingt  
un cosse pour arriver dans un gros  
Bourg qui appartient au Raja dont on a  
parlé. De ce Bourg , on en fait quatre ,  
pour se rendre à *Rodas* , une des plus  
fortes places de l'Asie. Elle est située  
sur une montagne , & revêtue de six  
grands bastions , avec trois fossés pleins  
d'eau. La montagne n'est accessible que  
par trois endroits ; & par toutes ses fa-  
ces elle est environnée de précipices ,  
la plupart couverts de bois. Au sommet  
on trouve une plaine d'une demi-lieue ,  
dans laquelle on sème du bled & du  
riz , & qui est arrosée de plus de vingt  
sources. Les Rajas faisoient leur séjour

**TAVERNIER.** ordinaire dans cette Forteresse, avec  
 1652. une garnison de sept ou huit cens hommes : mais elle appartient presentement au Grand-Mogol, qui n'a dû cette importante conquête qu'à l'adresse d'un de ses Généraux. Tous les Rois des Indes, successeurs de Tamerlan, l'avoient attaqué sans succès ; & deux de ces Princes étoient morts, pendant le siege, dans la Ville de Saferon.

De Rodas, on compte trente cosses jusqu'à Soumelpour, où l'on commence à chercher le diamant. C'est un gros Bourg, dont les maisons ne sont composées que de terre, & couvertes de branches de cocos. La route est dangereuse depuis Rodas. Elle n'offre que des bois, ordinairement remplis de voleurs, qui sçavent que les étrangers ne vont pas à la mine sans argent, & qui les attendent pour les égorger. Le Raja fait sa residence à deux cosses du Bourg, sur une belle colline, où il n'a point d'autre logement que ses tentes. La riviere de Gouel, qui passe au pied de cette colline, vient des hautes montagnes qui sont éloignées d'environ cinquante cosses au Midi, & va se perdre dans le Gange.

Temps où  
 Ton cherche  
 les diamans  
 dans la rivie.  
 1652.

C'est en remontant, que les recherches commencent. Lorsque le temps des

pluies est passé, ce qui arrive ordinairement au mois de Decembre, on attend encore, pendant tout le mois de Janvier; que la riviere soit éclaircie, parce qu'alors elle n'a pas plus de deux pieds en divers endroits, & qu'elle laisse toujours quantité de sable à découvert. Vers le commencement de Février, on voit sortir de Soumelpour, & d'un autre bourg, qui est vingt cosses plus haut, sur la même riviere, sans compter plusieurs petits villages de la Plaine, huit ou dix mille personnes de tous les âges, qui ne respirent que le travail. Les plus experts connoissent, à la qualité du sable, s'il s'y trouve des Diamans. On entoure ces lieux, de pieux, de fascines & de terre, pour en tirer l'eau & les mettre tout-à-fait à sec. Le sable qu'on y trouve, sans le chercher jamais plus loin qu'à deux pieds de profondeur, est porté sur une grande Place qu'on a préparée au bord de la riviere, & qui est entourée, comme à Raolkonda, d'un petit mur, haut d'environ deux pieds. On y jette de l'eau, pour le purifier; & tout le reste de l'operation ressemble à celle des Mineurs de Golconde.

TAVERNIER.  
1652.

Methodes  
qu'on em-  
ploie.

C'est de cette riviere que viennent toutes les belles pierres qu'on appelle Pointes natives & leurs formes.

TAVERNIER.

1652.

*Pointes naïves.* Elles ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on nomme *Pierres de tonnerre*. Mais il est rare qu'on en trouve de grandes. Pendant plusieurs années, on avoit cessé de voir de ces pierres en Europe; ce qui faisoit croire que la mine s'étoit appauvrie. Les guerres seules avoient interrompu le travail (73).

(73) L'Auteur joint, au récit de ces deux voyages, une règle qu'il appelle importante & qu'il croit peu connue en Europe, pour connoître au juste le prix & la valeur d'un diamant. Il ne parle point, dit-il, des diamans au-dessous de trois carats, dont le prix est assez connu. Mais de ce point jusqu'à cent & au-delà, il faut premièrement sçavoir combien pèse le diamant, & voir ensuite s'il est parfait; c'est-à-dire, si c'est une pierre épaisse, bien quarrée, & qui ait tous ses coins, si elle est d'une belle eau, blanche & vive, sans points & sans glaces. Si c'est une pierre taillée à facettes, ce que d'ordinaire on appelle une rose, il faut prendre garde si la forme est bien ronde ou ovale, si la pierre est de belle étendue, & si elle n'est pas de ces pierres ramassées. Une pierre de cette nature, pesant un carat, vaut cent

cinquante livres ou plus. Il est question de sçavoir combien vaut celle qui pèse douze carats. Multipliez douze par douze, vous aurez cent quarante quatre. Ensuite multipliez encore cent quarante quatre, qui est le prix de la pierre d'un carat, vous aurez vingt & un mille six cents livres. C'est le prix du diamant de douze carats.

Mais ce n'est pas assez de sçavoir le prix des diamans parfaits. Il faut sçavoir aussi le prix de ceux qui ne le sont pas; ce qui se fait par la même règle, en parlant du prix de la pierre d'un carat. L'Auteur suppose un diamant de quinze carats, qui n'est pas parfait, dont l'eau n'est pas bonne, & dont la pierre est de mauvaise forme, ou pleine de points & de glaces. Un tel diamant, qui ne seroit que d'un carat, ne pourroit valoir que soixante livres, ou quatre-vingt, ou cent au plus,

Après avoir visité les mines de Golkonde, Tavernier n'ayant pas trouvé, dans le fils du Nabab, toute la protection que son Pere lui avoit fait espérer, parce que ce jeune Seigneur n'étoit occupé que de ses plaisirs, eut recours à l'amitié de Delan, qui lui offrit de parler au premier Medecin du

Tavernier.

1652.

Tavernier ne peut vendre ses perles à Golkonde.

suivant le degré de sa beauté. Il faut multiplier le poids du diamant de quinze carats par quinze; puis multiplier encore le produit, par la valeur de la pierre d'un carat, & le produit sera le prix du diamant imparfait de quinze carats.

Sur le pied de cette règle, Tavernier donne le prix des deux plus grandes pierres taillées qui fussent connues de son temps; l'une dans l'Asie, qui appartenoit au Grand-Mogol; l'autre en Europe, qui étoit au Grand Duc de Toscane. Le diamant du Grand Mogol pèse, dit-il, 279 carats,  $\frac{9}{16}$ . Il est parfait, de bonne eau, de bonne forme, & n'a qu'une petite glace, qui est dans l'arrête du tranchant d'en-bas du tout de la pierre. Sans cette petite glace, il faudroit mettre le premier carat à 160 livres: mais on ne le met, par cette raison, qu'à 150. Il revient par conséquent à la

somme de 11723278 liv. 14 sous & 3 liards; c'est à dire, onze millions sept cents vingt trois mille deux cents soixante dix huit livres quatorze sous & trois liards. S'il ne pesoit que 273 carats juste, il ne vaudroit que 11676150 liv. Ainsi, les  $\frac{9}{16}$  produisent 47128 livres 14 sous & 3 liards. Le diamant de Toscane pèse 139 carats  $\frac{1}{2}$ . Il est net & de belle forme, taillé de tous les côtés à facettes. Mais comme l'eau tire un peu sur la couleur du citron, il ne faut mettre le premier carat qu'à 135 livres; & sur ce pied, le diamant doit valoir 16083393, c'est-à-dire, deux millions six cents huit mille trois cents trente cinq livres.

En langage de Mineurs, le diamant se nomme *Iri*. En Turc, en Persan, & en Arabe, on l'appelle *Almas*. Dans toutes les langues de l'Europe, il n'a point d'autre nom que *Diamant*. Pages 291 & précédentes.



Tavernier.  
1652.

Roi. Ce chef de la Medecine & de la Chirurgie du Royaume étoit du Conseil d'État, & jouissoit d'une grande distinction. Aussi-tôt qu'il fut informé des affaires de l'Auteur, il le fit prier de se rendre chez lui, & de lui faire voir ses Perles. Il les admira beaucoup; & les ayant fait remettre dans les petits sacs, il pria Tavernier d'y appliquer son cachet, avec promesse de les montrer au Roi, qui prendroit la peine, après les avoir vûes, d'y mettre aussi le sien. C'étoit, lui dit-il, une sage methode de ce Prince, pour éviter toute occasion de fraude. Mais tous ces soins produisirent peu d'effet. Les Perles furent agréables au Roi, qui les rendit soigneusement cachetées. On s'empressa de demander le prix à Tavernier. Il le mit fort haut. Un Eunuque, qui se trouvoit près de lui, & qui écrivoit les demandes & les reponses, lui dit assez brusquement » qu'il pre-  
 » noit sans doute tous les Officiers de  
 » la Cour de Golkonde pour des gens  
 » sans jugement & sans connoissance,  
 » & qu'ils voyoient tous les jours mille  
 » choses précieuses qu'on presentoit au  
 » Roi. Tavernier reprocha, du même  
 » ton, à cet incivil Eunuque, d'enten-  
 » dre mieux le prix d'un jeune esclave

Reponse  
qu'il fait à un  
Eunuque.

» que celui d'un joyau ; & faisant res-  
 » ferrer ses Perles , il se retira fort pi-  
 » qué. Dès le lendemain , il partit de  
 Golkonde , avec un Jouaillier François ,  
 nommé *Du-Jardin* , qui l'avoit accom-  
 pagné dans toutes ses courses , & qui  
 étoit associé à son commerce. Ils prirent  
 le chemin de Surate. Le Roi , qui n'a-  
 voit appris leur départ que deux jours  
 après , envoya cinq ou six cavaliers su-  
 leurs traces , pour les presser de revenir  
 à la Cour. Mais ils étoient déjà au cin-  
 quieme jour de leur marche , & sur les  
 terres du Grand-Mogol. Un de ces ca-  
 valiers leur ayant expliqué l'ordre du  
 Roi , & le desir qu'il avoit d'acheter  
 leurs Perles , Tavernier qui craignoit  
 de nouvelles difficultés , s'excusa sur ses  
 affaires , & déclara nettement qu'elles  
 ne lui permettoient pas de changer de  
 résolution (74).

TAVERNIER,  
 1652.

Il quitte Gol-  
 konde pour se  
 rendre à Su-  
 rate.

(74) Pages 176 & pré-  
 cedentes. On ne suit pas  
 l'Auteur à Surate. Sa route  
 n'eut rien de remarquable ,  
 & ses observations sur le  
 commerce n'appartiennent  
 point à cet article. Son

voyage dans l'Isle de Cey-  
 lan & dans celle de Java ,  
 ne contiennent que des af-  
 faires personnelles , dont  
 il n'y a rien à recueillir  
 pour la connoissance des  
 lieux & des usages.



TAVERNIER.  
1692.

## § III.

*Royaume de Boutan , de Tipra &  
d'Asem.*

Ces trois Contrées , qui sont situées au Nord & au Levant des Etats du Grand-Mogol , avoient été si peu connues avant Tavernier , qu'on ne peut lui refuser ici la gloire qu'il s'attribue d'avoir donné des éclaircissemens qui ne se trouvent dans aucune autre Relation. Il ne se vante point de les devoir à ses yeux : mais s'étant trouvé à Patna , Ville fameuse de Bengale , dans la saison des caravanes , il n'épargna rien pour s'instruire par le témoignage des Marchands de Boutan ; & le soin qu'il se vante d'y avoir apporté doit rendre son recit fort précieux (75).

Route  
de Patna au  
Royaume de  
Boutan.

Le Royaume de Boutan est d'une fort grande étendue ; mais on n'est pas exactement informé de ses limites. Les caravanes qui s'y tendent , chaque année , de Patna , partent vers la fin du mois de Decembre. Elles arrivent , le huitieme jour , à Gorrachepour , Ville qui termine de ce côté-là l'Empire du Mogol , & dans laquelle on fait des provi-

fions pour une partie du voyage. De TAVERNIER.  
 Gorrachepour, jusqu'au pied des hau- 1652.  
 res montagnes, il reste encore huit ou  
 neuf journées, pendant lesquelles on a  
 beaucoup à souffrir dans un Pays plein  
 de forêts, où les éléphants sauvages sont  
 en grand nombre. Les Marchands, au  
 lieu de se reposer la nuit, sont obligés  
 de faire la garde, & de tirer sans cesse  
 leurs mousquets pour éloigner ces re-  
 doutables animaux. Comme l'éléphant  
 marche sans bruit, il surprend les carava-  
 nes; & quoiqu'il ne nuise point aux hom-  
 mes, il emporte les vivres dont il peut  
 se saisir, sur-tout les sacs de riz ou de  
 farine, & les pots de beurre, dont on  
 a toujours de grosses provisions (76).

On peut aller de Patna jusqu'au pied Comment  
 des montagnes, dans des Pallekis, qui on passe d'af-  
 sont les Carosses des Indes : mais on se freuses mon-  
 sert ordinairement de bœufs, de cha-  
 meaux, & de chevaux du Pays. Ces  
 chevaux sont naturellement si petits,  
 que les pieds d'un homme qui les  
 monte touchent presque à terre. Mais ils  
 sont très vigoureux; & leur pas est  
 une espece d'amble, qui leur fait faire  
 vingt lieues d'une seule traite, avec  
 fort peu de nourriture. Les meilleurs  
 s'achètent jusqu'à deux écus. Lorsqu'on

Tavernier.

1652.

entre dans les montagnes, les passages deviennent si étroits, qu'on est obligé de se réduire à cette seule voiture; & souvent même on a recours à d'autres expédiens. La vûe d'une caravane fait descendre de diverses habitations un grand nombre de Montagnards, dont la plûpart sont des femmes & des filles, qui viennent faire marché avec les Négocians, pour les porter, eux, leurs marchandises & leurs provisions, entre des précipices qui ne durent pas moins de neuf ou dix journées. Elles ont sur les deux épaules, un bourlet, auquel est attaché un gros coussin qui leur pend sur le dos, & qui sert comme de siege à l'homme dont elles se chargent. Elles sont trois, qui se relayent tour à tour, pour chaque homme. Le bagage est transporté sur le dos des boucs, qui sont capables de porter jusqu'à cent cinquante livres. Ceux qui s'obstinent à mener des chevaux dans ces affreuses montagnes, sont souvent obligés, dans les passages dangereux, de les faire guinder avec des cordes. On ne leur donne à manger que le matin & le soir. Les femmes, qui portent les hommes, ne gagnent que deux roupies dans l'espace de dix jours. On paye le même prix pour chaque bouc

& pour chaque cheval ( 77 ).

TAVERNIER.

1692.

Pays du Raja de Nupal.

A cinq ou six lieues de Gorrache-pour, on entre sur les Terres du Raja de Nupal, qui s'étendent jusqu'aux frontieres du Royaume de Boutan. Ce Prince, Vassal & Tributaire du Grand-Mogol, fait sa résidence dans la ville de Nupal. Son Pays n'offre que des bois & des montagnes. On entre de-là dans l'ennuieux espace qu'on vient de représenter, & l'on trouve ensuite des bœufs, des chameaux, des chevaux, & même des pallekis. Ces commodités ne cessent plus jusqu'à Boutan. On marche dans un fort bon Pays, où le bled, le riz, les legumes & le vin sont en abondance. Tous les Habitans, de l'un & l'autre sexe, y sont vêtus, l'Été, de grosse toile de coton ou de chanvre; & l'Hyver, d'un gros drap, qui est une espece de feutre. Leur coëffure est un bonnet, au-tour duquel ils mettent, pour ornement, des dents de porc, & des pieces d'écaille de tortue rondes ou quarrées. Les plus riches y mêlent des grains de corail & d'ambre jaune, dont les femmes se font aussi des colliers. Les hommes, comme les femmes, portent des brasselets, au bras gauche seulement, & depuis le poignet jus-

Idée du  
Royaume de  
Boutan.

TAVERNIER.  
1652.

qu'au coude ; avec cette différence , que ceux des femmes sont plus étroits. Ils ont , au cou , un cordon de soie , d'où pendent quelques grains de corail , ou une dent de porc , qui tombe sur l'estomach ; & , au côté gauche , des ceintures où pendent encore des attaches de ces mêmes grains de corail ou d'ambre , & des dents de porc. Quoique fort livrés à l'Idolâtrie , ils mangent de toutes sortes de viande , excepté celle de vache , parce qu'ils adorent cet animal comme la nourrice du genre humain. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie , qu'ils font de riz & de sucre , comme dans la plus grande partie des Indes. Après leurs repas , sur-tout dans les festins qu'ils donnent à leurs amis , ils brûlent de l'ambre jaune ; ce qui le rend cher & fort recherché dans le Pays (78).

Garde &  
forces du Roi  
de Boutan.

Le Roi de Boutan entretient constamment au-tour de sa personne une garde de sept ou huit mille hommes , qui sont armés d'arcs & de fleches , avec la rondache & la hache. Ils ont depuis long temps l'usage du mousquet & du canon de fer. Leur poudre a le grain long ; & celle que l'Auteur vit entre les mains de plusieurs Marchands

(78) Pages 382.

étoit d'une force extraordinaire. Ils l'as-  
TAVERNIER.  
1652.  
 surerent qu'on voyoit , sur leurs ca-  
 nons , des chiffres & des lettres qui  
 n'avoient pas moins de cinq cens ans.  
 Un Habitant du Royaume n'en sort  
 jamais sans la permission expresse du  
 Gouverneur, & n'auroit pas la hardiesse  
 d'emporter une arme à feu , si les plus  
 proches parens ne se rendoient caution  
 qu'elle sera rapportée. Sans cette diffi-  
 culté, Tavernier auroit acheté des Mar-  
 chands un de leurs mousquets , parce  
 que les caracteres qui étoient sur le ca-  
 non rendoient témoignage qu'il avoit  
 cent quatre-vingt ans d'ancienneté. Il  
 étoit fort épais ; la bouche en forme de  
 tulipe , & le dedans aussi poli que la  
 glace d'un miroir. Sur les deux tiers  
 du canon , il y avoit des filets de re-  
 lief , & quelques fleurs dorées & ar-  
 gentées. Les balles étoient d'une once.  
 Le Marchand , étant obligé de déchar-  
 ger sa caution , ne se laissa tenter par  
 aucune offre , & refusa même de don-  
 ner un peu de sa poudre (79).

On voit toujours cinquante éléphants  
 au-tour du Palais du Roi , & vingt ou  
 vingt cinq chameaux , qui ne servent  
 qu'à porter une petite piece d'artille-  
 rie , d'environ demi-livre de balle. Un



TAVERNIER.  
1652.

Respect des  
Sujets pour  
leur Roi.

homme, assis sur la croupe du chameau, manie d'autant plus facilement cette pièce, qu'elle est sur une espèce de fourche qui tient à la selle, & qui lui sert d'affut. Il n'y a pas au monde de Souverain plus respecté de ses Sujets que le Roi de Boutan. Il en est comme adoré. Lorsqu'il rend justice ou qu'il donne audience, ceux qui se présentent devant lui ont les mains jointes, élevées sur le front; & se tenant éloignés du Thrône, ils se prosternent à terre sans oser lever la tête. C'est dans cette humble posture qu'ils font leurs supplications; &, pour se retirer, ils marchent à reculons, jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa présence. Leurs Prêtres enseignent, comme une partie de la Religion, que ce Prince est un Dieu sur la terre. Cette superstition va si loin, que chaque fois qu'il satisfait aux besoins de la nature, on ramasse soigneusement son ordure, pour la faire sécher & la mettre en poudre. Ensuite on la met dans de petites boîtes, qui se vendent dans les marchés, & dont on saupoudre les viandes. Deux Marchands de Boutan, qui avoient vendu du musc à l'Auteur, lui montrèrent chacun leur boîte, & quelques pincées de cette poudre, pour laquelle ils avoient beaucoup

beaucoup de vénération ( 80 ).

TAVERNIER.  
1652.  
Figure des  
Habitans.

Les Peuples de Boutan sont robustes & de belle taille. Ils ont le visage & le nez un peu plats. Les femmes sont encore plus grandes & plus vigoureuses que les hommes ; mais la plupart ont des goitres fort incommodés. La guerre est peu connue dans cet Etat. On n'y craint pas même le Grand-Mogol ; parce que du côté des siens, qui sont au Midi, la nature a mis de hautes montagnes & des passages fort étroits, qui forment une barrière impénétrable. Au Nord, il n'y a que des bois, presque toujours couverts de neige. Des deux autres côtés, ce sont de vastes déserts, où l'on ne trouve guere que des eaux ameres. Si l'on y rencontre quelques terres habitées, elles appartiennent à des Rajas sans armes & sans forces. Le Roi de Boutan fait battre des pieces d'argent, de la valeur des roupies ; ce qui porte à croire que son pays a quelques mines d'argent. Cependant les Marchands, que Tavernier vit à Patna, ignoroient où ces mines étoient situées. Leurs pieces de monnoie sont extraordinaires dans leur forme. Au lieu d'être rondes, elles ont huit angles ;

Leur monnoie.

(80) *Ibidem.*

Tome XXXVI.

G

TAVERNIER.  
1652.

& les caracteres qu'elles portent ne sont ni Indiens ni Chinois. L'or de Boutan y est apporté par les Marchands du Pays qui reviennent du Levant.

Commerce  
de Boutan.

Leur principal Commerce est celui du musc. Dans l'espace de deux mois qu'ils passerent à Patna, Tavernier en acheta d'eux pour vingt six mille roupies. L'once, en vessie, lui revenoit à quatre livres quatre sols de notre monnoie. Il la payoit huit francs hors de

son excel-  
lent Musc.

vessie. Tout le musc qui entre dans la Perse vient de Boutan, & les Marchands qui font ce commerce aiment mieux qu'on leur donne de l'ambre jaune & du corail que de l'or ou de l'argent. Pendant les chaleurs, ils trouvent peu de profit à transporter le musc, parce qu'il devient trop sec & qu'il perd de son poids. Comme cette mar-

Distribu-  
tion des Mar-  
chands de  
Boutan.

chandise paye vingt cinq pour cent à la Douane de Gorrachepour, dernière Ville des Etats de Mogol, il arrive souvent que pour éviter de si grands frais, les caravanes prennent un chemin qui est encore plus commode, par les montagnes couvertes de musc, & les grands deserts qu'il faut traverser. Ils vont jusqu'à la hauteur de soixante degrés; d'où tournant vers Caboul, qui est au quarantieme, elles se divisent,

une partie pour aller à Balk, & l'autre dans la grande Tartarie. Là, les Marchands qui viennent de Boutan, troquent leurs richesses contre des chevaux, des mulets & des chameaux, car il y a peu d'argent dans ces contrées. Ils y portent, avec le musc, beaucoup d'excellents Rhubarbe & de Semencine (81). Les Tartares font passer ensuite ces marchandises dans la Perse; ce qui fait croire aux Européens, que la Rhubarbe & la Semencine viennent de la Tartarie. » Il est vrai, remarque » l'Auteur, qu'il en vient de la Rhubarbe; mais elle est de beaucoup moins » bonne que celle du Royaume de Boutan. Elle est plutôt corrompue; & » c'est le défaut de la Rhubarbe, de » se manger d'elle-même par le cœur. Les Tartares remportent, de Perse, des étoffes de soye de peu de valeur, qui se font à Tauris, à Ardevil, &c. avec quelques draps d'Angleterre & de Hollande, que les Armeniens vont prendre à Constantinople & à Smyrne, où nous les portons de l'Europe. Quelques-uns des Marchands, qui

TAVERNIER.

1652.

Rhubarbe &  
Semencine de  
Boutan,

(81) C'est une poudre à vent comme d'anis pour vêts, dont on a déjà parlé dans l'article de Tartarie. Cet usage est même passé Les Persans, & quantité en Angleterre & en Hol- d'autres Peuples s'en ser- lande. Page 385.

TAVERNIER  
1651.

viennent de Boutan à Caboul , vont à Candabar , & jusqu'à Ispahan , d'où ils remportent , pour leur musc & leur rhubarbe , du corail en grains , de l'ambre jaune , & du lapis en grains. D'autres , qui vont du côté de Multau , de Lahor & d'Agra , remportent des toiles , de l'indigo , & quantité de cornaline & de crystal. Enfin , ceux qui retournent par Gorrachepour , remportent , de Patna & de Dacca , du corail , de l'ambre jaune , des brasselets d'écaille de tortue , & d'autres coquilles de mer , avec quantité de pieces rondes & quarrées , de la grandeur de nos jettons , qui sont aussi d'écaille de tortue & de coquille.

Marchands  
Armeniens  
qui aident à  
l'idolatrie.

L'Auteur vit à Patna , quatre Armeniens , qui ayant déjà fait un voyage au Royaume de Boutan , venoient de Dantzick , où ils avoient fait faire un grand nombre de figures d'ambre jaune , qui représentoient toutes sortes d'animaux & de monstres. Ils alloient les porter au Roi de Boutan , pour augmenter le nombre de ses divinités. Ils dirent à Tavernier qu'ils se feroient enrichis , s'ils avoient pû faire composer une idole particuliere que le Prince leur avoit recommandée : c'étoit une figure monstrueuse , qui devoit avoir six cornes , quatre oreilles , & quatre

bras, avec six doigts à chaque main. TAVERNIER, 1652.  
 Mais ils n'avoient pas trouvé d'assez grosse piece d'ambre jaune (82).

Dans Patna même, des morceaux d'ambre jaune qui ne sont pas travaillés, Commerce d'ambre jaune, & de corail en grains. de la grosseur d'une noix, bien nets, & de belle couleur, se payent trente cinq à quarante roupies la serre, qui revient à notre poids de neuf onces; & si le morceau est d'une serre, il vaut deux cens cinquante, & trois cens roupies. Le corail brut, ou travaillé en grains se vend avec assez de profit; mais la préférence est pour le brut, parce qu'on le façonne à son gré. Ce sont ordinairement des femmes & des filles, qui s'emploient à ce travail. Elles mettent aussi en grains le crystal & l'agate. Les hommes font des bracelets d'écaille de tortue, & de coquille de mer, & ces petits morceaux d'écaille ronds & quarrés que tous les Indiens du côté du Nord portent aux cheveux & aux oreilles. Les Marchands de Patna & de Daca emploient plus de deux mille personnes à ces ouvrages, qu'ils transportent ou qu'ils font passer dans les Royaumes de Bouran, d'Assem, de Siam, & dans d'autres

TAVERNIER. pays au Nord & au Levant des Etats  
1652. du Mogol (83).

Précaution Le Roi de Boutan , commençant à  
du Roi de craindre que les tromperies qui se font  
Boutan contre l'altera- dans le musc ne ruinaissent ce commer-  
tion du musc. ce , d'autant plus qu'on en tire aussi du  
Tonquin & de la Cochinchine , où il  
est beaucoup plus cher , parce qu'il y  
est moins commun , avoit ordonné de-  
puis quelque temps que toutes les vessies  
ne seroient pas cousues ; & qu'elles  
seroient apportées ouvertes à Boutan,  
pour y être visitées & scellées de son sceau.  
Mais cette précaution n'empêche pas qu'on  
ne les ouvre subtilement , & qu'on n'y mette  
de petits morceaux de plomb , qui , sans l'alterer  
à la vérité , en augmente du moins le poids.  
L'Auteur , dans un de ses voyages à Patna ,  
acheta 7673 vessies , qui pesoient 2557 onces  $\frac{1}{2}$  ;  
& le poids du musc , hors des vessies , ne se trouva  
que de 452 onces (84). A son retour , il  
eut la curiosité d'apporter , jusqu'à Paris ,  
la peau d'un de ces animaux qui produisent  
le musc (85).

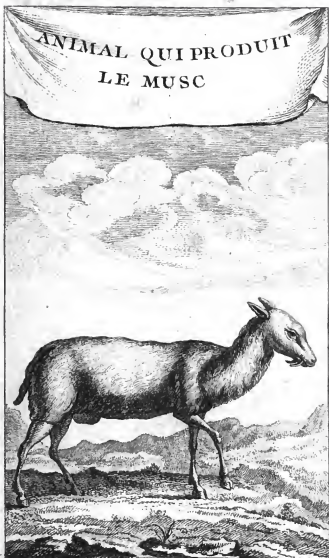
Animal qui produit le musc.

(83) Page 384.

(84) Pages 317 & 318.

(85) Il en donne la figure ; mais il ne nous en apprend pas le nom ; voici ses propres termes : Après

qu'on a tué cet animal , on lui coupe la vessie , qui paroît sous le ventre , de la grosseur d'un œuf , & qui est plus proche des parties genitales que du nombril.



et d'après la nature

T. IX. N.° XII.





## ROYAUME DE TIPRA.

**O**N a cru long-temps que le Pegu touchoit à la Chine; & Tavernier confesse qu'il n'étoit point exempt de

Occasion  
que l'Auteur  
eut de connoître  
ce pays.

Puis on tire, de cette vessie, le musc qui s'y trouve, & qui est alors comme du sang caillé. Quand les chasseurs le veulent falsifier, ils mettent du foye & du sang de l'animal, hachés ensemble, à la place du musc qu'ils ont tiré. Ce mélange produit, dans les vessies, en deux ou trois années de temps, certains petits animaux qui mangent le bon musc; de sorte qu'en venant à les ouvrir, on y trouve beaucoup de déchet. D'autres, après avoir coupé la vessie, & tiré du musc ce qu'ils en peuvent tirer sans qu'il y paroisse trop, remettent à la place de petits morceaux de plomb, pour la rendre plus pesante. Les Marchands qui l'achètent, & qui se transportent dans les pays étrangers, aiment bien mieux cette tromperie que l'autre, parce que le plomb n'altère pas le musc. Mais la fraude est encore plus difficile à découvrir, lorsque de la peau du ventre de l'animal ils font de petites bourses, qu'ils cou-

sent des filets de la même peau, & qui ressemblent aux véritables vessies. Ils remplissent ces bourses de ce qu'ils ont ôté des bonnes vessies, avec le mélange frauduleux qu'ils y veulent ajouter; à quoi il est mal aisé que les Marchands puissent rien connoître. Il est vrai que s'ils lieient la vessie dès qu'ils l'ont coupée, sans lui donner de l'air, & sans laisser le temps à l'odeur de perdre un peu de sa force en s'évaporant, tandis qu'ils touchent au musc, il arriveroit qu'en portant cette vessie au nez de quelqu'un, le sang lui sortiroit aussi-tôt par la force de l'odeur, qui demande nécessairement d'être temperée, pour être agreable sans nuire au cerveau. L'odeur de l'animal, dont j'ai apporté la peau à Paris, étoit si forte, qu'il étoit impossible de le tenir dans une chambre. Il fallut le mettre au grenier, où je lui fis couper enfin la vessie; ce qui n'a pas empêché que la peau n'ait toujours conservé quelque chose de l'odeur.

TAVERNIER.  
1652.

cette erreur, lorsqu'il en fut délivré par quelques Marchands d'un Royaume peu connu des Européens, qui se nomme *Tipra*. Il les vit à *Daca*, grande Ville du Bengale, où il étoit venu acheter du corail, de l'ambre jaune, & des brasselets d'écaille de tortue. Ces Marchands parloient peu, mais ils sçavoient la langue commune des Indes; & pour s'attirer plus de respect, ils s'attribuoient la qualité de Bramines. Lorsqu'ils acheroient quelque marchandise, ils faisoient leur calcul avec de petites pierres, de la grandeur de l'ongle, qui ressembloient à de petites agathes, &

On ne commence à trouver cet animal que vers le cinquante-sixieme degré : mais, au soixantieme, il y en a grande quantité, le pays étant rempli de forêts. Il est vrai qu'aux mois de Fevrier & de Mars, après que ces animaux ont souffert la faim dans le pays où ils se trouvent, à cause des neiges, qui tombent en quantité jusqu'à dix & douze pieds de haut, ils viennent du côté du Midi jusqu'au quarante-quatre & au quarante-cinquieme degrés, pour manger du bled ou du riz nouveau. C'est en ce temps-là que les payfans les attendent au passage, avec les pieges qu'ils leur tendent,

& qu'il les tuent à coups de fleches & de bâtons. Quelques-uns d'eux m'ont assuré qu'ils sont si maigres & si languissans, que beaucoup se laissent prendre à la course. Il faut qu'il y ait une prodigieuse quantité de ces animaux, chacun d'eux n'ayant qu'une vessie; & la plus grosse, qui n'est ordinairement que comme un œuf de poule, ne pouvant fournir une demi-once de musc. Il faut quelquefois trois ou quatre vessies, pour en faire une once. *Ibid.* pages 316 & 317. D'autres Voyageurs regardent cet animal comme une espece de Chevreuil.

sur lesquelles on distinguoit une ma-  
 niere de chiffre. Ils avoient aussi cha-  
 cun leur poids , à peu près de la for-  
 me d'une romaine. La branche étoit  
 d'un bois aussi dur que le bresil ; &  
 l'anneau , qui tient le poids pour mar-  
 quer les livres , étoit un cordon de soie.  
 Ils pesoient tout , avec cette machine ,  
 depuis une drachme jusqu'à dix de nos  
 livres (86).

Tavernier.

1652.

Ces Marchands aimoient beaucoup  
 à boire ; & Tavernier payoit en vin  
 d'Espagne ou de Chiras , les éclair-  
 cissemens qu'il tiroit d'eux. Le compli-  
 ment qu'il leur faisoit faire par son in-  
 terprete n'étoit pas plutôt achevé , que  
 son vin étoit bû. Ensuite , ils se regar-  
 doient l'un l'autre , en serrant leurs le-  
 vres , & en se frappant deux ou trois  
 fois l'estomach de la main , avec un  
 soupir (87).

Ils étoient venus par le Royaume  
 d'Arrakan , qui est au midi & au cou-  
 chant de celui de Tipra , comme celui  
 de Pegu le borne en partie au cou-  
 chant d'hyver. Ils dirent à l'Auteur  
 qu'on met environ quinze jours à tra-  
 verser leur pays ; mais il observe que  
 cette mesure ne fait pas connoître exa-

Sa situation.

(86) Page 388.

(87) *Ibidem.*

TAVERNIER.  
1652,

Quelques-  
uns de ses usa-  
ges.

ctement sa grandeur , parce que les journées ne sont pas égales , & que suivant la commodité des rivières on les fait plus longues ou plus courtes. Leurs voitures , comme dans les Indes , sont des bœufs , & des chevaux , qui sont excellens malgré leur petite taille. Le Roi & les Seigneurs se servent de palakis , & font instruire des éléphans pour la guerre. Cette Nation n'est pas moins incommodée du Goitre que celle de Boutan. On y voit des femmes à qui cette tumeur pend jusques sur les mamelles. Un des Marchands , que l'Auteur vit à Dacca , en avoit deux , chacun de la grosseur du poing.

Son Com.  
merce.

Leur pays ne produit rien qui convienne aux étrangers. Ils ont une mine d'un or fort bas , & de la soie grossière ; deux sources de revenu , qui sont toutes les richesses du Roi. Ce Monarque ne tire aucun subside de ses Sujets. Mais tous ceux qui ne sont pas d'une condition noble lui doivent chaque année six jours de travail , pour la mine d'or ou pour la soie. Il envoie vendre sa soie & son or à la Chine. On lui rapporte de l'argent , dont il fait battre des pièces de la valeur de dix sous. Il fait faire aussi de petites pièces d'or , si minces , qu'il en faut douze pour faire un écu.

## ROYAUME D'ASEM.

ON doit la connoissance du Royaume d'Asem à Mirgimola, ce grand Capitaine dont on a déjà lu quelques exploits dans le voyage de l'Auteur à Golkonde. Après avoir heureusement terminé la guerre, il comprit que son autorité s'affoibliroit pendant la paix ; & ne pensant qu'à se conserver le commandement des troupes, il résolut d'entreprendre la conquête d'Asem, où ses informations l'avoient assuré qu'il trouveroit peu de résistance. On prétend néanmoins que ce sont les Habitans de ce pays qui ont découvert anciennement l'invention de la poudre & du canon ; & qu'ayant passé d'Asem au Pegu, & du Pegu à la Chine, c'est injustement qu'on en attribue l'honneur aux Chinois (88). Mais cette Nation, autrefois guerrière, s'étoit amollie dans une paix qui avoit duré cinq ou six cens ans (89). Mirgimola rapporta de cette guerre quantité d'artillerie de fer. La poudre du pays est excellente. Le grain n'en est pas long, comme à Boutan, mais rond & menu comme le nôtre ; & , suivant

On attribue  
aux Habitans  
l'invention de  
la poudre &  
du canon.

(88) Page 390.

(89) Ibidem.

TAVERNIER.  
1652.

le temoignage de l'Auteur , ses effets surpassent beaucoup ceux de toute autre poudre.

Comment  
il est conquis  
par Mirgimola.

Mirgimola partit avec une puissante armée , qu'il fit embarquer à cinq lieues de Dacca, sur une des rivières qui forment du lac de Chiamnay. Elle prend divers noms , comme les autres rivières des Indes , suivant les régions qu'elle arrose , jusqu'à ce qu'elle se jette dans un des bras du Gange. Dans le lieu même où ces deux rivières se joignent , on voit des deux côtés une Forteresse ; & ces deux Places sont garnies d'une artillerie de bronze , qui bat à fleur-d'eau. C'est de-là que le Général Indien fit remonter ses troupes jusqu'au vingt-neuvième degré , où commence la frontière du Royaume d'Assam. Ensuite , pénétrant par terre dans un pays fort abondant , ses conquêtes furent d'autant plus rapides qu'on ne s'y attendoit point à cette invasion. La Religion d'Assam est l'Idolâtrie. L'armée de Mirgimola , toute composée de Mahométans , n'épargna point les Pagodes. Elle détruisit ou brûla tout ce qui se presenta dans sa marche , jusques vers le trente-cinquième degré. Mirgimola fut alors informé que le Roi d'Assam avoit mis en campagne , plus de forces

qu'il ne se l'étoit figuré, & qu'il avoit plusieurs pieces d'artillerie, avec des feux d'artifice, qui ressembloit beaucoup à nos grenades, & qu'on lance au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique. Cet avis lui fit suspendre son entreprise. Mais le principal motif de son retour fut la crainte du froid, qui commençoit à se faire sentir, & l'opinion établie dans son armée, que pour conquerir tout le pays, il falloit s'avancer jusqu'au quarantieme degré. Les Indiens sont si sensibles au froid, & le croient si terrible, qu'ils croient hasarder leur vie au-delà du trente-cinquieme degré. L'Auteur rend temoignage que de tous les domestiques qui sont venus avec lui des Indes en Perse, il ne s'en est pas trouvé un qui ait voulu passer Casbin, & qu'il n'a jamais eu le pouvoir de les faire avancer jusqu'à Tauris. Aussi-tôt qu'ils commençoient à découvrir les montagnes de la Medie, qui sont toujours couvertes de neige, il falloit les congédier (90).

Dans l'impossibilité de continuer sa marche vers le Nord, Mirgimola prit le parti de tourner au Sud-Ouest, pour aller faire le siege d'une Ville, nommée *Azo*, qu'il emporta dans peu de jours,

Ruse du  
Conquerant.



TAVERNIER. & dans laquelle il trouva de grandes  
 1652. richesses. On a cru que dans le premier  
 projet de sa conquête il n'avoit jamais  
 eu d'autre objet que la prise & le pil-  
 lage de cette Ville. C'étoit le tom-  
 beau des Rois d'Assem, & de toute la  
 race Royale. Quoique ces Peuples soient  
 idolâtres, ils n'ont pas l'usage de brû-  
 ler les corps. Ils les enterrent, dans  
 l'opinion qu'après la mort on passe dans  
 un autre monde, où ceux qui ont bien  
 vécu sur la terre ne manquent d'au-  
 cun bien; mais que ceux qui ont me-  
 rité quelque reproche auront beaucoup  
 à souffrir, sur-tout de la faim & de la  
 soif, & qu'à tout hasard la prudence  
 oblige d'enterrer quelque chose avec  
 eux, dont ils puissent se servir au be-  
 soin. Aussi Mirgimola trouva-t-il d'im-  
 menses richesses dans Azo. Depuis plu-  
 sieurs siècles, chaque Roi d'Assem avoit  
 fait bâtir, dans la grande Pagode, une  
 Chapelle pour lui servir de Mausolée.  
 Ces Monarques y envoyoient, pendant  
 leur vie, quantité d'or & d'argent, de  
 tapis & d'autres meubles, qui devoient  
 être ensevelis avec eux. Lorsqu'on met-  
 toit le corps d'un Roi, dans son ca-  
 veau, on y renfermoit aussi ce qu'il  
 avoit de plus précieux, sur-tout les Ido-  
 les d'or ou d'argent qu'il avoit adorées;

Il pille le  
 Tombeau des  
 Rois d'Assem.

Richesse de  
 ce Tombeau.

& tout ce qu'on croyoit nécessaire à son repos dans l'autre monde. Les femmes qu'ils avoient le plus aimées, & les principaux Officiers qui les avoient servis s'empoisonnoient par quelque breuvage, pour être enterrés avec eux. On portoit cette cruelle superstition, jusqu'à renfermer vifs, dans le même tombeau, un éléphant, douze chameaux, six chevaux, & quantité de chiens de chasse, qu'on croyoit destinés à l'honneur de les servir après leur mort (91).

TAVERNIER.  
1652.

Le Royaume d'Assem est une des plus fertiles contrées de l'Asie. Il produit tout ce qui est nécessaire à la vie, sans que les Habitans aient besoin de recourir aux Nations voisines. Ils ont des mines, d'argent, d'acier, de plomb & de fer. La soye n'est pas moins en abondance; mais elle est aussi grossière que dans le Pays de Tipra. Ils en ont une espèce, qui croît sur les arbres, & qui est l'ouvrage d'un animal dont la forme ressemble à celle des vers à soye communs, avec cette double différence qu'il est plus rond, & qu'il demeure toute l'année sur les arbres. Les étoffes qu'on fait de cette soye sont fort lustrées, mais elles se

Propriétés  
du Royaume

TAVERNIER.  
1652.

coupent. C'est du côté du Midi que la nature produit ces vers, & qu'on trouve les mines d'argent. Le Pays produit aussi quantité de gomme laque, dont on distingue deux sortes. Celle qui croît sur les arbres est de couleur rouge, & sert à peindre les toiles & les étoffes. Après en avoir tiré cette couleur, on employe ce qui reste, à faire une sorte de vernis dont on enduit les cabinets & d'autres meubles de cette nature. On le transporte en abondance à la Chine & au Japon, où il passe pour le meilleur laque de l'Asie. A l'égard de l'or, on ne permet pas qu'il sorte du Royaume; & l'on n'en fait néanmoins aucune espèce de monnoie. Il demeure en lingots, grands & petits, dont le Peuple se sert dans le commerce intérieur (92).

Quoique le Pays produise abondamment toutes les commodités de la vie, les Peuples d'Asie ont un goût fort vif pour la chair de chien. C'est le mets le plus délicieux de leurs festins. Tous les mois, on tient, dans chaque Ville du Royaume, un marché où l'on ne vend que des chiens, qu'on y amène de toutes parts. Les vignes croissent en abondance, dans plusieurs parties de

(92) *Ibidem.*

cette riche contrée, & le raisin en est fort bon : mais l'usage est de le laisser secher pour en faire de l'eau-de-vie. Il n'y a point d'autre sel que celui qu'on y fait avec le secours de l'art ; & l'on y employe deux methodes : la premiere est de ramasser cette verdure qui se trouve ordinairement sur les eaux dormantes, & dont les canards paroissent friands. On la fait secher. On la brûle. Les cendres qu'elle forme, étant bouillies & passées, servent de sel. La seconde methode & la plus commune est de prendre de grandes feuilles de figuier, qu'on fait secher & qu'on brûle de même. Les cendres sont une espece de sel, d'une âcreté si piquante, qu'il seroit impossible d'en manger s'il n'étoit adouci. On met ces cendres dans l'eau. On les y remue l'espace de dix ou douze heures. Ensuite on passe cette eau, trois fois, au travers d'un linge, & puis on la fait bouillir. A mesure qu'elle bout, le fond s'épaissit ; & lorsqu'elle est consumée, on trouve au fond de la chaudiere, un sel blanc & d'assez bon goût ( 93 ). C'est de la cendre des mêmes feuilles, qu'on fait, dans le Royaume d'Assem, une lessive dont on blanchit les soyes. Si le Pays avoit plus de

Tavernier.

1652.

Deux manieres de faire du sel.

TAVERNIER.  
1652.

figuiers, les Habitans feroient toutes leurs soyes blanches, parce que la soie de cette couleur est beaucoup plus chère que l'autre. Mais ils n'ont pas assez de feuilles pour blanchir la moitié de toutes leurs soies.

Kemmerouf, Ile royale.

*Kemmerouf*, est le nom d'une grande Ville où les Rois d'Assem tiennent leur Cour. Elle est située à vingt cinq ou trenté journées d'une autre Ville, qui étoit anciennement la Capitale du Royaume, & qui portoit le même nom. Le Roi, comme celui de Tipra, ne tire aucun subside de ses Sujets. Mais toutes les mines sont à lui; & plus humain que les autres Rois des Indes, il y fait travailler des esclaves qu'il achete de ses voisins, pour ne pas causer de fatigues extraordinaires à ses Sujets. Ainsi tous les payfans d'Assem mènent une vie aisée. Il y en a peu qui n'ayent leur maison à part, avec une fontaine environnée d'arbres. La plupart entretiennent même un éléphant pour leurs femmes. Un ancien usage leur permet la Polygamie. Un payfan d'Assem a quelquefois quatre femmes. Mais, pour leur faire éviter toutes sortes de débats, il dit à l'une, en les épousant; Je te destine, dans mon menage, à tel exercice; à l'autre, Je te prends pour

Regles de la Polygamie.

tel ouvrage ; & chacune ſçait ainſi quel TAVERNIER.  
1652.  
doit être ſon emploi dans la maiſon (94).

Dans le ſein du Royaume , les hommes & les femmes ſont de fort belle taille , Figure des  
Habitans.  
& d'un très beau ſang. Mais les Habitans des Frontieres , du côté du Midi , ſont un peu olivâtres & ne ſont pas ſujets au Goître comme ceux du Nord. Ils n'ont pas non plus la taille ſi belle , & la plûpart des femmes ont le nez un peu plat. Du côté du Midi , les Peuples d'Aſem ſont nuds , ou n'ont qu'un linge dont ils ſe couvrent le milieu du corps. Ils portent un bonnet , d'où pendent quantité de dents de porc. Ils ont les oreilles aſſez percées pour y paſſer le pouce , & les ornemens qu'ils y portent ſont d'or ou d'argent. Les hommes ne laiſſent pas tomber leurs cheveux plus bas que leurs épaules , & les femmes les portent dans toute la longueur qu'ils ont reçus de la nature (95).

Le commerce des braſſeleurs d'écaille de tortues , & de certaines coquilles de mer qui ont la longueur d'un œuf , n'eſt pas moins en honneur au Royaume d'Aſem , que dans le Pays de Boutan. On ſcie ces coquilles en petits cercles. Les Grands & les riches en portent

(94) Page 394.

(95) *Ibidem.*

TAVERNIER.  
1652.

de corail & d'ambre jaune. C'est un usage sacré, dans tous les ordres de la Nation, qu'en donnant la sépulture aux Morts, tous les parens & les amis qui assistent au convoi tirent les brasselets qu'ils ont aux bras & aux jambes, & les jettent dans le tombeau (96).

(96) *Ibidem.* Pages 394 & précédentes.



# DESCRIPTION

## DU ROYAUME

## DE GOLKONDE.

**R**EPRENONS un article, d'où l'enchaînement de quelques autres sujets nous a trop éloignés. Methold & Tavernier semblent repeter avec complaisance qu'ils ont fait un long séjour dans le Royaume de Golkonde, & qu'ils y ont tourné leur attention sur tout ce qui s'attire la curiosité d'un Etranger. C'est de leurs observations réunies que cette Description sera composée.

Le Golfe de Bengale qui s'étend depuis le cap de Comorin, sous le <sup>Situation du</sup> ~~hai-~~ <sup>Royaume de</sup> tieme degré de latitude du Nord, jusqu'à Chatigam, qu'on place au vingt-deuxieme degré, contient dans cette étendue environ mille lieues (97) de côte. Son ouverture est de neuf cens lieues; & le cap de Sincapur, qui est sous le premier de latitude australe, le ferme de l'autre côté. La côte du Golfe

(97) L'Auteur entend des de cinq mille quatre cens lieues Angloises, qui sont cinquante quatre picds.



DESCRIPT.  
D E  
GOLKONDE.

offre plusieurs Royaumes, dont les plus celebres sont ceux de Bisnagar, de Golkonde, de Bengale, d'Arakam, & de Pegu. Elle est coupée de plusieurs petites rivières, dont le nom est obscurci par le voisinage du Gange, un des plus grands & des plus fameux fleuves du monde (98).

Bisnagar, le premier, le plus ancien & le plus considérable de tous ces États, s'est divisé, avec le temps, entre les Princes voisins, & plusieurs Naikes, ou Gouverneurs de Provinces, qui ont profité des guerres civiles, pour s'y établir par les armes (99). C'est dans une des divisions de ce grand Royaume qu'est située la fameuse Ville de Saint-Thomé (1).

Sa Capitale  
est nommée  
Hidraband  
par les Per-  
sans.

Celui de Golkonde, qui le suit au Nord-Est, prend son nom de la Ville de Golkonde, qui en est la Capitale, & que les Persans & les Mogols nomment *Hidraband*. On ne trouve, dans

(98) Sa source étoit encore inconnue du temps de l'Auteur. On sçait aujourd'hui qu'il la prend dans les montagnes qui bordent le petit Tibet, au Sud-Est, à quatre-vingt seize degrés de longitude, & trente cinq degrés quarante cinq minutes de latitude

du Nord. Il se jette par deux embouchures dans le Golfe.

(99) De-là vient que ces parties ont pris différens noms, tels que Carnate, Narlingue, Chaadegri, &c.

(1) A treize degrés dix minutes de latitude du Nord.

aucun Voyageur, l'exacte mesure de son étendue ; & les Itinéraires de Tavernier ne peuvent donner là-dessus que des lumières d'autant plus imparfaites, que diverses révolutions y ont apporté beaucoup de changemens ( 2 ). Mais, en général, le Royaume de Golconde est un Pays dont on vante la fertilité. Il produit abondamment du riz & du bled, toutes sortes de bestiaux & de volailles, & les autres nécessités de la vie. On y voit quantité d'étangs, qui sont remplis de bon poisson, surtout d'une espèce d'éperlans fort délicats, qui n'ont qu'une arrête au milieu du corps. La nature a contribué plus que l'art à former ces étangs, dont Tavernier admire également la multitude & la forme. La plupart, dit-il, sont dans des lieux un peu élevés, où l'on n'a besoin que de faire une chaussée du côté de la Plaine, pour retenir l'eau. Ces chaussées ont quelquefois une demi-lieue de long. Après la saison des pluies, on ouvre de temps en temps les écluses, pour laisser couler l'eau dans la campagne, où étant reçue dans divers petits canaux, elle sert à la fécondité des terres ( 3 ).

DESCRIPT.

D E  
GOLKONDE.Qualités du  
Pays.

(2) Voyez la dernière, à la fin de cet article.

(3) Tavernier ; *ubi supra*. Tome II, page 85.

**DESCRIPT.** Le climat est fort sain. Les Habitans  
**D E** divisent leurs années en trois saisons ,  
**GOLKONDE.** Mars , Avril , Mai & Juin font l'Eté ;  
**Son climat** car , dans cet espace , non seulement  
**& ses saisons.** l'approche du soleil cause beaucoup de  
 chaleur , mais le vent , qui sembleroit  
 devoir la temperer, l'augmente à l'excès.  
 Il y souffle ordinairement vers le milieu  
 de Mai , un vent d'Ouest qui échauffe  
 plus l'air que le soleil même. Dans les  
 chambres les mieux fermées, le bois  
 des chaises & des tables est si ardent  
 qu'on n'y sçauroit toucher , & qu'on  
 est obligé de jeter continuellement de  
 l'eau sur le plancher & sur les meubles.  
 Mais cette ardeur excessive ne dure  
 que six ou sept jours , & seulement de-  
 puis neuf heures du matin jusqu'à qua-  
 tre heures après midi. Il s'élève ensuite  
 un vent frais , qui la tempere agréa-  
 blement. Ceux qui ont la temerité de  
 voyager , pendant ces extrêmes cha-  
 leurs , sont quelquefois étouffés dans  
 leurs Palanquins (4). Elles dureroient  
 pendant tous les mois de Juillet, d'Août,  
 de Septembre & d'Octobre , si les pluies  
 continuelles , qui tombent en abondan-  
 ce , ne rafraîchissoient l'air , & n'ap-  
 portoient aux Habitans le même avan-

(4) Methold , dans Purchas , page 3.

tage que les Egyptiens reçoivent du Nil. Leurs terres étant préparées par cette inondation , ils y sement leur riz & leurs autres grains , sans esperer d'autre pluie avant la même saison de l'année suivante. Ils comptent leur Hyver aux mois de Decembre , de Janvier & de Février : mais l'air ne laisse pas d'être alors aussi chaud , qu'il l'est au mois de Mai dans les Provinces Septentrionales de France. Aussi les arbres de Golkonde sont-ils toujours verts , & toujours chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de riz. Il se trouve même des terres qu'on sème trois fois (5).

DESCRIZ.  
D E  
GOLKONDE.

Les Habitans de Golkonde sont presque tous de belle taille , bien proportionnés , & plus blancs de visage qu'on ne pourroit se l'imaginer d'un climat si chaud. Ils ont à peu près la même apparence que les paysans qui soient un peu bruns (6). Leur Religion est un mélange d'Idolâtrie & de Mahometisme. Ceux qui sont attachés à la Secte de Mahomet , ont adopté la Doctrine des Persans. Les Idolâtres suivent celle des Bramines (7).

Figure &  
Religion des  
Habitans.

Quoique l'usage fasse donner à pré-

(5) Methold , *ubi supra*.

(6) Tavernier , page 90.

(7) Tavernier , page 86.

**DESCRIPT.** sent le nom de Golkonde à la Capitale du Royaume, elle se nomme proprement *Bagnagar*. Golkonde est une Forteresse qui en est éloignée d'environ deux lieues, où le Roi fait sa résidence ordinaire, & qui n'a pas moins de deux lieues de circuit. La Ville de *Bagnagar* fut commencée par le bisayeul du Monarque, qui occupoit le trône pendant le voyage de Tavernier, à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimoit passionnement, & qui se nommoit *Nagar*. Ce n'étoit auparavant qu'une maison de plaisance, où l'on entretenoit de fort beaux jardins pour le Roi. En y jettant les fondemens d'une grande Ville, il lui fit prendre le nom de sa femme; car *Bag-Nagar*, signifie le jardin de *Nagar*. Elle est à dix sept degrés d'élévation, moins deux minutes. Le Pays qui l'environne est plat. On y rencontre, à peu de distance, quantité de grandes roches, qui ressemblent à celles de la Forêt de Fontainebleau. Une grande rivière baigne les murs, du côté du Sud-Ouest, & va se jeter proche de *Masulipatan*, dans le Golfe de Bengale. On la passe, à *Bagnagar*, sur un grand Pont de pierre, dont la beauté ne le cede gueres à celle du Pont-neuf de Paris. La Ville est bien

**D E**  
**GOLKONDE.**  
*Bagnagar*,  
 veritable nom  
 de la Capitale  
 de Golkonde.

Origine &  
 Description  
 de cette Ville.

bâtie, & de la grandeur d'Orleans. On y voit plusieurs belles & grandes rues, mais qui n'étant pas mieux pavées que toutes les Villes de Perse & des Indes, sont fort incommodes en Eté, par le sable & la poussière dont elles sont remplies (8).

DESCRIPT.  
D E  
GOLKONDE,

Avant que d'arriver au Pont, on trouve un grand Fauxbourg, nommé *Erengabad*, long d'une lieue, qui n'est habité que par des Marchands & des ouvriers. La Ville n'a guere d'autres Habitans que des personnes de qualité, des Officiers de la Maison du Roi, des gens de Justice, & des gens de guerre. Mais depuis dix heures du matin jusqu'à quatre ou cinq heures du soir, les Marchands & les courtiers du Fauxbourg, ont la liberté d'y venir négocier avec les Marchands étrangers. On voit, dans *Erengabad*, deux ou trois belles mosquées, qui servent comme de caravanseras aux Voyageurs. Les lieux voisins offrent plusieurs Pagodes. C'est par le même Fauxbourg qu'on se rend de la Ville à la Forteresse de Golkonde (9).

(8) Le même. *Ibidem*.

(9) Methold, page 87. Voyageur judicieux, qui  
Ajoûtons, pour donner  
plus de vraisemblance au  
recit de Tavernier, que ce

avait vu cette Ville assez  
près de son origine, rend  
temoignage que le nou-  
veau Palais surpassoit en

DESCRIPT.  
D E  
SOLKONDE.

Après avoir passé le Pont, on entre dans une grande rue, qui mene au Palais du Roi, & qui présente à main droite les maisons de quelques Seigneurs, avec quatre ou cinq beaux caravanferas à deux étages. Cette rue est terminée par une grande Place, sur laquelle regne une des faces du Palais, au milieu de laquelle s'avance un balcon, d'où le Roi donne audience au Peuple. La grande porte du Palais donne sur une autre Place. Elle fait l'entrée d'une vaste cour, entourée de portiques, qui servent de retraite à la Garde royale. De cette cour, on passe dans une autre, dont Tavernier parle avec beaucoup d'admiration. » Elle est environnée, dit-il, de beaux appartemens dont le toit est en terrasses, sur lesquelles, comme sur celles du quar-

magnificence tous les autres Palais des Indes. Il a, dit il, douze milles de circuit. Il est tout bâti de pierre; & dans plusieurs endroits, où nous n'employons ici que le fer, comme aux barreaux des fenêtres, c'est de l'or massif. On tient ce Prince pour le plus riche des Indes, en éléphants & en pierreries. Il tire son origine des Persans, & a retenu leur religion, qui diffère tellement de celle des Turcs,

qu'un nommé *Méene*, qui se vanroit d'être de la race de Mahomet, me disoit qu'il prieroit plutôt Dieu pour un Chrétien que pour un *Sunny*, c'est-à-dire, pour un Mahometan hérétique. Ce Prince & tous ses Prédécesseurs ont gardé le titre de *Cotub-cha*. *Cotub*, en Arabe, signifie *essieu*; comme s'ils étoient l'appui & le soutien de Mahomet. *Methold*, *ubi supra*, page 3.

» tier du Palais où l'on tient les éle-  
 » phans , il y a de beaux jardins , & de  
 » si gros arbres , qu'on s'étonne que les  
 » voutes puissent porter ce fardeau.

DESCR. PT.  
 D E  
 GOLKONDE.

Dans un endroit de la Ville , on voit une Pagode , commencée depuis cinquante ans & demeurée imparfaite , qui sera la plus grande de toutes les Indes , s'il arrive jamais qu'elle soit achevée. On admire , sur-tout , la grandeur des pierres. Celle de la niche , qui est l'endroit où doit se faire la priere , est une roche entiere , d'une si prodigieuse grosseur , que cinq ou six cens hommes ont employé cinq ans à la tirer de la carriere , & qu'il a fallu quatorze cens bœufs pour la trainer jusqu'à l'édifice. Une guerre du Roi de Golkonde & du Mogol a fait suspendre ce bel ouvrage , qui auroit passé , suivant Tavernier , pour le plus merveilleux monument de toute l'Asie.

Edifice mer-  
 veilleux.

De l'autre côté de la Ville , sur le chemin qui conduit à Masulipatan , on trouve deux grands étangs , chacun d'une lieue de tour , sur lesquels on entretient constamment quelques barques fort ornées , pour les promenades du Roi. Les bords offrent plusieurs belles maisons , qui appartiennent aux principaux Seigneurs de la Cour. A trois lieues de

Etangs &  
 tombeaux des  
 Rois de Gol-  
 konde.



DESCRIPT.  
DE  
GOLKONDE.

Bagnagar, on rencontre une très belle Mosquée, qui contient les tombeaux des Rois de Golkonde, & dans laquelle on distribue, chaque jour après midi, du pain & du pilau à tous les pauvres qui se présentent. Aux jours de fête, ces tombeaux, qu'on couvre de riches tapis, forment un spectacle magnifique (10).

Leur gouvernement & leurs forces.

Le Roi de Golkonde, comme la plupart des autres Rois des Indes, est maître absolu de toutes les terres de son Empire. Elles sont divisées en Gouvernemens, que les Gouverneurs tiennent à ferme de la Cour, & qu'ils afferment eux-mêmes à des particuliers, par d'autres subdivisions qui continuent ainsi jusqu'au plus bas ordre du Peuple. Celui qui ne se trouve point en état de payer sa ferme n'a pas d'autre ressource que d'abandonner le Pays. Alors, sa femme & tous ses parens deviennent comptables de la dette. Les Gouverneurs & les grands Fermiers qui manquent au paiement, sont punis à coups de canne. Methold vit expirer, sous les coups, un Gouverneur de Masulipatan. Tous les ans, au mois de Juillet, on expose les Gouvernemens en vente ; & comme ils se donnent au plus offrant, il n'y a pas

de violences & d'exactions que ces Officiers n'exercent pendant la durée de leur bail (11).

DESCRIPT.  
D E  
GOLKONDE.

Places fortes  
du pays.

On compte, dans le pays, soixante six Places fortes; dont la plupart sont situées sur des rochers d'un très difficile accès. Methold en avoit vu trois: *Cundapoli*, *Cundavera*, & *Bellum-Cunda* (12). Un jour qu'il avoit eu l'occasion de rendre visite au Gouverneur de Cundapoli, sa curiosité lui fit souhaiter de voir le Château. Le Gouverneur lui dit qu'avec la qualité de Commandant dans la Province, il n'avoit pas lui même le droit d'y entrer sans un ordre du Prince, qui ne s'obtenoit qu'avec beaucoup de peine. Il ajouta que cette Forteresse étoit composée de soixante Forts, qui se commandoient mutuellement, & qui enfermoient des campagnes d'une grande étendue, où riz & les arbres fruitiers étoient soigneusement cultivés. Methold observa cette Place dans l'éloignement. Elle lui parut située sur un rocher, que sa forme rend inaccessible à l'exception d'un chemin étroit par lequel on y peut monter. Elle est d'ailleurs enfermée d'un

(11) Methold, page 4.

(12) Dans la langue du pays, Cunda signifie une montagne.

DESCRIPT.  
D R  
GOLKONDE.

mur très épais , & flanquée de quelques bastions. Ceux qui l'ont bâtie ont tiré parti fort habilement de sa situation. Elle ne peut être minée. Elle commande tous les lieux voisins. C'est une retraite que la nature & l'art semblent avoir formée de concert , pour la sûreté d'un Prince malheureux , après la perte d'une bataille (13).

Division  
du Peuple de  
Golkonde, en  
quarante qua-  
tre Tribus.

Le Peuple de Golkonde est divisé en quarante quatre Tribus , & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives. La première Tribu est celle des Bramines , qui sont les Prêtres du pays & les Docteurs de la Religion dominante. Ils entendent si bien l'arithmétique , que les Mahometans mêmes les emploient pour leurs comptes. Leur méthode est d'écrire , avec une pointe de fer , sur des feuilles de palmiers. Ils tiennent par tradition , de leurs ancêtres , les secrets de la médecine de l'astrologie , qu'ils ne communiquent jamais aux autres Tribus (14). Methold vérifia , par diverses expériences , qu'ils n'entendent pas mal le calcul des temps , & la prédiction des éclipses. C'est par l'exercice continuel

(13) Methold , page 4.

(14) On remet à traiter des Bramines à l'article de la Religion commune des Indes.

de ces connoissances, qu'ils ont si bien établi leur reputation dans toutes les Indes, qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés. Mais rien n'a tant servi à la relever, que l'honneur qu'ils ont eu de donner deux Rois de leur race; l'un à Calecut, & l'autre à la Cochinchine (15). Après eux, la Tribu des Famgams tient le second rang. C'est un autre ordre de Prêtres, qui observent les ceremonies des Bramines, mais qui ne prennent point d'autre nourriture que du beurre, du lait, & toutes sortes d'herbages; à l'exception des oignons, auxquels ils ne touchent jamais, parce qu'il s'y trouve certaines veines, qui paroissent avoir quelques ressemblance avec du sang.

Les *Comitis*, qui composent la troisieme Tribu, sont des Marchands, dont le principal commerce est de rassembler des toiles de cotton, qu'ils revendent en gros, & de changer les monnoies. Leur habileté va si loin dans les changes, qu'à la seule vue d'une seule piece d'or, ils parient d'en connoître la valeur à un grain près. La Tribu de *Campovero*, qui suit immédiatement, est composée des Laboureurs & des Soldats. C'est la plus nombreuse. Elle ne

(15) Methold, page 5.

DESCRIPT.  
DE  
GOLKONDE.

rejette l'usage d'aucune sorte de viande ; à l'exception des bœufs & des vaches. Mais elle regarde comme un si grand excès d'inhumanité , de tuer des animaux , dont l'homme reçoit tant de service , que le plus indigent de cet ordre n'en vendroit pas un , pour la plus grosse somme , aux étrangers qui les mangent ; quoiqu'entr'eux ils se les vendent pour quatre francs ou cent sous. La Tribu suivante est celle des femmes de débauche , dont on distingue deux sortes ; l'une , de celles qui ne se prostituent qu'aux hommes d'une Tribu supérieure ; l'autre , des femmes communes , qui ne refusent leurs faveurs à personne. Elles tiennent cette infame profession de leurs ancêtres , qui leur ont acquis le droit de l'exercer sans honte. Les filles de leur tribu , qui ont assez d'agrémens pour n'être pas rebutées de l'autre sexe , sont élevées dans l'unique vue de plaire. Les plus laides sont mariées à des hommes de la même Tribu , dans l'esperance qu'il naîtra d'elles , des filles assez belles pour réparer la disgrâce de leurs meres (16).

(16) On fait apprendre , aux plus jolies , le chant , la danse , & tout ce qui peut leur rendre le corps

souple. Elles font des postures qu'on croiroit impossibles. » J'ai vu , dit » l'Auteur , une fille de

Les Orfevres, les Charpentiers, les  
 Maçons, les Marchands en détail, les  
 Peintres, les Selliers, les Barbiers, les

DESCRIPT.  
 D E  
 GOLKONDE.

» huit ans lever une de  
 » ses jambes aussi droit  
 » par-dessus la tête que  
 » j'aurois pu lever mon  
 » bras, quoiqu'elle fût de-  
 » bout & soutenue seule-  
 » ment sur l'autre. Je leur  
 » ai vu mettre les plantes  
 » des pieds sur leur tête.  
*Merbold*, page 6. Taver-  
 nir dit : » Il y a tant de  
 » femmes publiques, dans  
 » la Capitale, dans ses  
 » Fauxbourgs & dans la  
 » Forteresse, qu'on en  
 » compte ordinairement  
 » plus de vingt mille sur  
 » les Rôles du Déroga.  
 » Elles ne payent point de  
 » tribut : mais elles sont  
 » obligées, tous les Ven-  
 » dredis, de venir en cer-  
 » tain nombre, avec leur  
 » Intendante & leur Mu-  
 » sique, se présenter dans  
 » la Place devant le bal-  
 » con du Roi. Si ce Prince  
 » s'y trouve, elles dan-  
 » sent en sa présence ; &  
 » s'il n'y est pas, un Eu-  
 » nuque vient leur faire  
 » signe de la main qu'elles  
 » peuvent se retirer. Le  
 » soir, à la fraîcheur, on  
 » les voit devant les por-  
 » tes de leurs maisons,  
 » qui sont de petites hu-  
 » tes ; & quand la nuit  
 » vient, elles mettent pour  
 » signal, à la porte, une  
 » chandelle ou une lampe  
 » allumée. C'est alors  
 » qu'on ouvre aussi toutes  
 » les boutiques où l'on  
 » vend le Tari, boisson  
 » tirée d'un arbre, qui est  
 » aussi douce que nos vins  
 » nouveaux. On l'apporte  
 » de cinq ou six lieues,  
 » dans des outres, sur des  
 » chevaux qui en portent  
 » un de chaque côté, &  
 » qui vont le grand trot.  
 » Le Roi tire, de l'impôt  
 » qu'il met sur le Tari,  
 » un revenu considérable ;  
 » & c'est principalement  
 » dans cette vue qu'il per-  
 » met tant de femmes pu-  
 » bliques, parce qu'elles  
 » en occasionnent une  
 » grande consommation.  
 » Ces femmes ont tant de  
 » souplesse, que lorsque  
 » le Roi qui regne presen-  
 » tement voulut aller voir  
 » la Ville de Masulipatan,  
 » neuf d'entr'elles repre-  
 » senterent admirable-  
 » ment bien la figure d'un  
 » éléphant, quatre faisant  
 » les quatre pattes, qua-  
 » tre autres le corps, &  
 » une la trompe ; & le  
 » Roi, monté dessus, dans  
 » une manière de trône,  
 » fit de la sorte son entrée  
 » dans la Ville. *Ubi supra*,  
 » page 20.

DESCRIPT.  
D E  
GOLKONDE.

Porteurs de Palanquins, en un mot, toutes les professions qui servent aux usages de la société, font autant de Tribus, qui ne s'allient jamais entr'elles, & qui n'ont pas d'autre relation avec les autres que celle de l'intérêt & des besoins mutuels. La dernière est celle de *Piriavès*. Cette malheureuse espèce de Citoyens n'est reçue dans aucune autre Tribu. Elle n'a pas même la permission de demeurer dans les Villes. Le plus vil Artisan d'une Tribu supérieure, qui auroit touché par hasard un Piriave, seroit obligé de se laver aussitôt. Leur fonction est de préparer les cuirs, de faire des sandales, & d'emballer les marchandises (17). Malgré cette odieuse différence, toutes les Tribus ont la même Religion, & les mêmes Temples; car le Mahometisme n'a guère trouvé de faveur qu'à la Cour. Ces Temples, ou ces Pagodes, sont ordinairement fort obscurs, & n'ont pas d'autre lumière que celle qu'ils reçoivent par les portes, qui demeurent toujours ouvertes. Chacun y choisit son Idole. Ils servent aussi de retraite à ceux qui voyagent. Methold fut obligé de se loger un jour dans le Temple de

Errange su-  
perstition.

(17) On a vu quelque chose d'approchant dans la description de l'Île de Ceylan, au Tome 32.

la petite verole , dont l'Idole principale representoit une grande femme maigre , avec deux têtes & quatre bras. Le Fondateur de cet édifice lui raconta que cette maladie s'étant repandue dans sa famille , il avoit fait vœu de lui bâtir un Temple , & qu'elle avoit cessé aussi-tôt. Les plus devots , s'ils sont moins riches , lui font un autre vœu. L'Auteur fut témoin du zele avec lequel il s'exécute. On fait , à l'Adorateur , deux ouvertures , avec un couteau , dans les chairs des épaules , & l'on y passe les pointes de deux crocs de fer. Ces crocs tiennent au bout d'une solive posée sur un essieu , qui est porté par deux roues de fer ; de sorte que la solive a son mouvement libre. D'une main , l'Adorateur tient un poignard ; de l'autre , une épée. On l'élève en l'air ; & dans cet état , on lui fait faire un quart de lieue de chemin , par le mouvement des roues. Pendant cette procession , il fait mille differens gestes avec ses armes. Methold , qui en vit accrocher successivement quatorze à la solive , s'étonna que la pesanteur du corps ne fit pas rompre la peau par laquelle il est attaché. Cette douleur n'arrache aucune marque d'impatience à ceux qui la souffrent. On met au

DESCRIPT.

DE  
GOLKONDE



DESCRIPT.  
D E  
GOLKONDE.

appareil sur leurs plaies. Ils retournent chez eux dans un triste état, mais consolés par le respect & l'admiration des spectateurs (18).

Mariages, &  
triste condi-  
tion des fem-  
mes veuves.

Le droit de marier les enfans appartient aux peres & aux meres, qui leur choisissent toujours un parti dans la même Tribu, & le plus souvent dans la même famille; car ils n'ont aucun égard aux degrés de parenté. Ils ne donnent rien aux filles en les mariant. Le mari est même obligé de faire quelque présent au pere. On marie les garçons dès l'âge de cinq ans, & les filles à l'âge de trois; mais on suit les loix de la nature, pour la consommation. Elle est fort avancée, dans un climat si chaud, & Melthod a vû des filles devenir meres avant l'âge de douze ans. La cérémonie du mariage consiste à promener les deux époux, dans un palanquin, par les rues & les Places publiques. A leur retour, un Brâmine étend un drap, sous lequel il fait passer une jambe au mari, pour presser de son pied nud celui de la jeune épouse, qui est dans le même état. Si le mari meurt avant sa femme, la veuve n'a jamais la liberté de se remarier; sans excepter celles

dont le mariage n'a pas été consommé. Leur condition devient fort malheureuse. Elles demeurent renfermées dans la maison de leur pere, dont elles n'obtiennent jamais la permission de sortir, assujetties aux ouvrages les plus fatigans, privées de toutes sortes d'ornemens & de plaisir. Enfin cette contrainte est si pénible, que la plupart prennent la fuite, pour mener une vie plus libre : mais elles sont obligées de s'éloigner de leur famille, dans la crainte d'être empoisonnées par leurs parens, qui se font un honneur de cette vengeance (19).

Education  
des enfans.

La circoncision, suivant les termes de l'Auteur, est aussi inconnue à Golkonde, que le Baptême. A la naissance des enfans, on ne fait pas d'autre cérémonie que de leur donner un nom, qui est pris ordinairement de leur Tribu, ou de quelque qualité qu'on découvre sur leur corps. Les femmes de cette contrée ne connoissent presque point les douleurs de l'enfantement. La plupart se lavent deux ou trois jours après la délivrance, & quelques-unes dès le premier jour. L'éducation des enfans ne leur cause pas plus de peine.

**DESCRIPT.** Elles les laissent nuds jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, rampant ou se roulant sur la terre ; & le soin qu'elles ont seulement de les laver, les tient toujours fort nets. Les enfans des personnes riches sont élevés avec plus de soin, mais sans habits, à l'exception des jours de fête. En sortant de l'enfance, les hommes portent une piece de cotton blanc, qui leur pend de la ceinture aux genoux ; & sur les épaules, une espee de manteau, qui les couvre jusqu'au milieu du corps. Ils relevent leurs cheveux, qu'ils laissent croître comme les femmes. Ils portent le turban, avec des anneaux aux oreilles, de petites perles & des chaînes d'argent au cou ( 20 ). Leur caractère est doux & civil. Tous les artisans de chaque Ville travaillent pour le même salaire. Le Maréchal & l'Orfevre ne gagnent que cinq ou six sous par jour, quoique l'un fasse des fers pour les chevaux, & l'autre des chaînes d'or ou d'argent. Les Etrangers sont fort bien servis, dans leurs maisons, par des domestiques du Pays, qui ne demandent pour gages qu'en-

**Habits & Figure.**

( 20 ) Methold ne dit pas, comme Tavernier, qu'ils soient blancs. Ils ne sont pas tout-à-fait noirs, dit-il, mais olivâtres, & quelques-uns plus blancs que les autres ; la plupart bien faits & robustes. *Ibidem.*

viron cinquante sous par mois , sans qu'on soit obligé de les nourrir. Ceux mêmes qui portent les palanquins n'aspirent point à de plus grands profits , quoiqu'ils soient chargés de diverses corvées pour les Gouverneurs. Methold attribue ce désintéressement à la sobriété naturelle de ces Peuples , autant qu'à l'abondance des vivres (21).

DESCRIPT.  
DE  
GOLKONDE.

L'usage leur laisse indifféremment la liberté de brûler leurs Morts ou de les enterrer. On jette les cendres des uns, dans la riviere la plus voisine. Les autres sont ensevelis les jambes croisées , c'est-à-dire , dans la posture où ils s'asseient ordinairement. Si l'on en croit la tradition du Pays , les femmes étoient autrefois si livrées à la débauche , qu'elles empoisonnoient leurs maris , pour s'y abandonner plus librement. Ce désordre , répandu dans toutes les conditions , ne put être arrêté que par de rigoureuses loix , qui obligeoient une veuve de se brûler avec son mari , sur le seul fondement qu'elle pouvoit avoir procuré sa mort , par l'avantage qu'elle trouvoit à lui survivre. Cet usage subsiste encore dans quelques autres Pays des Indes. Mais , du temps de Methold , on en avoit adouci la rigueur à Gol-

Origine de  
l'usage qui  
faisoit brûler  
les femmes.

konde. La loi n'ôtoit aux veuves que la liberté de se remarier; en leur laissant néanmoins celle de se brûler, par un simple mouvement de tendresse, & dans l'espérance de rejoindre l'objet de leur affection ( 22 ). Ce motif n'a souvent

- ( 22 ) Le même , page 9.
- Il fut témoin deux fois de ce spectacle. » La femme » d'un Tisserand, âgée de » vingt ans, se para de ce » qu'elle avoit de plus ri- » che, & se fit accompa- » gner de ses parens & de » ses amis. Elle se reposa » quelque temps sur le » bord de la fosse où elle » devoit être brûlée, en- » tretenant d'un air fort » tranquille ceux qui ve- » noient prendre congé » d'elle. Elle mangeoit des » feuilles de berel. Elle ac- » compagnoit, des mou- » vemens de son corps, la » cadence de la musique, » qui faisoit partie de cet- » te triste fête. Nous en » fumes avertis dans la » Ville, & nous couru- » mes en diligence, pour » y arriver à temps. Les » Spectateurs s'imaginè- » rent, en nous voyant » accourir, que le Gou- » verneur nous envoyoit, » pour empêcher la jeune » femme de se brûler. Ils » pressèrent l'exécution ; » & lorsque nous arriva- » mes, ils jettoient déjà » de la terre sur son corps ; » car chacun des parens » tient un panier plein de » terre, qu'ils jettent tous » en même temps. Nous » remarquâmes qu'un d'en- » tre eux s'approcha de la » fosse & qu'il appella la » femme par son nom. Il » voulut nous faire croire » qu'elle avoit répondu, » & qu'elle lui avoit dit » qu'elle étoit fort con- » tente de son sort. On » éleva sur cette fosse un » peu de terre, & toute » l'assemblée donna de » grandes marques de » joie.
- » L'autre femme que je » vis brûler étoit de la » Tribu de Campo-Varo. » Après s'être préparée » comme la précédente, » elle chantoit, en s'ap- » prochant du bucher, » *Bama Narina*, qui est » le nom d'une de leurs » Idoles, & se jeta d'el- » le-même dans la fosse. Ses » parens & ses amis l'en- » rent plutôt couverte de » terre, que le feu ne l'eut » brûlée.
- » Un autre jour, que » le Kutual, ou le Ma- » gistrat de la Police,

que trop de force , sur - tout dans de jeunes femmes, qui se voyent condamnées pour le reste de leur vie , aux horreurs du veuvage. On peut même conclure du recit de Methold, non seulement que les femmes sont élevées dans des préjugés favorables à l'ancien usage , mais que toute la Nation n'est pas fâchée qu'il se perpetue.

DESCRIPT.  
DE  
GOLKONDE,

On trouve peu de lumieres , dans les Voyageurs , sur la Noblesse de Golkonde. Tavernier raconte que ce sont les plus grands Seigneurs qui montent la garde alternativement tous les lundis , & qu'ils ne sont relevés que le huitieme jour. Quelques-uns commandent jusqu'à cinq ou six mille chevaux. Ils campent sous des tentes , au-tour de la demeure du Roi. Lorsqu'ils entrent en exercice , ils se rendent simplement , de chez-eux , au quartier d'assemblée : mais lorsqu'ils en sortent , ils viennent passer le Pont en fort bel ordre ; & sui-

Noblesse &  
Milice.

» étoit chez moi , la femme d'un Orfevre vint lui demander la permission de se brûler avec son mari. Il repondit qu'il examineroit sa demande ; & s'efforçant d'avance de lui ôter cette pensée , il lui offrit de prendre soin d'elle.

» Mais elle rejetta ses offres , en disant que s'il pouvoit lui refuser cette permission , il ne pouvoit l'empêcher de choisir un autre genre de mort. En effet , elle se pendit , peu de jours après. *Ibidem.*

DESCRIPT.  
DE  
SOLKONDE.

vant la grande rue, ils se rendent dans la Place du Palais, devant le balcon royal. Cette marche commence par dix ou douze éléphants, suivant la qualité de l'Officier, les uns avec leurs Châteaux, qui ressemblent à la cage d'un carrosse, d'autres chargés seulement de l'homme qui les gouverne, & d'un autre qui porte l'enseigne. Ensuite les chameaux suivent deux à deux, & leur nombre monte quelquefois à trente ou quarante; chacun avec sa selle, sur laquelle on attache une petite coulevrine, qu'un homme vêtu de peau, depuis la tête jusqu'aux pieds, & placé sur la croupe de l'animal avec la meche allumée en main, tourne adroitement de tous côtés devant le Balcon. On voit paroître, après les chameaux, tous les Palanquins du Seigneur, au-tour desquels ses domestiques marchent à pied. Ils sont suivis des chevaux de main. Enfin le maître de cet équipage s'avance à cheval, & précédé de dix ou douze Courtisanes qui l'attendent au bout du Pont, & qui dansent & sautent devant lui jusqu'à la Place. La cavalerie & l'infanterie ferment le cortège. Ce spectacle a quelque chose de si pompeux, que l'Auteur ayant son logement dans la grande rue, pendant trois ou quatre

mois de séjour à Bagnagar , ne man-  
quoit point , chaque semaine , de s'en  
procurer la vûe (23).

DESCRIPT.  
D E  
GOLKONDE.

Les soldats du Pays n'ont pour ha-  
billement que trois ou quatre aunes  
de toile , dont ils se couvrent le devant  
& le derriere du corps. Ils portent les  
cheveux longs , & relevés sur la tête  
par un gros nœud , comme ceux des  
femmes , avec un morceau de toile à  
trois pointes , dont l'une vient sur le  
milieu de la tête , & les deux autres se  
lient sur le chignon du cou. Au lieu  
du cimenterre , à la Persane , ils ont une  
large épée , dont ils frappent de pointe  
& de taille , & qui leur pend d'un cein-  
turon. Les canons de leurs mousquets  
sont plus forts que les nôtres. Le fer  
en est meilleur & plus net. La cavale-  
rie est armée de l'arc & des fleches , de  
la rondache & du marteau d'armes ,  
avec le pot en tête & la jaque de maille ,  
qui pend par derriere depuis le pot jus-  
qu'à l'épaule (24).

Habits &  
armes des sol-  
dats.

Le Roi paroît ordinairement sur son  
balcon , d'où il passe comme en revue  
les troupes qui descendent la garde.  
Quelquefois il prend le même jour pour  
rendre la justice au Peuple , & tous

(23) Tavernier , *ubi sup.* pag. 88 & 89.

(24) *Ibidem.*



DESCRIPT.  
DE  
GOLKONDE.

ceux que la curiosité ou l'intérêt conduit à cette audience, se tiennent debout vis-à-vis du balcon. Entre le Peuple & le mur du Palais, on plante, en terre, trois rangs de bâtons, de la longueur d'une demi-pique, au bout desquels on attache des cordes qui croisent l'une sur l'autre. C'est une sorte de barrière, qu'il n'est permis à personne de passer, sans être appelé. Elle tient toute la longueur de la Place ; & vis-à-vis du balcon, il reste une ouverture pour le passage. Alors deux hommes, qui tiennent, chacun par un bout, une corde tendue à cette ouverture, ne font que la baisser, pour admettre ceux qu'on appelle. Un Secrétaire d'Etat, qui se tient dans la Place, au-dessous du balcon, reçoit les Requêtes. Lorsqu'il en a reçu cinq ou six, il les met dans un sac, qu'un Eunuque, placé sur le balcon auprès du Roi, fait descendre avec une corde, & qu'il tire aussi-tôt pour les présenter à ce Monarque (25).

(25) *Ibidem.*



# O R I G I N E.

## DU ROYAUME

## DE GOLKONDE,

### ET SA DERNIERE REVOLUTION.

**L**E Roi de Golkonde, qui regnoit vers le milieu du siècle précédent, se nommoit *Abdoul Cotub - cha* ( 26 ). Tavernier s'informa soigneusement de son origine. Sous le regne d'Abkar, Roi de l'Indoustan, & pere de Gehanguir (27), les Mogols n'étendoient leur domination, du côté du Midi, que jusqu'à Narbeder, où la riviere, qui passe dans cette Ville, & qui venant du Sud va se jeter dans le Gange, separoit leurs terres de celles du Raja de Narsingue, qui alloient jusqu'au Cap de Comorin. C'étoit ce Raja & ses Prédecesseurs qui avoient soutenu constamment la guerre contre les Mogols, depuis les conquêtes du fameux Tamer-

Comment  
le Royaume  
de Golkonde  
s'est formé.

(26) On a fait remarquer que Cotub-cha est un titre commun à tous les

Rois de Golkonde.

(27) Voy. ci-dessous l'article de l'Indoustan.

DERNIERE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE,

lan (28). Ils étoient si puissans, que le dernier Raja, qui résistoit aux forces d'Abkar, entretenoit quatre armées puissantes, commandées par quatre autres Rajas, ses Vassaux, dont le plus considérable avoit son quartier dans les terres qui composent aujourd'hui le Royaume de Golkonde. Le second tenoit le sien dans le Pays de Visapour; le troisième, dans la Province de Doltabar; & le quatrième dans celle de Brampour. Le dernier Raja de Narfingue étant mort sans enfans, ces quatre Généraux se cantonnerent dans les Pays qu'ils occupoient. Ensuite, joignant leurs forces contre le Mogol, ils remporterent une victoire signalée, après laquelle ils ne trouverent point d'obstacle à prendre les honneurs Souverains, chacun dans leurs Gouvernemens. Gehan-guir, fils d'Abkar, conquit les terres du nouveau Roi de Brampour; *Cha-gehan*, fils de Gehan-guir, celles du Roi de Doltabar; & Aurengzeb, fils de Cha-goham, une partie de Visapour. Mais le Roi de Golkonde acheta la paix sous les deux premiers de ces trois regnes, en payant aux Mogols

(28) Voyez ci-dessus, au nomme par les Orientaux, Tome 17, ce qui regarde Timur-berg & Temurleng, ce Conquerant, qui est

un tribut annuel 200000 pagodes (29).  
 [ » Abdoul, qui descendoit de lui,  
 » n'eut pour enfans que trois filles,  
 » dont il maria l'aînée au Grand-Check  
 » de la Meque (30); la seconde, à  
 » Sultan Mahmud, fils aîné d'Aureng-  
 » zeb, pour se délivrer de la guerre (31),

DERNIERE  
 REVOLUT.  
 DE  
 GOLKONDE.

(29) Tavernier, *ubi sup.* pages 90 & suivantes.

(30) L'Histoire de ce mariage demande une Note, d'après Tavernier. Le Check étant arrivé à Golkonde en habit de Faquir, se tint quelques mois à la porte du Palais, sans daigner répondre aux Officiers de la Cour, qui lui demandoient quel étoit son dessein. Enfin le premier Medecin de la Cour, qui parloit fort bien l'Arabe, l'ayant reconnu homme d'esprit, prit le parti de le mener au Roi; & ce Prince, fort satisfait de sa figure & de ses discours, voulut sçavoir ce qui l'avoit amené. Le Check lui déclara qu'il étoit venu pour épouser l'aînée de ses filles. Cette proposition surprit le Roi, & fut même regardée comme une marque de folie, qui fit rire toute la Cour. Cependant l'opiniâtreté de Check, qui alloit jusqu'à menacer le Royaume des plus grands malheurs, si la Princesse ne lui étoit pas accordée, fit prendre le

parti de le mettre en prison, où il demeura longtemps. Il fut renvoyé à la fin dans son pays, sur un Vaisseau de Masulipatan, qui portoit des Pelerins à la Mecque. Mais il revint à Golkonde, deux ans après, & sa constance lui fit obtenir la Princesse. Il devint premier Ministre du Royaume, qu'il gouverna fort habilement, & qu'il défendit même avec beaucoup de courage contre l'armée d'Aurengzeb. Ce fut lui qui engagea le Roi, son beau pere, à déclarer la guerre aux Portugais, pour délivrer de l'Inquisition de Goa, le pere Ephraïm de Nevers, Missionnaire Capucin, comme on l'a vu dans une Note du Voyage précédent.

(31) Cette guerre lui fut suscitée par le même Mirgimola, dont on a lu plusieurs fois le nom dans le Voyage précédent, & qui après avoir été son Général & son premier Ministre, passa dans la parti d'Aurengzeb. *Tavernier, ubi supra.*

DERNIERE  
REVOLUTION  
DE  
GOLKONDE.

» que ce Prince avoit portée jusqu'aux  
» portes de sa Capitale; & la troisie-  
» me, à un Prince de sa Maison, nom-  
» mé *Mirza-Abdul-Cefing*, qui en eut  
» deux enfans (32) ].

Erreur de  
Tavernier, re-  
citée par Da-  
niel Sheldon.

On a pris soin de separer les six li-  
gnes précédentes, pour faire observer que  
l'Auteur ayant quitté alors le Royaume  
de Golkonde, & n'écrivant que sur des  
témoignages incertains, trompe ses Lec-  
teurs, comme il avoit été trompé lui-mê-  
me dans l'idée qu'il donne de la famille  
& de la succession d'Abdoul. Daniel *Shel-*  
*don*, celebre Anglois, qui a été envoyé  
depuis dans les mêmes contrées, fait un  
recit différent du mariage des trois Prin-  
cesses de Golkonde. Il y joint l'Histoire  
de la succession au trône, avec de cu-  
rieuses circonstances dont il paroît avoir  
été témoin, & qui lui font meriter un  
rang dans Recueil, quoique ses remar-  
ques n'aient pas été publiées sous son  
nom (33).

SHELDON.  
Derniere re-  
volution de  
Golkonde.

Le Roi de Golkonde, successeur  
d'Abdoul-Corub-cha, est fils d'un Arabe  
d'illustre extraction, qui ne jouissant

(32) *Ibidem.*

(33) Elles se trouvent  
dans le Voyage d'Oving-  
ton, à qui Sheldon les  
avoit communiquées, sous  
le titre de *History of a late  
Revolution in the Kingdom*

of Golkonda, p. 525 & sui-  
vantes. Ovington est déjà  
connu dans ce Recueil, par  
la Relation de ses propres  
Voyages; & Sheldon par la  
description d'Arrakan,

point, dans son Pays, d'une fortune égale à sa naissance, étoit venu chercher de l'emploi à la Cour de Golkonde. Abdoul, lui reconnoissant du mérite, l'avoit élevé par degrés aux premières dignités de l'Etat. Mais, quoique satisfait de ses services, il avoit usé, après sa mort, du droit qui rend les Rois de Golkonde héritiers de toute la Noblesse du Royaume; & s'étant saisi de tous ses biens, il avoit négligé son fils, qui se trouva réduit à la paye militaire, c'est-à-dire, à douze ou quinze pagodes d'appointemens par mois.

Abdoul (34) n'avoit pas d'autres enfans que trois filles, dont il avoit marié la première à Sultan Mahmud, fils aîné du Grand-Mogol Aureng-zeb. La seconde avoit épousé un Arabe de grande considération, nommé Mera-Mahmud (35). La troisième étoit encore fille; mais elle étoit recherchée par un Arabe de haute naissance, nommé *Siud-Sultan* (36). Le Roi qui se voyoit dans un âge avancé, las d'ailleurs des fac-

DERNIERE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE.  
SHELDON.

(34) Ovington, qui le nomme continuellement *Cotub-sha*, paroît avoir ignoré que c'est un nom de dignité, qui ne distingue point Abdoul.

(35) Cet Arabe étoit apparemment le Gheck dont

Tavernier raconte l'Histoire. Mais il lui fait épouser mal-à-propos l'aînée des Princesses.

(36) Tavernier l'appelle *Sejed*, & le donne aussi pour *Check*.

DERNIERE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE.  
SHELDON.

tions qui se formoient sans cesse à sa Cour, parce qu'il avoit toujours préféré le plaisir aux soins du Gouvernement, résolut de se donner un successeur. Il ne vouloit pas de Sultan-Mahmud, qui l'avoit forcé par une guerre cruelle à lui donner sa fille, dans l'espérance d'unir par ce mariage le Royaume de Golkonde à l'Empire du Mogol. Son inclination ne le portoit pas non plus pour son second gendre, Mera-Mahmud : il haïssoit son humeur & celle de sa femme. Sa troisième fille étoit aimable. Il résolut de lui donner un mari, dont l'adresse & le courage fussent capables de dissiper toutes les intrigues de la Cour, & qui lui devant son élévation sçût se contenir dans la dépendance. Il crut l'avoir trouvé dans l'Arabe, qui recherchoit cette Princesse. Mais ce jeune homme, voyant sa recherche approuvée, se laissa éblouir par la grandeur à laquelle on lui permettoit d'aspirer. Au lieu de ménager les Ministres, pour les attacher à ses intérêts, il eut l'imprudence de les traiter avec tant de fierté, qu'ils résolurent de traverser son mariage. Les principaux Conseillers du Roi étoient Moso-Kaune, Mir-Zapher, & Moussouke. Mera-Mah-

mud, son gendre, avoit peu de part  
 au Gouvernement : mais ne pouvant  
 supporter l'insolence d'un nouveau fa-  
 vori, il se joignit à ses ennemis pour  
 le perdre. Ces vieux Courtisans, qui  
 connoissoient parfaitement l'esprit du  
 Roi, représentèrent Siud-Sultan, com-  
 me un ambitieux, qui n'étoit propre  
 qu'à faire naître de nouveaux troubles.  
 Abdoul, plein d'aversion pour tout ce  
 qui pouvoit lui causer de l'embarras,  
 abandonna facilement un homme si dan-  
 gereux. Les Ministres lui conseillèrent,  
 en même temps, de chercher pour la  
 Princesse un mari sans biens & sans  
 établissement, mais de haute naissan-  
 ce, bien fait, d'une humeur agréable,  
 & plus porté au plaisir qu'aux affaires.  
 Ils lui firent jeter les yeux sur le jeune  
 Arabe, dont il avoit aimé le pere. Après  
 l'avoir rempli de cette idée, Mir - Za-  
 pher fit appeller ce jeune homme, &  
 l'entretint quelque temps dans un lieu  
 où le Roi s'étoit caché, pour le voir &  
 l'entendre sans être vû lui-même. Il lui  
 parla de la grandeur & des services de  
 son pere. Il lui témoigna le chagrin  
 qu'il avoit de voir le fils d'un si grand  
 homme, dans un état indigne de sa  
 naissance. Il lui fit espérer des emplois  
 honorables. Enfin, lorsqu'il eut laissé

DERNIERE  
 REVOLUT.  
 DE  
 GOLKONDE.  
 SHEEDON.



DERNIÈRE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE.  
SHELDON.

assez de temps au Roi pour le considérer, il le congédia (37).

Après son départ, le Roi n'en parut pas aussi satisfait que Mir-Zapher l'avoit espéré. Il ne lui trouva pas la figure aussi belle qu'il le desiroit pour sa fille (38). Zapher lui répondit qu'à la vérité ses malheurs l'avoient un peu défiguré; que c'étoit l'effet naturel du chagrin qui le dévorait; mais qu'en lui donnant de quoi mener une vie convenable à son éducation, il reprendroit bien-tôt tous les agrémens qu'il avoit eus dans sa première jeunesse. Abdoul résolut d'en faire l'épreuve. Il donna ordre au Ministre de lui faire compter tout l'argent qu'il désireroit, sans lui en découvrir la source. Quelques Banquiers furent chargés de lui porter de grosses sommes, & reçurent défense, sous peine de la vie, de lui faire connoître d'où venoit cette profusion de bienfaits. Ils lui rendirent d'abord quelques visites, sous des prétextes qu'ils firent naître aisément. Ensuite, un peu de familiarité leur fit prendre occasion de sa tristesse pour lui faire des offres. Ils lui présentèrent, pour essai, trois mille pagodes, qui reviennent à

(37) Sheldon dans Ovington, page 533.

(38) *Ibidem.*

quinze cens livres sterling. Il ne désavoua pas ses besoins : mais considérant que ceux qui lui offroient cette somme étoient capables de lui faire payer bien cher l'argent qu'ils vouloient lui prêter, & craignant de tomber dans une situation encore plus fâcheuse, par la difficulté qu'il auroit à le rendre, il les remercia de leurs généreuses intentions. Les Banquiers avoient ordre de rendre compte à la Cour, de leurs propositions & de ses reponses. On leur commanda de renouveler leurs instances. Elles l'emporterent à la fin sur les objections. Siud reçut d'eux une somme considerable, pour laquelle ils refusèrent de prendre aucune obligation ; ce qui lui causa d'autant plus d'étonnement, qu'ils le prièrent de ne pas épargner leur bourse, & de lui demander de nouvelles sommes lorsqu'il auroit employé la premiere.

Comme il aimoit naturellement le faste, la magnificence & les commodités de la vie, il se donna aussi-tôt une belle maison, des Domestiques, un palanquin, des chevaux, & toutes les distinctions de la grandeur & de l'opulence. Mir-Zapher avoit les yeux ouverts sur sa personne & sur sa conduite. Le changement qu'il y apperçut répon-

DERNIERE  
REVOLUT.  
DE  
GOEKONDE.  
SHELDON.

dant bien-tôt à ses esperances, il le fit voir une seconde fois au Roi, qui conçut pour lui la plus vive affection, & qui résolut enfin de le choisir pour son gendre.

Un jour, au soir, il donna ordre au Secrétaire d'Etat, de l'emmener à la Cour. Siud étoit à se rejouer avec quelques amis, lorsqu'on vint l'avertir qu'il y avoit à sa porte quelques grands Officiers de la Cour, accompagnés d'une garde à cheval. Il fit aussi-tôt sortir ses amis & les danseuses par une porte dérobée, pour aller recevoir le Secrétaire & les Omrahs. Son trouble éclatoit sur son visage. Il se croyoit au moment de sa perte. Cependant il rappella son courage; & sans attendre que le Secrétaire se fût expliqué, il représenta que s'il n'avoit pas eû le bonheur de servir le Roi, comme son pere, dont il reconnoissoit que les services avoient été bien recompensés, il étoit fort éloigné d'avoir jamais offensé ce Prince; que si son crime étoit de vivre avec une magnificence dont on ignoroit la source, il n'avoit rien commis d'injuste pour fournir à cette dépense, & qu'il étoit prêt à confesser d'où lui venoit sa fortune. Le Secrétaire, qui avoit ordre d'observer exactement ses discours, lui

laissa la liberté de parler. Ensuite prenant une robe fort riche qu'il avoit apportée, il l'en revêtit avec les Omrahs, sans rompre ce respectueux silence. Après cette cérémonie, ils lui firent une profonde reverence, en l'assurant que leur commission n'avoit rien qui dût lui causer de l'effroi, & qu'il alloit être élevé au plus grand honneur auquel un Sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval richement équipé; & sans avoir eu le temps de se reconnoître, il fut conduit à la Cour, où le Roi lui fit épouser sur le champ la Princesse sa fille. Cette affaire fut conduite avec tant de secret, que Mera-Mahmud n'en fut informé qu'après la publication du mariage. Son desespoir lui fit abandonner le Royaume, pour se retirer à la Cour de Delly, où il fut bien reçu de son beau-frère, qui lui fit obtenir d'Aureng-Zeb une pension convenable à son rang (39).

Le Roi de Golkonde sentit croître, de jour en jour, son affection pour ce nouveau gendre. Cependant, il prit le parti de ne lui donner aucune part à l'administration; & ne lui procurant même aucune occasion de s'enrichir, il ordonna seulement que ses dépenses les-

(39) *Ibid.* page 540.

DERNIÈRE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE.  
SHELDON.

plus excessives fussent payées, sans qu'il eût jamais besoin de toucher lui-même aucune somme. Siud, qui avoit l'esprit pénétrant, conçut bien-tôt le dessein du Roi, & consentit, avec aussi peu d'ambition que d'avarice, à se laisser conduire. Cette politique lui attacha les Omrahs & les Gouverneurs, en leur persuadant que s'il succédoit à la Couronne, ils seroient toutpuissans sous un Roi si tranquille. Elle confirma aussi l'affection du Roi, qui le regarda comme un présent du Ciel pour le bonheur de sa vieillesse. Il continua de régner, l'espace d'onze ou douze ans, pendant lesquels Siud eut de sa femme un fils & deux filles. Enfin, lorsqu'il se crut proche de la mort, il rassembla tous les Omrahs; & nommant pour son successeur, *Sultan-Abdalla-Houfan*, (40) il leur fit jurer à tous, sur l'Alcoran, qu'ils exécuteroient sa dernière volonté.

A peine fut-il au tombeau, que sa seconde fille, femme de Mera-Mahmud, soutenue par un parti qu'elle s'étoit formé secrètement, s'empara du Palais, au nom d'un fils que son mari avoit eu d'une première femme. Mais, étant el-

(40) C'est-à-dire, qu'il fit prendre ce nom à Siud.

le-même fans enfans , son entreprise trouva peu de faveur parmi la Noblesse, qui étoit dévouée au nouveau Roi, par son inclination & par ses sermens. Les Mogols, occupés de leurs propres guerres, ne firent aucun mouvement pour s'opposer à la succession de Golkonde. Ainsi l'heureux Siud se vit porté sur le Thrône par les vœux communs de la Nation, & fut bien-tôt couronné paisiblement sous le nom qu'il avoit reçu de son beau-pere (41).

Après cette cérémonie, son premier soin fut de recompenser ceux qui avoient contribué à son élévation. Quoiqu'il eût remarqué, depuis long-temps, que Moso-Kaune & Mir-Zapher se conduisoient fort mal dans leurs emplois, il avoit tant d'obligation à leurs services, que pour son propre honneur, il étoit obligé non seulement de les conserver à la Cour, mais de leur faire même de nouvelles grâces; sans compter qu'il ne croyoit point encore son pouvoir assez établi pour les déposséder de leur autorité. Le même crédit qui l'avoit fait Roi pouvoit en élever un autre à sa place. Dans cet embarras, il

DERNIERE  
REVOLUT.  
D E  
GOLKONDR.  
SHELDON.

(41) Quoique Tavernier ait suivi de mauvais mémoires, on reconnoît, dans son récit, quelques traces de vérité, qui confirment celui de Sheldon.

DERNIERE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE.  
SHELDON;

prit le parti, pour diminuer l'excès de leur puissance, de faire entr'eux un partage égal de la faveur & de l'administration. Ils se haïssoient mortellement; & la jalousie ne pouvant manquer de leur faire chercher les moyens de se détruire, il y avoit beaucoup d'apparence que cette aversion mutuelle les rendroit moins redoutables, & donneroient peut-être, quelque jour, l'occasion de les abbatre tous deux. Mofokaune, qui étoit homme de guerre, fut créé Général des armées; & Mir-Zapher, plus propre au cabinet, fut revêtu de l'importante charge de *Duan*, qui renferme celles de Chancelier & de Thresorier..

Tous ceux qui avoient suivi le Roi, furent recompensés avec la même noblesse. Alors, ce Prince seignit d'abandonner les affaires pour se livrer au plaisir. Mais il n'en prenoit pas moins connoissance de tout ce qui se passoit dans l'Etat. Souvent, il se tenoit renfermé pour méditer & pour écrire. On a sçu depuis, que dans cette solitude, il examinoit les abus publics, & qu'il cherchoit les moyens d'y remédier. Il se formoit les regles qui devoient lui servir un jour à gouverner. Pendant ce temps-là, ses deux Ministres se dis-

putoient le merite de lui fournir les plus belles femmes , les plus agréables danseuses , & les meilleurs instrumens. Ils ne s'accordoient que dans le dessein d'entretenir sa mollesse. Mais ce qu'il avoit prévu ne tarda point à se vérifier. Ces deux hommes ne pouvant souffrir d'égalité , s'efforcèrent bien-tôt de se renverser mutuellement par des accusations. Le Duan , chargé du payement des troupes , ayant reçu de grandes plaintes contre le Général , qui re-tenoit l'argent destiné à cet usage , en informa le Roi. Ce Prince feignit également de ne le pas croire , & de ne pas s'en embarrasser. Le Duan , pour ne lui laisser aucun doute , fit arrêter le Banquier du Général , qui avoit entre ses mains tous les comptes de l'armée. Mofo-Kaune en fut si piqué , que se faisant suivre de quelques soldats , il se rendit chez le Duan , dans la résolution de le mettre en piece. Mais ce dangereux adversaire n'étoit jamais sans quelques braves , qu'il s'étoit attachés par ses libéralités. Ils le défendirent avec tant de courage , que le Roi informé sur le champ de cet attentat , eut le temps d'envoyer aux deux partis l'ordre absolu de se séparer. Le Général , dans l'emportement de sa fureur , s'ou-

DERNIERE  
REVOLUTION  
DE  
GOLKONDE.  
SMELDON.



DERNIERE  
REVOLUT.  
D'E  
GOLKONDE.  
SHELDON.

blia jusqu'à refuser d'obéir. Cependant quelques amis plus modérés, lui persuaderent enfin de se retirer. Aussi-tôt le Duan porta ses plaintes au Roi, qui, loin d'entrer dans ses ressentimens, l'appaisa par un langage flatteur, & lui promit de le reconcilier avec son ennemi. En effet, il fit dire au Général qu'il souhaitoit leur reconciliation. Mais cet esprit impétueux prit feu d'abord, & ne se rendit aux volontés du Roi, qu'après avoir accablé le Duan de reproches & d'injures. Quelque temps après, il reçut ordre de se rendre au Palais. Dans le trouble de sa conscience, qui lui reprochoit ses temerités, il balança long-temps à donner cette marque de soumission. Cependant quelques personnes, qu'il croyoit de ses amis, lui ayant représenté que la patience du Roi pour ses premières violences, étoit une preuve que ce Prince avoit plus d'affection pour lui que pour le Duan, il prit le parti d'obéir; mais à peine fut-il entré dans la Cour du Palais, qu'il fut arrêté par la Garde & jetté dans une étroite prison. Son procès fut instruit avec toutes les formalités de la Justice. Les chefs d'accusation étoient d'avoir méprisé les ordres du Roi; d'avoir attaqué à main armée, & dans le

lieu de sa résidence , un de ses principaux Ministres ; d'avoir détourné les deniers de l'Erat , & refusé aux Ambassadeurs du Grand-Mogol des sommes considérables que le Roi s'étoit engagé à payer fidèlement. Au lieu de la mort , qu'il méritoit pour tant de crimes , sa Sentence fut reduite à la confiscation de ses biens. On trouva , dans ses coffres , cinq cens mille Pagodes , qui font environ deux cens mille livres sterling. Après cet exemple de justice , le Roi fit la revue de ses troupes , paya ce qui leur étoit dû , & donna le commandement des armes à Moso-Kaune.

Le Duan ressentit une joie extrême de la disgrâce du Général. Mais se croyant en possession de toute la faveur , il se rendit bien-tôt coupable de tant d'exactions & de tyrannies , qu'il se fit détester de tous les ordres du Royaume. On annonça une Audience solennelle au *Durbar* , c'est-à-dire , au Balcon d'où les Rois de Golkonde se font voir à leurs Peuples. Tous les Grands s'y étant rendus , le Monarque , après avoir jetté les yeux autour de lui , fit signe au Duan de s'approcher , & lui tint d'abord un langage si obligeant , qu'il fit croire à tout le monde que son intention étoit de l'élever à quelque nouvelle dignité.

DERNIERE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE.  
SHELDON.

DERNIERE  
REVOLUT.  
DE  
GOLKONDE.  
SNELDON.

Il lui remit devant les yeux l'amitié qu'il avoit toujours eue pour lui, & la confiance qui l'avoit porté à lui confier l'administration de son Royaume, avec un pouvoir si peu borné, qu'il ne s'étoit réservé que le titre de Roi. Mais il prit alors un air plus sérieux, pour ajouter qu'il s'étoit malheureusement trompé dans l'opinion qu'il avoit eue de lui, puisqu'il ne s'étoit servi de cette autorité, que pour deshonorer son maître, & pour opprimer l'État. Ensuite, animant son discours, il lui représenta vivement toutes ses prévarications. La vie d'un Ministre si coupable ne méritoit pas d'être épargnée. Cependant, ajouta-t-il, en considération de ses anciens services, non seulement, il lui faisoit grace de la vie, mais il lui accordoit le gouvernement d'une Province, à condition qu'il s'y retirât sur le champ, sous peine de perdre l'un & l'autre, & qu'il ne se mêlât plus d'autres affaires que celles de son emploi. Il le congédia aussi-tôt; & loin de lui faire aucun mal, ou de permettre qu'il fût insulté, il ordonna qu'on lui rendît tous les respects qui appartenoient à son rang.

Abdalla Housan sortit alors de sa retraite, comme s'il eût commencé de ce jour à regner. Il congédia les femmes &

les danseuses qu'il avoit reçues de la main de ses Ministres. Il se livra uniquement aux affaires ; & se faisant voir souvent au Durbar , il donnoit à ses Peuples, pendant le séjour que Sheldon fit dans ses Etats, l'esperance de vivre heureux sous son regne (42).

DERNIERE  
REVOLUTÉ  
DE  
GOLKONDE  
SHELDON.

(42) Sheldon, *ubi supra*, pages 552 & précédentes.



## DESCRIPTION

DU ROYAUME  
DE PEGU.

C'EST à Daniel Sheldon qu'on doit encore cet éclaircissement, sur un pays celebre, mais dont l'intérieur est peu connu.

Situation &  
bornes du Pegu.

Il lui donne pour bornes au Nord, les Pays de Brama, de Siammon, & de Calaminham; à l'Occident, les montagnes de Pré, qui le separent du Royaume d'Arrakan, & le Golfe de Bengale, dont les côtes lui appartiennent depuis le Cap de Nigraos (43), jusqu'à la Ville de Tavay (44); à l'Orient, le Pays de Laos; au Midi, le Royaume de Siam. Mais il ajoute que ces bornes ne sont pas si constantes, qu'elles ne changent souvent par des acquisitions ou des pertes. Vers la fin du siècle précédent, un de ses Rois les étendit beaucoup. Il soumit jusqu'aux Siamois à lui payer un tribut. Mais cette gloire

(43) A seize degrés de latitude du Nord.

(44) A treize degrés.

dura peu ; & ses Successeurs ont été renfermés dans les possessions de leurs ancêtres (45).

DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.

Le Pays est arrosé de plusieurs rivières, dont la principale sort du Lac de Chiamay, & ne parcourt pas moins de quatre ou cinq cens milles jusqu'à la mer. Elle porte le nom de Pegu, comme le Royaume qu'elle arrose. La fertilité qu'elle y repand, & ses inondations regulieres l'ont fait nommer aussi le Nil Indien (46). Ses débordemens s'étendent jusqu'à trente lieues de ses bords. Ils laissent sur la terre un limon si gras, que les pâturages y deviennent excellens, & que le riz y croît dans une prodigieuse abondance.

Qualités du  
Pays.

On ne doit compter entre les Villes de Pegu, ni celle de Martaban, qui est elle-même la Capitale d'un petit Etat, quoiqu'elle ait appartenu successivement aux Royaumes de Pegu & de Siam, entre lesquels elle est située ; ni celle d'Ava, qui est la Capitale d'un Royaume du même nom, quoique la rivière qui s'y jette dans le Golfe de Bengale (47) serve de port aux Peguans, pour remonter dans une grande

(45) Mendez Pinto donne ce nom.  
no au Pegu eent quarante (47) A. vingt-un degrés  
lieues de circonference. du Nord.

(46) C'est Maffée qui lui

DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.

Tavernier  
contredit par  
Sheldon.

partie de leur Pays. Cette rivière conduit jusqu'à *Siren*, où le Roi de Pegu tient ordinairement sa Cour (48). C'est un voyage qui se fait en soixante jours, sur de grandes barques plates, avec lesquelles on surmonte sans danger les difficultés d'un grand nombre d'écueils. Les bois qui sont remplis de lions, de tigres & d'éléphants, ne permettent point de faire cette route par terre. *Siren* n'est connue que de nom, & suivant toute apparence, c'est la même Ville que tous les Voyageurs nomment Pegu, en donnant mal-à-propos à la Capitale, le nom du pays & de la rivière (49). Mais Sheldon qui avoit assez visité d'autres parties du Royaume pour en connoître le terroir & les usages, semble mériter plus de foi que Tavernier, lorsqu'il en vante les richesses, & qu'il assure qu'avant les dernières guerres des Peguans, elles égaloient celles des plus grands Princes de l'Orient. Tavernier, sans appuyer son opinion d'aucun témoignage, décide hardiment d'un pays qu'il n'avoit jamais vû, que » c'est une des » plus pauvres contrées du monde, d'où

(48) C'est une erreur commune à toutes les Relations, & qu'on a fait remar-

quer à l'occasion de Siam.  
(49) Sheldon, *ubi supra*, page 585.

« il ne vient que des rubis ; & bien  
 « moins , dit-il , qu'on ne le pourroit  
 « croire , puisque tous les ans , il n'en  
 « sort pas pour cent mille écus ( 50 ).  
 A la vérité il paroît contredire aussi-tôt  
 le jugement qu'il a porté des richesses  
 de Pegu , en reconnoissant qu'il n'en  
 sort aucun rubis qu'on n'ait fait voir  
 au Roi , & que ce Prince retient tous  
 ceux qui sont d'une valeur extraor-  
 dinaire ( 51 ).

DESCRIPT.  
 DU PEGU.  
 SHELTON.

Il se con-  
 tredit lui-même.

Sheldon rapporte avec toute la sim-  
 plicité de la bonne foi , « que ce qui  
 « augmente les richesses de ce Royau-  
 « me sont les pierres précieuses , telles  
 « que les rubis , les topazes , les sa-  
 « phirs , les améthystes , &c. qu'on y  
 « comprend sous le nom général de  
 « rubis , & qu'on ne distingue que par  
 « la couleur , en nommant un saphir ,  
 « un rubis bleu ; un améthyste , un ru-  
 « bis violet ; un topaze , un rubis jau-  
 « ne. Cependant la pierre qui porte  
 « proprement le nom de rubis est une  
 « pierre transparente , d'un rouge écla-  
 « tant , & qui dans ses extrémités , ou  
 « près de sa surface , a quelque chose du  
 « violet de l'améthyste ( 52 ). Sheldon

Rubis & au-  
 tres pierres de  
 Pegu.

(50) Tavernier , *ubi supra* , page 291.

(51) *Ibidem*.

(52) Sheldon , page 581.



DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.

ajoute que les principaux endroits, d'où les rubis se tirent, sont une montagne voisine de Cabela ou Cablan, entre Siriam & Pegu, & les montagnes qui s'étendent depuis le Pegu jusqu'au Royaume de Camboya. On distingue, dit-il, quatre sortes de rubis, le rubis, le rubacel, le balais, & le spinel. Le premier est le plus estimé. Leur forme est ordinairement ronde ou ovale, & l'on en trouve peu qui aient des angles. La valeur d'un rubis augmente à proportion de son poids, comme celle des diamans. Le poids dont les Peguans se servent pour les estimer, se nomme *Ratis*. Il est de trois grains & demi, ou de sept huitièmes de carat (53).

Il ne faut pas attendre de Sheldon, plus que des autres Voyageurs, beaucoup de lumières géographiques sur les parties intérieures du Royaume où l'on a fait voir combien il est dangereux de pénétrer dans les terres. Mais il s'est attaché soigneusement à s'instruire du

(53) Un rubis qui ne pèse qu'un ratis, se vend vingt Pagodes; celui de deux, quatre-vingt cinq Pagodes; celui de trois, cent quatre-vingt cinq; celui de quatre, quatre cents cinquante; celui de cinq, cinq cents vingt cinq; celui de six & demi, neuf cents vingt. Le Rubis qui passe ce poids, & qui est sans défaut, n'a pas de valeur fixe. Sheldon, page 580.

caractere des Habitans & de leurs usages. Les Peguans sont plus corrompus dans leurs mœurs, qu'aucun autre peuple qu'il ait vû dans les Indes. Leurs femmes semblent avoir renoncé à la modestie naturelle. Elles sont presque nues, ou du-moins leur unique vêtement est à la ceinture, & consiste dans une étoffe si claire & si négligemment attachée, que souvent elle ne dérober rien à la vûe. Elles donnerent pour excuse à Sheldon, que cet usage leur venoit d'une ancienne Reine du Pays, qui pour empêcher que les hommes ne tombassent dans de plus grands désordres, avoit ordonné que les femmes de la Nation parussent toujours dans un état capable d'irriter leurs desirs (54).

DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.  
Corrupti-  
on extraordi-  
naire des Pe-  
guans.

(54) Linschot confirme ce récit & le détail suivant. Il ajoute que les Nobles du pays font tenir leur place par un autre homme, pendant la première nuit de leur mariage, & que le Roi même suit cet usage. La coutume, dit-il, d'aucuns de ce Royaume, est de porter, entre leurs parties naturelles, entre la peau & la chair, une petite sonnette de la grosseur d'une noix, laquelle rend un son fort doux, & sert à les retenuir du péché contre nature, auquel ils sont fort enclins. Quelques-uns ont de maniere de cou- dre la Vergogne des petites filles, n'y laissant qu'un petit passage pour les nécessités de nature, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues en âge de maturité. Alors l'époux fait découdre la sienne, & en tels cas usent d'oigemens propres à la guérison de la plaie; ce que j'ai tenu au commencement pour fable; mais j'en ai été informé, tant par les Portugais con-

DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.

Un Peguan qui veut se marier , est obligé d'acheter sa femme & de payer sa dot à ses parens. Si le dégoût succede au mariage , il est libre de la renvoyer dans sa famille. Les femmes ne jouissent pas moins de la liberté d'abandonner leurs maris , en leur restituant ce qu'ils ont donné pour les obtenir. Il est difficile aux Etrangers qui font quelque séjour dans le Pays , de résister à ces exemples de corruption. Les peres s'empressent de leur offrir leurs filles , & conviennent d'un prix qui se règle par la durée du commerce. Lorsqu'ils sont prêts à partir , les filles retournent à la maison paternelle , & n'en ont pas moins de facilité à se procurer un mari. Si l'Etranger , revenant dans le pays , trouve la fille qu'il avoit louée , au pouvoir d'un autre homme , il est libre de la redemander au mari , qui la lui rend pour le temps de son séjour , & qui la reprend à son départ (55).

Malpro-  
preté des mai-  
sons & des  
Habitans.

Les maisons des Peguans sont d'une malpropreté qui paroît sans exemple en Asie. Ils ne font pas difficulté d'habiter dans une même chambre avec leurs porcs ; & la plupart sentent si mauvais ,

» versans en ces lieux , que » d'Amsterdam , de 1638 ,  
» par les propres naturels » page 31.  
» du pays , qui me l'ont » (55) Sheldon , p. 591.  
» payé. *Linschot* , Edition

qu'on

qu'on ne sçauroit en approcher sans avoir l'odorat blessé (56). Leur couleur est basanée, mais la plupart sont d'assez belle taille.

DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.

Ils admettent deux principes, comme les Manichéens ; l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal. Suivant cette Doctrine, ils rendent, à l'un & à l'autre, un culte peu différent. C'est même au mauvais principe que leurs premières invocations s'adressent dans leurs maladies, & dans les disgraces qui leur arrivent. Ils lui font des vœux, dont ils s'acquittent avec une fidélité scrupuleuse, aussi-tôt qu'ils croient en avoir obtenu l'effet. Un Prêtre, qui s'attribue la connoissance de ce qui peut être agréable à cet esprit, sert à diriger leur superstition. Ils commencent par un grand festin, qui est accompagné de danses & de musique. Ensuite, quelques-uns courent le matin par les rues, portant du riz dans une main, & dans l'autre un flambeau. Ils crient de toute leur force, qu'ils cherchent le mauvais esprit, pour lui offrir sa nourriture ; afin qu'il ne leur nuise point pendant

Religion du  
Pegu.

(56) Ceux du pays de Pegu ressemblent aux Chinois, excepté par la couleur, étant plus noirs que les Chinois, & plus b'ance que les Bengalois. *Linschots* ubi suprà.

DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.

le jour. D'autres jettent, par-dessus leurs épaules, quelques alimens qu'ils lui consacrent. La crainte qu'ils ont de son pouvoir est si continuelle & si vive, que s'ils voyent un homme masqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques d'une extrême agitation, dans l'idée que c'est ce redoutable maître qui sort de l'enfer pour les tourmenter. Dans la Ville de Tavay, l'usage des Habitans est de remplir leurs maisons de vivres au commencement de l'année, & de les y laisser exposés pendant trois mois, pour engager leur tyran, par ce soin de le nourrir, à leur accorder du repos pendant le reste de l'année (57).

Talapoins  
du Pegu.

Quoique tous les Prêtres du Pays soient de cette secte, on y voit un ordre de Religieux, qui portent comme à Siam le nom de Talapoins, & qui descendent apparemment des Talapoins Siamois. Ils sont respectés du peuple; mais en vain font-ils la guerre à des superstitions, auxquelles rien n'est plus opposé que leurs principes. Ils ne vivent que d'aumônes. La vénération qu'on a pour eux est portée si loin, qu'on se fait honneur de boire de l'eau dans laquelle ils ont lavé leurs mains, Ils marchent par les rues, avec beaucoup de

gravité, vêtus de longues robes, qu'ils tiennent serrées par une ceinture de cuir, large de quatre doigts, à laquelle pend une bourse dans laquelle ils mettent les aumônes qu'ils reçoivent. Leur habitation est au milieu des bois, dans une sorte de cages, qu'ils se font construire au sommet des arbres : mais cette pratique n'est fondée que sur la crainte des tigres, dont le Royaume est rempli. A chaque nouvelle Lune, ils vont prêcher dans les Villes. Ils y assemblent le Peuple au son d'une cloche ou d'un bafsin. Leurs discours roulent sur quelque précepte de la Loi naturelle, dont ils croient que l'observation suffit pour mériter des récompenses dans une autre vie, de quelque extravagance que soient les opinions speculatives auxquelles on est attaché. Ces principes ont du-moins l'avantage de les rendre charitables pour les Etrangers, & de leur faire regarder sans chagrin la conversion de ceux qui embrassent le Christianisme. Quand ils meurent, leurs funérailles se font aux dépens du Peuple, qui dresse un bucher des bois les plus précieux, pour brûler leur corps. Leurs cendres sont jettées dans la rivière ; mais leurs os demeurent enterrés au pied de l'arbre qu'ils ont habité

DESCRIPT.  
DU PEGU-  
SHELDON.

DESCRIPT.  
DU PEGU.  
SHELDON.

CONTRADI-  
CTION de la  
DOCTRINE des  
Peguans.

pendant leur vie (58).

Outre la Doctrine du Manichéisme, les Peguans ont d'autres dogmes, qui paroissent la détruire. Ils admettent, par exemple, une succession éternelle de mondes, sans création, avec un grand nombre de dieux pour les gouverner. Ils ont une si haute opinion de la sainteté des crocodiles, qu'ils regardent comme un bonheur d'être dévorés par ces animaux (59). Les singes n'ont pas moins de part à leur veneration.

Cinq Fêtes  
solemnelles,  
qui font tout  
le culte Reli-  
gieux du Pe-  
gu.

Sheldon ne donne point de Temples aux Peguans, ni de culte regulier; ce qui doit faire juger qu'un celebre Voyageur a compté mal-à-propos (60) l'Isle de Mounay, entre les dépendances du Pegu. Ils n'ont, pendant l'année, dit Sheldon, que cinq Fêtes solemnelles, auxquelles ils donnent le nom général de *Sapens*, mais qui ont chacune leur nom particulier. La premiere, qu'ils nomment *Giachie*, se celebre à six mil-

(58) *Ibid.* page 594.

(59) *Ibid.* page 596.

(60) Cette Isle, qui est voisine du Cap de Nigraes, & que Pinto fait regarder comme un Sanctuaire de Religion, par la multitude de ses Prêtres & de ses Temples, devoit appartenir alors au Royaume de Mattaban, dont le Roi de

Brama fit la conquête; puisque, suivant Pinto même, le chef des Prêtres ou des Raulins de l'Isle, residoit à la Cour du malheureux Chambayna. Voy. ci-dessus la Relation de Pinto. Balbi & Mandello parlent d'une Mosquée au Pegu.

les de la Capitale, & toute la Cour y assiste avec beaucoup de pompe & de magnificence. La seconde, nommée *Catena-Giaimo*, a pour theatre la Capitale même, où les principaux Habitans dressent des pyramides, de différentes formes, au-tour desquelles ils mettent pendant la nuit des flambeaux & des bougies, pour éclairer ceux qui vont rendre leurs adorations à la grande Idole. La troisieme, qui se nomme *Segienou*, se fait à l'honneur d'une autre Idole, sous les yeux du Roi, de la Reine, & de leurs enfans, qui doivent y assister dans des chars magnifiques. La quatrieme, à laquelle on donne le nom de *Daiche*, est la fête de l'eau. Elle consiste dans le plaisir que toute la Nation, sans excepter le Roi & la Noblesse, prend à se jeter de l'eau, dans les rues & dans les Places publiques. On ne quitte point alors sa maison, sans être sûr d'y revenir entierement mouillé. Enfin la cinquieme, qu'on appelle *Denon*, ne se celebre que sur la riviere. C'est une course de Barques, qui reçoit beaucoup d'éclat de la présence du Roi & de toute la Cour. Le premier prix de la vitesse est un statue d'or; & le second, une statue d'argent : tous

DESCRIPT.  
DU PÉGU  
SHELDON



DESCRIPT.  
DE PEGU.  
SHELDON.

les autres concurrens sont exposés à la raillerie des Spectateurs (61).

(61) Sheldon, *ubi supra*, étendu si loin leurs observations; mais, dans tout ce qu'ils rapportent du même pays, ils s'accordent avec Sheldon.



## V O Y A G E

DE NICOLAS GRAAF,

S U R L E G A N G E.

**D**E plusieurs courses, dont ce voyage-<sup>INTRODUCT.</sup>  
 geur Hollandois a publié différens  
 Journaux, on a déjà détaché ses obser-  
 vations sur Batavia, qui en font l'arti-  
 cle le plus utile & le plus curieux (62).  
 Son troisieme Voyage ne merite pas  
 moins le rang qu'il va prendre dans ce  
 Recueil. Mais tous les autres ne con-  
 tiennent que des noms & des événe-  
 mens mille fois repetés, avec si peu  
 d'ordre, & dans un style si sec, qu'ils  
 n'offrent pas plus d'agrément que d'u-  
 tilité. Cependant le premier commence  
 par un détail assez instructif sur la dis-  
 cipline des Vaisseaux Hollandois, qui  
 peut servir ici d'Introduction (63).

Avant le départ, on fait un revûe  
 générale des équipages, & chacun re-  
 çoit d'avance deux mois de ses gages,  
<sup>Ordre qui s'observe dans les en-  
 barquemens & sur les vais-  
 seaux Hollan-  
 dois.</sup>

(62) Dans la description  
 de Batavia, Tome 32 de  
 ce Recueil.

(63) Imprimés à Amster-  
 dam, chez Frederic Ber-  
 nard, 1719, in-12.

GRAAF.  
Introduction.

quoiqu'ils ne commencent à courir que du jour où l'on a passé les Balises (64), c'est-à-dire, lorsqu'on a fait une lieue en mer. De ce jour, la Compagnie est obligée de satisfaire à l'engagement, & de laisser aux engagés les deux mois de gages, soit que la navigation soit continuée ou qu'elle soit suspendue. Il arrive souvent qu'on est forcé de rentrer dans le Port & de s'y arrêter long temps, par l'obstination des vents, qui ne cessent point d'être contraires, par l'arrivée de l'Hyver, qui amène les glaces, ou par d'autres accidens. On congédie quelquefois les équipages, pour éviter les frais; mais les gages, qu'ils ont reçus pour deux mois, ne peuvent leur être ôtés.

Deux ou trois jours après le départ, la Compagnie fait distribuer, par tête, cinq fromages de Hollande. Tout l'équipage d'un Vaisseau, à l'exception des passagers & de ceux qui sont exempts du service, doit se rendre sur le tillac, pour être divisé en deux quartiers, qui se nommoient, du temps de Graaf, le quartier du Prince, & celui du Comte Maurice. On leur assigne leur département & leurs fonctions. Les noms,

(64) Ce sont des tonneaux qui flottent sur l'eau, pour marquer les sables à la sortie du Texel.

écrits en deux colonnes, sont affichés au mât d'artimon ou de poupe, avec l'ordre des emplois, le quartier de chacun, & l'heure de la garde, qui se nomme le quart. Le quartier du Prince a le premier quart. Le second appartient à celui du Comte. C'est le Prévôt du Vaisseau, qui appelle à cette fonction. Elle dure quatre heures. On appelle au quart, près du grand mât, & le châtiement est rigoureux pour ceux qui s'y présentent dans l'ivresse. Les sables sont d'une demi-heure, & toujours exposés à la vue de l'équipage. Lorsque le premier est écoulé, on donne un coup de cloche; deux coups, après l'écoulement du second; & de suite en augmentant, jusqu'au huitième, qui acheve les quatre heures. Alors, le second quartier vient relever l'autre.

Les soldats qui vont aux Indes sont exempts du quart sur le grand mât. Au retour, ils y sont obligés comme les Matelots, s'ils ne se rachètent de cette fatigue en payant quinze ou vingt risdales. Lorsque les malades sont en grand nombre sur un bord, on distribue les plus sains, & le tour du quart revient plus souvent. La négligence, dans cette importante fonction est punie de cent coups de corde. Celui qui

GRAAF.  
Introduction.

manque de se rendre soir & matin à la prière, perd sa ration d'eau-de-vie ou de vin. La prière est suivie du chant d'un Pseaume; & la Compagnie fait présent, pour ce pieux exercice, à chaque personne de l'équipage, d'un livre de Pseaume en langue Hollandoise (65).

Il est défendu, sous peine d'un châ-timent exemplaire, de fumer la nuit; parce que dans l'obscurité le feu peut prendre aisément au branle d'un matelot. Pendant le jour, on entretient, sur le tillac, autour d'un poteau, dix ou douze brasses de meche, dont les équipages se servent pour allumer leur pipe.

On fait, chaque jour, trois repas; le premier, après la prière du matin; & l'on y distribue, à chaque Matelot, une petite mesure d'eau-de-vie, de la grandeur d'un verre commun. Le Samedi, chacun reçoit cinq livres de biscuit, une petite mesure d'huile d'olive, deux petites mesures de vinaigre, & demi-livre de beurre. C'est l'unique provision qu'on accorde d'un Samedi à l'autre: mais dans cet espace, on donne, à trois repas, de la viande & du lard. Cette viande, qui le plus souvent est fort salée, n'est pas une nourriture

délicate ; & diminue d'un tiers en cuisant. Pendant qu'on est sur les côtes de Hollande , on boit de la biere ; ou plutôt , on en boit aussi long-temps qu'elle dure. Ensuite , on reçoit , chaque jour , un pot d'eau , qui suffit ordinairement pour un homme. Mais lorsqu'on approche des Indes , ou lorsqu'on est commandé pour quelque établissement éloigné , cette portion diminue par degrés ; & souvent l'eau devient si rare & si nécessaire , qu'un matelot perdrait plus volontiers cent florins que sa ration (66).

GRAAF.  
Introduction.

La Justice des Hollandois est d'une extrême rigueur en mer. Comme le couteau est l'arme favorite de cette Nation , un Matelot , qui s'en est servi contre un autre , est condamné à tenir la main contre le mât , auquel on l'attache en le perçant d'un couteau dans la chair des doigts ; ou même dans la paume , si le crime est considérable. Ensuite , on lui laisse le soin d'arracher lui-même sa main du mât. Celui qui frappe un Officier reçoit trois fois la calle , si l'on est en mer , & perd la main , si le crime s'est commis à terre. La calle expose beaucoup la vie d'un criminel , lorsqu'il touche de la tête à

G R A A F.  
Introduction.

la quille du Vaisseau, ou lorsqu'il ren-  
contre quelque ferrement. On attache  
quelques pierres pesantes à  
ses pieds. On lui lie au bras une épon-  
ge imbibée d'huile, qui sert à conser-  
ver sa respiration. Comme on sçait à  
combien de pieds le Vaisseau nage, on  
le plonge, trois fois de suite, un peu  
au-delà de cette profondeur; &, par  
le jeu des cordes, on le fait remonter  
autant de fois de l'autre côté (67).

Le jeu est severement défendu, à la  
la reserve de celui des Dames, qu'on  
permet pendant le jour : mais il n'y a  
point d'indulgence pour les dés & les  
cartes. En faisant voile aux Indes, on  
exerce regulierement les soldats au  
maniment des armes. Les Flottes Hol-  
landoises partent trois fois dans le cours  
de l'année, & c'est vers le temps de  
leur départ que se font les enrollemens.  
Un soldat, qui arrive à Batavia, est li-  
bre de renoncer à son premier engage-  
ment, pour en former un nouveau,  
qui consiste à servir dix ans dans les  
autres colonies Hollandoises. Mais cette  
condition est peu differente de l'autre;  
car celui qui l'embrasse n'a pas la liberté  
d'exercer le commerce, ni de choisir le  
lieu qui convient à son inclination. Il

est envoyé aux Moluques , ou dans quelque Fort , dont l'air n'est pas plus sain : & s'il en sort sans congé , le moindre châtimement qui le menace est la perte de son bien. L'engagement au service de la Compagnie dure cinq ans. Ceux qui sont obligés de servir en mer ont plus de peine & moins de considération ; mais ils y trouvent d'ailleurs plus d'avantage. Il arrive rarement qu'on s'élève à quelque poste, sans un talent extraordinaire , tel que d'écrire parfaitement , ou d'exceller dans quelque partie du commerce , ou de s'être fait des amis puissans. Ces difficultés doivent peu surprendre , s'il est vrai , comme Graaf le fait observer , qu'il se présente aux Hollandois , pour les Indes , trois fois plus de soldats qu'ils n'en ont besoin , & qu'ils se réduisent souvent au choix de ceux qui apportent les meilleures recommandations. Avec quelques bonnes qualités qu'on entre à leur service , on n'a point d'autre parti à se promettre que celui de soldat , à quatre Risdales par mois & la nourriture , qui est également mauvaise à bord & dans les garnisons. Elle consiste en trente livres de riz crud , qui tiennent lieu de pain de munition , avec douze sous & demi en argent. La moitié des gages

GRAAF.  
Introduction.



GRAAF.  
Introduction.

est payée deux fois l'année, non en especes courantes, mais en hardes ou en marchandises, qu'on passe assez haut. L'autre moitié court, & ne se paye qu'à la fin du service, c'est-à-dire, après le retour en Hollande (68). Les Forts où la Compagnie entretient des troupes, sont si mal sains, à l'exception de la Côte de Coromandel, Batavia, & quelques autres lieux, que l'ennui d'un si triste séjour, joint au chagrin de se voir négligés, jette quelquefois les meilleurs Sujets dans un affreux desespoir.

GRAAF.  
1668.  
Départ de  
l'Auteur. Son  
arrivée à Ba-  
tavia, d'où il  
passe au Ben-  
gale.

Graaf ne représente tous ces maux que pour les plaindre; car la qualité de Chirurgien est un mérite si recherché sur les Vaisseaux & dans tous les établissemens des Indes, qu'en attirant des caresses & des distinctions, elle conduit souvent à la fortune ceux qui joignent un peu de conduite à beaucoup d'habileté. L'auteur fait souvent remarquer qu'il jouissoit heureusement de ces deux avantages. Il s'engagea, pour la troisième fois, au service de la Compagnie de Hollande en 1668, sur le *Jeune-Prince*, Vaisseau qui appartenoit à la Chambre de Hoorn, & qui partit du Texel le 14 de Décembre. Sa navigation, jus-

(68) Premier Voyage de Graaf, pages 7 & précédentes.

qu'à Batavia , n'eut rien de plus remarquable que la mort de son fils , que tous ses soins ne purent guerir d'une fièvre chaude , & qui ne reçut pas d'autre sépulture que celle qui est en usage sur mer ; spectacle assez triste pour un pere , quoiqu'avec un peu de réflexion il doive lui paroître égal que son fils serve de pâture aux vers ou aux poissons (69).

En arrivant à Batavia , il fut témoin d'une cérémonie , qui fait honneur au bon ordre que la Compagnie entretient dans ses Etablissements. Toute la Bourgeoisie de Batavia , les Officiers & les Troupes , les Capitaines , Pilotes , Ecrivains , Consolateurs , Chirurgiens des Vaisseaux qui étoient à la rade , enfin tous les Européens de la Colonie Hollandoise , passerent en revue sur l'esplanade du Château , devant le Général & les Conseillers des Indes. Graaf n'ajoute point à quoi montoit ce dénombrement. Il fut bien-tôt nommé entre ceux qui devoient faire le voyage de Bengale. Dans cette route , il visita quelques ports Hollandois de l'Isle de Ceylan , & le Fort de Paliacate , sur la Côte de Coromandel , d'où s'étant rendu près d'*Isle-de-Gale* , à l'embouchure du

---

GRAAF.  
1662.

---

1669.  
Revue générale à Batavia.

GRAAF.  
1669.

Gange, & remontant ce fameux fleuve, quoique le courant y soit très rapide, il mouilla heureusement, le 9 d'Octobre, devant le Comptoir Hollandois d'Ougly (70).

Accès de piété  
du Grand-Mogol.

Pendant quelques mois qu'il y employa dans l'exercice de sa profession, un accès de zèle pour le Mahometisme porta le Grand-Mogol à faire publier, dans toute cette contrée, des ordres severes contre l'idolatrie. Les Pagodes furent murées. On diminua les taxes des Mahometans, & celles des Payens furent augmentées. En même-temps ce Prince envoya de grosses aumônes à la Mecque, & dépêcha d'autres ordres pour abolir tous les lieux publics de débauche. Mais Graaf observe que menant lui-même une vie fort déréglée dans son Palais, son exemple eut plus de force pour soutenir le regne du vice, que ses Edits pour établir celui de la vertu.

Comptoir  
d'Ougly, d'où  
Graaf se rend  
à Cassambar.

Les environs d'Ougly offrent un pays fort agreable, qui peut être comparé aux meilleurs cantons de l'Asie, pour la fertilité. Graaf en partit le 9 de Juin, par l'ordre du Directeur, pour se rendre au Comptoir de Cassambar. En remontant le Gange, il passa devant plu-

fleurs Bourgs , tels que *Nata* , *Trippina* , *Amboa* , *Nédia* , *Lallamatti* & *Sedebat*. GRAAF.  
1669.

Le 14 , étant arrivé à *Cassambar* , il fut obligé , par un nouvel ordre , de remonter jusqu'à *Patna* , pour travailler à la guérison du Directeur *Jacob Sanderus* , qui étoit depuis long-temps accablé de maladies. Mais comme les ralen-  
Commission  
qu'il reçoit  
sur le Gange.  
 s ne se bor- noient point à la Chirurgie , on le chargea de lever les plans des Châteaux , des Villes & des Palais les plus considérables qui se présente- roient sur sa route. Le Directeur de *Cassambar* , pour favoriser cette entre- prise en le traitant avec distinction , lui fit équiper une barque légère , dans la- quelle on dressa , pour son logement , une tente fort commode. On lui don- na douze rameurs , deux valets , un cui- sinier , un interprète ; & pour écrivain , un jeune homme de dix-huit ans , nom- mé *Corneille Van-Vosterhof* , qui de- voit demeurer à *Patna* (71).

Ces préparatifs retardèrent son dé-  
Ville de  
Moxedabat.  
 part jusqu'au 10 de Septembre. Les premiers jours de sa navigation ne lui offrirent que de méchans villages. Mais ses yeux furent plus satisfaits en arrivant à *Moxedabat* , Ville assez grande , que le commerce a fort embellie. Elle est

(71) Graaf , page 46.

GRAAF.  
1669.

sans murailles; mais on y voit une belle Place, qui sert de marché, avec des arcades soutenues par des colonnes. La maison du Gouverneur est distinguée par la beauté de ses édifices, & par un jardin fort agréable, au bord du petit Gange, qui est une branche du grand. Moxedabat est d'ailleurs une Ville bien peuplée, dont les Habitans font un grand commerce de soie & de toutes sortes d'étoffes (72).

Les bords du Gange continuerent d'offrir, à Graaf, quelques Bourgs & plusieurs Villages, jusqu'à Ragi-Mohol, Ville également considérable par sa grandeur & par l'abondance de ses marchandises. En descendant sur la rive, il fut conduit à la Cour de Kappado Moselem, qui avoit toujours marqué beaucoup d'affection pour les Hollandois, & qui ne fit pas difficulté de lui accorder la permission qu'il demanda de dessiner la Ville & le Palais du Prince *Cha-Soufa*.

Description  
de Ragi-Mo-  
hol.

Ragi-Mohol & ses fortifications s'étendent sur le bord du Gange (73), qui est fort large dans ce lieu, & qui se partageant en plusieurs bras, forme

(72) *Ibidem*.

(73) L'Auteur ne marque pas sur quelle rive. On doit regretter aussi que

dans un Voyage si intéressant il n'ait pas observé les distances.

autant de petites rivières. La Ville a plusieurs édifices remarquables , tels que des Mosquées pour les Mahométans , des Pagodes pour les Idolâtres , un grand marché fort bien bâti ; & du côté du Gange , un beau Palais avec un corps de logis pour les femmes. A l'extrémité de la Ville , vers la montagne , on voit les mafures de l'ancien Châteaueu , & les debris de l'ancienne Ville. C'est à Ragi-Mohol qu'on raffine l'argent de Bengale , & qu'on frappe les roupies. Les Hollandois ont obtenu la liberté d'y établir un Comptoir , mais peu confiderable , derriere lequel font situés le Palais & les jardins du Prince Cha-Soufa , frere d'Aurengzeb , qui occupoit alors le Thrône de l'Indouftan , & plusieurs autres édifices dont la plupart ont été ruinés par les guerres. Graaf deflina le Palais du Prince dans toute fon étendue , c'est-à-dire , avec fes bâtimens & fes jardins. On en donne la figure d'après lui (74).

GRAAF.  
1669.

Graaf def-  
fine le Palais  
de Cha-Sou-  
fa , frere du  
Grand-Mon-  
gol.

(74) On place ici l'explication des renvois , qui chargeroient trop la figure.

A. Bâtiment au mur de derriere , où font les pompes & le refervoir , d'où l'eau coule pour les jets d'eau.

B. Tour octogone , sur laquelle le Prince monte lorsqu'il fait combattre les éléphans.

C. Bain à trois tours , qui ne sert qu'à l'usage du Prince.

D. Grandes Salles avec leurs fontaines , joignant

GRAAF.

1669.

Jardins du  
même Palais.

La forme générale du jardin est pres-  
qu'un carré parfait. Deux des côtés  
donnent sur la rivière, & les autres sur  
la campagne. La longueur de chaque  
côté est d'environ cinq cens pas. Tout  
l'espace est entouré d'un grand mur,  
orné de plusieurs petites tours, d'une  
architecture agréable. Il est divisé en  
cinq grandes parties, par des murailles  
fort hautes & fort épaisses. Chaque par-  
tie a ses bâtimens, qui renferment di-  
verses chambres, avec des voutes &  
des arcades d'un assez beau travail, les  
unes peintes & dorées, les autres char-  
gées de sculpture, toutes soutenues par  
de grosses colonnes rondes ou octogo-  
nes, dont les unes sont de bois, & les  
autres de pierre ou de cuivre. Chaque  
jardin a ses fontaines, où l'eau coule  
par divers tuyaux, qui se croisent avec  
d'art. Elles sont de marbre & d'albâtre,  
ou de pierre bleue & blanche, & la

le mur du milieu.

E. Salle du Sallam, c'est-à-dire, grande piece où le Prince donne audience.

F. Appartement des femmes, qui est du côté de la Ville & du Comptoir Hollandois.

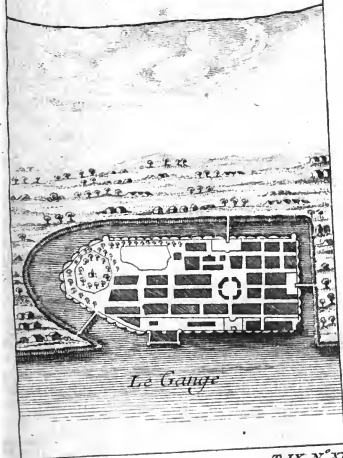
G. Grands espaces plan-  
tés d'arbres, & ornés de  
Cabinets repandus dans les  
intervalles.

H. Grand vivier, où  
l'on descend par quatre  
degrés de pierre.

I. Réservoirs d'où par-  
tent les tuyaux qui se croi-  
sent, & portent l'eau dans  
toutes les parties du Jardin.

K. Jardin du milieu, qui  
est plus haut de dix pieds  
que les autres, vouté  
par-dessous, & plein de  
tuyaux.

PLAN DE LA VILLE  
DE MONGHER



T. LX. N.° XI.





plupart ornées de figures d'animaux en marbre ou en bronze. En un mot, ce jardin est une des merveilles du Pays, & seroit admiré dans tout autre lieu (75).

GRAAF.  
1669.

Après avoir employé huit jours à visiter la Ville & le Palais, Graaf rentra dans sa barque, qui le conduisit à la pointe de *Borregangel*, ainsi nommée, parce qu'elle est la première pointe d'une montagne qui s'avance dans le grand Gange. Elle est couverte d'arbres, au-dessus desquels on trouve un petit village, avec un catavanferas pour les Voyageurs.

Pointe de  
*Borregangel*.

Au-dessus de *Borregangel*, l'Auteur passa devant plusieurs villages; entre lesquels on lui fit distinguer *Gingiparsaat*, renommé par la multitude de ses Forgerons & de ses Charpentiers. On y construit plusieurs de bâtimens pour la navigation. Il eut ensuite la vûe de diverses places, telles que *Rampour*, *Thiena*, *Jagarnatpour*, *Siabatpour*, *Katjoka*, & *Goërassi*, après lesquelles il arriva devant la seconde pointe, qui se nomme *Panthi*, & qui s'allonge, comme la première, jusqu'au bord du Gange. On découvre, sur la pointe de *Panthi* & sur le haut de la montagne, un tombeau Mahometan, entouré d'un

*Gingiparsaat*.

Pointe de  
*Panthi*.

GRAAF.  
1669.

mur, & un petit village accompagné de quelques jardins. Au pied, sur le bord même de la rivière, on voit un grand Tamarin qu'on a pris soin d'environner d'un ouvrage de maçonnerie, & qui a de loin l'apparence d'un bastion. L'autre côté du Gange offre un village nommé *Laigola*, & les ruines d'un ancien jardin.

Pointe de  
Patrigatti.

En continuant de remonter, Graaf vit encore, sur les deux rives, quelques bourgs & quelques villages, jusqu'à *Patrigatti*, qui est la troisième pointe de la montagne. Cette pointe n'est qu'un roc escarpé, qui descend du sommet de la montagne jusques dans la rivière. Sur le bas, on a trouvé l'art de bâtir une mosquée, qui est envi-

Autres des  
Fakkirs.

ronnée d'une muraille blanche. A peu de distance, on voit quelques arbres, au-dessous desquels les Idolâtres ont construit une Pagode, qui sert de retraite à quelques Fakkirs. Graaf ne put résister à la curiosité de visiter plusieurs rochers de différentes grandeurs, sur lesquels il fut surpris de voir diverses figures, & des caractères qu'il lui fut impossible de lire. Il observa, dans la montagne, quantité de cavernes, ou de souterrains, qui la traversent. Quelques-unes étoient habitées par des Fak-

kirs. Il en vit un qui demouroit seul, dans un de ces antres, où il prioit dévotement, en offrant quelques fleurs qu'il arrosoit d'eau & murmurant quelques paroles. Tous les effort de Graaf & de ses gens ne purent troubler sa priere, ni lui faire rompre le silence dont il faisoit peut-être un point de sa Religion (76).

GRAAF.  
1669.

Plus loin, mais avec aussi peu d'attention à marquer les distances, l'Auteur parvint à la quatrième pointe, qui se nomme *Jangira*, ou *Gehanguir*, & qui a beaucoup de ressemblance avec les précédentes. Elle a vers le bas, quelques habitations, avec des jardins; & presque au sommet une mosquée. De l'autre côté, on apperçoit quelques pauvres cabanes. Mais ce que cette pointe a de plus remarquable, c'est un grand rocher, éloigné du rivage d'environ quatre cens pas, qui forme un demi-cercle, de six cens pas de diametre par le bas, & de deux mille par le haut. Du côté qui regarde la riviere, il est tout-à-fait escarpé, & veritablement inaccessible; mais en dedans, au contraire, il est assez uni. L'Auteur le compare à la montagne de Gibraltar, qu'il avoit vûe dans sa jeunesse. Sur ce rocher,

Quatrième  
pointe du  
Gange.

GRAAF.  
1669.

Gorgate ,  
ancien Palais  
de Gehanguir.

on voit à soixante pas de hauteur , une Pagode entourée d'un mur , à laquelle on monte par quelques degrés. Le sommet contient quelques habitations de Pelerins. Entre la pointe de Jangira & le rocher , passe un ruisseau dont le cours est si rapide , sur-tout lorsqu'il est enflé par des pluies , qu'on ne le traverse pas sans danger. De ce lieu , Graaf prit plaisir à faire le chemin à pied jusqu'à Gorgate. C'est une promenade agréable. Il visita les ruines d'un ancien Palais de Gehanguir , bisayeul d'Aurengzeb , dont la quatrième pointe du Gange a tiré son nom. Cet édifice , quoiqu'à demi détruit par les guerres civiles , conserve encore dans ses murs , dans ses arcades & ses colonnes , un reste de grandeur qui excite de l'admiration. Gorgate est un assez grand village , à deux lieues de Jangira. On y passe un pont de pierre de huit arches , défendu aux deux bouts par une tour octogone. Ce pont , qui n'a pas moins de trois cens pas de long , passe pour l'ouvrage du fameux Tamerlan , & porte en effet de grandes marques d'antiquité. Graaf étant retourné à sa barque , passa devant les villages de Katrai , Golle , Killoupar , Haelpour , Manci , Hermincora , & découvrit ensuite une grande

grande Ville qui se nomme *Mongher*.

En approchant de cette Place, la beauté de ses murs qui sont de pierre blanche, ses châteaux, ses mosquées, & les autres édifices qu'on apperçoit de la rivière, lui en firent prendre une si haute idée, qu'il entreprit de la visiter. Il descendit avec son Ecrivain & ses deux valets, pour faire le tour des fossés. *Mongher* a presque la forme d'un arc, dont le Gange paroît la corde. *Graaf* compta ses pas, en faisant le tour de la Ville, depuis une pointe de l'arc jusqu'à l'autre. Il en trouva douze mille cinq cens. La fidélité qu'il devoit aux ordres du Directeur de *Cassambar* lui fit écrire cette observation sur un papier. Il y joignit le nombre des portes & des petites tours, qu'il avoit comptées avec le même soin, leur distance entr'elles, & tout ce qui lui avoit paru mériter de l'attention. Mais quelque précaution qu'il eût observée, il n'avoit pu se dérober à la vue des gardes d'une grande porte qui regarde les terres. Ils le suivirent. Ils l'arrêtèrent. Sa barque, qui étoit à quelque distance de la Ville, fut arrêtée aussi par quelques soldats.

Il fut mené au Gouverneur, dont le Palais n'étoit pas éloigné de la même

*GRAAF.*  
1669.  
Graaf arrive  
à *Mongher* &  
veut observer  
cette Ville.

Il est arrêté  
& conduit au  
Gouverneur.

GRAAF.  
1669.

Comment il  
est interrogé.

porte, & donnoit sur une piece d'eau assez spacieuse, proche de la grande mosquée. Cet édifice avoit quinze tours. Le Gouverneur nommé *Misa Mahamet*, More de haute taille & d'un air imposant, étoit au milieu de ses Conseillers, vêtu magnifiquement, assis sous un fort beau dais & sur des tapis très riches. Il avoit près de lui deux boetes, l'une pour le tabac, & l'autre pour le betel. Après avoir regardé les deux Hollandois d'un air severe, il leur ordonna de s'asseoir au-delà des tapis. Il continua de les regarder assez longtemps. Enfin il leur demanda d'un ton fort rude, de quelle Nation ils étoient, d'où ils venoient, & dans quelle vûe ils s'étoient approchés de la Ville. Ils répondirent qu'ils étoient Hollandois; que leurs maîtres les envoyoient à Patna, & qu'ils avoient quitté leur barque pour acheter quelques provisions dans Mongher. Mais pourquoi vous a-t-on vus faire le tour de nos murs, reprit le fier Indien, & porter si soigneusement les yeux sur nos bastions & sur nos portes? Quel est votre dessein? Qu'avez-vous écrit sur un papier? En même temps, il leur donna ordre de lui remettre ce qu'ils avoient écrit. Mais, avec autant d'adresse que de

prudence, Graaf cacha dans son sein le papier qui contenoit ses remarques, & présenta au Gouverneur un écrit dont il n'avoit rien à redouter. On ne laissa pas de le fouiller, & de tirer de ses poches, un compas & un quart de cercle. Cependant, après avoir considéré fort attentivement ces deux pieces, ils les lui rendirent, sans comprendre ce que c'étoit, ni quel pouvoit être leur usage. Alors, il leur demanda la permission de retourner à sa barque, & de continuer son voyage à Patna. Mais on lui répondit qu'il falloit passer la nuit à Mongher, & qu'ils la passeroient en lieu de sûreté, eux & leur barque. La fin du jour ayant fait separer le conseil, ils furent jettés tous deux dans une prison fort puante, où ils n'eurent pas d'autre lumiere que celle d'une lampe. Ils s'y trouverent confondus avec des voleurs & des assassins, qui attendoient le châtiment de leurs crimes (77).

GRAAF,  
1669.

Il est confondu avec des Brigands dans une affreuse prison.

Le lendemain, vers midi, quelques soldats vinrent les prendre, & les conduisirent au Conseil. Le Gouverneur leur demanda quel pays étoit la Hollande? qui la gouvernoit? quelle étoit leur Religion, & s'ils croyoient au

Seconde interrogation.

(77) *Ibid.* page 53.



GRAAF.  
-1669.

Prophete Mahomet. Ils répondirent ; par leur interprete , que la Hollande étoit un Pays riche & puissant , rempli de grandes villes & de beaux villages , où le Commerce florissoit , & d'où l'on envoyoit sans cesse un grand nombre de Vaisseaux dans toutes les parties du monde ; qu'on y vivoit sous le Gouvernement des Etats , & qu'on y croyoit à Jesus-Christ, Fils de Dieu , & Redempteur des hommes. » Vous ne croiez donc pas au Prophete Mahomet , » reprit ardemment le Gouverneur ? » Je m'en étois défié. Vous êtes donc » pires que ces chiens ; en montrant ses gardes , qui étoient des idolâtres du Pays. Après quelques autres discours , Graaf revint à le supplier de leur rendre la liberté de partir dans leur barque , parce que les affaires qui l'appelloient à Patna étoient pressantes , & parce que le jeune homme , qui l'accompagnoit , se trouvoit fort mal du miserable cachot où il avoit passé la nuit. On lui répondit que s'ils y mouroient l'un & l'autre , on prendroit soin de les jeter dans le Gange , pour les faire retourner au Bengale , d'où ils se disoient venus ; mais qu'ils ne partiroyent point avant qu'on eût écrit au Mogol , & qu'on eût reçu ses ordres. Aussi-tôt ils

furent enfermés dans une autre prison , vis-à-vis de la première, fort près du cimetière de la Mosquée. C'étoit une Chapelle carrée , qui n'avoit guère plus de quatre pas d'étendue. L'épaisseur des murs étoit de trois pieds , & l'entrée en avoit deux de large. Deux trous, défendus par des barreaux, servoient de fenêtres ; & le toit, qui étoit rond, avoit la forme d'une cloche. Ce petit édifice étoit environné de tombeaux. Les deux Hollandois y furent gardés nuit & jour par quelques soldats, armés d'arcs , d'épées & de boucliers. Leurs valets eurent néanmoins la permission de les visiter, & celle de leur acheter tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Une infinité d'Habitans venoient les observer, par les deux trous qui leur servoient à respirer l'air. Quelques-uns leur témoignoiient de la compassion. D'autres les traitoiient de chiens, d'espions, & de traîtres qui menaçoient la sûreté du Pays. Graaf eut d'abord la liberté d'écrire à Ragi-Mohol, à Cassambar & à Patna ; mais ensuite, cette faveur fut supprimée.

Quelques jours après, on le fit paroître au Conseil, sans être accompagné de l'Ecrivain, qui étoit fort mal, & que sa jeunesse faisoit d'ailleurs excuser.

GRAAF.

1669.

Sa prison est changée.

Troisième interrogation.

GRAAF.

1669.

Toutes les accusations tomboient sur Graaf, parce qu'on l'avoit vû fort attentif à confiderer la Ville, & qu'il avoit écrit ses observations. » On lui » demanda d'où lui étoit venu la hardiesse de venir à Mongher, d'en faire » le tour & d'observer les murs; s'il » ne sçavoit pas que c'étoit une Ville » frontiere, sur laquelle il n'étoit pas » permis à des Etrangers de jetter les » yeux? que c'étoit l'ordre du Mogol; » que par conséquent nous étions tombés dans sa disgrâce, & devenus dignes d'un châtiment si rigoureux; que » pour le même crime, un Nabab avoit » fait attacher depuis peu un *Timideor* » sur une planche & l'avoit fait scier » par le milieu du corps. Il ajouta : » Vous vous dites Hollandois; nous » ne connoissons point votre Nation. » Vous êtes de rusés Portugais, des » des coquins, que le rebelle Sevagi » employe pour nous observer, dans le » dessein de venir surprendre la ville (78). En vain Graaf prit le ciel à témoin de ses intentions. On le menaça du gibet, ou de l'attacher au tronc d'un arbre, & de le tuer à coups de fleches. Il fut reconduit à sa prison, où la ri-

(78) Page 56. Voyez l'Histoire de Sevagi dans la Relation de L'Estra.

gneur de ses gardes & les outrages de la populace ne firent que redoubler. Cependant il ne pouvoit croire qu'on attentât à sa vie, sans avoir reçu des éclaircissémens sur son voyage, & des ordres du Grand-Magol. L'Ecrivain se croyoit menacé de la mort, & cette crainte l'affoiblissoit encore plus que sa maladie. Graaf l'exhortoit à la constance & le soutenoit par ses raisonnemens (79).

Dans l'excès de leurs peines, ils reçurent beaucoup de consolation d'une Lettre, qui leur fut remise par leurs valets. Elle étoit de Jacob *Verburg*, Directeur d'Ougly. Il leur marquoit qu'on avoit appris, au Comptoir, la nouvelle de leur infortune; qu'ils ne devoient pas manquer de courage; qu'on avoit écrit, en leur faveur, au Nabab de Patna; & qu'on étoit résolu de ne rien épargner pour leur délivrance. Une autre Lettre qu'ils reçurent, le jour suivant, du Directeur de Soëpra, leur faisoit les mêmes promesses. Quatre jours après, le Gouverneur de Mongher reçut lui-même un ordre du grand Nabab de Patna, qui le pressoit de lui envoyer les deux

(79) *Ibid.* page 57.

GRAAF.  
1669.

Hollandois qu'il retenoit dans ses prisons. Ils se crurent libres. Cependant le Gouverneur différa d'obéir, sous prétexte qu'ayant écrit à la Cour d'Agra, il devoit attendre la réponse du Mogol. Mais il n'eut pas la hardiesse de les maltraiter plus long-temps. Il leur laissa même la liberté de se promener dans la Ville, sans autre condition que d'être accompagnés de quelques soldats, & de revenir coucher le soir dans leur prison. Un de leurs valets ayant publié que Graaf étoit un Chirurgien fort habile, cette qualité, qui est fort estimée des Indiens, lui attira bien-tôt plus de considération qu'il n'avoit essuyé d'insultes. Le Gouverneur même se hâta de le faire appeler, & lui fit des excuses de sa rigueur. Quoi ? vous êtes Chirurgien, lui dit-il. Eh ! pourquoi ne m'en avertissez-vous pas ? Il le supplia de voir son neveu, qui étoit incommodé depuis long-temps de la poitrine. Il lui promit de grandes recompenses. Graaf saisit l'occasion de se faire respecter. Sans refuser ses conseils, il répondit qu'il n'avoit avec lui, ni ses instrumens, ni ses remèdes ; & voyant en effet le malade, il déclara que sa langueur venoit d'un ulcère au poulmon, mal in-

La qualité  
de Chirurgien  
fait respecter  
l'Auteur.

Comment il  
est vengé du  
Gouverneur.

curable, pour lequel l'oncle & le neveu devoient prendre patience, comme il la prenoit lui-même à l'égard sa prison. Quelques secours heureux, qu'il distribua dans la Ville, acheverent d'autant mieux sa vengeance, que deux jours après, un second Courier du Nabab apporta, au Gouverneur, l'ordre de faire partir sur le champ ses deux Prisonniers; sans quoi il étoit menacé d'être conduit lui-même à Patna, pour y être puni comme un Rebelle. Il ne lui resta que le parti de la soumission, qui parut couter beaucoup à sa fierté.

Pendant quelques jours, que Graaf Description de Momberry avoit employés à se promener dans la Ville, il avoit ajouté de nouvelles observations à celles qui avoient causé sa disgrâce. Il repete que cette Place est d'une beauté singuliere. Le Gange baigne d'un côté le pied de ses murs. Du côté de la campagne, elle est presque ronde. Ses fossés sont larges & profonds, mais secs dans tous les temps où la riviere n'est pas fort haute. Elle a quatre portes, dont celle qui regarde l'Orient est la principale. On y entre par deux ponts levis, après lesquels on passe un guichet, qui est suivi d'un grand espace quarré & ceint de murs, d'où l'on

GRAAF.  
1669.

sort par une autre porte. Les deux côtés de cette porte offrent deux grandes figures de pierre, qui représentent deux éléphants, chacun monté d'un homme armé. Les portes du Sud & de l'Ouest ressemblent beaucoup à la première : mais celle du Nord est moins grande & moins ornée. Près de la porte du Nord, on voit, sur une petite élévation, quelques arbres, une pagode, & divers tombeaux, dont la vûe donne sur un grand vivier. Le centre de la Ville, dans l'endroit où plusieurs rues se croisent, est occupé par un très beau Kettera (80), de forme octogone, environné de plusieurs belles maisons qui ont de petites tours. Toutes les rues de la Ville vont d'une porte à l'autre, & se croisent au Kettera. Le côté de la rivière présente un beau Château, avec le Palais des anciens Rois, le logement de ses femmes, & plusieurs autres Bâtimens d'une magnifique apparence. Devant la porte Orientale, c'est-à-dire, au dehors, on a formé un grand marché, où l'on vend sans cesse toutes sortes de viandes, de volaille, de poisson, & de fruits. C'est aussi le poste de

(80) L'Auteur n'explique point ce que c'est qu'un Kettera ; mais il paroît ailleurs que c'est la bourse des Marchands.

la grande garde. Cette Ville ayant été fort maltraitée dans les guerres de 1657 & 1658, on s'occupoit encore à relever ses bâtimens. Les Magistrats & les principaux Habitans font profession du Mahometisme. Tout le reste est livré à l'idolâtrie. La garnison étoit composée de cinq cens hommes de pied, & de mille chevaux. Quoiqu'on parle, à Mongher, une langue propre au pays, que Graaf nomme le haut More, on y employe les caractères Persans pour l'écriture. La plupart des Habitans n'ont pas d'autre occupation que le Commerce. Hors de la Ville, & sur le bord même des fossés, on voit un grand nombre d'édifices, qui servent de demeure & d'ateliers à quantité d'ouvriers & d'artistes. On y fabrique toutes sortes d'ouvrages & de marchandises. C'est une espece de Fauxbourg, sans aucune apparence de regularité.

GRAAF.  
1669.

Graaf reçut, dans sa barque, six soldats qui devoient lui servir d'escorte jusqu'à Patna : mais la crainte d'être punis, par le Nabab, de la mauvaise conduite de leur Gouverneur, en fit desserter quatre avant la fin du voyage. Le troisieme jour de leur navigation, les deux Hollandois rencontrerent une petite flotte, qui portoit les équipa-

Route de  
Graaf depuis  
Mongher jus-  
qu'à Patna.



GRAAF.

1669.

ges & les vivres d'un corps de troupes qui suivoit les bords du Gange. Elles consistoient en douze cens cavaliers fort bien équipés, quarante chameaux, six éléphants, quantité de bœufs, & quelques bataillons d'infanterie. Cette petite armée, qui appartenoit à Mir-Amarting, Prince idolâtre; venoit de la montagne d'Assang, avec ordre de se rendre aux environs de Delli & d'Agra, pour marcher contre le rebelle Sevagi, avec l'armée du Grand-Mogol. La barque de Graaf ne pouvant avancer beaucoup plus vite, il eut l'occasion, dit-il, de faire, pendant quelques jours, des remarques assez curieuses; mais il negligea de les écrire. Enfin, perdant de vue ces troupes, il passa par les Villages de *Detiapour*, *Mokava*, *Monareck*, *Noada*, *Baar*, *Bander-Bana*, *Fathoa*, & par d'autres lieux, Pagodes & de belles Mosquées. De Fathoa, il se rendit à pied par un chemin fort agréable, en suivant le bord du Gange, au Palais de Sestakan, Nabab de Patna, où l'on ne fit pas difficulté de lui laisser visiter à loisir les Edifices & les Jardins (81).

Palais de

Sestakan.

De-là, continuant sa marche, par un chemin bordé de Jardins très agréa-

(81). *Voyage* pages 62 & 63. *Gravé* de la même.

bles, il arriva au Fauxbourg de Patna. La perspective de cette Ville lui parut charmante. A son arrivée, il fut conduit au Comptoir Hollandois par un Baniane, qui l'occupoit alors pour la Compagnie de Hollande. Aussi-tôt que le Conseil de Patna en fut averti, il envoya au Comptoir un Secrétaire, & quatre Députés, avec ordre de saluer les deux Hollandois, & de recevoir, de leur bouche, d'exactes informations sur le traitement qu'ils avoient essuyé à Mongher. Graaf n'eut pas besoin de consulter son ressentiment, pour faire un recit peu favorable au Gouverneur.

Pendant quelques jours de repos qu'il prit à Patna, la curiosité de connoître une Ville si celebre par son Commerce, lui fit acheter un habit More, sous lequel il entreprit de la visiter dans toutes ses parties, avec le soin d'écrire fidelement ses observations. Il se fit accompagner de son Interprète & d'un seul valet (82).

La Ville de Patna est située fort près du Gange, comme un grand nombre d'autres Places, dont les Habitans ont voulu se procurer cette commodité, pour leurs bains & leurs purifications. Elle est défendue par un grand Châ-  
Description  
de Patna.

(82) *Ibidem.*

GRAAF.  
1669.

teau, revêtu de Boulevards & de Tours. On y voit de belles Maisons, des Mosquées, des Jardins, des Pagodes & d'autres Bâtimens somptueux. Sa situation est sur une hauteur, pour éviter les grandes inondations du Gange. On monte, du rivage à la Ville, vingt, trente, & dans quelques endroits, quarante degrés de pierre. Du côté de la terre, elle est flanquée d'un grand nombre de Redoutes & de Tours, qui servent néanmoins à l'orner plus qu'à la défendre. D'une extrémité de la Ville à l'autre, regne une grande rue, bordée de boutiques, où l'on trouve toutes sortes de marchandises & d'ouvriers. Cette rue est traversée de plusieurs autres, dont les unes aboutissent à la campagne, & les autres vers le Gange. Dans la plus haute partie de la Ville, on voit une grande Place, qui sert de marché, un très beau Palais, où le Nabab fait sa demeure, & un grand Kettera, où s'assemblent les Marchands de diverses Nations, avec des montres de toutes leurs marchandises (83).

Graaf part  
pour Soëpra.

Après avoir satisfait sa curiosité dans la Ville, Graaf retourna au Palais du Nabab Sestakan, pour en admirer encore une fois les jardins & les fontai-

nes: mais il s'en épargne la description, parce qu'il leur trouva beaucoup de ressemblance avec ceux de Ragi-Mohol. Graaf fut pressé de quitter ce beau lieu, par une Lettre de Sanderus, qui l'attendoit impatiemment à Soëpra, dernier Comptoir de la Compagnie sur le Gange. Etant remonté sur cette riviere, il ne cessa plus de voir un pays fort peuplé, jusqu'à la fameuse Mosquée de *Monera*, dont on lui avoit raconté beaucoup de merveilles. *Monera* n'est en lui-même qu'un miserable village, éloigné d'une demi-lieue du Gange, & ses Habitans ne sont que de pauvres laboureurs. Ce canton étoit autrefois desert. Mais un celebre Fakkir, nommé *Iha-Monera*, remarquant la fertilité naturelle du terroir, qui ne servoit de retraite qu'aux tigres, aux loups & aux chiens sauvages, maudit ces dangereux animaux, les chassa par la force de ses prieres, & bâtit dans le même lieu une petite Chapelle, où il fit quantité de miracles. La reputation de sa sainteté lui ayant attiré beaucoup d'aumônes, son valet trouva de si grosses sommes après sa mort, qu'il fit bâtir à sa memoire une Mosquée magnifique, qui sert de retraite à quantité de Fakkirs (84).

GRAAF.  
1669.

Fameuse  
Mosquée de  
*Monera* &  
son origine.

GRAAF.

1669.

Description  
de cette Mos-  
quée.

C'est un bâtiment carré, qui est environné d'arcades & de colonnes. Le toit en est rond, & couvert, avec beaucoup d'art, de petites pierres jaunes & bleues. Chaque angle offre une petite tour, dont le toit est de la même forme & de la même couleur que le grand. Tout cet édifice est entouré d'un mur haut de dix pieds, & long de cent quarante pas sur chaque face. La principale entrée est une très belle porte de pierre, devant laquelle on a placé une pièce de canon, forgée de plusieurs barres de fer, qui tire huit livres de balle. De l'autre côté de la Mosquée, on voit un grand vivier bordé d'arbres, où l'on descend par sept ou huit marches, & dont les rives sont couvertes d'un grand nombre de tombes. On y a bâti une autre Mosquée, plus petite que la première, près de laquelle on admire un éléphant de pierre, qui tient un aigle avec sa trompe, & dont on vante la vertu contre le tonnerre, les éclairs & le mauvais temps. On trouve sans cesse au-tour de ce lieu, une infinité de Fakkirs, qui débitent leurs fables aux pelerins, & qui en tirent de l'argent par diverses sortes d'impostures. Les uns font leur résidence habituelle dans la Mosquée. Les autres courent le pays.

en troupes , armés de bâtons , avec des enseignes & des banieres. Ils sont quelquefois nuds , quelquefois vêtus bizarrement & souvent couverts de cendres , pour se donner un air de penitence qui les rend effroyables. Dans tous les villages & dans les villes mêmes de leur passage , les Habitans sont obligés de leur fournir des vivres , pour se garantir de leurs brigandages (85).

L'arrivée de Graaf à Soëpra , la guérison du Directeur Sanderus , & quelques petits événemens de guerre & de commerce , enrichissent peu le reste de cette Relation. Le Comptoir de Soëpra n'a pour objet que l'opium & le salpêtre , qui sont en abondance dans ce canton. Le bâtiment des Hollandois répond , par sa grandeur , à l'importance de ce negoce. C'est un quarré long , dont la longueur s'étend sur le bord du Gange , avec une tour à chaque coin. Il est divisé en trois corps , dont l'un est accompagné d'un très beau jardin. Celui du milieu contient le magasin , & de fort beaux appartemens pour les Chefs. Le troisieme est le lieu du travail , où l'on cuit & l'on purifie le salpêtre. Au de-là du chemin , les Directeurs ont fait bâtir des écuries d'une

GRAAF.

1669.

Comptoir de  
Soëpra , pour  
l'opium & le  
salpêtre.

---

 GRAAF,  
1669.

assez grande étendue , qui portent , en langage du pays , le nom de *Place du bois* (86).

---

 1671.

Après avoir employé près de deux ans dans les Comptoirs de sa nation , Graaf quitta celui d'Ougly , le 20 Novembre 1671 , sur un Vaisseau destiné pour la Perse. Mais , en passant sous la Côte de Ceylan , le bâtiment fut jetté , par un orage , dans le Port Hollandois de Colombo. L'Amiral De - la - Haie , dont on a lu l'Expédition au Tome XXXII de ce Recueil , donnoit alors la loi sur ces mers , avec une escadre de douze Vaisseaux François. Graaf ayant abandonné le dessein du voyage de Perse , eut l'occasion , avant son retour en Hollande , qui fut différé jusqu'à l'année suivante , d'apprendre les revolutions qui venoient d'arriver à Goa , & les premières aventures du celebre Dom Pedre De-Castro. Mais comme il ne devoit ses informations qu'à la renommée , on verra plus volontiers les mêmes événemens dans le recit d'un Voyageur François , que le hasard rendit témoin d'une partie de ce qu'il raconte , & qui n'a pas le même intérêt qu'un Hollandois à décrire la conduite des Portugais dans les Indes. J'ai pris soin de ren-

voyer ici cette partie (87) du voyage de Carré, pour suppléer aux omissions de Graaf, par quelques Observations historiques, qui conviennent à la fin de ce Volume.

GRAAF.  
1671.

## § I.

*Etat des Portugais aux Indes Orientales, en 1670, & l'Histoire de Dom Pedre De-Castro.*

Les Guerres, entre l'Espagne & le Portugal, avoient épuisé d'hommes deux Etats qui se trouvoient déjà fort dépeuplés, par les grandes Colonies que l'un & l'autre avoient envoyées dans les deux Indes. Ce qui leur restoit d'Habitans suffisoit à peine, pour la culture des terres & pour l'entretien du commerce intérieur. Ainsi l'on étoit fort éloigné, dans les deux Nations, de pouvoir envoyer du secours aux Colonies mêmes, qui se trouvant pressées par d'autres ennemis, attendoient en vain les flottes, dont elles étoient accoutumées à recevoir, tous les ans, un renfort de soldats & de munitions.

1670.

Sources  
de l'affoiblissement des  
Portugais.

Les Portugais des Indes Orientales s'imaginèrent qu'il étoit arrivé quelque

Leurs inquiétudes.  
Goa.



ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1670.

fatal accident qu'ils ne pouvoient pénétrer, ou que les flottes qu'ils avoient fait partir pour Lisbonne ayant péri dans le voyage, on les avoit oubliés, sans faire désormais aucun fond sur un commerce qui commençoit à s'affoiblir, & dont le profit ne remplaçoit pas les dépenses qu'il falloit renouveler chaque année, pour équiper un grand nombre de Vaisseaux, & leur faire passer avec mille dangers des mers immenses, qui ne pouvoient jamais être assez connues. Le commerce ne déperissoit pas moins par cette opinion, que par les efforts des Hollandois & des Anglois, qui enlevoient chaque jour quelque Place importante aux Colonies Portugaises, & qui établissoient des Comptoirs redoutables dans tous les lieux dont ils devenoient les maîtres. Les Princes voisins contribuoient aussi à ruiner les affaires du Portugal, & prenoient ce temps pour abbattre une puissance, qui faisant valoir trop long-tems des droits chimeriques, s'étoit mise en possession d'une infinité de biens qui ne lui appartenoient pas.

Division des  
Seigneurs.

Enfin les Portugais étoient réduits si bas dans les Indes, qu'entre eux-mêmes, chacun pensant pour son propre intérêt à sauver quelque chose du nau-

frage, ils cessèrent bien-tôt d'employer leurs soins & leurs forces au bien commun de leur nation. Les Seigneurs, qui tenoient pour le Portugal des Places fortes & des pays considérables; secoururent le joug de la dépendance. Ils se traitèrent d'abord avec une défiance naturelle, parce qu'ils craignoient de trouver, l'un dans l'autre, des obstacles à leurs usurpations. Cependant ayant reconnu que cette division ne pouvoit servir qu'à leur ruine, ils formèrent une espèce de société: sur quoi l'Auteur observe que rien ne peut subsister sans quelque apparence de justice (88).

Ils convinrent de partager les terres & l'argent qui appartenoient à la Couronne, de ne se causer aucune inquiétude entr'eux, & de se rassembler contre l'ennemi commun, s'ils trouvoient de l'opposition à leur entreprise. Douze des principaux se liguerent particulièrement contre le Viceroy, qui paroissoit conserver la fidélité qu'il devoit à la Cour. Il avoit combattu le désordre, aussi-tôt qu'il s'en étoit aperçu; & dans la suite, il n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il publioit des nouvelles du Portugal. Il faisoit repandre adroitement

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDÉS  
1670.

Traité par  
lequel ils se  
réunissent.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDÉS.  
1670.

ment que le Roi, vainqueur de tous ses ennemis, envoyoit des secours d'hommes & de munitions dans les Colonies, & qu'incessamment on verroit arriver une puissante Flotte à Goa. Pendant qu'il soutenoit les esprits par cet artifice, il dépêchoit souvent des caravelles en Europe, pour représenter sa situation. Tous ces soins ne lui faisoient recevoir aucune réponse de la Cour, qui ne pouvant seconder le zèle de son Ministre, craignoit d'avouer sa foiblesse, & prenoit le parti de laisser croire que ces informations n'alloient pas jusqu'à Lisbonne (89).

Fermeté du  
Viceroy pour  
les tenir en  
bride.

Le Viceroy n'en fut pas moins ferme, & préfera, suivent les termes de l'Auteur, la satisfaction d'être homme de bien dans l'infortune, à celle de devenir riche & puissant par une perfidie. Quoique les Rebelles eussent plus de forces pour l'attaquer qu'il ne lui en restoit pour se défendre, il continua de soutenir, par toutes sortes de voies, l'intérêt de la Couronne. On tenta de l'engager du-moins au silence. Sa vertu demeura inflexible, & ne fit que se roidir contre les difficultés. Enfin les conjurés pensèrent à se défaire de lui. Les plus violens proposoient de se sai-

fir ouvertement de sa personne , & de  
 lui ôter la vie. D'autres , pour conser-  
 ver quelque apparence d'ordre & de  
 modération , vouloient qu'on cherchât ,  
 dans sa conduite même , des prétextes  
 pour l'arrêter & pour le faire perir  
 dans une prison. L'opinion des plus  
 adroits , & celle qui l'emporta , fut de  
 s'assurer à la vérité de sa personne ,  
 mais pour le mettre dans un Vais-  
 seau & le renvoyer en Portugal ,  
 chargé d'accusations , qui leur donnas-  
 sent le temps d'exécuter tous leurs  
 desseins , & de s'affermir dans les Do-  
 maines dont ils avoient fait le partage.  
 Cette résolution fut suivie avec tant  
 de bonheur ou d'habileté , qu'ayant  
 enlevé le malheureux Viceroi dans une  
 promenade , ils le confierent à la garde  
 d'un Capitaine de Vaisseau qui retour-  
 noit à Lisbonne. On prétend qu'à son  
 départ , ils eurent la temerité de lui  
 déclarer , qu'ils l'envoyoient porter au  
 Roi la nouvelle de sa perte & de leur  
 revolte. Après cet étrange attentat , ils  
 exercèrent , dans la Ville , toutes sor-  
 tes d'injustices & de cruautés. La fa-  
 mille du Viceroi fut dépouillée de ses  
 biens ; & ceux qui osèrent lever la voix ,  
 en sa faveur , perdirent la vie dans les  
 supplices (90).

ETAT DES  
 PORTUGAIS  
 AUX INDES.  
 1670.

Comment  
 ils se défont  
 de lui.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1670.

## § II.

*Histoire de Dom Pedre De-Castro.*

Caractère  
de Dom Pedre  
De-Castro.

Dom Pedre De-Castro, qui tenoit un rang distingué parmi les Conjurés, fut celui qui garda le moins de menagement dans ses violences. C'étoit un très méchant homme, ingénieux à trouver les moyens de faire réussir toutes ses vûes, qui n'étoient ordinairement que des crimes. Il avoit acquis d'immenses richesses, autant par des concussions ouvertes, que par les ressorts secrets d'une trop heureuse politique, qui lui rendoit aisé tout ce qui flattoit ses passions (91). Le rôle qu'il joue dans ce récit oblige l'Auteur de rappeler un événement, qui achevera de faire connoître son caractère.

Vers le temps de la décadence des Portugais, & lorsque la soumission des Seigneurs commençoit à diminuer, un jeune Prince de Visapour alla passer quelque temps à Bicholain, petite ville éloignée de Goa d'environ deux lieues. Les promenades & les bois dont elle est environnée en font un séjour fort

agréable, où le Prince vouloit se dé-  
 laisser du tumulte de la Cour, sans  
 renoncer tout-à-fait aux plaisirs. Le  
 voisinage de la Capitale Portugaise at-  
 tiroit continuellement chez lui quan-  
 tité de Seigneurs, qui contribuoient  
 à son amusement. Cette vie lui parut  
 si douce, qu'il s'en fit une habitude.  
 Le commerce des Dames Portugaises  
 l'attachoit encore plus. Il avoit pour  
 elles une si vive inclination, qu'il ne  
 connoissoit plus de bonheur dans un  
 autre lieu. Cependant ses affaires le  
 rappelloient à sa Cour. Il auroit sou-  
 haité de pouvoir emmener quelqu'une  
 de ces Portugaises, dont la beauté l'a-  
 voit touché. Il s'ouvrit à Dom Pedre  
 De-Castro, dont il avoit reconnu le  
 caractère & l'habileté.

ETAT DES  
 PORTUGAIS  
 AUX INDES.  
 1670.

Dom Pedre envisagea, dans le des-  
 sein du Prince Mahometan, une occa-  
 sion de satisfaire la haine qu'il portoit  
 au Viceroi. Il y avoit, à Goa, deux  
 Dames d'une rare beauté, mais d'une  
 grande réputation de vertu, qui étoient  
 de la maison du Viceroi, ses proches  
 parentes & qui descendoient des an-  
 ciens Seigneurs à qui le Portugal de-  
 voit la conquête des Indes. Dom Pe-  
 dre résolut de les vendre au Prince; &  
 si le projet paroît détestable, l'exécu-

Il livre deux  
 Dames Chré-  
 tiennes à un  
 Prince Maho-  
 metan.

tion ne le fut pas moins. Il feignit de se reconcilier avec la famille du Vice-roi, qu'il faisoit profession de haïr depuis long temps. Tous les honnêtes gens furent d'autant plus charmés de cette réconciliation, qu'elle faisoit germer le Public, & qu'elle nuisoit même au cours des affaires. Les esprits pénétrants, qui connoissoient Dom Pedre, soupçonnerent quelque mauvaise vûe dans une résolution si subite. Ils ne se trompoient pas. Dom Pedre pouffoit insensiblement son entreprise, & conduisoit les deux victimes au précipice.

Elles avoient des terres considerables, où elles vivoient souvent d'une maniere convenable à leur naissance. Respecté comme il étoit par son rang & par ses richesses, elles ne pouvoient refuser ses visites. Il les accourut si naturellement à les recevoir, que n'ayant aucune défiance de ses intentions, elles consentirent un jour à prendre l'amusement de la promenade avec lui. Il avoit fait préparer un Palanquin. Le Prince, averti de l'occasion, envoya sur leur passage quelques gens armés qui les enleverent. On ne douta point, à Goa, que cette trahison ne fût un crime de Dom Pedre. Plusieurs Portugais, qui avoient rencontré le palan-

quin, accompagné d'une nombreuse escorte, rendirent témoignage qu'ils en avoient entendu sortir les gémissemens de deux femmes, & qu'entre leurs plaintes elles avoient prononcé son nom avec horreur. On le connoissoit assez dépravé, pour trahir indifféremment sa Patrie & sa Religion. Personne n'ignoroit qu'en arrivant aux Indes, il avoit livré aux Infideles une de ses propres parentes; & ceux qui l'avoient connu en Portugal lui attribuoient une infinité de crimes (92).

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1679.

La plupart de ses complices n'étant pas plus réglés dans leurs mœurs & dans leurs principes, il s'éleva bientôt entr'eux, des querelles qui donnerent à Goa les scènes les plus sanglantes. La guerre n'a rien d'affreux, dont on ne vit l'image, entre des Citoyens qui avoient le même intérêt à vivre dans l'union. Si cette Anarchie eût duré plus long-temps, ses Auteurs auroient trouvé leur punition, dans une fureur qu'ils commençoient à tourner contre eux-mêmes. Mais le Vaisseau, qui portoit le Viceroi en Portugal, arriva heureusement au Port de Lisbonne. La colère du Roi fut si vive en apprenant

Anarchie  
qui produit  
de grands dés-  
ordres à Goa.

(92) *Ibid.* pages 106 & précédentes.



ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1670.

Arrivée  
d'un nouveau  
Viceroy.

la sedition, qu'il fit équiper aussi-tôt deux grands Vaisseaux de guerre, sur lesquels il fit embarquer un nouveau Viceroy, de la même Maison que le précédent, homme severe & résolu, qui, en suivant les ordres de son maître, devoit travailler à la vengeance de sa famille. Quantité de Seigneurs partirent avec lui, pour soutenir l'autorité du Roi dans la sienne, & pour commander sous lui quelques troupes d'élite qui composoient son cortège. Il avoit ordre de faire arrêter tous les rebelles, en arrivant à Goa, & de les renvoyer, chargés de fers, à la Cour de Portugal.

Il fait arrê-  
ter Dom Pe-  
dre De - Ca-  
stro.

Avec quelque diligence que le nouveau Viceroy pût passer les mers, il n'arriva point assez tôt pour exercer, sur les seditieux, toute la rigueur des châtimens qu'il leur destinoit. La plupart s'étoient entredétruits; & ceux qui survivoient prirent le parti de se retirer dans leurs Gouvernemens, ou chez les Princes voisins. Dom Pedre s'étant flatté que la ruine des uns & la fuite des autres, joint à l'ancienne considération dont il jouissoit dans Goa, feroient oublier ses excès, ou le mettroient à couvert de la vengeance, ne put se déterminer à quitter une Ville

où toutes ses richesses étoient rassemblées. Il fut trompé dans cette espérance. Le Viceroi, instruit de sa sécurité par quelques Emissaires, dont il s'étoit fait précéder, le fit arrêter en descendant au rivage, & le mit, sous une bonne garde, dans le premier Vaisseau qui devoit retourner en Europe. Aussitôt l'autorité du Roi fut rétablie dans la Ville, & les soins du nouveau gouvernement se tournerent au-dehors.

Ceux qui se trouvoient chargés de la garde de Dom Pedre, ont raconté que jugeant sa perte infaillible, il avoit passé tout le temps de la navigation dans une sombre tristesse, comme un criminel qu'on traîne à l'échaffaut. Mais ses idées changerent, & sa confiance se ranima, lorsqu'il fut entré dans la riviere de Lisbonne. La Cour avoit pris une autre face par la mort du Roi Dom Jean. Outre que ces changemens sont toujours favorables aux criminels d'Etat, Dom Alphonse, qui succedoit à la Couronne, avoit toujours aimé Dom Pedre, qui étoit à peu près du même âge, & qui avoit été le compagnon de son enfance. Il le reçut avec autant d'affection, que Dom Jean lui préparoit de rigueur. Cet heureux coupable auroit pu vivre avec honneur & dans un rang

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1670.

Dom Pedre  
est mené pri-  
sonnier à Lis-  
bonne.

Faveur qu'il  
y trouve.

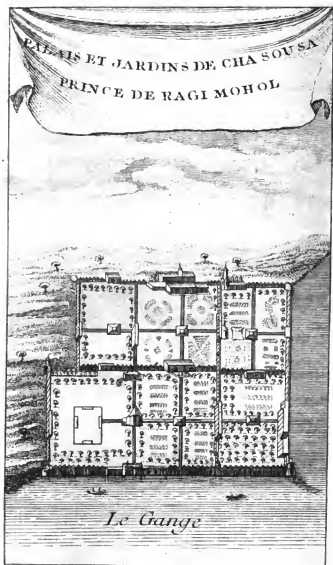
ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1670.

distingué à la Cour de Portugal. Il se vit tout d'un coup au nombre des favoris ; & le souvenir de son humiliation ne l'empêchoit point de soutenir sa nouvelle faveur, avec toute la fierté d'un méchant homme. Mais il forma le dessein de se venger, & cette idée le rappelloit à Goa. L'ancien Viceroy, qui occupoit un poste considérable à la Cour, étant au-dessus de ses atteintes, il résolut de faire tomber sur son parent & son successeur tout le ressentiment qu'il croyoit devoir à cette odieuse famille.

Il retourne  
aux Indes.

Ses instances lui firent obtenir du Roi, non seulement la permission de retourner aux Indes, mais encore des terres considérables, dans le voisinage de Goa, & le Commandement d'un Château qui dépend de cette Ville. Il avoit été frappé de l'excommunication, à Lisbonne comme à Goa, pour avoir vendu les deux Dames Chrétiennes à un Prince Mahometan. Avant son départ, il fit demander son absolution à Rome ; & l'ayant obtenue, il s'embarqua sur un Vaisseau particulier, qui paroitroit pour les Indes. L'indulgence de la Cour avoit paru surprenante en Portugal ; mais elle causa beaucoup plus d'admiration à tous les Portugais de l'O-





rient, sur-tout au Viceroy, qui jugea par l'air de hauteur & d'indépendance avec lequel il vit arriver un ennemi si redoutable, à quels nouveaux démêlés il devoit s'attendre avec lui.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

Dom Pedre avoit, à Goa, sa femme & sa fille, qui méritoient toute la tendresse d'un mari & d'un pere vertueux. Il refusa de voir l'une & l'autre, pour se replonger dans l'excès de la débauche. Sa maison devint un serail, où il rassembla quantité de belles esclaves, achetées de diverses Nations. Ses amis & ses confidens étoient tout ce qu'il y avoit de gens décriés par leur caractère. Au milieu de cette mollesse, il n'oublioit point ses projets de vengeance. Mais le Viceroy, qui ne doutoit pas de ses intentions, se crut obligé de le prévenir en se déclarant son ennemi, avant qu'il eût rien tenté contre son autorité. La protection de la Cour n'effraya point un homme ferme, qui étoit autorisé par les ordres du Roi Jean, & qui sçavoit d'ailleurs qu'Alfonse, avec la même foiblesse qui lui faisoit prodiguer ses faveurs à des Sujets indignes, oublioit ses propres bienfaits, ou s'embarassoit peu de les soutenir (93). Il garda d'autant moins de

Vie qu'il y  
mène.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1670.

Il est arrêté  
pour la secon-  
de fois.

Il obtient la  
permission de  
servir.

ménagemens, qu'il se voyoit appuyé de tous les gens d'honneur, qui regardoient Dom Pedre comme la honte de leur Nation. A la première occasion où ce méprisable ennemi lui manqua de respect, il le fit arrêter; & sans écouter ses plaintes, il le tint renfermé dans une étroite prison (94).

Vers le même-temps, les Portugais se virent forcés de faire la guerre sur mer. Dom Pedre, humilié par sa situation, demanda instamment la liberté de combattre sur la Flotte. Il l'obtint. Le Viceroy, qui le connoissoit brave, jugea non seulement qu'il étoit capable de rendre service à l'Etat, mais que c'étoit une occasion de s'en débarrasser; & cette conduite fit autant d'honneur à son désintéressement qu'à sa prudence. Dom Pedre se trouva dans trois actions fort sanglantes, où sa valeur lui attira de l'admiration, & dont il eut le bonheur de sortir sans blessures. A son retour, le Viceroy informé qu'il se prevoit déjà de cet avantage, le fit conduire en prison à la descente du Vaisseau (95).

Sa fuite d'une  
troisième  
prison.

Mais soit qu'il eût corrompu ses Gardes, ou que pour se délivrer de lui, le

(94) *Ibidem.*

(95) page 125.

Viceroi même lui facilitât les moyens de se sauver, il sortit bien-tôt & de sa prison & de la Ville, d'où il se retira dans une des bourgades maritimes, qui sont habitées par des Mahometans & des Idolâtres. Rien ne prouve mieux la faveur qu'il avoit trouvée dans sa fuite, que la permission qu'il obtint de vendre sa Commission & les Terres qu'il avoit obtenues du Roi. Il passa deux ans dans l'oubli, errant aux environs de Goa, sans avoir l'audace d'y rentrer. On ignore s'il tenta, dans cet intervalle, de former quelque parti contre le Viceroi, & si le bon ordre qui regnoit dans le gouvernement lui en ôta l'espérance : mais, se livrant enfin à son desespoir, il prit la résolution de se retirer à la Cour de quelque Prince Mahometan. Il choisit celle de Visapour; & pour y paroître dans tout l'éclat qui convenoit à son nom & à ses desseins, il se fit un Equipage magnifique, avec lequel il se mit en chemin à la fin de l'année 1672. Quoiqu'extrême dans tout ce qu'il entreprenoit, jamais il ne le fut tant que dans la pompe de sa marche. On l'eût pris pour quelque Ambassadeur extraordinaire du Roi de Portugal, qui, par l'ordre de son Maître, étalloit cette

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1670.

Son desef-  
poir le con-  
duit chez les  
Mahometans.

1672.



ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.

magnificence aux yeux de l'Orient, dans la vue de s'attirer l'admiration & le respect ; deux sentimens , ajoute l'Auteur , qui conduisent naturellement à la soumission (96).

Sa retraite fit beaucoup de bruit parmi les Portugais. Quelques-uns se plaignoient hautement du Gouverneur. Comme on le soupçonnoit d'avoir fermé volontairement les yeux sur son évafion , les plus fages prétendoient , qu'après avoir fait arrêter un homme si dangereux , la prudence ne devoit jamais permettre de lui ouvrir les portes de fa prifon (97).

Ce fut dans ces circonftances que le Voyageur François fut envoyé au pays de Visapour. En arrivant à Rhebac , Ville confiderable de cet Etat , il apprit que Dom Pedre s'y étoit arrêté dans fa marche , & qu'il y faisoit prendre quelques jours de repos à son Equipage. Mais avant que d'expliquer les Relations qu'il eut avec lui , il donne une courte peinture de l'Etat du Royaume de Visapour , telle qu'il la reçut du Gouverneur de Rhebac , qui avoit beaucoup d'affection pour les François (98).

Carré arrive  
au Visapour  
dans le même  
temps que  
Dom Pedre.

(96) Page 127.

(97) Page 128.

(98) *Ibidem.*

L'ancien Roi étoit mort depuis peu. Un usurpateur étoit monté sur le Thrône par le crime de la Reine, qui avoit empoisonné son mari, pour mettre la Couronne sur la tête de son amant. Cet attentat n'avoit pas été si secret, qu'il eût échappé à la pénétration du Peuple; mais le nouveau Roi avoit trouvé l'art d'appaîser les esprits & d'entretenir la paix dans toutes les parties de l'Etat, en faisant briller toutes les vertus qui font les plus grands Monarques. Jamais on n'avoit vu plus de grace & de majesté sur le Thrône. Jamais la puissance n'avoit été plus heureusement employée pour inspirer l'amour. Il parut digne de la place qu'il occupoit; & l'on jugea, dit l'Auteur, que c'étoit pour corriger l'injustice de la fortune, que le Ciel avoit mis le sceptre entre ses mains. En un mot, il fit oublier le crime de sa femme, & sa propre naissance, qui, sans être méprisâble, étoit fort éloignée de l'élevation royale. Son bonheur acheva l'ouvrage de son mérite. Un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui avoit des droits incontestables à la Couronne, donna le premier exemple de la soumission, en lui prêtant de bonne grace le serment de fidélité. Il se nommoit Caveskan. C'é-

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.  
Etat de ce  
Royaume.

Caraçtere  
vertueux d'un  
Seigneur Ma-  
hometan.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1671.

toit lui-même un homme au-dessus du commun par les qualités de son esprit, & capable également d'occuper la première place ou la seconde. Il gouvernoit après le Roi, ou plutôt le Roi ne gouvernoit que par ses conseils; & ces deux Chefs de l'État sembloient avoir attaché leur bonheur à celui des Peuples. (99).

Le Roi tomba dans une maladie dangereuse; & sentant approcher la fin, il nomma Caveskan pour son successeur. Ce généreux Ministre répondit, aussi tranquillement que s'il y eût été préparé, » qu'il n'avoit jamais fait d'injustice, & qu'il ne vouloit pas commencer; que le Roi laissant un fils, on » devoit espérer que ce jeune Prince ressembleroit à son père, & feroit le » bonheur de la Nation; que la Couronne lui appartenoit; & que l'union que soin du Roi devoit être de nommer un Gouverneur à son fils.

Ce fils du Roi n'avoit que six ans. Il étoit né d'une femme légitime. Personne ne pouvoit lui contester ce que la modestie & la générosité du véritable héritier lui cedoient. Le Roi répondit à Caveskan, qu'il lui confioit & son fils & son Royaume. Il mourut

après cette déclaration. Un événement si singulier ne laissa pas de former plusieurs partis dans le Royaume. Quelques Seigneurs vouloient forcer le Ministre de prendre un rang qu'il lui étoit glorieux d'avoir refusé, mais dont ce refus même le rendoit plus digne encore, & leur faisoit souhaiter d'être les Sujets d'un tel Maître. D'autres se déclarerent pour un Prince du même sang, c'est-à-dire, pour le plus proche héritier de la Couronne après lui. Cette division causa des troubles. Les Gouverneurs des Provinces & des Villes, sous prétexte d'embrasser l'un des trois Partis, exercerent toutes sortes de concussions dans les lieux soumis à leur autorité. Le Gouverneur même de Rhébac, ayant demandé à sa Ville une très grosse somme d'argent que les Habitans s'étoient obstinés à lui refuser, avoit fait mettre le scellé à tous les Comptoirs & chez tous les Marchands, avec défense, sous peine de la vie, de le lever sans son ordre (1).

Cependant le parti du jeune Prince étant devenu le plus nombreux, Cavaskan ne se démentit point. Il fit couronner solennellement son élève. Dans cette cérémonie, qui servit beaucoup à

Usage singulier, pour juger du bonheur d'un règne.

(1) *Ibid.* page 136.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1674.

réunir tous les esprits, il fut déclaré Régent du Royaume & Tuteur du Roi. Entre plusieurs événemens qu'on prend pour le presage d'un heureux regne, l'Auteur rapporte qu'après le couronnement, on place, suivant l'usage du pays, dans cinq differens endroits d'une salle, autant de monceaux, d'or, d'argent, d'étoffes, d'armes, & de riz; & dans un autre endroit, un monceau de cendre. Cette distribution est abandonnée aux mains des Prêtres; & tous les assistans demeurent dans un respect qui ne leur permet pas de toucher aux monceaux. On conduit le Monarque au milieu de la salle, les yeux bandés d'un riche turban, qu'on garde ensuite, avec une espèce d'adoration. On l'abandonne dans ce lieu, pour observer de quel côté le hasard lui fera tourner ses pas, & pour en tirer un augure. S'il tombe sur le monceau d'or & d'argent, on juge qu'il sera passionné pour les richesses, & que ses Peuples souffriront de son avarice. Si c'est aux étoffes qu'il s'adresse, on est persuadé que sa Cour sera magnifique, & qu'il fera regner le commerce dans ses Etats. Les armes marquent la valeur & la victoire. Les grains annoncent l'abondance. Mais de tous les signes, la cen-

dre est le plus malheureux , parce qu'étant sterile d'elle-même , & le reste des choses consumées par le feu , elle est regardée comme un presage sûr de misere & de famine , de pertes & d'infortunes.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.

Le jeune Monarque tomba sur le monceau d'armes & sur le monceau de grains , qui passent pour le plus heureux des cinq presages (2).

Telle étoit la situation du Royaume de Visapour , à l'arrivée du Voyageur François. Après avoir salué le Gouverneur , qui se porta de lui-même à lui faire ce recit , il lui fit des plaintes , au nom de la Compagnie des Indes , pour le Facteur qu'elle avoit dans la Ville , qui avoit été compris dans l'ordre de fermer tous les Comptoirs. Il obtint sur le champ une exception , en faveur des marchandises qui appartiennent à la France.

Carré arrive  
à Rhebac.

Mais la suite de cette narration ne peut avoir de grace , que dans la bouche de l'Auteur.

Ce fut , dit-il , dans cette Ville , que je vis , pour la première fois , Dom Pedre De-Castro. Il n'y avoit que sa personne qui me fût inconnue. La renommée m'avoit instruit de ses avan-

Recit qu'il  
fait de ses  
liaisons avec  
Dom Pedre.

(2) *Ibidem*, page 143.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.

tures; & comme il est rare qu'elle diminue le mal, j'avois conçu de lui les plus odieuses idées. Il faisoit le sujet de toutes les conversations, & son nom étoit devenu fameux dans l'Orient. C'étoit un monstre pour les gens de bien. C'étoit, pour les Indes, un sujet de tout appréhender de la part des Portugais, auxquels ils n'attribuoient point des mœurs moins corrompues, & des principes moins tyranniques. C'étoit, pour les personnes capables de reflexions, une preuve de la foiblesse du Portugal & de l'alteration de son Gouvernement.

Il reçoit sa  
visite à Rhe-  
bac.

Si Dom Pedre m'étoit connu, je n'étois pas tout-à-fait étranger pour lui. Il avoit entendu mon nom, dans plusieurs voyages que j'avois faits aux environs de Goa. Aussi la curiosité, si l'on ne veut pas supposer d'autre motif, l'amena-t-elle le premier chez moi. Sa visite fut très longue. Peut-être ne cherchoit-il que l'occasion de parler de lui-même, & les projets de vengeance qu'il avoit formés contre le Viceroy. Il me raconta mille choses que je sçavois, mais avec un tour avantageux pour lui, & propre à faire tomber l'injustice sur tous les objets de sa haine. Il me dit que ses malheurs avoient commencé

de plus loin ; & que dans tous les temps de sa vie , il avoit inspiré une jalousie , qui ne l'avoit pas laissé manquer de chagrins & d'embarras. Je remarquai , dans ce recit , qu'il cherchoit moins ma compassion que mes louanges. S'il avouoit qu'il eût quelquefois succombé sous les traits de ses ennemis , il s'élevoit si fort au - dessus d'eux , qu'il paroïssoit dédommagé de leur aversion , par l'opinion qu'il avoit de lui-même.

Je penetrai son caractère , & je reconnus que le Public ne lui faisoit pas d'injustice en le peignant des plus noires couleurs. Cependant je parvins à lui faire confesser que tout le tort n'étoit pas du côté de ses ennemis. Je lui dis d'un ton assez ferme , que le desespoir où il alloit se plonger , me paroïssoit un effet de la colere du Ciel , qui se lassant de ses excès , étoit prêt sans doute à l'abandonner. Je lui demandai quelles étoient ses pretentions à la Cour d'un Prince Mahometan , où sa premiere démarche seroit infailliblement de renoncer au Christianisme ; desertion aussi honteuse devant Dieu que devant les hommes. Après son apostasie même , je le priai de me dire s'il se flattoit de trouver , dans une Cour infidelle , d'autres hommes que les Por-

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1672.

Il penetra  
son caractère.

Leur caractère  
rien.



ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.

tugais , c'est-à-dire , s'il faisoit l'honneur aux Mahometans de leur croire plus de vertu & de probité qu'à des Chrétiens ? Devoit-il même espérer que le sacrifice dont il alloit se rendre la victime , fût d'un grand prix aux yeux des Mahometans ? La plupart faisoient-ils plus de cas de leur Religion , qu'il n'en faisoit de la sienne ? Je les connoissois , par une longue expérience des cours de l'Orient ; où loin du centre de leur créance , ils n'en adoptoient que les principes qui justifioient leurs plus honteuses passions ; peu differens , dans tout le reste , des véritables athées. J'ajoutai , que je ne comprenois pas d'ailleurs quelle vengeance il croyoit tirer du Viceroy des Indes , en justifiant par une conduite si criminelle tous les mauvaistraitemens qu'il en avoit reçus. C'étoit le délivrer d'un ennemi , par des voies qu'il auroit choisies lui-même dans le feu de sa colere , s'il en avoit eu le choix. Quel triomphe pour lui , d'écrire en Portugal que ce Don Pedro , qui après avoir obtenu son absolution à Rome , avoit été renvoyé dans l'Orient avec des honneurs extraordinaires , venoit de quitter le service de son Roi ; & qu'un Chevalier de l'ordre de Christ , s'étoit fait cir-

concire à la Cour de Visapour ! Quel opprobre pour toute sa maison ! Quelle affliction pour sa femme & pour sa fille , qu'il avoit laissées à Goa dans une situation indigne de leur naissance , accablées de tous les chagrins qu'on peut ressentir avec de l'honneur & de la pitié !

Je fis valoir quantité d'autres motifs ; & comme j'étois pénétré d'une aventure si honteuse au Christianisme , la même ardeur qui donnoit du poids à mon discours , semblant forcer son attention , je me sentis comme inspiré de lever les yeux , & d'adresser au Ciel une prière fervente pour son salut.

Mais lorsque je le croyois touché de mes expressions , & que j'en jugeois par le trouble de ses yeux , c'étoit l'idée de sa vengeance qui lui revenoit sans cesse , & qui lui permettoit à peine de m'entendre. Il ne me répondit que par une nouvelle peinture des outrages qu'il avoit essuyés. Quelle espérance lui restoit-il , soit à Goa , soit du côté de Portugal ? Sa valeur , ou plutôt son désespoir , dans trois actions sanglantes où il avoit exposé sa vie comme un soldat , n'avoit fait qu'irriter son ennemi. Jusqu'alors , le Vice-roi l'avoit hai par des raisons affectées ,

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1672.

par de prétendus motifs de zèle & de fidélité pour l'Etat : mais il le haïssoit actuellement par un motif personnel ; il haïssoit sa bravoure, & l'éclat que cette qualité brillante avoit ajouté à son nom. N'étoit-il pas prêt à bien vivre avec lui, dans le moment que par ses ordres, il s'étoit vu conduire en prison comme le dernier des misérables ?

Il ne voyoit aucune ressource à la Cour de Lisbonne. Il en connoissoit la foiblesse ; & c'étoit assez d'y avoir une fois trouvé quelque accès, pour n'y retrouver, pendant le reste de sa vie, que des difficultés insurmontables. Il étoit las de souffrir des hauteurs & des rebuts. D'ailleurs, ne voyoit-il pas qu'en attendant des réponses de Lisbonne, il auroit le temps de languir dans les prisons de Goa ? Il sentoit depuis long-temps la nécessité de s'ouvrir un champ libre, où toutes ses qualités pussent s'exercer. Il étoit sûr de le trouver dans un Royaume tel que celui de Visapour, qui sans cesse agité par des guerres étrangères ou domestiques avoit besoin d'hommes de tête & de résolution. Un homme tel que lui se souvenoient par lui-même, dans quelque lieu qu'il fût placé par la fortune. Il ne fai-

soit aucune différence d'un Chrétien de l'humeur du Viceroy, à un Mahometan; excepté qu'il donnoit au dernier l'avantage des mœurs & de la probité. D'ailleurs, il avoit remarqué que tous les hommes se conduisoient peu par les maximes de religion, dans les affaires où leur intérêt se trouvoit engagé; & que Mahometans ou Chrétiens, c'étoit cet intérêt qui les gouvernoit uniquement. A l'égard de sa femme & de sa fille, il se proposoit de prendre soin de l'une & de l'autre; & le pouvoir de les secourir ne pouvoit jamais lui manquer.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.

Un peu de reflexion, qu'il fit apparemment sur cet air de confiance, le fit changer de discours. Ensuite, paroissant craindre de s'être trop ouvert, il revint au même sujet, pour me dire que son dessein n'étoit pas d'abandonner la religion; qu'il seroit Chrétien autant qu'on peut l'être au milieu des Infideles; & que si sa conduite ne laissoit pas d'être un sujet de scandale pour les Chrétiens, il falloit s'en prendre à ceux qui le forçoient de chercher, parmi les Mahometans, un asyle contre la cruauté de ceux qui prenoient le nom de Chrétiens.

Quoique sa résolution me parût fer-

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.

1672.

Conseil que  
Carré donna à  
Dom Pedre.

me, & que j'esperasse peu de fruit de mes instances, il me rendit l'occasion de lui proposer une idée, que j'avois regreté qu'il eût interrompue. Ce n'étoit pas de retourner à Goa, où l'on m'avoit dit néanmoins que les sentimens du Viceroy étoient changés, & qu'il ne trouveroit plus de persecuteur. J'aurois apprehendé de l'aigrir d'avantage, & de m'attirer un refus qui m'eût fermé la bouche pour toujours. Mais je lui fis remarquer qu'il pouvoit quitter Goa sans se retirer à Visapour, où la Religion Chrétienne étoit en horreur; que d'autres pays lui offroient un asyle plus honorable pour lui-même, & plus sûr pour les gens de sa suite; qu'ayant un grand nombre d'esclaves Chrétiens, il alloit les exposer au danger d'être pervertis par la crainte ou par l'esperance; qu'il y avoit quantité de Villes, & des plus belles de l'Orient, où l'exercice du Christianisme étoit aussi libre qu'à Lisbonne. Je lui nommai Surate & Hispahan, où, parmi d'autres commodités, il trouveroit celle de faire valoir les grandes sommes d'argent qu'il emportoit avec lui, & le moyen par consequent de se soutenir avec distinction; au lieu de se ruiner par ses presens & ses dépenses, comme

il y seroit obligé dans le lieu dont il faisoit choix , pour se procurer une considération fort incertaine.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.

Ce conseil étoit sage , & méritoit du - moins quelque nouvelle délibération ; mais il n'écouta rien , & ne pensant qu'à se rendre à Visapour , il me dit brusquement que j'étois le maître de partir avec lui ; qu'il avoit pris des mesures pour la sûreté de sa route ; qu'un passeport très ample qu'il avoit obtenu pour lui & son équipage , l'exemptoit des droits d'entrée , & qu'il me conseilloit de saisir l'occasion ; qu'il avoit pris de l'affection pour moi dans notre entretien ; que je pouvois compter sur ses services ; & que s'il ne se rendoit point à mes conseils , il ne me remercioit pas moins de les lui avoir donnés.

Je refusai honnêtement ses offres , en lui disant que s'il eût été disposé à partir le lendemain , je me serois fait honneur de l'accompagner ; mais que j'étois chargé d'affaires pressantes , & qu'avec un équipage si considérable , sa marche ne pouvoit être aussi prompte que la mienne. En effet , il portoit des magasins entiers de riches marchandises & de meubles précieux. Il avoit des mulets chargés de vins exquis , de

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1672.

fromages, de viandes salées, de confitures, & de toutes les délicatesses dont les Portugais ne se laissent pas manquer dans les Indes. Je lui promis seulement de le voir à Visapour. Le Gouverneur de Rheback, dont j'allai prendre congé, me fit expédier un passeport, & me donna deux de ses gens pour guides; je partis le jour suivant, après avoir rendu sa visite à Dom Pedre.

1673.  
Carré se rend  
à Visapour.

Ma santé, qui étoit excellente à mon départ, se soutint pendant les premiers jours de la route : mais je fus saisi tout d'un coup d'une fièvre violente qui dura deux jours entiers. Elle me quitta le troisième, & me laissa dans un abattement qui ne me permettoit pas de me soutenir. J'étois fort mal logé. De Rheback à Visapour, on ne rencontre que de mauvaises cabanes, & des Habitans grossiers. La différence de ma Religion augmentoit encore leur brutalité. Mon passeport servit à me mettre à couvert de leurs insultes, en leur apprenant que j'étois connu du Gouverneur de Rheback, & que leurs mauvais traitemens ne demeureroient pas impunis. Mais les deux guides, qu'il m'avoit donnés, se lassèrent d'accompagner un malade; & je me trouvai sans secours, dans un Pays dont j'entendois peu la langue.

Il rombera-  
lade en che-  
min.

Cependant

Cependant j'arrivai à Visapour : mais à peine fus-je entré dans la Ville, que la fièvre me reprit avec une nouvelle violence. Je me logeai chez un honnête Persan, de qui j'appris aussi-tôt que le Gouverneur de la Ville étoit de sa Nation. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que ma dernière heure n'étoit pas éloignée, & que l'affoiblissement de mes forces me confirmoit à chaque moment dans cette idée, je pris le parti d'envoyer un de mes gens chez le Gouverneur, avec ordre de lui dire, qu'un François, chargé des affaires de sa Nation, étoit dans la Ville depuis quelques jours, & que se trouvant fort mal, il lui demandoit en grace de venir recevoir de sa main des lettres importantes, qui ne pouvoient être remises avec plus de sûreté que dans la sienne. Il vint aussi-tôt. Ma surprise & ma joye ne peuvent être représentées, lorsque me reconnoissant le premier,

Heureux-  
 se rencontre  
 qu'il fait à Vi-  
 sapour.

après deux mots d'entretien, il s'écria, dans sa langue, que j'entendois parfaitement ; Quel bonheur de retrouver ici le meilleur de mes amis ! Quoi, mon frere, c'est vous ! Je ne le reconnoissois pas : & quoique son visage me rappellât quelques idées vagues, la maladie avoit causé tant de désordre



ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1673.

dans les traces de mon cerveau, que je ne me le remis tout-à-fait qu'après avoir entendu son nom (3).

Ce Persan se nommoit Coja Abdela. C'étoit un homme de considération, qui avoit toujours aimé la Nation Française. Il avoit été long-temps Gouverneur de Mirzeou (4), & je l'avois connu familièrement à la Côte de Malabar. Nous avions lié même une amitié fort étroite ; & je lui avois trouvé des mœurs si douces, avec tant de droiture & de probité, que j'aurois souhaité alors de ne le quitter jamais. Après avoir remercié le Ciel de cette heureuse rencontre, je commençai à mieux augurer de ma situation, lorsque je retrouvais des secours & des consolations assurées dans les soins de l'amitié. Cependant, l'ardeur de ma fièvre ne faisant que redoubler, je priai Coja Abdela, qui m'offroit affectueusement ses services, de penser d'abord à me procurer un logement plus commode, & dans quelque endroit où je fusse plus éloigné du bruit. Je prétends, me dit-il, que vous n'ayez pas d'autre maison

(3) *Ibid.* Page 174.

(4) L'Auteur ne parle pas de ce Persan, dans le Journal de ses Voyages : mais on a vu, dans celui

de Dellon, qu'il étoit encore Gouverneur de Mirzeou, en 1670, & qu'il faisoit beaucoup de carrefes aux François,

que la mienne ; ou si vous ne la trouvez point encore assez tranquille, je vous trouverai un appartement qui le fera beaucoup plus, & qui touche néanmoins à ma maison. Il me quitta pour aller donner ses ordres. J'envoyai avec lui un de mes gens, qui revint me rendre compte de l'appartement qu'il me destinoit. C'étoient trois chambres fort commodes, mais qui n'étoient pas moins exposées au bruit que le logement que je voulois quitter.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1673.

Dans cet intervalle je reçus la visite de Dom Pedre, qui avoit employé ses premiers soins ; en arrivant dans la Ville, à s'informer du lieu où j'étois logé. Il me pressa d'accepter un appartement chez lui. Sa maison étoit dans le meilleur air de Visapour, & dégagée de tout ce qui peut incommoder un malade. Il joignit tant de politesses à ses offres, que dans le triste état où j'étois, je ne pus les refuser. Abdela m'avoit déjà déclaré, en gémissant, qu'il n'y avoit point, dans la Ville, d'autres Medecins que les Prêtres Indiens, dont je ne connoissois que trop l'ignorance. Je le fis consentir à me voir logé chez Dom Pedre, qui avoit, à ses gages, un Chirurgien Portugais.

Dom Pedre  
y arrive & lui  
donne un lo-  
gement.

Les secours que j'en reçus n'avance-

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

rent pas ma guerison. Au contraire ; ma fièvre devint continue , & dura trente cinq jours , avec une ardeur qui ne me laissoit pas plus de repos la nuit que le jour. L'approche de ma mort , que je crus certaine , me fit demander si dans toute la Ville il n'y avoit pas un Prêtre , ou du-moins un Chretien , entre les bras duquel je pusse expirer tranquillement. On n'eut pas de peine à me trouver des Chretiens ; mais c'étoit autant de renegats , qui avoient abjuré l'Evangile pour embrasser l'Alcoran , & qui vivoient dans la plus infâme débauche.

Carré passe  
pour mort.

Cependant mon mal ne faisant qu'augmenter , je tombai dans une profonde lethargie. On me crut mort. Le Chirurgien me voyant sans pouls & sans respiration , declara que je venois d'expirer. Croira-t-on que Dom Pedre se souvint alors qu'il étoit Chrétien ? Il fit allumer des cierges dans ma chambre ; & faisant l'office de Prêtre , avec ses valets & les miens , il se mit à reciter , près de moi , les prieres que l'Eglise ordonne pour les Morts. Je suis porté à croire qu'il le faisoit par un motif de pitié , & par quelque sentiment d'amitié pour moi. Mais comme la malignité humaine empoisonne les

meilleures actions, on a prétendu que son unique vûe avoit été de faire connoître qu'il n'avoit pas embrassé le Mahometisme.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

Le lendemain, il recommença les mêmes prières, & les ordres furent donnés pour ma sepulture. Une heureuse negligence à les executer, me sauva la vie. Les domestiques ayant remis cet office au jour suivant, qui étoit le troisieme jour de ma lethargie, un Portugais se sentit porté, par un mouvement de Religion, à passer la nuit près de moi. Pendant qu'il prioit à genoux, il se fit dans mon temperament une revolution subite, qui me rendit le sentiment & la connoissance. Mais ne retrouvant pas la force de parler, je tournai les yeux dans toutes les parties de la chambre, qui étoit fort éclairée de la lumiere d'un grand nombre de bougies. Le Portugais fut saisi d'une si vive frayeur, qu'étant sorti de ma chambre avec précipitation, il alla publier que l'esprit du François étoit revenu; & personne n'ayant jugé de la verité, parce qu'on ne pouvoit s'imaginer qu'un homme mort depuis deux jours fût revenu à la vie, son recit passa pour une illusion de la crainte & ne fit pas naître la pensée de me se-

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

courir. Cependant, ma memoire s'étant un peu fortifiée, l'appareil qui m'environnoit me fit connoître l'erreur où l'on étoit sur ma situation. Je m'efforçai de me faire entendre : mais je fus mal obeï de ma langue & de mes bras. Ainsi, faute d'assistance, je retombai dans le danger de mourir réellement. Cette cruelle solitude dura jusqu'au matin. Coja-Abdela étant venu chez Dom Pedre, on lui raconta mon apparition prétendue. Moins crédule que les Portugais, il ne se fit pas repeter une aventure dont il comprit tout d'un coup le fond ; & l'amitié le conduisit promptement à ma chambre. Il me trouva les yeux ouverts, avec quelques apparences de mouvement, mais trop foible encore pour l'entendre. Il me reveilla bien-tôt, par la force de quelques liqueurs qu'il me fit avaler ; & d'autres remèdes acheverent de m'arracher à la mort (5).

Dans ma convalescence, les soins de Dom Pedre se relâcherent beaucoup. Il n'étoit occupé que de ses plaisirs. D'ailleurs l'extrémité où je m'étois vu réduit m'avoit porté à lui confier plusieurs choses précieuses, qui lui seroient demeurées par mort. Ses espe-

(5) *Ibidem.* Pages 183 & précédentes.

rances étoient trompées; & comme je lui avois remis ce dépôt à la vûe de plusieurs personnes, sur-tout à celle du Gouverneur Persan, il comprenoit qu'il ne feroit pas aisément dispensé de me-le restituer. Le regret d'abandonner une proie, qu'il avoit crûe certaine, lui fit prendre un parti qui étoit capable effectivement de lui en assurer la possession. Ce fut de m'empoisonner (6).

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDIS.  
1673.

J'étois encore si foible, que la moindre agitation me causoit un évanouissement. Il vint un jour, dans ma chambre, environné d'une douzaine de courtisannes & de plusieurs instrumens. Ayant sçû, me dit-il, que j'étois beaucoup mieux, il vouloit contribuer à ma guérison par l'amusement de la danse & de la symphonie. En vain lui representai-je que ce spectacle me convenoit peu. Il fit étendre de riches tapis, sur lesquels s'étant assis à l'Indienne, avec toute sa suite, il commença la fête par un concert d'instrumens, qu'il fit ensuite accompagner de la voix des femmes. Après la musique, il donna ses ordres pour la danse. Je l'appelai plusieurs fois, pour le supplier de m'épargner ce tourment. Il feignit de

Dom Pedro  
tente de l'em-  
poisonnet.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

ne me pas entendre. Ce fut alors que le bruit & la chaleur faillirent de me couter la vie. Je me sentoîs prêt à m'évanouir, & je demandai quelque chose qui pût soutenir mes forces. Dom Pedre attendoit cette occasion. Un esclave, qu'il avoit chargé de ses ordres, me présenta, dans un gobelet, une liqueur dans laquelle il avoit jetté une poudre dont on ne prend pas deux fois. Il ne s'étoit pas même caché pour composer ce breuvage; & de toute l'assemblée, je fus le seul qui ne pus le remarquer. Un de mes valets comprit de quoi j'étois menacé. Il s'avança brusquement; & prenant le gobelet des mains de l'esclave, comme s'il n'eût pensé qu'à disputer le droit de son office, il fit exprès un faux pas qui lui fit renverser la liqueur. Dom Pedre, irrité jusqu'à la fureur, maltraita de plusieurs coups & mon valet & l'esclave. Il se retira dans le même transport, & je reçus aussitôt l'explication de cette aventure (7).

Ses nouvelles tentatives furent prévenues par des soins si peu déguisés, qu'il n'approcha plus de ma chambre sans trouver deux de mes gens qui s'attachoient à lui, comme des ombres,

(7) *Ibid.* page 189.

& qui ne perdoient pas ses mains de vûe. Ma santé s'étant tout-à-fait rétablie, je lui redemandai le dépôt que je lui avois confié. Il fit naître mille difficultés, que j'eus beaucoup de peine à vaincre. Cependant je le forçai enfin de me le rendre, à l'exception de vingt ou trente pistoles, qu'il avoit prises dans mes habits, sur l'opinion de ma mort, & d'une montre, dont il me dit qu'il avoit fait présent à la plus belle des femmes qu'il m'avoit amenées. Je m'applaudis de n'avoir pas fait une plus grosse perte. Mes affaires ne m'ayant pas arrêté long temps à Visapour, je ne partis point sans prendre congé de lui : mais je ne balançai point à lui reprocher son malheureux dessein, & je lui déclarai que le mien étoit d'apprendre à tout l'univers, que ce Dom Pedre, qui faisoit tant de bruit dans le monde, étoit un Apostat, un empoisonneur, un homme dont le Christianisme devoit se féliciter d'être délivré, & qui feroit l'opprobre de la religion de Mahomet. Tels furent nos adieux. En effet, s'il n'avoit pas embrassé le Mahometisme, c'étoit moins par un reste d'honneur, qui ne s'éteint pas dans les âmes les plus corrompues, que pour éviter toutes sortes d'assujec-

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1673.

Leurs adieux.



ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.

1673.

Catastrophe  
de Dom Pe-  
dre.

tissemens , & pour vivre sans aucune religion (8).

L'Auteur ajoute que Dom Pedre De-Castro , après avoir vieilli dans ses crimes , fut poignardé par un Seigneur de Visapour , dont il avoit corrompu la femme , & dans le temps qu'il faisoit ses efforts pour violer sa fille. L'Orient, dit-il , offre des Renegats , de tous les Pays de l'Europe , sans en excepter la France.

Renegats  
François , qui  
veulent voir  
l'Auteur.

Deux François de cette espece lui rendirent visite à Visapour , & ne feignirent de lui marquer du respect , que pour chercher l'occasion de le voler. On croit devoir conserver ici les principaux traits de cette aventure.

Leur Hi-  
stoire.

» Deux de ces malheureux , dit-il ,  
» vinrent chez moi pendant ma mala-  
» die. Ils y revinrent , lorsque je com-  
» mençois à me porter mieux. Je n'y  
» étois pas ; mais étant averti de leur  
» visite , je deliberai assez long-temps  
» si je devois les voir. Je m'y détermi-  
» nai enfin , dans la pensée que je serois  
» peut-être assez heureux pour faire  
» quelque impression sur leurs esprits ,  
» & que quand tous mes Voyages ne  
» m'apporteroient pas d'autre fruit que  
» d'avoir rendu un Chretien à l'Eglise ,  
» je me trouverois bien payé. Lorsqu'ils

„ étoient venus, ils s'étoient simple-  
 „ ment annoncés comme des François  
 „ qui se trouvoient à Visapour, & qui  
 „ vouloient offrir leurs services à un  
 „ homme de la même Nation, chargé  
 „ des ordres du Roi de France pour  
 „ cette contrée. Ils m'avoient fait dire  
 „ aussi, que s'ils avoient la veste & le  
 „ turban, ce n'étoit pas qu'ils eussent  
 „ changé de Religion; mais qu'étant  
 „ sans cesse avec les Turcs, ils s'étoient  
 „ vêtus comme eux, pour trouver plus  
 „ de facilité dans une sorte de commer-  
 „ ce qu'ils exerçoient à Visapour.

„ Je sçavois déjà le contraire : mais  
 „ je feignis de paroître abusé, pour  
 „ jouer mieux mon rôle. Ils se présen-  
 „ terent donc une troisième fois chez  
 „ moi, d'un air aussi familier que s'ils  
 „ eussent déjà fait connoissance. Je les  
 „ remerciai de leur honnêteté. Mais  
 „ leur premier but avoit été de me vo-  
 „ ler chez moi; & n'en ayant pas trou-  
 „ vé l'occasion, ils esperoient de la re-  
 „ trouver d'autant plus facilement, dans  
 „ le Voyage qu'ils me croyoient resolu  
 „ de faire à Saint-Thomé, que le siege  
 „ étoit devant cette Ville, & que toute  
 „ la campagne étoit infestée par les deux  
 „ Partis. Ils me dirent qu'ils en étoient  
 „ arrivés depuis peu; qu'ils étoient

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

» venus de France sur les Vaisseaux du  
» Roi, commandés par Mr De - la-  
» Haie(9), & qu'ayant été obligés de le  
» quitter, ils avoient trouvé d'honnêtes  
» Officiers Mores, qui les avoient pris  
» avec eux, & qui leur faisoient des avan-  
» tages considérables pour leur fortune.

» Je suis bien aise, leur dis-je, que  
» votre fortune soit meilleure; mais il  
» il me semble que votre bonne mine  
» en a diminué; & vous semblez tout  
» empruntés dans ces habits. Voyez ce  
» que c'est que d'être déguisés. Vous  
» n'avez ni l'air François ni l'air More.  
» Il me semble que vous auriez aussi-  
» bien fait de garder votre juste-au-  
» corps & votre chapeau; car je ne puis  
» croire que vous ayez changé de Reli-  
» gion comme d'habit. Quoique fort  
» impudens, leur trouble parut sur  
» leur visage. Le plus hardi des deux me  
» répondit que le Seigneur, avec lequel  
» ils étoient, avoit souhaité qu'ils fus-  
» sent vêtus comme les autres person-  
» nes de sa maison, & qu'il seroit blessé  
» d'y voir une différence d'habit. Mais  
» ne l'est-il pas, leur dis-je, de la dif-  
» férence de votre Religion & de la  
» sienne? Il est vrai, me dirent-ils,

(9) Voyez son Journal, au Tome XXXII de ce Recueil.

» qu'il n'a pas tenu à lui que nous  
 » n'ayons embrassé le Mahomethisme ;  
 » mais nous avons essuié d'assez mau-  
 » vais traitemens, pour conserver no-  
 » tre sainte Religion, dans laquelle nous  
 » voulons mourir. C'est-à-dire , Mes-  
 » sieurs, repliquai-je , que j'ai devant  
 » les yeux des Martyrs du Christianis-  
 » me. Je prendrai soin de publier que  
 » j'ai vu deux jeunes François , qui  
 » conservant toute la pureté de leur foi  
 » sous le turban , ne se servoient du  
 » changement d'habit que pour conver-  
 » tir les Mores , & qui se feroient don-  
 » ner la circoncision même , pour se  
 » mettre plus en état de faire des Chré-  
 » tiens. J'admire votre zele , Messieurs ,  
 » & l'art que vous avez de faire tour-  
 » ner de si mauvais moyens à de bon-  
 » nes fins.

» Ces deux méchans hommes me-  
 » parurent dans un fort grand embar-  
 » ras. Comme j'étois instruit du dessein  
 » qu'ils avoient de me voler sur le che-  
 » min de Saint-Thomé , j'employai l'a-  
 » dresse pour m'en garantir. Je leur de-  
 » mandai combien ils avoient mis de  
 » temps à venir de cette Ville jusqu'à  
 » Visapour. Ils me repondirent qu'ils  
 » avoient marché l'espace de quarante-  
 » cinq jours. Il faut , leur dis-je , que

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

» vous vous foyez arrêtés en chemin.  
» Non , me dirent-ils ; & là-dessus ils  
» me promirent qu'au temps de mon  
» départ ils me donneroient de bons  
» avis sur la route , & même quelques-  
» uns de leurs amis pour me servir de  
» guides & d'escorte. Nous ne nous  
» entendons pas , interrompis-je. Il y a  
» aujourd'hui trente cinq jours que j'ai  
» dépêché un Courier à Saint-Thomas ,  
» pour y porter des paquets dont j'étois  
» chargé ; & je souhaiterois de sçavoir  
» dans quel temps à peu près j'en puis  
» avoir des nouvelles. J'en ai même de  
» l'inquietude ; parce que chemins sont  
» remplis de soldats , & le passage très-  
» dangereux. Je n'attends que cet éclair-  
» cissement pour retourner à Surate ,  
» où est le Comptoir general de notre  
» Compagnie ; & ma santé commen-  
» çant à revenir , je songe à partir au  
» premier jour.

» Ce discours déconcerta mes deux  
» scelerats. Ils parurent troublés , &  
» me dirent avec empressement ; Eh  
» quoi , Monsieur, vous n'allez donc  
» pas à Saint-Thomas ? Non assurément ,  
» leur dis-je. Je n'ai pas dessein d'aller  
» m'exposer sans raison , & je ne crois  
» pas que vous fussiez d'un autre avis ,  
» si je vous consultois. Ils ne laisserent

» pas de me proposer divers chemins ,  
 » qu'ils connoissoient , me dirent - ils ,  
 » & par lesquels je n'aurois rien à crain-  
 » dre. C'étoient justement ceux que je  
 » redoutois. Je les remerciai , & je les  
 » vis partir fort mécontents d'avoir man-  
 » qué leur coup (10).

ETAT DES  
 PORTUGAIS  
 AUX INDES.  
 1673.

Carré continue de raconter que les ayant revus , avec deux autres de leurs compagnons , il tira d'eux l'aveu de leur apostasie , & de tous les degrés par lesquels ils y étoient tombés. Il ne les nomme point , dit-il , pour en épargner l'affront à quantité de gens de bien & d'honneur. Mais de quelque défiance qu'il fût armé avec eux , il ne put éviter d'être dupé par l'un des quatre , qui tira de lui quelque argent , sous prétexte de se faire vêtir à la Françoisise , pour retourner dans un pays Chrétien sans faire soupçonner sa fuite aux Mahometans. Après avoir donné dans ce piège , il ne le revit plus.

Mais il manqueroit quelque chose à sa principale narration , si je n'y joignois , d'après lui-même , l'histoire des deux Dames Portugaises , Nieces du Gouverneur de Goa , que Dom Pedre avoit livrées au Prince de Visapour. On lui avoit parlé si avantageusement de

(10) *Ibid.* pages 809 & précédentes.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1673.

leur mérite & de leur beauté, qu'après son rétablissement, il trouva le moyen de se lier avec un des Officiers du Prince, dans l'unique vue de se procurer l'éclaircissement qu'il desiroit.

Suite de  
l'Histoire des  
deux Dames  
vendues par  
Dom Pedre.

Un jour, dit-il (11), que nous avions traité le chapitre des Religions, & que je l'avois entretenu du nombre des grands hommes que les Chrétiens révèrent, pour avoir préféré la mort aux honneurs par lesquels on tentoit leur constance; Je suis bien curieux, ajoutai-je, de sçavoir ce que sont devenues deux Portugaises, dont le Prince Mahometan, que vous servez, avoit été assez amoureux pour les enlever. Vous voulez parler, interrompit-il, des Dames que Dom Pedre lui a vendues. Comment vendues? lui dis-je, en dissimulant ce que je n'ignorois pas. C'est un Dom Pedre, qui les lui a livrées? & ce Dom Pedre est celui qui s'est retiré à Visapour? Lui-même, reprit-il: & je puis vous le certifier d'autant plus parfaitement, que j'ai eu part moi-même à cette aventure. C'étoit moi qui donnois des ordres sur la route, & qui

(11) *Ibidem*, pages 373 & suivantes. On craintroit que cette aventure ne parût romanesque, si l'Auteur n'en parloit com-

me témoin. C'est par cette raison qu'on s'attache à conserver jusqu'à la forme de son récit, quoiqu'on ait corrigé l'expression.

faisois preparer à ces deux Dames toutes les commodités qu'elles pouvoient desirer. Alors, il me raconta une longue histoire, dont on a déjà lu l'origine & les premiers événemens. Je la reprendrai, à l'enlèvement même, où je me souviens de l'avoir interrompue.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1673.

Dans tous les lieux où nous fîmes passer les deux Portugaises, on n'entendoit sortir, du Palankin, que des cris & des hurlemens. Lorsqu'elles furent arrivées au serail du Prince, elles parurent fort différentes de ce que je les avois vues. La douleur & les larmes les avoient défigurées, jusqu'à n'être plus reconnoissables. Le Prince qui les aimoit beaucoup, en ressentit une vive affliction. Il se figura qu'elles haïssoient également sa religion & sa personne. Mais la tristesse de l'une avoit une autre cause. Elle aimoit un jeune Portugais de Goa, qui avoit les mêmes sentimens pour elle, & qui étoit depuis longtemps dans l'espérance de l'épouser. Tous les soins du Prince ne purent affoiblir cette passion. Elle ne lui répondoit que par des larmes, qu'il attribuoit à sa vertu, & qui le rendoient si timide, qu'à peine osoit-il se présenter devant elle. Il employa toute l'éloquence de nos Prêtres pour lui faire aban-



ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

donner le Christianisme, dans l'espoir que ce changement feroit tourner son cœur aux plaisirs approuvés par l'Alcoran, & qu'une Religion voluptueuse lui feroit aimer la volupté. Elle triompha de tout; parce qu'elle s'imaginait, apparemment, que son attachement pour notre loi ne pouvoit s'accorder avec son amour pour un Chrétien.

Le Prince la fit consentir par degrés à se promener quelquefois avec lui dans un riche Palankin; mais l'événement a fait connoître d'où venoit cette complaisance. Elle se flattoit, sans doute, que son amant ne demeureroit pas tranquille à Goa; & son espérance étoit de le rencontrer dans sa marche. En effet, ce jeune temeraire, qui se nommoit Don Alvarez Corrado, comme on l'a sçu depuis, étoit venu dans cette Ville, à la première nouvelle de l'enlèvement, c'est-à-dire, presque aussitôt qu'elle. Il y passoit pour un Marchand, & ses occupations paroissent bornées au Commerce: mais s'étant logé dans le quartier du Prince, il ne s'éloignoit guère de l'enceinte de son Palais, dont il ne cessoit pas d'observer la situation, avec l'audacieux dessein d'y pénétrer. Il ne put manquer de voir sa Maîtresse, chaque fois qu'elle

fortit avec le Prince. On n'a pas douté qu'elle ne l'eût reconnu ; & nous n'avons pû donner d'autre explication à l'empressement qu'elle marqua bientôt pour se promener avec le Prince , tandis qu'elle conservoit pour lui la même rigueur , & que sa tristesse ne paroïssoit pas se relâcher. Enfin le jeune Portugais , encouragé peut-être par quelque signe ou par quelque billet , eut l'imprudence de s'adresser à un homme de sa Nation , qui avoit embrassé la Loi des vrais croyans , & qui étoit au service du Prince. Il lui découvrit son amour , après s'être flatté de l'avoir engagé dans ses intérêts par une grosse somme d'argent , qui devoit être suivie de beaucoup d'autres libéralités. Ils convinrent des moyens qu'il falloit employer , pour entrer impunément dans l'appartement des femmes. Le jeune homme résolut de prendre l'habit d'une de ces Marchandes qui fournissent les Serails de fruits & de liqueurs , & qui sont reçues sans défiance. Ses mesures , qu'il ne déguisa point à celui qui devoit les seconder , furent prises avec tant d'adresse & de conduite , qu'elles auroient pû réussir ; & l'enlèvement qu'il méditoit n'auroit pas eu moins de succès que le nôtre.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1673.

ÉTAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

Mais son confident ne paroissoit le servir, que pour garder la fidélité qu'il devoit à son Maître. Aussi-tôt qu'il eut tiré le secret de toutes ses vues, il en avertit le Prince. La vengeance ne fut pas éloignée. Je n'ignorai pas les ordres qui furent donnés dès le même jour : mais le confident demeura chargé de l'exécution ; & cette préférence, pour un cruel office, ne me causa point de jalousie.

Le Prince, dont le temps n'avoit fait qu'irriter la passion, comprit tout-d'un-coup ce qui rendoit la Portugaise si difficile. Il ne chercha plus d'autre explication pour sa tristesse & ses larmes. On lui dit que c'étoit un homme qu'il avoit vu plusieurs fois à la promenade. Il se ressouvint de l'avoir remarqué autour de son Palankin ; & sa mémoire ne lui rappella pas moins diverses marques de trouble, que sa compagne n'avoit pas eu le pouvoir de cacher. Dans sa fureur, il pensa d'abord à poignarder son Rival de sa propre main : mais on lui représenta qu'une vengeance si facile n'étoit pas digne de lui. Le Portugais devoit venir seul, en habit de femme, & par conséquent sans armes. Le soin de punir son crime appartenoit à celui qui l'avoit révélé. On lui

donna deux esclaves , qu'il mit dans un lieu obscur , par lequel Alvarez devoit passer. Lorsque ce jeune temeraire y fut arrivé , il se sentit frapper ; & les coups qui le firent tomber sans vie , furent portés avec tant de vitesse , qu'il n'eut pas le temps de pousser un soupir.

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES,  
1673.

J'étois avec le Prince , lorsqu'on lui vint apprendre que ses ordres étoient exécutés. Il entra , d'un air furieux , dans la chambre de la Portugaise. Votre amant , lui dit-il , vient d'expirer. Vous le préféreriez à moi. Il ne vit plus. Il a trouvé la mort qu'il méritoit. Quoi ! Dom Alvare ? s'écria-t-elle. Dom Alvare est mort ? Oui , il est mort , & c'est moi qui l'ai fait poignarder.

Je n'ai pas conçu quel plaisir le Prince put prendre à lui annoncer de sa bouche cette funeste nouvelle ; & moins encore , pourquoi il se déclara l'auteur d'une violence qu'il pouvoit desavouer. Mais , à cette déclaration , la Portugaise tomba évanouie , avec de si étranges accidens , que malgré tous les soins qu'on apporta secourir , elle expira quelques heures après.

Sa compagne , qui paroît sans engagement du côté de l'amour , & qui n'a pas d'autre raison que sa captivité pour

ETAT DES  
PORTUGAIS  
AUX INDES.  
1673.

s'affliger, se consume d'ennui; & loin d'écouter les propositions du Prince, elle s'obstine à les rejeter, avec des emportemens de douleur qui ne lui promettent pas une longue vie (12).

(12) Carré, *ubi supra*, page 401 & précédentes.



---

*V O Y A G E*  
*D E L U I L L I E R ,*  
*A U G O L F E D E B E N G A L E .*

**U**N Lecteur François, qui s'est vu INTRODUCT.  
conduit successivement dans les  
principales parties du Golfe de Benga-  
le , & qui est tombé mille fois sur  
les noms de divers établissemens Euro-  
péens , à l'embouchure du Gange & sur  
la Côte de Coromandel , peut se de-  
mander avec étonnement si ceux de sa  
Nation lui sont échappés , ou pourquoi  
il ne les a pas vus figurer dans les Rela-  
tions étrangères & dans les nôtres ? On  
lui répond que si les étrangers s'occu-  
pent quelquefois de nos affaires , ce  
n'est pas pour en relever le succès ou  
l'éclat ; & par une négligence , assez  
surprenante en effet , il ne se trouve  
aucun de nos propres Voyageurs , qui  
ait publié jusqu'à présent ses observa-  
tions sur nos Colonies Orientales. Luil-  
lier est le seul qui ait parlé , avec un  
peu d'étendue , de Pondichery & de

INTRODUCT. Chandernagor. Aussi cette raison lui fera-t-elle obtenir, dans ce Recueil, un rang qu'il mérite peu à tout autre titre, & qu'on ne lui accordera même, que pour prendre, de son récit, l'occasion d'y joindre un détail plus curieux & plus instructif. Il nous apprend que son Voyage (13) n'eut pas d'autre motif que sa politesse & sa galanterie. On lui proposa de conduire, aux rives du Gange, deux jeunes Demoiselles qui étoient promises à deux jeunes Officiers du Comptoir François. Il accepta cette commission comme une faveur.

1711.  
Départ de  
l'Auteur.

Luillier s'étant embarqué à l'Orient, le 4 de Mars 1722, sur un Vaisseau de la Compagnie des Indes, une navigation douce, dont il attribue le succès à la protection de l'amour, ne lui fit trouver que du plaisir sur mer, & de l'amusement dans tous les lieux de son passage, jusqu'au 12 de Juillet, qu'il mouilla dans la Rade de Pondichery. Cependant, depuis le 24 de Juin, après avoir passé à la hauteur de l'Isle de Ceylan, „où les Hollandois, dit-

(13) Publié en 1716, à des Indes Orientales, & Rotterdam, chez *Hofhout*, un Traité des maladies particulières aux Pays Orientaux, & de leurs remèdes. Le Voyage même ne contient que 128 pages.

„ il,

» il , ont à present la politique de ne  
 » recevoir aucun Navire étranger , dans  
 » la crainte de communiquer la con-  
 » noissance du commerce de cette Isle  
 » & d'inspirer le desir de la partager (14),  
 quarante hommes de son bord tom-  
 berent malades , & dix huit moururent  
 dans l'intervalle qui restoit jusqu'au  
 Port.

LUILLIER.  
1722.

Il fait quelques observations sur cet  
 accident , pour l'utilité de ceux qui  
 passeront , comme lui , par Anjouan ,  
 une des Isles Comorres. » A notre ar-  
 » rivée , dit-il , les uns attribuerent les  
 » maladies du Vaisseau à quelque cli-  
 » mat pestiferé , par lequel il falloit  
 » que nous eussions passé , & d'autres à  
 » notre séjour dans l'Isle d'Anjouan.  
 » Pour moi , j'en accuse la dernière  
 » de ces deux causes , quoiqu'il ne soit  
 » pas impossible que l'une & l'autre y  
 » aient contribué : car en pleine mer ,  
 » on se sent quelquefois abbatu jusqu'à  
 » perdre le pouvoir d'agir ; & si - tôt  
 » qu'on entre sous un autre climat , on  
 » s'apperçoit qu'insensiblement les for-  
 » ces reviennent. Les plus dangereuses  
 » de ces alternatives sont dans la Zone  
 » torride de l'hémisphere du Sud , par

Ses observa-  
 tions sur les  
 maladies de  
 son Vaisseau.

(14) Voyage de Luillier , page 25.



L'ESTILLIER.

1722.

» les six à douze degrés, sous le Tro-  
 » pique du Capricorne, & lorsqu'on a  
 » le Soleil à plomb. Mais la raison qui  
 » me fait attribuer nos maladies au  
 » séjour d'Anjouan, c'est que tous les  
 » scorbutiques qui étoient descendus à  
 » terre se sont très bien portés; & qu'au  
 » contraire, de tous ceux qui se por-  
 » toient bien & qui couchèrent dans  
 » l'Isle, il n'y en eut que trois qui ne tom-  
 » berent pas malades. Une partie mourut,  
 » & l'autre eut beaucoup de peine à se  
 » retablir. On étoit campé au pied d'une  
 » haute montagne, depuis dix heures  
 » du matin, jusqu'à cinq heures du  
 » soir. La reverberation du Soleil y ren-  
 » doit la chaleur si excessive, qu'à pei-  
 » ne y pouvoit-on respirer. Pendant  
 » la nuit, il s'élève de la mer un air  
 » froid, qui humecte la vallée; & cette  
 » fraîcheur, mêlée avec les vapeurs de  
 » la terre, y produit un air grossier qui  
 » qui ne peut être que nuisible à la  
 » santé. On peut objecter que les mala-  
 » des auroient plutôt dû souffrir de ce  
 » mauvais air, parce qu'étant fort af-  
 » foiblis, ils devoient moins résister à  
 » sa malignité. Mais outre que le scor-  
 » but est une maladie qui demande la  
 » terre, ceux qui se portent bien sont  
 » ordinairement prodiges de leur san-

» té ; & comme ils n'ont pas eu depuis  
 » long-temps le plaisir de la prome-  
 » nade, ils s'en font un très grand de sen-  
 » tir cette fraîcheur pendant la nuit :  
 » ils s'y endorment par l'assoupissement  
 » de ces vapeurs épaisses ; & de-là vient  
 » la maladie. Au contraire, les mala-  
 » des se menagent ; & c'est par cette  
 » raison qu'ils y recouvrent la santé,  
 » pendant que les autres la perdent (15).

Dix jours , que le Vaisseau passa  
 dans la Rade de Pondichery , ne don-  
 nerent point le temps , à Luillier , de  
 connoître cette fameuse colonie Fran-  
 çoise aussi parfaitement qu'à son re-  
 tour.

Cependant il ne nous derobe point  
 ses premières remarques. Il place la  
 Ville au douzième degré du Nord.  
 L'air y est très chaud , mais fort sain.  
 Le Pays , qui est fort sablonneux , ne  
 produit que du riz , & très peu d'her-  
 bes potageres. On y trouve néanmoins  
 une espèce de grosses raves , de l'o-  
 seille , des épinars , de petites citrouil-  
 les qui se nomment Giromons , de la  
 chicorée , des choux blancs , des con-  
 combres ; mais ces légumes n'ont pas  
 le même goût que les nôtres. On y  
 trouve des citrons en abondance , quel-

LUILLIER.  
 1722.

Description  
 de Pondiche-  
 ry, au passage  
 de l'Auteur.

(15) *Ibid.* pages 28 & précédentes.

LUILLIER.  
1722.

ques oranges, des bananes, des gouv-  
ves, des grenades, des patates, des  
melons d'eau, une autre espece de me-  
lons qui approche un peu des nôtres,  
des mangues, des pamplemousses, des  
ananas, des jacs & des papées; de la  
volaille & du gibier de toute espece,  
quelques bœufs & quelques vaches,  
mais quantité de buffes, qu'on employe  
indifferemment à porter & à traîner,  
des cabris à grandes oreilles abbatues  
& tout-à-fait differens des nôtres. Les  
cocotiers y sont en très grand nombre,  
& fournissent, aux besoins des habi-  
tans, cette multitude de secours qui le  
font regarder comme un des plus utiles  
presens de la nature.

Pondichery étant devenu le premier  
Comptoir de la Compagnie dans tou-  
tes les Indes, on commençoit à ne rien  
épargner pour lui donner de l'éclat.  
L'Auteur croit son circuit d'environ  
quatre lieues, & la représente deja très  
peuplée, sur-tout de Gentils, qui ai-  
ment beaucoup mieux, dit il, la do-  
mination Françoisse que celle des Mau-  
res. Chaque Etat est resserré dans son  
quartier. On y construisoit alors une  
nouvelle Forteresse, près de laquelle  
quelques Officiers François avoient fait  
bâtir des maisons : mais comme le pays

à peu de bois pour les édifices, & que d'ailleurs il s'y élève de temps en temps des vents fort impetueux, elles ne sont que d'un étage. Outre ce nouveau Fort, on en comptoit neuf petits, qui faisoient auparavant l'unique défense des murs. La garde étoit composée de trois Compagnies d'Infanterie Françoisse, & d'environ trois cens Topases; nom qu'on donne à des habitans naturels du Pays, qu'on fait élever & vêtir à la maniere de France (16). Il y avoit, à Pondichery, trois Maisons Religieuses, l'une de Jesuites; la seconde, de Carmes; & la troisieme, de Capucins, qui se disoient Curés de toute la Ville & de l'Eglise Malabare. Le Roi, pour donner du lustre à ce bel établissement, y avoit établi depuis quelques années un Conseil Souverain. La Compagnie y entretenoit un Gouverneur, qui étoit alors Mr le Chevalier Martin (17), un Commandant Militaire, & un Major (18).

On ne s'est attaché à cette courte Description, que pour faire comparer,

(16) *Ibid.* pages 34 & précédentes.

(17) C'étoit lui qui avoit défendu Pondichery, contre les Hollandois, dans les dernières guerres; & mal-

gré la petre de cette Place, sa bonne conduite lui avoit fait meriter la qualité de Gouverneur de l'Ordre du Mont-Carmel.

(18) Page 36.

JUILLET.

1722.

dans la suite de cet article , l'état de Pondichery , tel qu'il étoit alors , avec ce qu'il est devenu dans l'espace de peu d'années. L'Auteur ne donne pas d'ailleurs une idée fort avantageuse de l'agrément qu'il y vit regner dans la société des François , lorsqu'il fait observer que la beauté , la propreté & le bon air y étoient rares. Il ajoute que les deux Demoiselles du Vaisseau y firent admirer leurs charmes ; » que l'amour fut plus fort que la » raison , dans la plupart des Officiers » de la Ville , quoiqu'ils n'ignorassent » point que ces deux belles personnes » n'alloient au Bengale que pour s'y » marier ; & que si leur séjour eût duré » plus long-temps , le bruit des passions » qu'elles firent naître auroit pu retentir jusqu'en Europe.

L'Auteur se rend à Bengale.

Le Vaisseau ayant remis à la voile le 22 de Juillet , on n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la Rade de Ballaford , où l'on arriva le 29. Cette Rade est foraine , & très éloignée de la terre. Aussitôt qu'on y eut mouillé , on tira trois coups de canon , & l'artimon fut bordé suivant l'usage , pour avertir les Pilotes côtiers de la Compagnie. Un gros vent contraire , qui empêchoit de sortir de la rivière , les retarda pendant cinq

jours. Comme le bruit de la guerre commençoit à se repandre dans les Indes, ce retardement causa de l'inquiétude au Capitaine, qui apprehendoit de rencontrer quelques vaisseaux d'Angleterre ou de Hollande. Enfin, les Pilotes arriverent à bord le 4 d'Août, & furent suivis, quelques heures après, du Facteur que la Compagnie entretient à Ballaford; mais le vent ne cessa pas d'être contraire jusqu'au 7. L'entrée du Gange a trois bancs de sable, qu'on ne passe point sans précaution. Aussitôt qu'on sçait à Ballaford l'arrivée de quelque vaisseau François, le Facteur en donne au Directeur du Comptoir d'Ougly, par un Patemard, c'est-à-dire, un Exprès, & le Directeur se hâte de dépêcher quelques Officiers, avec des Basaras, qui sont une espece de grands Bateaux assez propres, dont le milieu forme une petite chambre (19).

Ballaford est un lieu celebre par le commerce des belles toiles blanches qui se nomment *Sanas*, & de ces étoffes qui passent en France pour écorce d'arbre, quoiqu'elles soient composées d'une soye sauvage qui se trouve dans les bois (20). L'Auteur ne nous apprend

LIVRE.  
1722.

Son arrivée  
à Ballaford.

(19) *Ibid.* page 38.

(20) *Ibid.* page 39.

LUXILIER.  
1712.

Comptoir.  
Anglois de  
Coikonde.

point combien cette Place est éloignée de l'embouchure du Gange. Les Balaras du Directeur étant venues au-devant des Dames, on passa le lendemain devant le Comptoir des Anglois de l'ancienne Compagnie, qui se nomme Golgothe, où l'on faisoit bâtir alors de très beaux magasins. Il est situé sur le bord du Gange, à huit lieues du Comptoir de France. Comme divers particuliers ont fait bâtir des maisons, à Golgothe, on le prendroit de loin pour une Ville (21).

Comptoir  
Danois.

On passa de même devant le Comptoir des Danois, qui saluerent le Bâtiment François de treize coups de canon. C'est un honneur qu'il reçut de tous les vaisseaux Européens, qu'il rencontra jusqu'à la loge François (22). Elle n'est éloignée que d'un quart de lieue de celle des Danois. Les Dames étoient attendues au bord de la rivière par des Palanquins; & leur débarquement fut célébré par une décharge générale du canon & de la mousqueterie. Quoique la fête de leur mariage n'appartienne point à ce Recueil, l'occasion permet d'observer un incident qui dût

Plaisante es-  
sai entre des  
Amans.

(21) Ibid. page 40.

autres Nations appellent

(22) Nos Marchands Comptoir.

nomment Loge ce que les

avoir quelque agrément pour les spectateurs. Entre les François qui étoient venus recevoir les deux Dames, on s'imagine que leurs Amans, c'est-à-dire, deux jeunes Officiers du Comptoir à qui leurs parens les avoient destinées, ne furent pas les plus lents. Ils ne s'étoient jamais vûs. Une méprise dont Luillier n'éclaircit pas la source, mais qui n'étoit pas d'un heureux augure pour leur union, fit prendre le change aux deux Amans. Chacun adressa ses civilités à la Dame qui n'étoit pas pour lui ( 23 ). Les premiers embrassemens furent donnés dans une fausse supposition, qui dûnt laisser beaucoup de chagrin des deux côtés, si le goût avoit eu quelque part à cette erreur; & ce ne fut qu'après des éclaircissemens, qu'on revint à des caresses plus justes, mais peut-être moins tendres, & par conséquent moins sincères.

LUILLIER.  
1722.

La Loge Françoisse porte le nom de Comptoir; Chandernagor. C'est une très belle ou Loge des François de maison, qui est située sur le bord d'un Chandernagor. des deux bras du Gange. Elle a deux autres Loges dans sa dépendance; celle de Cassambazar ( 24 ), d'où viennent toutes les foyes, dont il se fait un fi

(23) Page 41.

(24) Graaf nomme le même lieu Cassambar.



LUILLIER.  
1722.

grand commerce au Levant, & celle de Ballaford. Le Pays, qui porte le nom d'Ougly, est une Province du Royaume de Bengale.

Ville de  
Chinchurat.

Chandernagor n'est éloigné que d'une lieue, de *Chinchurat*, grande Ville, où les Hollandois, & les Anglois de la nouvelle Compagnie, ont des Comptoirs. Celui des Hollandois l'emporte beaucoup sur l'autre, par la beauté des édifices. Les Portugais y ont deux Eglises; l'une aux Jésuites, & l'autre aux Augustins (25). La ville de Chinchurat est défendue par une Citadelle, qui sert de logement au Gouverneur. Le Port est si spacieux, qu'il peut contenir trois cens Vaisseaux à l'ancre. Les Banians, qui sont les principaux Marchands du Pays, y ont leurs demeures & leurs magasins.

La Loge Française est accompagnée d'une fort belle Maison de Jésuites, où l'on ne comptoit alors que deux Prêtres, dont l'un faisoit les fonctions

(25) Ces derniers, dit l'Auteur, ne vivent pas dans toute la régularité possible, de quoi je ne suis point surpris; car à Goa, qui est la Capitale Portugaise des Indes, lorsqu'il arrive au Vaisseau de l'Europe, celui de l'Equipage qui veut se rendre Religieux n'a qu'à se présenter. Quelque ignorant qu'il soit, il est reçu, sans examiner s'il a l'esprit de Religion, ou non. Ainsi, je ne m'en tiens point qu'il s'y commette tant d'abus. Luillier, page 48.

de Curé. L'Auteur loue beaucoup leur conduite & leur zele. Il y a, dans la Loge même, une Chapelle, où la Messe est célébrée trois fois tous les jours. Les environs offrent plusieurs maisons, bâties par des François & par des Portugais. Le Comptoir Danois, qui n'en est pas à plus d'un quart de lieue, forme aussi un édifice assez régulier. Les maisons ne sont pas plus hautes au Bengale qu'à Pondichery. Elles sont de brique, parce que le Pays est sans pierres. La chaux se tire de Ballaford, & n'est composée que d'écailles d'huîtres qu'on fait brûler. Ces huîtres pèsent quelquefois quatre livres, & ne peuvent être ouvertes qu'avec des marteaux.

LUILLIER.  
1722.

La Province d'Ougly est par le vingt-troisième degré, sous le Tropique du Cancer (26). L'air y est fort grossier,

Province  
d'Ougly, où  
le Comptoir  
Français est  
situé.

(26) Elle n'est par conséquent moins éloignée que nous de l'Equateur, que de vingt cinq degrés de latitude; Si bien, dit Luillier, que sans le Cap de Bonne-Esperance, ou plutôt sans une grande langue de terre, qui nous empêche de chercher en droiture les mers Indiennes, on ne seroit éloigné du Bengale que de

» cinq cens lieues en latitude, & d'environ mille  
» lieues en longitude; au  
» lieu que pour y arriver,  
» il faut faire cinq mille  
» cinq cens lieues; savoir, soixante-onze degrés dans la partie du  
» Nord, & soixante-quatre dans la partie du  
» Sud, qui font cent trente cinq degrés, valant  
» en latitude deux mille

LUILLIER.  
1722.

& le climat moins sain qu'à Pondichéry. Cependant la terre y est beaucoup meilleure. Elle produit toutes sortes de légumes & d'herbes potagères, du froment, du riz en abondance, du miel, de la cire, & toutes les espèces de fruits qui croissent aux Indes. Aussi le Bengale en est-il comme le magasin. On y recueille quantité de coton, d'une plante dont la feuille ressemble à celle de l'Erable, & qui s'élève d'environ trois pieds. Le bouton, qui le renferme, fleurit à peu près comme celui de nos gros chardons (27).

Commerce  
de la Compagnie  
des Indes  
au Bengale.

La Compagnie tire de son Comptoir d'Ougly diverses sortes de Mallesmolles; des Cassettes, que nous nommons mouffelines doubles; des *Doreas*, qui sont les mouffelines rayées; des Tanejs, ou des mouffelines serrées; des Amans, qui sont de très belles toiles de coton, quoique moins fines que les Sanas de Ballaford; des pièces de mouchoirs de soie, de coton, de mallesmolles, & d'autres toiles de coton. La grande ville de Dacca, qui est éloi-

» sept cens lieues; & deux  
» mille huit cens lieues en  
» longitude: sans compter  
» que souvent les vents  
» contraires obligent de

» luvoyer. *Ibidem*, page 50.

(27) Page 51. Voyez ci-dessous la description du Bengale.

gnée de la Loge, d'environ cent lieues, fournit les meilleures & les plus belles broderies des Indes, en or & en argent comme en soye. De-là viennent les Stinquerques, & les belles mouffelines brodées qu'on apporte en France. C'est de Patna que la Compagnie tire du salpêtre, & tout l'Orient de l'opium (28). Les Jamavars, les Armoisins, & les *Cottonis*, qui sont des étoffes mêlées de coton & de soye, viennent de Casmabazar. En général, suivant la remarque de l'Auteur, les plus belles mouffelines des Indes viennent de Bengale, les meilleures toiles de coton viennent de Pondichery, & les plus belles étoffes de soye à fleurs d'or & d'argent viennent de Surate (29).

Après avoir passé cinq mois entiers à Chandernagor, Luillier rappellé par le Capitaine de son Vaisseau, qui se disposoit à lever l'ancre, s'embarqua dans un Basaras, avec cinq Officiers qui le conduisirent jusqu'à Ballaford, où il se mit sur une des trois petites Barques que la Compagnie entretient

---

LUILLIER.  
1712.

---

1723.  
Retour  
de l'Auteur à  
Pondichery.

(28) Page 58. L'Opium, dit l'Auteur, est un simple qui approche beaucoup du Pavot. La manière de faire celui qu'on nous apporte est de couper la tige, d'où il distille un petit lait, semblable à celui du Pavot, qu'on laisse cuire au soleil, & qu'on amasse ensuite pour le vendre. *Ibid.*

(29) Page 195.

LUILLIER.  
1723.

pour faciliter à ses Vaisseaux l'entrée & la sortie du Gange. Dans cette route, il rencontra plus de cinq cens Bouries, qui sont de grands Bateaux Indiens de fort mauvaise construction. Ils étoient chargés de Fackirs & d'autres Gentils, qui revenoient de *Sagore*, Isle fameuse par une Pagode fort respectée, dont le culte y conduit un très grand nombre de Pelerins. Il passa le lendemain devant l'Isle de Gale, qui n'est habitée que par des Tigres & d'autres animaux féroces. Son Vaisseau n'étant pas éloigné de cette Isle, il y arriva le 15 de Janvier avant midi. Le 17, on leva l'ancre, & l'on passa les bancs, le 18, avec un vent si favorable, qu'on sortit du Gange le 19 au matin (30).

Isle de Sagore & son Pelerinage.

Isle de Gale.

Observations de Luillier.

Le retour à Pondichery n'offrit rien de plus remarquable, que les événemens ordinaires de la navigation. L'Equipage prit un gros Requin, & le Capitaine une Tortue : sur quoi l'Auteur observe, que les tortues de mer sont très différentes de celles de terre. Celles de mer ont, dit-il, une écaille plus claire, un bec d'aigle, & la chair n'est pas si bonne que celle des autres (31). A l'occasion des Requins, il

(30) Page 92.

(31) Page 93.

rapporte , dans un autre lieu , que le Serrurier du vaisseau étant mort , & l'usage l'ayant fait jetter dans le flots , enseveli dans une toile de voile , on prit le lendemain un de ces monstres , dans le ventre duquel le cadavre fut retrouvé tout entier avec son enveloppe ( 32 ).

LUILLIER.  
1723.

En arrivant , le 30 de Janvier , à la Rade de Pondichery , Luillier reconnut qu'il est dangereux d'aborder le soir au rivage. Les brisans , qui regnent sur toute la côte de Coromandel , l'obligerent de remettre son débarquement au lendemain ( 33 ). Il trouva le Chevalier Martin dans les allarmes de la guerre. Quoiqu'elle ne fût point encore déclarée , les préparatifs qui se faisoient dans toute l'Europe sembloient l'annoncer. On avoit appris d'ailleurs que les Hollandois armoient à Batavia. Dans l'incertitude des événemens , ce sage Gouverneur avoit pris le parti de presser les ouvrages de la Ville , & d'y faire des chemins couverts , qui avoient manqué à sa défense dans le premier siege. L'entreprise étoit poussée avec toutes les lumieres qu'il devoit à l'expérience ( 34 ). Mais , comme il n'y a

Préparatifs  
de guerre à  
Pondichery.

EUILLEK.  
1723.

que des éclaircissémens superficiels à tirer du Voyageur dont on a donné l'extrait, c'est ici l'occasion qu'on s'est promise, de puiser dans une meilleure source des idées plus justes de l'établissement François de Pondichery (35).

### § I.

#### *Origine de l'établissement des François à Pondichery.*

REMONTONS, avec l'Auteur que je fais profession de suivre, jusqu'à l'année 1674, où l'on a vû, dans une Relation précédente (36), la ville de Saint - Thomé, prise en peu de jours par les armes Françoises, sous le comman-

(35) On ne fera pas difficulté de les emprunter du troisième Tome de l'Histoire des Indes Orientales, par M. l'Abbé Guyon. Cette partie de son Ouvrage, ayant été composée sur les Mémoires de la Compagnie des Indes, avec une attention d'autant plus marquée, que les deux premiers Tomes sont une sorte d'introduction, qui ne paroît rapportée qu'à cette vue, on ne sçabroit prendre un guide plus sûr & plus exact; le style mê-

me en est assez soutenu, pour ne pas demander beaucoup de reformation. *L'Histoire des Indes Orientales*, anciennes & modernes, a été publiée en 1744, à Paris, chez De-Saint & Saillant, 3 vol. in-12.

(36) Voyez le Journal de De-la Haie, au Tome XXXII de ce Recueil. Voyez aussi ceux de Renesfort, de Carré, de L'Estra & de Dellon, qui contiennent la suite des établissemens François aux Indes.

dement de l'Amiral De-la-Haye (37), & reprise après un long siège par les Hollandois. Ce fut dans cette conjoncture que Martin reçut ordre de se rendre à Pondichery (38), où la Compagnie des Indes avoit déjà un Comptoir, pour y commander les François sous l'autorité du Roi de Visapour. Baron, Directeur de Surate, qui avoit accompagné l'Amiral De-la-Haye dans l'expédition de Ceylan (39), & pendant les deux sièges de Saint-Thomé, prit bien-tôt la même route, avec quelques troupes échappées à la guerre, pour se procurer une parfaite connoissance du lieu & de ses avantages. Il y laissa soixante hommes. De-là s'étant rendu à Surate, il écrivit à la Compagnie, en France, qu'au défaut de Saint-Thomé, Pondichery pouvoit être préféré à beau-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

(37) M. l'Abbé Guyon se trompe en donnant la qualité de Directeur de la Compagnie à Mr De-la-Haye, qui étoit un Officier militaire, mort depuis au siège de Thionville, avec le grade de Lieutenant Général des armées du Roi. Il ne se trompe pas moins, en le faisant aller à Pondichery après la reddition de Saint-Thomé. Mr De-la-Haye fut renvoyé en France par les Hollandois,

sur un de leurs Vaisseaux, suivant la capitulation.

(38) Lorsque les François y arrivèrent, cette Place se nommoit Boudouichery, & c'étoit fort peu de chose. Ce fut le Directeur Mitcara qui y établit le Comptoir en 1670, après en avoir établi un à Masuliparan, en 1649, par un Traité avec le Roi de Golkondé.

(39) Voyez le Journal de De-la-Haye, *ubi supra*.



ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

coup d'autres endroits de la Côte, & que si l'on pouvoit acquérir la propriété de la Place, il seroit facile d'y faire un établissement inébranlable.

Martin n'eut pas peu de peine à se soutenir avec si peu de forces. Cependant, pour ne pas laisser tout-à-fait inutile le fond que la Compagnie lui avoit confié, il en donna une partie à intérêt, *Chirkam Loudy*, Gouverneur de cette contrée pour le Roi de Visapour, sur le pied d'un & demi pour cent, par mois; profit qui servit à remplacer ses dépenses: & n'en étant pas moins convaincu des avantages de son poste, il ne cessoit pas d'écrire à la Compagnie qu'il n'y avoit aucun endroit de cette côte d'où elle pût tirer plus facilement & à meilleur compte les guinées & les salempouris (40).

Au commencement de l'année 1676, *Chirkam - Loudy*, qui étoit entièrement dans les intérêts de la France, prévoyant quelques démêlés qu'il ne pouvoit éviter, avec le Gouverneur de Gingy (41), qui est la Capitale de la Province, à une journée de Pondichéry, & ne doutant point que le Com-

(40) Espèces d'étoffes.  
*Histoire des Indes*, ubi su-  
pra, page 215.

(41) Ce Gouverneur

étoit frère de *Caveskam*, dont on a parlé dans l'Histoire de Dom Pedre De Castro.

ptoir François ne fût exposé aux insultes de la guerre , envoya trois cens foldats à Martin , pour y demeurer sous ses ordres. Comme les François occupoient une maison spacieuse , mais sans défense , ce Général leur conseilla de s'y fortifier , & la dépense de ces premiers ouvrages ne monta qu'à sept cens écus.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

• Martin écrivoit à la Compagnie , au mois de Janvier 1677 , qu'il avoit affermé l'Aldée de Pasquinambar , qui n'est éloignée que d'un quart de lieue de Pondichery , qu'elle se peuploit de jour en jour , qu'elle s'embellissoit , & que depuis trois mois qu'il avoit entrepris d'y former un nouveau village , il y avoit déjà quarante maisons d'achevées ; que l'on continuoît de bâtir , & qu'en moins de six semaines , il en pourroit tirer , chaque mois , cent cinquante pieces de guinées , qui augmenteroient à proportion que l'Aldée se peupleroit ; & que pour y attirer des Ouvriers , il les avoit exemptées pour une année , de toutes sortes de droits.

Au mois d'Octobre suivant , il arriva de grands changemens dans la Province de Gingy. Chirkam-Loudy se promettoit de terminer la guerre en se rendant maître de la Capitale ; lorsqu'un

ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

ennemi, dont il se défioit peu, vint traverser des desseins qui ne pouvoient tourner qu'à l'avantage de la Compagnie. Sevagi, ce fameux Rebelle, dont on a lu tant de fois le nom dans les Relations précédentes, s'étant rendu redoutable au Roi de Golkonde, força ce Prince de lui donner une somme considérable, fit alliance avec lui pour la conquête de la partie du Carnate qui appartenoit au Roi de Visapour, & marcha contre la Ville de Gingy. Le Gouverneur, qui ne se crut point en état de résister à cette nouvelle attaque, remit la place & les terres de sa dépendance, par un traité qui lui assuroit d'autres titres dans le Royaume de Golkonde. Une conquête si prompte excita Sevagi à faire marcher ses troupes contre Velours, celebre Forteresse, & l'ancien séjour des Rois de Carnate. Mais la valeur du Commandant lui faisant craindre un trop long siege, il laissa la Place bloquée par un corps de troupes; & le reste de son armée, composée de vingt cinq à trente mille homme d'infanterie & de dix ou douze mille chevaux, s'avança contre Chirkam, qui n'avoit alors que trois mille chevaux & quelque mille hommes de pied. Cet ami des François

fut contraint de se retirer en desordre. Il se renferma dans une Place, nommée Bonegupamant, où il fut bien-tôt assiégé. Après quelques jours de défense, il se vit forcé de remettre au vainqueur toutes les Places qu'il tenoit pour le Roi de Visapour, & de payer une somme de vingt mille Pagodes. Ses fils demeurèrent en ôtage, pour le paiement de cette somme; tandis que se retirant dans les bois, à quatre ou cinq journées de Pondichery, il dépêcha des Courriers au Roi son Maître, pour l'informer de l'état de la Province..

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Martin, qui comprit aussi-tôt de quoi il étoit menacé dans Pondichery, chercha les moyens de se mettre à couvert. Quoique Sevagi eût toujours marqué de l'affection pour les François, il se crut obligé, par la prudence, de saisir l'occasion d'un Navire Portugais, qui mouilla dans la Rade, pour envoyer à Madras les effets que la Compagnie avoit dans les Indes. Ensuite n'espérant rien de la situation de Chirkam, ni du petit nombre de François qu'il avoit sous ses ordres, il prit le parti d'envoyer au vainqueur, qui venoit déjà vers la Ville, un Brame attaché au service de la Compagnie, pour le féliciter de son arrivée dans la Pro-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

vince , & du progrès de ses armes. Cette politique eut le succès qu'il s'en étoit promis. Sevagi fit des plaintes de la Nation Française , & lui reprocha particulièrement de s'être déclarée pour Chirkam, contre le Gouverneur de Gingy. Mais l'Envoyé remplit sa commission avec tant de bonheur & d'habileté , qu'il obtint un *Caoul* , c'est-à-dire , un acte formel , par lequel Sevagi accordoit aux François la liberté de demeurer dans Pondichery , à la seule condition de ne prendre aucun parti dans ses guerres (42).

(42) M. l'Abbé Guyon rapporte ce *Caoul* , avec la liberté d'exercer toutes sortes de Commerces & de bâtir des Magasins dans toute l'étendue du Gouvernement de Gingy , » il accorde à la Compagnie l'exemption de tous les droits , à la réserve d'un & demi pour cent sur toutes les marchandises qu'elle fera embarquer ou débarquer ; lorsqu'elles se vendront , les Marchands payeront le même pendant l'espace de cinq années ; lesquelles expirées , payera deux & demi pour cent , pour toujours , moyennant ce qu'elle est exempte des autres droits , comme Paliagars , Taliars , Pe-seurs , & généralement » de tous. Aucune Nation , comme Anglois , Danois , Portugais & tous autres , ne pourront négocier ni débarquer aucune marchandise à Pondichery , sans la permission de la Compagnie. Tous les ouvriers & serviteurs de la Compagnie demeureront libres à Pondichery , sans qu'ils soient obligés de payer aucun des droits que les Habitans payent au Divan. La Compagnie pourra prendre à son service le nombre de Lacs & de Serviteurs qui lui sera nécessaire. Si les gens de la Compagnie ont quelque démêlé avec ceux du Divan , ou méritent châtimement , la Compagnie fera justice ,

Cette faveur ne couta aux François qu'un present de cinq cens Pagodes. Dans le cours de la même année, Martin, n'ayant pu se faire restituer les sommes qu'il avoit prêtées à Chirkam-Loudy, obtint de ce Seigneur une cession authentique du revenu des terres de Pondichery, jusqu'à la concurrence du paiement. Ensuite, il paroît qu'au milieu des guerres voisines, l'établissement François fut respecté; quoiqu'il n'eût alors que trente quatre hommes pour sa défense. En 1686, ce calme ayant succédé aux troubles du pays, Martin fit bâtir deux grands Magasins de brique & d'autres édifices (43). Deux ans après, on commença plus sérieusement à se fortifier, par un mur assez fort, qui fut élevé du côté de l'Ouest (44), & qui a été continué, depuis, des autres côtés de la Loge. En 1689, le Directeur obtint des Officiers de Sommagy-Raja, fils & successeurs de Sevagy, la liberté d'augmen-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Terres ce-  
dées à la Compagnie.

On com-  
mence à for-  
tifier Pondi-  
chery.

» sans qu'aucun Officier  
» du Divan en puisse con-  
» noître, &c. Le present  
» Caoul devant valoit  
» pour toujours. Fait le  
» 15 Juillet 1680. *Ibid.*  
pages 128 & précédentes.

(43) La Loge n'étoit en-  
core couverte que de paille.

(44) L'ordre en fut don-  
né par M. Ceberet, un des  
Envoyés de France à Siam,  
d'où il étoit parti, avant  
La-Loubere, pour aller  
visiter les établissemens  
Francois. Voyez ci-dessus  
le second Voyage de Siam.

ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

ter les fortifications, de quatre tours, dont il flanqua les courtines. Ce fut vers le même temps, qu'il fut informé de la prise & de la mort de Sommagy. Ce malheureux Prince, étant tombé dans une embuscade de troupes du Mogol par trahison d'un de ses Ministres, fut conduit devant le vainqueur qui lui fit crever les yeux & couper la tête.

Le desordre que cet événement jeta dans la Province fut augmenté, par l'avis qu'on reçut aux Indes, d'une déclaration de guerre entre la France & la Hollande. Les Hollandois, quoiqu'assez foibles sur la Côte, employèrent aussi-tôt toutes sortes de moyens pour enlever, à la Compagnie Française, un poste qu'ils croyoient nuisibles à leur Commerce; & n'espérant rien de la force, ils prirent le parti de s'adresser à Avy-Raja, Gouverneur général de la Province, auquel ils firent offrir une somme considérable, pour la subsistance des troupes de Rame-Raja, frère & successeur de Sommagy, avec des grands présents pour lui-même, s'il vouloit leur abandonner Pondichéry. Ces tentatives demeurèrent sans succès: mais elles excitèrent les François à se précautionner. Ils mirent six pièces de canon

canon sur chacune de leurs quatre tours. Ils barricaderent les avenues de leur Loge , & tous les postes furent gardés par des soldats du pays (45).

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Pendant toute l'année suivante , ils se virent si continuellement menacés par les Anglois & les Hollandois , qu'en 1691 , Martin prit la résolution de faire passer toutes les bouches inutiles chez les Portugais de Saint-Thomé , qui leur firent un accueil fort civil. Il fit des provisions de vivres & de munitions. Le nombre des soldats du pays fut augmenté. On éleva une redoute , sur le terrain où les Capucins avoient commencé à se bâtir un Couvent ; & l'on fortifia quelques autres endroits , où les ennemis pouvoient se loger. Ces mouvemens continuerent jusqu'en 1693. Alors les Hollandois parurent devant la Ville , avec des forces capables d'attaquer la plus importante Ville des Indes. Leur escadre étoit composée de dix neuf Navires , de plusieurs Bots & demi-Bots , de doubles Chaloupes , & de divers Bâtimens du pays. Ils mirent à terre plus de quinze cens hommes de troupes réglées ; un grand

Pondichery  
passe au pou-  
voir des Hol-  
landois.

(45) Si le nombre des années, ce que l'Auteur ne fait pas remarquer, ils n'étoient pas plus de 34.



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

nombre de Matelots ; des Boughis, des Macassars & des Chingales, qui montoient à plus de deux mille ; quinze ou vingt pièces de canon de fonte, de dix huit livres de balle, vingt quatre pièces de campagne, six mortiers, & beaucoup plus de munitions qu'ils n'en avoient besoin pour leur entreprise ; sans compter qu'ils avoient déjà gagné le Prince du pays, qui leur avoit vendu la Ville, avec toutes ses dépendances. Cette négociation leur avoit coûté plus de cinquante mille Pagodes. Les François furent attaqués vigoureusement. Ils résistèrent pendant plusieurs jours ; mais, dans l'impuissance de tenir plus longtemps contre des forces si nombreuses, ils battirent la chamade le 6 de Septembre, & les articles de la capitulation furent dressés (46).

Les François  
y rentrent par  
le Traité de  
Rifwick.

Ainsi le Fort de Pondichery changea de maîtres & demeura près de six ans entre les mains des Hollandois. La Compagnie n'y rentra qu'au commencement de l'année, en exécution du Traité de Rifwick. Elle trouva les fortifications considérablement augmentées. Les Hollandois avoient achevé l'enceinte des murs, & les avoient flan-

(46) Mr l'Abbé Guyon en rapporte les articles, pages 234 & suivantes.

qués de sept bastions. Ils demanderent le remboursement de leurs depenses, qui furent réglées à seize mille pagodes, & payées sur cette estimation. Aussi-tôt Martin, dont la conduite fut honorée de diverses recompenses, reçut ordre de ne rien épargner pour mettre la Place en état de résister à toutes sortes d'insultes. Avec quantité de munitions de guerre, on lui envoya ; pour garnison, deux cens soldats François, auxquels il joignit trois cens Topases, qu'il avoit amenés de Bengale. On lui donna des Officiers, pour commander les troupes, & deux Ingenieurs, pour achever les Fortifications. Dès la fin de 1699, il marquoit à la Compagnie qu'il avoit bâtit dans la ville, cent nouvelles maisons, pour y attirer les Peuples du Pays ; & dix ans après, on y comptoit déjà cinquante à soixante mille habitans. Depuis 1685 jusqu'en 1710, elle avoit coûté plus de huit cens mille livres à la Compagnie des Indes (47).

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Ils s'y for-  
fient.

La langueur où l'on vit tomber le Commerce retarda le projet d'aggrandir & de fortifier Pondichery. Cependant le nombre des habitans & des

(47) *Ibid.* p. 247. Tout le détail précédent est tiré des archives de la Compagnie.

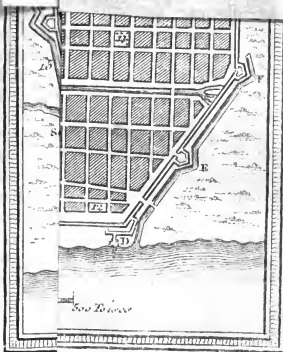
ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

maisons croissant de jour en jour, la Compagnie résolut de faire environner de murs la ville entière. Elle fit une partie des frais, & les habitans contribuerent pour le reste. Une imposition de deux sous par mois, sur chaque tête, facilita beaucoup le progrès de l'ouvrage, qui fut commencé en 1723 (48), & poussé avec beaucoup de constance.

Description  
de Pondiché-  
ry.

L'attention que les Gouverneurs ont toujours eue d'assigner le terrain aux particuliers qui demandoient la permission de bâtir, a formé, comme insensiblement, une ville aussi régulière que si le plan avoit été tracé tout d'un coup. Les rues en paroissent tirées au cordeau. La principale, qui va du Sud au Nord, a mille toises de long, c'est-à-dire, une demi-lieue Parisienne; & celle qui croise le milieu de la ville est de six cens toises. Toutes les maisons sont contigues. La plus considérable est celle du Gouverneur. De l'autre côté, c'est-à-dire au Couchant, on voit le jardin de la Compagnie, planté de fort belles allées d'arbres, qui servent de promenade publique, avec un grand

(48) Voyez les reflexions commerce avoient été réu-  
qui finissent cet article. niés en 1719.  
Toutes nos Compagnies de



T. IZ. N. 7



édifice, richement meublé, où le Gouverneur loge les Princes étrangers & les Ambassadeurs. Les Jesuites ont dans la ville, un beau College, dans lequel douze ou quinze de leurs Prêtres montrent à lire & écrire, & donnent des leçons de Mathematiques; mais ils n'y enseignent pas la langue Latine. La Maison des Missions étrangères n'a que deux ou trois Prêtres, & le Couvent des Capucins en a sept ou huit. Quoique les maisons de Pondichery n'aient qu'un étage, celles des riches habitans sont belles & commodes. Les Gentils y ont deux Pagodes, que les Rois du pays leur ont fait conserver, avec la liberté du culte pour les Bramines (49); gens pauvres, mais occupés sans cesse au travail, qui font toute la richesse de la ville & du pays. Leurs maisons n'ont ordinairement que huit toises de long, sur six de large, pour quinze ou vingt personnes & quelquefois plus. Elles sont si obscures, qu'on a peine à comprendre qu'ils aient assez de jour pour leur travail. La plupart sont Tisserands, Peintres en toile, ou Orfèvres. Ils passent la nuit dans leurs cours ou sur le toit, presque nuds, & cou-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Les Bram  
nes font la ri-  
chesse de la  
Ville & du  
pays.

(49) On prononce Brame dans le pays.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Phénomène  
remarquable.

Naturel la-  
borieux des  
Bramines.

chés sur une simple natte : ce qui leur est commun, à la vérité, avec le reste des habitans ; car Pondichery étant au douzième degré de latitude septentrionale, & par conséquent dans la Zone torride, non seulement il y fait très chaud, mais pendant toute l'année il n'y pleut que sept ou huit jours, vers la fin d'Octobre. Cette pluie, qui arrive régulièrement, est peut-être un des phénomènes les plus singuliers de la nature.

Les meilleurs ouvriers Gentils ne gagnent pas plus de deux sous dans leur journée : mais ce gain leur suffit pour subsister, avec leurs femmes & leurs enfans. Ils ne vivent que de riz cuit à l'eau, & le riz est à très bon marché. Des gâteaux sans levain, cuits sous la cendre, sont le seul pain qu'ils mangent ; quoiqu'il y ait à Pondichery d'aussi bon pain qu'en Europe. Malgré la sécheresse du pays, le riz, qui ne croît pour ainsi dire que dans l'eau, s'y recueille avec une prodigieuse abondance ; & c'est à l'industrie, au travail continuel des Gentils, qu'on a cette obligation. Ils creusent dans les champs, de distance en distance, des puits de dix à douze pieds de profondeur, sur le bord desquels ils mettent une espèce

de bascule , avec un poids en dehors & un grand seau en dedans. Un Gentil monte sur le milieu de la bascule , qu'il fait aller , en appuyant alternativement un pied de chaque côté , & chantant sur le même ton , suivant ce mouvement , en Malabare , qui est la langue ordinaire du pays , & *un* , & *deux* , & *trois* , &c. pour compter combien il a tiré de seaux. Aussi-tôt que ce puits est tari , il passe à un autre. En général , cette Nation est d'une adresse étonnante pour la distribution & le menagement de l'eau. Elle en conserve quelquefois dans des étangs , des lacs & des canaux , après le débordement des grandes rivières , telles que le Colram , qui n'est pas éloigné de Pondichery. Les Mahomérans , auxquels on donne ordinairement le nom de Maures , sont aussi faineans que les Gentils sont laborieux (50).

ETABLISSEMENT FRANÇOIS DE PONDICHERY.

La ville de Pondichery est à quarante ou cinquante toises de la mer , dont le flux , sur cette côte , ne s'élève jamais plus de deux pieds. C'est une simple Rade , où les Vaisseaux ne peuvent aborder. On employe des Bateaux pour aller recevoir ou porter des marchandises , à la distance d'une lieue en mer ;

Rade de Pondichery.

(50) *Ibid.* pages 252 & précédentes.



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

extrême incommodité , pour une ville où rien ne manque d'ailleurs à la douceur de la vie. Les alimens y sont à très vil prix. On y fait bonne chere en grosse viande , en gibier , en poisson. Si l'on n'y trouve point les fruits d'Été qui croissent en Europe , le pays en produit d'autres qui nous manquent , & qui sont meilleurs que les nôtres (51).

Etat du Gouverneur.

Le Gouverneur général de la Compagnie a douze gardes à cheval , en habits d'écarlate , avec un parement noir & un bordé d'or. Leur Capitaine est galonné sur les tailles & les coutures. La garde à pied , composée de trois cens hommes , qui portent le nom de Pions , sert à diverses fonctions , suivant les ordres qu'elle reçoit. Mais , lorsqu'il est question de recevoir un Roi , un Prince , ou quelque Ambassadeur extraordinaire , tout ce cortège accompagne le Gouverneur. Dans ces occasions solennelles , où les Officiers de la Compagnie sont obligés de se conformer & de répondre au faste des Orientaux , il se fait porter , par six hommes , sur un palanquin dont les carreaux & le dais sont ornés de broderies & de glands d'or. En un mot , il se pré-

sente avec la magnificence qui convient à son rang (52).

Suivant le dernier dénombrement, on comptoit dans Pondichery cent vingt mille Habitans, Chrétiens, Mahométans ou Gentils. La ville a plusieurs grands magasins, six portes, une Citadelle, onze Forts ou Bastions, & quatre cens cinq pieces de cañon, avec des mortiers & d'autres pieces d'artillerie.

La reputation des François, soutenue par la sage conduite de leurs Gouverneurs, entre lesquels l'Auteur nomme, avec distinction, Mr Dumas, qui

fut élevé à cette dignité en 1735, leur a fait obtenir, de plusieurs Princes

Indiens, des privileges, des honneurs

& des préférences, qui paroissent flateuses pour la Nation. La premiere fa-

veur de cette espece, est la permission de battre monnoie au coin de l'Empe-

reur Mogol; que les Hollandois n'ont

encore pû se procurer par toutes leurs

offres. Les Anglois en ont joui pendant

quelques années; mais diverses révo-

lutions les ont déterminés à l'abandon-

ner. Mr Dumas obtint cette grace, en 1736, par des Lettres patentes de Ma-

homet-Scha, Empereur Mogol, adres-

sées à Aly - Daoust - Kam, Nabab ou

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Forces de la  
Ville.

Honneurs  
& privileges  
accordés aux  
Français.

Monnoie  
que Mr Du-  
mas fait frap-  
per.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Viceroi de la Province d'Arcate ( 53 ). Elles étoient accompagnées d'un éléphant avec son harnois ; présent qui ne se fait chez les Orientaux, qu'aux Rois & aux plus puissans Princes. Mr Dumas , comprenant les avantages qu'il en pouvoit tirer pour la Compagnie , fit frapper tous les ans , depuis l'année 1735 jusqu'en 1741 , qui fut celle de son retour en France , pour cinq à six millions de roupies. Cette monnoie est une piece d'argent qui porte l'empreinte du Mogol , un peu plus large que nos pieces de douze sous , & trois fois plus épaisse. Une roupie vaut quarante huit sous.

Profit qui  
est revenu à  
la Compagnie  
des Indes.

Pour comprendre de quelle utilité ce nouveau privilege fut à la Compagnie , il faut sçavoir que le Gouverneur se conformant au titre des roupies du Mogol , mit dans celles de Pondichery la même quantité d'alliage , & qu'il établit le même droit de sept pour cent. Par une évaluation facile , on a trouvé que dans la marque de ces cinq à six millions , valant en espece plus de douze millions de livres , la Compagnie tiroit un avantage

(53) L'Auteur rapporte le 19 du regne de Mahomet-Scha , qui se nomment Firman, La date est 1 de la lune d'Août 1736,

de quatre cens mille livres par an. Ce produit augmente de jour en jour, par le cour étonnant des roupies de Pondichery, qui sont mieux reçues que

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

toutes les autres monnoies de l'Inde. Non seulement elles se font des lingots, que la Compagnie envoie; mais toutes les Nations y portent leurs matieres, sur lesquelles l'Hôtel de la Monnoye profite, suivant la quantité de l'alliage. Il n'y aura désormais que les pagodes & les sequins (54) qui puissent le disputer, dans le commerce, à la monnoie de Pondichery. La pagode

Forme de la  
monnoie qu'on  
se nomme Pa-  
gode.

est l'ancienne monnoie des Indes. C'est une piece d'or, qui a précisément la forme d'un petit bouton de veste, & qui vaut huit livres dix sous. Le dessous, qui est plat, représente une idole du pays; & le dessus, qui est rond, est marqué de petits grains, comme certains boutons de manche. Le sequin est une véritable piece d'or très raffiné, qui vaut dix livres de notre monnoie.

Sequins qui  
passent de Ve-  
nise aux In-  
des.

Il est un peu plus large qu'une piece de douze sols, mais moins épais; ce qui fait que tous les sequins sont un peu courbés. Il s'en trouve même de percés; ce qui vient de l'usage que les

(54) M. l'Abbé Guyon écrit *Schins*; ce qui paroît contraire à l'usage.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

femmes Indiennes ont de les porter au cou, comme des medailles : ces pieces sont extrêmement communes dans le pays, & ne se frappent qu'à Venise. Elles viennent par les Venitiens, qui font un commerce très confiderable à Bassora, dans le fond du Golfe Persique, à Mocka, au détroit de Babel-Mandel, & à Gedda, qui est le Port de la Meque. Les Indiens y portent, tous les ans, une bien plus grande quantité de marchandises, que les François, les Hollandois, les Anglois & les Portugais n'en tirent. Ils les vendent aux Persans, aux Egyptiens, aux Turcs, aux Moscovites, aux Polonois, aux Suedois, aux Allemans, & aux Genoïs, qui vont les acheter dans quelqu'un de ces trois ports, pour les faire passer, dans leurs pays, par la Mediterranée & par terre.

Autres mon-  
noie de Pon-  
dichery.

Il convient à cet article, de faire connoître les monnoies qui sont en usage à Pondichery. Après les pagodes, l'Auteur place les roupies d'argent ; monnaie assez grossiere, qui n'ont pas tout-à-fait la largeur de nos pieces de vingt quatre sous, mais qui sont plus épaisses du double. L'empreinte est ordinairement la même, sur toute la côte de Coromandel. Une face porte ces

mots : L'an. . . . du Regne glorieux de Mahomet ; & l'autre : Cette roupie a été frappée à. . . . Celles de Pondichery & de Madras portent également le nom d'Arcatte , parce que la permission de les frapper est venue du Nabab de cette Province : mais on distingue celles de Pondichery par un croissant qui est au bas de la seconde face , & celles de Madras par une étoile.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Les *Fanons* sont de petites pieces d'argent , dont sept & demi valent une roupie , & vingt quatre une pagode. Par consequent , le Fanon vaut un peu moins de six sous.

On appelle *Cache* une petite monnoie de cuivre , dont soixante quatre valent un Fanon. Ainsi la Cache vaut un peu plus d'un denier.

Ces monnoies , quoiqu'en usage dans l'Inde entiere , n'y ont pas la même valeur par-tout ; & la cause de cette différence est que les unes sont un peu plus ou moins fortes , & plus ou moins parfaites pour le titre.

Dans le Bengale , on compte encore par *Ponis* , qui ne sont pas des pieces , mais une somme arbitraire ; comme nous disons , en France , une pistole. Il faut trente six à trente sept ponis , pour une roupie d'argent d'Arcatte.

Ponis & Co-  
ris du Benga-  
le.

ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Ainsi le ponis vaut environ cinq liards de notre monnoie. Au-dessous sont les petits coquillages dont on a parlé dans les Relations d'Afrique & dans celle des Maldives, qui portent le nom de *Coris*, & dont quatre-vingt font le ponis.

Accroisse-  
mens de l'éta-  
blissement de  
Pondichéry.

L'établissement François de Pondichéry s'est accru, dans quelques occasions si glorieuses pour les Officiers de la Compagnie des Indes & pour toute la Nation, qu'elles ne doivent pas moins intéresser la curiosité que la description même des lieux.

En 1738, Cidogy, Roi de Tanjaour, laissa la couronne, par sa mort, à Sahagy - Maha - Rajou, son neveu, jeune Prince de vingt six ou vingt sept ans. Un fils du feu Roi, qui avoit eu beaucoup de part au Gouvernement pendant la vie de son pere, s'étant fait un parti considerable à la Cour, s'empara du Palais & des postes de Tanjaour. Sahagy, forcé de fuir à cheval, avec quelques-uns de ses amis, passa le Coldram ( 55 ), & se retira dans Chalambrou ( 56 ), grande pagode for-

( 55 ) Grand Fleuve de la Côte de Coromandel, qui separe les Etats de Tanjaour de ceux du Grand-Mogol.

( 56 ) Cette Pagode, qui est entourée de murs fort élevés, appartient aux Maures. Ils y ont un Gouverneur & une Garnison.

tifiée, qui est à vingt lieues au Nord de la ville de Tanjaour, & huit lieues au Sud de Pondichery. Il y fut joint par quelques troupes : mais comme il manquoit d'armes & de munitions, le Gouverneur Maure lui conseilla de se lier avec les François, dont il leur vanta le courage & la générosité. Ce Prince, qui avoit besoin de se faire des amis de ce caractère pour l'aider à remonter sur le Thrône, envoya, au Gouverneur général de l'Inde François, quelques personnes de confiance, chargées de lui demander du secours & de lui offrir, en reconnoissance, la ville de Karical, le Fort de Karcangery & quelques villages voisins, avec toutes les terres de leur dépendance.

Il y avoit long-temps que la Compagnie & ses Gouverneurs aux Indes, avoient reconnu l'utilité d'un établissement sur les terres du Roi de Tanjaour. Leurs tentatives avoient été traversées par les Hollandois de Negapatan (57). Cette Nation avoit même eu l'adresse d'engager le Roi de Tanjaour à chasser les François d'un établissement, nommé *Cancrypatuam*, que l'ancienne Compagnie avoit formé en

(57) Fort Hollandois, à quatre lieues au Sud de & grande Ville Indienne, Karical.



ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

1688, dans les Etats de ce Prince, sur la côte de Coromandel. Le Gouverneur de Pondichery, saisissant l'occasion, fit un Traité avec les Envoyés de Sahagy, par lequel il s'obligea de lui fournir environ deux cens mille livres de notre monnoie, en argent & en munitions de guerre, avec tous les autres secours qui dépendoient de son autorité. Le Roi, de son côté, lui envoya l'acte formel de la cession qu'il lui avoit fait offrir ( 58 ). Deux grands Vaisseaux de la Compagnie, Le-Bourbon de soixante pieces de canon, & le Saint-Geran de quarante six pieces, furent équipés aussi-tôt, & l'on y embarqua des troupes, de l'artillerie, & toutes sortes de munitions de guerre, autant pour secourir le Roi que pour se mettre en possession de Karical : mais lorsque cet armement fut achevé, Sahagy-Maharajou ayant fait entrer dans ses intérêts les principaux Partisans de son Ennemi, cet usurpateur fut arrêté dans son Palais, & Sahagy, s'étant rendu à Tanjour, y fut reconnu sans opposition. Le fils de Cidogy, qui eut le malheur de tomber entre ses mains, fut coupé en quatre quartiers, dont

(58) Cet Acte est du mois de Juillet 1738.

chacun fut exposé sur une des portes de la Ville.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Cette revolution fut si subite , que les François mirent à la voile sans en être informés , & mouillèrent au commencement du mois d'Août devant Karical. Aussi-tôt que les Hollandois de Negapatan les eurent apperçus , & qu'ils furent informés de leur traité avec le Roi , ils se hâtèrent d'envoyer leurs Ministres à Tanjaour , avec des presens , pour engager ce Prince & son Conseil à le rompre. Ils y joignirent les menaces. Sahagy , pour qui le secours des François devenoit inutile , non seulement différa sous de vains prétextes de faire remettre la Forteresse & la Ville de Karical aux Commandans des Vaisseaux , mais donna vraisemblablement des ordres secrets pour s'opposer au débarquement. Un de ses Généraux , qui commandoit , dans ce canton , un corps de trois ou quatre mille hommes , s'approcha du bord de la mer , & fit déclarer aux Officiers François que s'ils touchoient au rivage il ne balanceroit pas à les faire charger. Les deux Vaisseaux , après avoir passé deux mois à la vue de Karical , reçurent ordre du Gouverneur de retourner à Pondichery. Il leur auroit été facile d'exécuter

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

leur commission malgré la résistance des Indiens : mais n'ayant en vue qu'un établissement de Commerce , la prudence ne leur permettoit pas de se rendre odieux par des violences (59).

Cependant le Roi , sans avoir ouvertement rompu son traité , mettoit à l'exécuter après une guerre dans laquelle il se trouvoit engagé , contre *Sander-Saheb* , Nabab de Trichenapally. Ce Seigneur , ami particulier du Gouverneur , & plein d'estime pour la Nation , ayant appris par quelles promesses le Roi de Tanjaour s'étoit lié aux François , & comment il en éludoit l'exécution , écrivit au Gouverneur , pour lui offrir de s'emparer de Karical & de remettre cette Place entre ses mains. Ses offres furent acceptées. Ce Général Mogol , qui s'étoit déjà fait une grande réputation de courage & d'honneur , ne tarda point à les remplir. Quatre mille chevaux , commandés par François Pereire , Espagnol (60),

(59) L'Auteur fait remarquer la différence des titres , auxquels nous devons nos possessions dans les Indes , & de celui auquel tous les autres Peuples de l'Europe doivent ce qu'ils y possèdent. Les autres ont employé la vio-

lence , l'expulsion , l'effusion du sang , & nous devons tout à des concessions volontaires. *Ubi supra*, page 212.

(60) On verra sa fortune dans une Note de l'article suivant.

& l'un de ses principaux Officiers, qui étoit attaché depuis long-temps aux François, dissipèrent les troupes de Tanjaour & se saisirent de Karical & Karcangery. Pereire se rendit lui-même à Pondichery, pour annoncer cette nouvelle au Gouverneur. On y fit équiper, sur le champ, un petit bâtiment de cent cinquante tonneaux qui se trouvoit dans la Rade. Les François se rendirent en vingt-quatre heures à Karical, où Pereire, suivant l'ordre du Nabab, leur ouvrit les Portes de la Ville & celles du Fort de Karcangery (61). Quatre jours après, on y envoya, sur un gros Vaisseau, tout ce qui étoit nécessaire pour la sûreté de ce nouvel établissement.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Le Roi de Tanjour s'affligea peu de cette nouvelle. Il n'éluoit l'exécution du traité qu'à la sollicitation des Hollandois, dont il avoit tiré des sommes considérables; & sa seule crainte étant que les François ne fussent plus disposés à lui payer celle dont ils étoient convenus, il se hâta d'écrire au Gouverneur de Pondichery, pour lui reprocher d'avoir employé le secours des Maures, ses ennemis, à se rendre

(61) L'Acte de prise de possession est du 14 Février 1739.

ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

maître d'une Place qu'il lui avoit donnée, & que son intention avoit toujours été de lui remettre après la guerre. En même-temps, il lui envoyoit la ratification du traité de Chalambron, avec un ordre aux Habitans de Karical & de ses dépendances, de reconnoître à l'avenir les François pour leurs Souverains (62).

Mais à peine eut-il expédié ce nouvel acte, que ses deux oncles, qui l'avoient rétabli sur le Thrône, mécontents de sa reconnoissance ou de son administration, l'arrêterent dans son Palais, & mirent la couronne sur la tête de *Pradapsingue*, un de ses cousins, qui, peu de jours après, fit étouffer ce Prince infortuné dans un bain de lait tiède.

Le nouveau Roi s'étant reconcilié avec les Maures, envoya presque aussitôt au Gouverneur de Pondichery la ratification du Traité conclu avec son Prédecesseur. Il accorda même aux François un terrain plus étendu, pour quelques presens, qu'ils joignirent à la somme qu'ils avoient promise (63). Ils sont demeurés paisibles possesseurs de Karical, où ils n'ont pas négligé de se

(62) Du 26 Avril 1739.

(63) *Ubi supra*, page 271.

fortifier. Pradapfingue leur rendit vifite dans cette Place, avec toute fa Cour, au commencement de l'année 1741, & prit cette occafion pour confirmer tous leurs privilèges.

L'établiffement de Karical eft fîtue fur la Côte de Coromandel, à quatre lieues au Nord de Negapatan, à deux lieues au Sud de Tranquebar, établiffement Danois, & vingt cinq lieues au Sud de Pondichery. Il renferme la Ville de Karical, qui eft fort ancienne, & qui paroît avoir été très confiderable. Il y refte encore fix cens trente huit maifons de pierre ou de brique, fans parler d'un grand nombre qui ne font que de terre glaufe, & couvertes de paille. On y compte cinq Mofquées, cinq grandes Pagodes, neuf petites, & plus de cinq mille habitans. Cette Ville eft fîtuee fur un des bras du Colram, qui reçoit des Champanes de deux à trois cens tonneaux. Les Chaloupes des Vailfeaux de cinquante canons n'y entrent pas moins facilement.

La Forterefle de Karcangery paroît auffi fort ancienne. Elle eft flanquée de huit groffes tours, dans le goût du pays, à la portée du canon de Karical, & fîtuee à un demi-quart de lieue du rivage de la mer. Les François en ont fait fau-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Description  
de l'établiffe-  
ment Fran-  
çois de Kari-  
cal.

Ville de Ka-  
rical.

Fort de Kar-  
cangery.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

ter une partie, pour s'établir à l'entrée & sur le bord du bras de la rivière qui passe par la Ville.

Titoumale - Rayen - Patnam est un Bourg très considérable, de la dépendance & au Sud de Karical, qui en est éloigné d'une lieue, à douze cens toises du bord de la mer. Il est composé de cinq cens maisons de brique, quatre Mosquées, quatre grandes Pagodes, vingt huit petites, & vingt cinq Chaudriers, pour le logement des Voyageurs. On y comptoit deux mille cinq cens hommes, à la prise de possession.

Domaine de  
Karical.

Le reste du Domaine de Karical consiste en neuf Bourgs ou Villages, dans une circonference de cinq ou six lieues. Le terrain en est excellent, fertile en riz, en coton, en indigo & d'autres grains. On y fabrique quantité de toiles de coton & de toiles peintes. Le revenu des terres de Karical, avec les Fermes du tabac & du betel, & les droits d'entrée, montent annuellement à dix mille Pagodes d'or, qui font environ cent mille livres de notre monnoie (64).

D'autres événemens ont contribué, avec le secours de la prudence & de la

fortune , à l'accroissement de la Colonie François. Celui qui a signalé le Gouvernement du Chevalier Dumas merite ici d'autant plus de consideration , qu'il peut servir à jeter beaucoup de jour sur la Geographie intérieure de cette Contrée : mais il m'oblige de remonter à l'année 1736 , c'est à-dire , à la fin des cruelles guerres que Thamas Kouli-Kam , ou Nader-Scha , Roi de Perse , porta dans l'Indoustan.

ETABLISSEMENT FRANÇOIS DE PONDICHERY.

Après l'infortune du Mogol , qui avoit été fait prisonnier dans sa Capitale & dont les immenses thresors étoient passés entre les mains du Vainqueur , quelques Nababs , ou Vicerois de la presqu'isle de l'Inde , jugerent l'occasion d'autant plus favorable pour s'ériger eux-mêmes en Souverains , qu'il n'y avoit aucune apparence que le Roi de Perse , deja trop éloigné de ses propres Etats , & si bien recompensé de son entreprise , pensât à les venir attaquer dans une region , qu'il connoissoit aussi peu que les environs du Cap de Comorin. Daoust-Aly-Kam , Nabab d'Arcatte , le même qui avoit accordé aux François la permission de battre monnoie , se flatta de pouvoir former deux Royaumes ; l'un pour Sabder-Aly-Kam , son fils aîné , l'au-

Origine d'une guerre dans la presqu'île de l'Inde.



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Le Nabab  
d'Arcatte veut  
former deux  
Royaumes  
pour ses en-  
fants.

tre, pour Sander-Saheb, son gendre ; jeunes gens qui n'avoient que de l'ambition, sans aucun talent, pour soutenir un si grand projet. Arcatte est une grande Ville, à trente-lieues de Pondichery (65), au Sud-Ouest ; la plus mal-propre qu'il y ait au monde.

Les Mogols, qui avoient étendu leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, sous le regne du fameux Aurenge-Zeb, avoient laissé subsister les Royaumes de Trichenapaly, de Tanjaour, de Maduré, de Maïssour & de Marava. Ces Etats étoient gouvernés par des Princes Gentils, tributaires à la vérité de l'Empereur Mogol, mais fiers & lents dans leur dépendance, qui se dispensoient quelquefois de payer le tribut, ou qui attendoient que l'Empereur fit marcher ses armées pour les y contraindre. La plupart devoient à la Cour de Dely de très grosses sommes, qu'on avoit laissé accumuler par la mollesse de Mahomet-Scha, plus occupé des plaisirs de son Sérail que de l'administration, dont il se reposoit sur des Ministres aussi voluptueux que lui. Daoust-Aly-Kam saisit cette occasion pour attaquer les Princes voisins de son

(65) L'Auteur ne la met, dans une autre page, qu'à quinze lieues de Pondichery, p. 277.

Gouvernement. Il assembla une armée de vingt cinq à trente mille chevaux , avec un nombre proportionné d'infanterie, dont il donna le commandement à Sabder & à Sander-Saheb. Leur premier exploit fut la prise de Trichenapaly, grande Ville fort peuplée, à trente cinq lieues au Sud-Ouest de Pondichery. Cette Capitale , investie par l'armée des Maures , le 6 Mars 1736 , fut emportée d'assaut le 26 du mois suivant. Sabder en abandonna le Gouvernement à Sander-Saheb , son beau-frere , qui prit aussitôt la qualité de Nabab.

ETABLISSEMENT FRANÇOIS DE PONDICHERY.

Armée qu'il leve dans cette vue.

Après avoir soumis le reste de cette contrée , ils tournerent leurs armes vers le Royaume de Tanjaour , dont ils assiègerent la Capitale. Le Roi Sahagy s'y étoit renfermé , avec toutes les troupes qu'il avoit pu rassembler. Cette Place est si bien fortifiée , qu'après avoir inutilement poussé leurs attaques pendant près de six mois , ils furent obligés de changer le siege en blocus. Tandis que Sander-Saheb demeura pour y commander , Bara-Saheb , un de ses freres , s'avancant au Sud , avec un détachement de quinze mille chevaux , se rendit maître de tout le pays de Marava , du Maduré & des environs du Cap de Comorin. Ensuite , remon-

Ses premières Conquêtes.

ETABLISSE  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

tant le long de la Côte de Malabar, il poussa ses conquêtes jusqu'à la Province de Travancor. Ce fut dans ces circonstances que Sander-Saheb mit les François en possession de la terre de Karical (65).

Les Princes  
Gentils appel-  
lent les Ma-  
rattes à leurs  
secours.

Tous les Princes Gentils, alarmés d'une invasion si rapide, implorèrent le secours du Roi des Marattes. Ils lui représenterent que leur religion n'étoit pas moins menacée que leurs Etats ; & les principaux Ministres de ce Prince, dont la plupart sont Bramines, lui firent un devoir indispensable de s'armer pour une cause si pressante. Il se nomme Maha-Raja. Ses Etats sont d'une grande étendue. On l'a vu souvent mettre en campagne cent cinquante mille chevaux & le même nombre de gens de pied, à la tête desquels il ravageoit les Etats du Mogol, dont il tiroit d'immenses contributions. Les Marattes, ses Sujets, sont peu connus de nos Géographes. La guerre fait leur principale occupation. Ils habitent au Sud-Est des Montagnes qui sont derrière Goa, vers la Côte de Malabar. La Capitale de leur pays est une Ville très-considérable, qui se nomme Satera (66).

(65) *Ibid.* Page 279.

(66) *Ibid.* page 280.

Les sollicitations du Roi de Tan-  
jaour & des Princes du même culte,  
jointes à l'esperance de piller un pays  
où depuis long-temps toutes les nations  
du monde venoient échanger leur or &

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.  
Armée du  
Roi des Ma-  
rattes.

leur argent pour des marchandises , dé-  
terminerent enfin le Roi des Marattes à  
faire partir une armée de soixante mille  
chevaux , & de cent cinquante mille  
hommes d'infanterie , dont il donna le  
commandement à son fils aîné, *Ragogi-  
Bouffola-Sena-Sahib-Soula*. Elle se mit  
en marche au mois d'Octobre 1739.  
Daoust-Aly-Kam , informé de son ap-  
proche , rappella son fils & son gen-  
dre , qui tenoient encore le Roi de Tan-  
jaour bloqué dans sa Capitale. Il étoit  
question de mettre leurs propres Etats  
à couvert. Cependant ces deux Gène-  
raux ne se déterminèrent pas tout d'un  
coup à s'éloigner de leurs conquêtes ,  
& laissèrent avancer l'ennemi , qui re-  
pandoit le ravage & la terreur sur son  
passage. Daoust se hâta de rassembler  
tout ce qui lui restoit de troupes , avec  
lesquelles il alla se saisir des gorges de la  
montagne de Canamay, vingt cinq lieues  
à l'Ouest d'Arcatte; défilés très difficiles,  
& qu'un petit nombre de troupes peut  
défendre contre une nombreuse armée.

Les Marattes y arriverent au mois

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Comment  
elle passe les  
gorges de Ca-  
namay.

Le Nabab  
d'Arcatte est  
surpris.

de Mai, 1740. Après avoir reconnu qu'il leur étoit impossible de forcer le Nabab d'Arcatte dans son poste, ils camperent à l'entrée des gorges, d'où ils firent tenter secrètement la fidélité d'un Prince Gentil, qui gardoit un autre passage avec cinq ou six mille hommes, & que Daoust avoit crû digne de sa confiance. Ce Prince fut bien-tôt corrompu par les promesses & par l'argent des Marattes. Les Bramines leverent ses difficultés, en lui représentant que le succès de cette guerre pouvoit ruiner le Mahometisme, & rétablir la Religion de leurs peres. Il consentit à livrer le passage. Les Marattes, continuant d'amuser le Nabab par de legeres attaques, y firent marcher leurs troupes, & s'en saisirent le 19 de Mai. De-là, ils trouverent si peu d'obstacles au dessein de le surprendre par derriere, qu'ils s'approcherent à deux portées de canon, avant qu'il se défiât de son malheur. Lorsqu'on vint l'informer qu'il paroissoit du côté d'Arcatte un corps de Cavalerie, qui s'avançoit vers le camp, il s'imagina qu'étoient les troupes de son gendre qui venoient le joindre. Mais il entendit aussi-tôt de furieuses décharges de mousqueterie, & la presence du danger lui fit ouvrir les yeux sur la trahison.

Aly-Kam, son second fils, & tous  
 ses Officiers Généraux, montant aussi-  
 tôt sur leurs éléphants, se défendirent  
 avec autant d'habileté que de valeur.  
 Mais ils furent accablés d'un si grand  
 feu, & d'une si terrible décharge de  
 frondes, que tout ce qu'il y avoit de  
 gens au-tour d'eux perit à leurs pieds  
 ou prit la fuite. Le Nabab & son fils,  
 blessés de plusieurs coups, tomberent  
 morts de leurs éléphants, & leur chute  
 repandit tant de frayeur dans l'armée,  
 que la deroute devint générale. La plû-  
 part des Officiers furent tués, ou fou-  
 lés aux pieds par les éléphants, qui en-  
 fonçoient dans la boue jusqu'à la moi-  
 tié des jambes. Il étoit tombé, la nuit  
 précédente, une grêle pluie, qui avoit  
 détrempé la terre. Plusieurs guerriers,  
 qui étoient de ce combat, assurèrent que  
 jamais champ de bataille n'avoit pré-  
 senté un plus affreux spectacle de che-  
 vaux, de chameaux & d'éléphants, bles-  
 sés & furieux, mêlés, renversés avec  
 les Officiers & les soldats, jettant d'hor-  
 ribles cris, faisant de vains efforts  
 pour se dégager des bourbiers sanglans  
 où ils étoient enfoncés, achevant d'é-  
 touffer ou d'écraser les soldats qui n'a-  
 voient pas la force de se retirer (67).

ETABLISSE-  
 MENT FRAN-  
 COIS DE PON-  
 DICHERY.

Il est tué  
 dans une san-  
 glante batail-  
 le.

(67) Pages 285 & précédentes.

Q iij

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Mort de son  
Général.

Pillage du  
camp.

Cityzor - Kam, General de l'armée Mogole, qui avoit rendu d'importans services à la Compagnie, fut blessé de cinq coups de fusil, & d'un coup de fronde, qui lui creva un œil & le renversa de dessus son éléphant. On doit faire observer qu'une décharge de frondes, par le bras des Marattes, est aussi redoutable que la plus violente mousqueterie. Les Domestiques de Cityzor, l'ayant vû tomber, l'emportèrent avant la fin du combat dans un bois voisin, & ne penserent qu'à s'éloigner de l'Ennemi. Après dix ou douze jours de marche, ils arriverent à Alamparvé, qui se nomme aussi Jorobandel, à sept ou huit lieues de Pondichery. Les principales blessures de leur Maître étoient un coup de fusil, qui lui avoit coupé la moitié de la langue & fracassé la machoire ; un autre, qui pénétrait dans la poitrine, & trois coups dans le dos, avec un œil crevé. On lui envoya le Chirurgien Major de la Compagnie, qui passa près de lui vingt cinq jours, sans le pouvoir sauver. La datte de cette affreuse bataille est le 20 de Mai 1740. Les Marattes y firent un grand nombre de prisonniers, dont les principaux furent Taqua-Sahab, Grand-Divan, un des gendres de Daoust, &

le Nabab Eras-Kam-Mirzoutoir, Commandant général de la cavalerie. Dans le pillage du Camp, ils enleverent la caisse militaire, l'étendart de Mahomet, & celui de l'Empereur. Ils emmenerent quarante éléphants, avec un grand nombre de chevaux. Le corps de Daoust-Aly-Kam fut trouvé parmi les morts : mais on ne put reconnoître celui de son fils, qui avoit été sans doute écrasé, comme un grand nombre d'autres, sous les pieds des éléphants (68).

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Le bruit de ce grand événement jeta dans toute le presqu'isle de l'Inde une épouvante qui ne peut être représentée. On ne put se le persuader, dans Pondichery, qu'à la vue d'une si prodigieuse multitude de fugitifs, Maures & Gentils, qui vinrent demander un asyle avec des cris & des larmes, comme dans le lieu de toute la côte où ils se flattoient de trouver plus de secours & d'humanité. Bien-tôt le nombre en devint si grand, que la prudence obligea de fermer les portes de la Ville. Le Gouverneur y étoit jour & nuit, pour y donner ses ordres. Les maisons & les rues se trouverent remplies de grains & de bagages. Tous les Mar-

Asyle que les  
Peuples cher-  
chent à Pon-  
dichery.

(68) *Ibid.* page 286.



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

chands Indiens de la ville & des lieux voisins, qui avoient des effets considérables à Arcatte & dans les terres, s'empressoient de les mettre à couvert sous la protection des François. Le 25 de Mai, qui étoit le cinquième après la bataille, la veuve du Nabab Daoust-Aly-Kam, toutes les femmes de sa famille & leurs enfans, se présentèrent à la porte de Valdaour, avec des instances pour être reçues dans la ville, où elles apportoit tout ce qu'elles avoient ramassées d'or, d'argent, de pierreries, & d'autres richesses(69).

Situation  
des François.

Cette position étoit délicate pour les François. Ils avoient à craindre que les Marattes, informés du lieu où toute la famille du Nabab s'étoit retirée avec tous ses thresors, ne vinssent attaquer Pondichery. D'un autre côté, ils se feroient perdus d'honneur dans les Indes, s'ils avoient fermé leurs portes à cette famille fugitive, qui commandoit depuis long-temps dans la Province, & qui n'avoit jamais cessé de les favoriser. Ajoutons que la moindre révolution pouvant changer la face des affaires, & faire reprendre aux Marattes le chemin de leur pays, Sabder-Aly-Kam & toute sa race seroient devenus ennemis irréconciliables de ceux



PRINCESSE-MERE DU  
NABAB D'ARCATTE



*T. IX. N. XVII.*

qui leur auroient tourné le dos avec la fortune, & n'auroient pensé qu'à la vengeance. Le Gouverneur assembla son Conseil. Il n'y déguisa pas les raisons qui rendoient la générosité dangereuse ; mais il fit voir, avec la même force, que l'humanité, l'honneur, la reconnaissance, & tous les sentimens qui distinguent la Nation Françoisse, ne permettoient pas de rejeter une famille si respectable, & tant de malheureux qui venoient se jeter entre ses bras. L'avis qu'il proposa, comme le sien, fut de les recevoir, & de leur accorder la protection de la France. Ce parti fut généralement approuvé du Conseil, & confirmé par les applaudissemens de tout ce qu'il y avoit de François à Pondichery (70).

ETABLISSEMENT FRANÇOIS DE PONDICHERY.

Ils reçoivent la veuve & la famille du Nabab d'Arcat.

On se hâta d'aller, avec beaucoup pompe, au-devant de la veuve du Nabab. Toute la garnison fut mise sous les armes & borda les remparts. Le Gouverneur, accompagné de ses gardes à pied & à cheval, & porté sur un superbe palanquin, se rendit à la porte de Valdaour, où la Princesse attendoit la déclaration de son sort. Elle étoit, avec ses filles & ses neveux, sur vingt deux palanquins, suivis d'un détachement

Accueil qu'ils lui font, & remarque sur cet événement.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

de quinze cens cavaliers, de quatre-vingt éléphants, de trois cens chameaux, & plus de deux cens voitures, traînées par des bœufs, dans lesquelles étoient les gens de leur suite; enfin de deux mille bêtes de charge. Après lui avoir fait connoître combien la Nation s'estimoit heureuse de pouvoir la servir, on la salua par une décharge du canon de la Citadelle. Elle fut menée, avec les mêmes honneurs, aux logemens qu'on avoit déjà préparés pour elle & pour toute sa suite. Il ne manqua rien à la civilité des François, & tous les Officiers Mogols en témoignèrent (71) une extrême satisfaction. Jamais, suivant l'observation de l'Auteur, la Nation François ne s'étoit acquis plus de gloire aux Indes. Les apparences sembloient promettre bien plus de sûreté, à la veuve du Nabab, dans les établissemens Anglois, Hollandois, Danois, tels que Porto-Novo, Tranquebar, ou Negapatan, qui étoient plus proches & plus puissans que le nôtre. Mais, venir d'elle-même & sans aucune convention se jeter sous la protection des François, c'étoit déclarer hautement qu'elle avoit pour eux plus d'estime &

de confiance que pour toutes les autres Nations de l'Europe.

Cependant Sabder - Aly - Kam , fils aîné du malheureux Daoust, arriva près d'Arcatte , deux jours après la bataille , avec un corps de sept ou huit cens chevaux. Mais , à la premiere nouvelle de ce desordre , il se vit abandonné de ses troupes , & réduit à se sauver , avec quatre de ses gens , dans la Forteresse de Velours. Sander-Saheb , son beau-frere , qui étoit sorti de Trichenapali avec quatre cens chevaux , apprit aussi cette funeste nouvelle en chemin , & trouva tout le pays soulevé contre les Maures. Plusieurs petits Princes , qui portent le titre de Paliagaras , se declarerent pour les Marattes , jusqu'à tenter de l'enlever pour le livrer entre leurs mains. Il n'eut pas d'autre ressource que de retourner à Trichenapali & de s'y renfermer dans la Forteresse. Le General des Marattes prit sa marche vers Arcatte , dont il se rendit maître sans opposition. La ville fut abandonnée au pillage & consumée en partie par le feu. Divers détachemens , qui furent envoyés pour mettre tout le pays à contribution , firent éprouver de toutes parts l'avarice & la cruauté du vainqueur. C'est un ancien usage , parmi

ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Arcatte est  
pillée & brû-  
lée.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

ces Barbares, que la moitié du butin appartienne à leurs Chefs. Ils exercèrent toutes sortes de violences, non seulement contre les Mahometans, mais contre les Gentils mêmes, qui avoient imploré leur secours, & qui les regardoient comme les protecteurs de leur Religion. Ils portent avec eux des chaînes de fer, sur lesquelles ils attachent nuds, avec des chaînes, ceux dont ils veulent découvrir les trésors; & mettant le feu dessous, ils les brûlent jusqu'à ce qu'ils aient donné tout leur bien. On ne s'imagineroit point combien ils firent perir d'Habitans par ce cruel supplice, ou par le poignard, qui les vengeoit de ceux qui n'avoient rien à leur offrir. Tous les lieux qui essuyèrent leur fureur ont été presque entièrement détruits; ce qui a fait un tort extrême aux Manufactures de toile, dans un pays où la plupart des Gentils exercent le métier de Tisserands, dans lequel ils excellent.

Humiliant  
traité de Sab-  
der-Kam.

Tandis qu'ils repandoient la désolation dans la province d'Arcatte & dans les lieux voisins, Sabder - Aly-Kam, renfermé dans sa Forteresse de Velours, leur fit faire des propositions d'accommodement. Après quelques négociations, le Traité fut conclu à des con-

ditions fort humiliantes. Sabder devoit succeder à son pere dans la dignité de Nabab d'Arcatte (72) ; mais il s'obligeoit à payer , aux vainqueurs , cent laques , ou cinq millions de roupies ; à restituer toutes les terres de Trichenapali & de Tanjaour ; à joindre ses troupes aux Marattes , pour en chasser Sander-Saheb , qui étoit encore en possession de la Ville , de la Forteresse & de tout l'Etat de Trichenapali ; enfin à servir lui-même d'instrument , pour retablir tous les Princes de la côte de Coromandel dans les Domaines qu'ils possédoient avant la guerre. Quoique le Général Maratte n'eût rien de plus favorable à desirer , une autre raison l'avoit fait consentir à ce Traité. Le Roi de Golkonde commençoit à s'alarmer des ravages qui s'étoient commis dans le Carnate. Il avoit résolu d'en arrêter les progrès. Nazerzingue , Souba de Golkonde & fils de Nisam-El-Mouk , premier Ministre du Mogol , s'étoit mis en marche avec une armée de soixante mille chevaux & de cent cinquante mille hommes d'infanterie. En arrivant sur les bords du *Quichena* , qui n'est qu'à douze journées d'Arcatte , il

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Diversion  
du Roi de  
Golkonde,

(72) Le Traité fut signé à Arcatte , sur la fin d'Août 1740.



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

avoit été arrêté par le débordement de ce fleuve : mais le Général Maratte, informé de son approche, & du dessein qu'il avoit de continuer sa marche après la retraite des eaux, craignit de perdre tous ses avantages à l'arrivée d'un ennemi si redoutable ; & cette réflexion le disposa plus facilement à conclure avec Sabder (73).

Préparatifs  
de défense à  
Pondichéry.

La résistance des François acheva de le déterminer. Avant cette incursion, un Maure, distingué par son rang, en avoit donné avis au Gouverneur de Pondichéry, son ami particulier. On ignore comment il s'étoit procuré ces lumières, dans un si grand éloignement. Mais, à la nouvelle du premier mouvement des Marattes, le Gouverneur François avoit pris toutes les mesures de la prudence pour se mettre à couvert. L'enceinte de la ville n'étant point encore achevée du côté de la mer, il avoit fait élever une forte muraille, pour fermer l'intervalle de quarante à cinquante toises qui sont entre les maisons & le rivage. Il avoit rétabli les anciennes fortifications ; il en avoit construit de nouvelles. La place avoit été fournie de vivres & de munitions de guerre. Enfin, lorsque les Marattes

étoient entrés dans la Province, il avoit fait prendre les armes, non seulement à la garnison, mais encore à tous les Habitans de la ville qui étoient en état de les porter. Les postes & les fonctions avoient été distribués : & ces préparatifs n'avoient pas peu contribué à lui attirer tous les Habitans des lieux voisins, qui l'avoient regardé comme leur défenseur après la bataille de Canamay.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

L'événement justifia ses précautions. Après avoir pris possession d'Arcatte, le vainqueur menaça d'attaquer Pondichery avec toutes ses forces, si les François ne se hâtoient de l'appaiser par des sommes considérables. Il leur déclara ses intentions par une lettre du 20 Janvier 1741, où l'adresse & la fierté étoient également employées. N'ayant reçu, disoit-il, aucune réponse à plusieurs lettres qu'il avoit écrites au Gouverneur, il étoit porté à le croire ingrat & du nombre de ses ennemis ; ce qui le déterminoit à faire marcher son armée contre la ville. Les François devoient se souvenir qu'il les avoit anciennement placés dans le lieu où ils étoient, & qu'il leur avoit donné la ville de Pondichery. Aussi se flattoit-il encore que le Gouverneur ouvrant les

Demandes  
que les Ma-  
rattes font  
aux François.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

yeux à la justice, lui enverroit des Deputés, pour convenir du payement d'une somme; & dans cette espérance il vouloit bien suspendre les hostilités pendant quelques jours. Suivant l'usage des Marattes & de la plûpart des Gentils, qui n'écrivent jamais qu'en termes obscurs, pour ne pas donner occasion de les prendre par leurs paroles(74), il ajoutoit que le porteur de sa lettre avoit ordre de s'expliquer plus nettement. En effet, cet Envoyé, qui étoit un homme du pays, dont le Gouverneur connoissoit la perfidie, par des lettres interceptées qu'il avoit écrites à son pere, demanda au nom des Marattes une somme de cinq cens mille roupies; & de plus, le payement d'un tribut annuel, dont le Général prétendoit, sans aucune apparence de verité, que les François étoient redevables à sa Nation depuis cinquante ans.

Le Gouverneur crut devoir une réponse civile à cette lettre. Mais il ne parla point des droits chimeriques que les Marattes s'attribuoient sur Pondichery, ni du tribut & de l'interêt, ni des cinq cens mille roupies, qu'ils demandoient avant toutes sortes de traités, & qui seroient montées à plus de

(74) *Ibid.* page 299.

quinze millions de notre monnoie (75).  
Le silence, sur des prétentions si ridi-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

(75) On croit devoir la  
placer ici, pour faire hon-  
neur aux principes de la  
Compagnie & à la noble  
fermeté des Officiers.

Le Gouverneur Général  
de Pondichery à Ragogy  
Bouffola, Général de l'Ar-  
mée des Marattes; Salut :

» J'ai reçu la Lettre que  
» vous m'avez fait l'hon-  
» neur de m'écrire, & je  
» m'en suis fait expliquer  
» le contenu. Vous me di-  
» tes que vous m'avez écrit  
» plusieurs fois, & que je  
» ne vous ai fait aucune  
» réponse. Je sçais trop ce  
» que je dois à un Seigneur  
» tel que vous, pour avoir  
» commis cette faute. A-  
» vant la Lettre à laquelle  
» je réponds aujourd'hui,  
» je n'en ai reçu aucune  
» autre de votre Seigneurie  
» ; & si elle m'a écrit, il  
» faut que ceux à qui elle  
» a remis ses Lettres aient  
» jugé à propos de les gar-  
» der, pour l'indisposer  
» contre ma Nation, en  
» m'ôtant le pouvoir de  
» lui faire réponse.

» Votre Seigneurie me  
» déclare qu'elle étoit dans  
» l'intention de faire mar-  
» cher son armée contre  
» nous. Quel sujet avez-  
» vous de vous plaindre des  
» François? En quelle occa-  
» sion vous ont-ils offensé?  
» Au contraire, ils ont con-

» servé jusqu'à présent une  
» reconnoissance parfaite  
» des faveurs qu'ils ont re-  
» çues des Princes vos an-  
» cêtres; & quoique vous  
» fussiez très éloigné de  
» nous, nous n'avons pas  
» discontinué un instant  
» d'exécuter ce que nous  
» vous avions promis, en  
» protégeant les gens de  
» votre Nation qui ont ici  
» des Temples, & leur Re-  
» ligion, qu'ils exercent  
» avec liberté & tranquil-  
» lité. Votre Seigneurie  
» doit aussi sçavoir que  
» nous rendons à tout le  
» monde la plus exacte ju-  
» stice; qu'on vit dans  
» Pondichery à l'abri de  
» toute oppression, que le  
» Roi de France, notre  
» Maître, dont la justice &  
» la puissance sont con-  
» nues de toute la terre,  
» nous puniroit, si nous  
» étions capables de faire  
» la moindre chose contre  
» sa gloire & ses inten-  
» tions.

» Ainsi quelle raison  
» votre Seigneurie pour-  
» roit-elle avoir de nous  
» faire la guerre, & que  
» peut-elle attendre de  
» nous? La France, notre  
» Patrie, ne produit ni or  
» ni argent. Celui que  
» nous apportons dans ce  
» pays, pour y acheter  
» des marchandises, nous

ÉTABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Nouvelles  
demandes des  
Marattes.

cules, lui parut plus conforme aux maximes des Indiens. Peu de jours après, le Général insista sur ses demandes par une nouvelle lettre, qui paroît mériter, comme la seconde réponse du Gouverneur François, d'obtenir place dans le récit de cette narration.

Au Gouverneur de Pondichery, votre ami Ragogi - Bouffola Senasahé - Souba : Ram Ram (76).

Je suis en bonne santé. Il faut me mander l'état de la vôtre.

Jusqu'à présent je n'avois pas reçu de vos nouvelles ; mais Gapal-Cassi & Armarampantoulou viennent d'arriver ici, qui m'en ont dit, & j'en ai appris d'eux.

Il y a présentement quarante ans que

» vient des pays étrangers.  
» On ne tire du nôtre que  
» du fer & des soldats,  
» que nous employons  
» contre ceux qui nous at-  
» taquent injustement.

» Nous souhaitons de  
» tout notre cœur de vivre  
» en bonne amitié avec  
» vous ; & si nous pou-  
» vons vous servir en quel-  
» que chose, nous le fe-  
» rons avec plaisir. Vous  
» devez donc regarder no-  
» tre Ville comme la vô-  
» tre. Si votre Seigneurie  
» veut m'adresser un Pas-  
» seport, j'enverrai une  
» personne de confiance,

» pour vous saluer de ma  
» part. Mais je vous prie  
» de me dispenser de me  
» servir de l'entremise d'A-  
» pagi-Vittel, fils de Vit-  
» tel-Naganadou, qui ne  
» cherche qu'à nous tra-  
» hir & à tromper votre  
» Seigneurie.

» Je prie le Dieu Tout-  
» puissant de vous com-  
» bler de ses faveurs, & de  
» vous donner la victoire  
» sur tous vos ennemis.

(76) Nom du Dieu Rama, deux fois répété. Ces trois lettres sont tirées des archives de la Compagnie.

notre grand Roi vous a accordé la permission de vous établir à Pondichery : cependant , quoique notre armée se soit approchée de vous , nous n'avons pas reçu une seule lettre de votre part.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Notre grand Roi , persuadé que vous méritiez son amitié , que les François étoient des gens de parole , & qui jamais n'auroient manqué envers lui , a remis en votre pouvoir une place considérable. Vous êtes convenus de lui payer annuellement un tribut que vous n'avez jamais acquitté. Enfin , après un si long-temps , l'armée des Marattes est venue dans ces cantons. Les Maures étoient enflés d'orgueil ; nous les avons châtiés. Nous avons tiré de l'argent d'eux. Vous n'êtes pas à sçavoir cette nouvelle.

Nous avons ordre de Maja - Raha , notre Roi , de nous emparer des Fortresses de Trichenapaly & de Gingy , & d'y mettre garnison. Nous avons ordre aussi de prendre les tributs , qui nous sont dûs depuis quarante ans par les villes Européennes du bord de la mer. Je suis obligé d'obeir à ces ordres. Quand nous considérons votre conduite & la manière dont le Roi vous a fait la faveur de vous donner un établissement dans ses Terres , je ne puis m'em-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

pêcher de dire que vous vous êtes fait tort en ne lui payant pas ce tribut. Nous avons des égards pour vous, & vous agi contre nous. Vous avez donné retraite aux Mogols dans votre Ville. Avez-vous bien fait ? De plus, Sander-Kam a laissé sous votre protection les Casenas de Trichenapaly & de Tanjaour, des pierreries, des elephans, des chevaux, & d'autres choses dont il s'est emparé dans ces Royaumes, ainsi que sa famille : cela est-il bien aussi ? Si vous voulez que nous soyons amis, il faut que vous nous remettiez ces Casenas, ces pierreries, ces elephans, ces chevaux, la femme & le fils de Sander-Kam. J'enverrai de mes cavaliers, & vous leur remettrez tout. Si vous differez de le faire, nous serons obligés d'aller nous-mêmes, pour vous y forcer ; de même qu'au tribut que vous nous devez depuis quarante ans.

Vous sçavez aussi ce qui est arrivé dans ce pays, à la ville de Bassin. Mon armée est fort nombreuse. Il faut de l'argent pour ses depenses. Si vous ne vous conformez point à ce que je vous demande, je sçaurai tirer, de vous, de quoi payer la solde de toute l'armée. Nos Vaisseaux arriveront aussi dans peu de jours. Il faut donc que no-

tre affaire soit terminée au plûtôt.

Je compte que pour vous conformer à ma lettre, vous m'enverrez la femme & le fils de Sander-Kam, avec ses elephans, ses chevaux, ses pierreries & ses casenas.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Le 15 du mois de Ranjam. Je n'ai point autre chose à vous mander.

Loin d'être effrayé de ces menaces, le Gouverneur François y repondit en ces termes.

A Ragogi Bouffola, &c.

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'en ai reçu une autre de vous. Vos Alcaras m'ont dit qu'ils avoient employé vingt deux jours en chemin, & qu'avant que de venir ici, ils avoient été à Tanralour. Pendant que vous étiez près d'Arcatte, j'ai envoyé deux François pour vous saluer de ma part. Mais ils ont été arrêtés & depouillés en chemin; ce qui ne leur a pas permis de continuer leur route. Ensuite la nouvelle s'est repandue que vous étiez retourné dans votre pays.

Seconde re-  
ponse du Gou-  
verneur de  
Pondichery  
au Général  
Maratte.

Vous me dites que nous devons un tribut à votre Roi depuis quarante ans, Jamais la Nation Françoisé n'a été assujétie à aucun tribut. Il m'en coûteroit la tête, si le Roi de France, mon



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Maître, étoit informé que j'y eusse consenti. Quand les Princes du pays ont donné aux François un terrain sur les sables du bord de la mer, pour y bâtir une Forteresse & une Ville, ils n'ont point exigé d'autres conditions que de laisser subsister les pagodes & la Religion des Gentils. Quoique vos armées n'aient point paru de ce côté-ci, nous avons toujours observé de bonne foi ces conditions.

Votre Seigneurie est sans doute informée de ce que nous venons faire dans ces contrées si éloignées de notre Patrie. Nos Vaisseaux, après huit à neuf mois de navigation, y apportent tous les ans de l'argent, pour acheter des toiles de coton, dont nous avons besoin dans notre pays. Ils y restent quelques mois, & s'en retournent lorsqu'ils sont chargés. Tout l'or & l'argent, répandus dans ces Royaumes, viennent des François. Il n'en croît point dans l'Inde. Sans eux, vous n'auriez pas tiré un sou de toute la contrée, que vous avez trouvée, au contraire, enrichie par notre commerce. Sur quel fondement votre Seigneurie peut-elle donc nous demander de l'argent; & où le prendrions-nous? Nos Vaisseaux n'en apportent que ce qu'il en faut pour les

charger. Nous sommes même obligés souvent, après leur départ, d'en emprunter pour nos depenses.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY,

Votre Seigneurie me dit que votre Roi nous a donné une place considérable. Mais elle devoit sçavoir que quand nous nous sommes établis à Pondichéry, ce n'étoit qu'un emplacement de sable qui ne rendoit aucun revenu. Si d'un village qu'il étoit alors, nous en avons fait une ville, c'est par nos peines & nos travaux; c'est avec les sommes immenses que nous avons dépensées, pour la bâtir & la fortifier, dans la seule vûe de nous défendre contre ceux qui viendroient injustement nous attaquer.

Vous dites que vous avez ordre de vous emparer des Fortereſſes de Trichenapaly & de Gingy. A la bonne heure, si cette proximité n'est pas pour vous une occasion de devenir notre ennemi. Tant que les Mogols ont été maîtres de ces contrées, ils ont toujours traité les François avec autant d'amitié que de distinction, & nous n'avons reçu d'eux que des faveurs. C'est en vertu de cette union que nous avons recueilli la veuve du Nabab Aly-Daoust-Kam, avec toute sa famille, que la frayeur a conduite ici, après la bataille où la

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

fortune a secondé votre valeur. Devions-nous lui fermer nos portes, & les laisser exposés aux injures de l'air ? Des gens d'honneur ne sont pas capables de cette lâcheté. La femme de Sander-Saheb, fille d'Aly-Daoust-Kam, & sœur de Sabder-Aly-Kam, y est aussi venue avec sa mère & son frère ; & les autres ont repris le chemin d'Arcatte. Elle vouloit passer à Trichenapaly ; mais ayant appris que vous en faisiez le siège avec votre armée, elle est demeurée ici.

Votre Seigneurie m'écrit de remettre aux Cavaliers que vous enverrez, cette Dame, son fils, & les richesses qu'ils ont apportées dans cette ville. Vous qui êtes rempli de bravoure & de générosité, que penseriez-vous de moi, si j'étois capable de cette bassesse ? La femme de Sander-Saheb, est, dans Pondichery, sous la protection du Roi mon Maître ; & tout ce qu'il y a de François aux Indes perdront la vie avant que de vous la livrer. Vous me dites qu'elle a ici les thresors de Tanjaour & de Trichenapaly : je ne le crois pas, & je n'y vois aucune apparence, puisque j'ai même été obligé de lui fournir de l'argent pour vivre & pour payer ses domestiques.

Enfin ;

Enfin, vous me menacez, si je ne me conforme pas à vos demandes, d'envoyer votre armée contre nous & d'y venir vous-même. Je me prepare de mon mieux à vous recevoir, & à mériter votre estime, en vous faisant connoître que j'ai l'honneur de commander à la plus brave des Nations de la terre, & qui se défend avec le plus d'intrepidité contre une injuste attaque.

Je mets au reste ma confiance dans le Dieu Tout-puissant, devant lequel les plus formidables armées sont comme de la paille legere, que le vent emporte & dissipe de tout côté. J'espere qu'il favorisera la justice de notre cause. J'avois deja entendu parler de ce qui est arrivé à Bassin; mais cette Place n'étoit pas défendue par des François.

S'il y a quelque chose en quoi je puisse vous servir, je le ferai avec plaisir.

Les précautions que cette lettre annonçoit au General des Marattes, n'étoient pas une fausse menace. La Ville étoit bien fournie de munitions de guerre & de bouche, & l'on n'y comptoit pas moins de quatre à cinq cens pieces d'artillerie. Le Gouverneur avoit fait descendre tous les équipages des Vaisseaux, qui se trouvoient dans la Rade.

ETABLISSEMENT FRANÇOIS DE PONDICHÉRY.

Pondichéry s'attend à être assiégée.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Il avoit armé les Employés de la Compagnie & tous les Habitans François, dont il avoit formé un corps d'infanterie, qu'on exerçoit tous les jours au service du canon & de la mousqueterie. Enfin il avoit choisi, parmi les Indiens, ceux qui étoient en état de porter les armes; ce qui lui fit environ 1200 Européens, & quatre à cinq mille Pions (77), Malabars ou Mahometans. Quoique dans l'occasion il y ait peu de fond à faire sur ces troupes Indiennes, la garde qu'on leur faisoit monter sur les bastions & sur les courtines, soulageoit beaucoup la garnison.

Trichenap-  
ly est empor-  
té par les  
Marattes.

On demeura ainsi sous les armes jusqu'au mois d'Avril 1741. Le General des Marattes employa ce temps à ravager ou à subjuguier tous les pays voisins; plus occupé néanmoins à faire du butin, qu'à prendre des Places pour les conserver. Trichenapaly fut celle qui lui opposa le plus de résistance. C'est une ville forte pour les Indes. Elle est environnée d'un bon mur, qui est flanqué d'un grand nombre de tours, avec une fausse braie, ou double enceinte, & un large fossé plein d'eau. Les Marattes, après l'avoir entièrement investie, ouvrirent la tranchée le 15

(77) Nom qu'on donne à l'Infanterie Indienne.

de Decembre , & formerent quatre attaques , qu'ils pouſſoient vigoureuſement , en ſappant les murailles ſous des galleries fort bien conſtruites. Sander - Saheb commençoit à ſ'y trouver extrêmement preſſé. Bara - Saheb ſon frere , qui défendoit le Maduré avec quelques troupes , partit à la tête de ſept ou huit mille chevaux , pour ſe jeter dans la ville ; & ce ſecours auroit pû forcer les Barbares de lever le ſiege. Mais ayant appris ſa marche , ils envoyèrent au devant de lui un corps de vingt mille Cavaliers & de dix mille Pions , qui taillèrent en piece ſa petite armée. Il perit lui-même , après s'être glorieuſement défendu. Son corps fut apporté au General des Marattes , qui parut touché de la perte d'un homme extrêmement bien fait , & qui s'étoit ſigné par une rare valeur. Il l'envoia couvert de riches étoffes , à Sander-Saheb ſon frere , pour lui rendre les honneurs de la ſepulture. Ce triſte événement decouragea les aſſiegés. Ils manquoient depuis long-temps d'argent , de vivres & de munitions. Sander-Saheb réduit à l'extremité , prit le parti de ſe rendre ; & le vainqueur , content de ſa ſoumiſſion , lui laſſa la vie & la liberté : mais ayant pris poſ-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Ils ravagent  
les Colonies  
Européennes.

session de la Place, le dernier jour d'Avril 1741, il en abandonna le pillage à son armée (78).

Pendant le siège, il avoit fait marcher, du côté de la mer, un détachement de quinze ou seize mille hommes, qui attaquèrent Porto-Novo, à sept lieues au Sud de Pondichéry; & qui se rendirent facilement maîtres d'une Ville qui n'étoit pas fermée. Ils y enleverent tout ce qui se trouvoit de marchandises dans les magasins Hollandois, Anglois & François. Cependant, par le soin qu'on avoit eu de faire transporter à Pondichéry la plus grande partie des effets de la Compagnie de France, elle ne perdit que trois ou quatre mille pagodes, en toiles bleues, qui étoient encore entre les mains des Tisserands & des Teinturiers. De Porto-Novo, les Marattes passèrent à Goudelour, établissement Anglois à quatre lieues au Sud de Pondichéry, qu'ils pillèrent malgré le canon du Fort Saint - David. Ils vinrent camper ensuite près d'Archiouac, à une lieue & demie de Pondichéry; mais n'ayant osé s'approcher de la ville, ils allèrent se jeter sur Congymer & Sadras, deux

(78) *Ubi supra*, pages 318 & précédentes.

établissémens des Hollandois, dont ils pillèrent les magasins (79).

Enfin les Chefs du détachement écrivirent au Gouverneur François. Ils lui envoyèrent même un Officier de distinction, pour lui renouveler les demandes de leur General, & lui déclarer que sur son refus, ils avoient ordre d'arrêter tous les vivres qu'on transporteroit à Pondichery, jusqu'au moment où le reste de leur armée, après la prise de Trichenapaly, qui ne pouvoit tenir plus de quinze jours, viendrait attaquer regulierement la place. Le Gouverneur reçut fort civilement cet Envoyé. Il lui fit voir l'état de la ville & de l'artillerie, la force de la Citadelle qu'on pouvoit faire sauter d'un moment à l'autre, par les minés qu'on y avoit disposées, & la quantité de vivres dont la Place étoit munie. Il l'assura qu'il étoit dans la resolution de se défendre jusqu'à la derniere extrémité, & qu'il ne consentiroit jamais à des demandes qu'il n'avoit pas le pouvoir d'accorder. Il ajouta qu'il avoit fait embarquer sur les Vaisseaux qu'il avoit dans la Rade, les marchandises & les meilleurs effets de sa Nation; & que si par une suite d'évenemens fâ-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Sommations  
qu'ils font  
aux François.

Conduite du  
Gouverneur.



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

cheux, il voyoit ses ressources épuisées, il lui feroit facile de monter lui-même à bord, avec tout ce qui lui restoit de François, & de retourner dans sa patrie: d'où les Marattes devoient conclure qu'il y avoit peu à gagner pour eux, & beaucoup à perdre. L'Officier qui n'avoit jamais vû de ville si bien munie, ne pût déguiser son admiration, & se retira fort satisfait des politesses qu'il avoit reçues (80).

Evenement  
singulier, qui  
sauve Pondi-  
chery.

Mais une circonstance fort légère contribue plus que toutes les fortifications de Pondichery à terminer cette guerre. Comme c'est l'usage aux Indes de faire quelque présent aux Etrangers de considération, le Gouverneur offrit à l'Envoyé des Marattes, dix bouteilles de différentes liqueurs de Nancy. Cet Officier en fit goûter au Général, qui les trouva excellentes. Le Général en fit boire à sa maîtresse, qui les trouvant encore meilleures, le pressa de lui en procurer à toutes sortes de prix. Ragogy - Bouffola, fort embarrassé par les instances continuelles d'une femme qu'il aimoit uniquement, ne s'adressa point directement au Gouverneur, dans la crainte de se commettre, ou de lui avoir obligation. Il le fit tenter par des

voies détournées , & les offres de ses Agens monterent jusqu'à cent roupies pour chaque bouteille. Le Gouverneur , heureusement informé de la cause de cet empressement , feignit d'ignorer d'où venoient des propositions si singulieres , & temoigna froidement qu'il ne pensoit point à vendre des liqueurs qui n'étoient que pour son usage. Enfin Rago-gy-Bouffola , ne pouvant soutenir la mauvaise humeur de sa maîtresse , les fit demander en son nom , avec promesse de reconnoître avantageusement un si grand service. On parut regretter , à Pondichery , d'avoir ignoré jusqu'alors les desirs du Prince des Marattes ; & le Gouverneur se hâtant de lui envoyer trente bouteilles de ses plus fines liqueurs , lui fit dire qu'il étoit charmé d'avoir quelque chose qui pût lui plaire. Ce present fut accepté avec une vive joie. Le Gouverneur en reçut aussi-tôt des remercimens , accompagnés d'un passeport , par lequel on le prioit d'envoyer deux de ses Officiers , pour traiter d'accommodement. Cette passion , que le Général avoit de satisfaire sa maîtresse , l'avoit déjà porté à défendre toutes sortes d'insultes contre la Ville & les François.

Deux Bramines , gens d'esprit & so-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Retraite des  
Marattes.

lidement attachés à la Nation François-  
se, furent députés sur le champ au  
Camp des Marattes, avec des instru-  
ctions & le pouvoir de negocier la paix.  
Ils y apportent tant d'adresse & d'habi-  
leté, que Ragogy - Bouffola promet de  
se retirer au commencement du mois  
de Mai; & loin de rien exiger des  
François, il envoya au Gouverneur  
avant son départ un serpau (81), qui

(81) Le Serpau ne con-  
siste que dans un habit fort  
ample, d'étoffe de soie &  
or, plus ou moins riche,  
suivant la condition des  
personnes auxquelles il est  
adressé.

On lit dans le même Au-  
teur, une lettre du Conseil  
de Pondichery à la Com-  
pagnie en France, qui con-  
tient l'éloge de la conduite  
de Mr Dumas, & quelques  
circonstances curieuses du  
départ des Marattes. » Les  
» Anglois, nos voisins, ont  
» été aussi dans de vives  
» allarmes pour Madras  
» & Goudelour. Ils ont fait  
» abattre un grand nom-  
» bre de belles Maisons  
» trop proches de Madras,  
» dans la vue d'en dégager  
» les défenses. Ils ont en-  
» voyé des présents d'envi-  
» ron trois mille cinq cens  
» Pagodes aux Généraux  
» Marattes, aussi-tôt qu'ils  
» ont vu Trichenapali pris,  
» & ils ont été quelques

» jours à leur camp sans  
» être acceptés. La conduite  
» de Mr Dumas a été plus  
» prudente. Nous avons  
» fait abattre quelques  
» arbres & cases Malaba-  
» res, trop proches de nos  
» murs: mais nous n'a-  
» vons donné aux Marat-  
» tes que quelques présents  
» d'oranges & autres fruits  
» venus de l'Isle de Bour-  
» bon, le tout par polites-  
» se. Cependant quand  
» nous eumes reçu le Ser-  
» pau, nous ne pumes  
» nous dispenser, par bien-  
» séance & par honneur  
» pour la Compagnie, de  
» reconnoître ce présent  
» flatteur & honorable par  
» un autre, puisqu'ils nous  
» avoient prévenus & di-  
» stingués de routes les au-  
» tres Nations. Nous déli-  
» berames donc, le 2 de  
» Mai, d'envoyer remercier  
» les principaux Officiers  
» Marattes, & de leur  
» faire un présent d'envi-

est dans les Cours Indiennes, le témoignage le plus authentique d'une sincère amitié.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Bien-tôt, une conduite si sage & si généreuse attira au Gouverneur de Pondichery des remercimens & des distinctions fort honorables, de la Cour même du Grand-Mogol. Il reçut une lettre du premier Ministre de ce grand Empire, avec un serpau, & des assurances d'une constante faveur pour la Nation. Sa réponse ne dément point l'opinion qu'il avoit donnée de son caractère.

Honneurs  
rendus au  
Gouverneur  
François par  
la Cour du  
Mogol.

Le Gouverneur de Pondichery, à Affef Ja Nizam El Mouk Bahader Nabab, premier Ministre de l'Empereur Mahomet-Scha, très magnifique Seigneur : Salut.

J'ai reçu la lettre & le serpau, que votre Seigneurie m'a fait la grace de

» ron deux mille quatre  
» cens Pagodes. Nos Dé-  
» putés & les deux Brame,  
» que nous chargeames de  
» les porter, trouverent  
» que toute l'armée avoit  
» repassé la riviere de Qui-  
» chena, dont ils appre-  
» hendoient un prochain  
» débordement, & qu'elle  
» étoit partie en toute di-  
» ligence pour retourner  
» dans son pays. Les Dé-  
» putés revinrent avec les  
» presens, qui sont ren-

» très dans vos Magasins  
» & il ne vous en coute  
» que les frais du voyage...  
» Nizam-El-Mouk, pre-  
» mier Ministre du Grand-  
» Mogol, ayant été infor-  
» mé de l'asyle que nous  
» avons donné à la famille  
» du Natab Doust Aly-  
», Kam, après la mort de  
», ce Prince, a écrit à Mr  
», Dumas une lettre de re-  
», merciment accompagné  
», d'un Serpau.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

m'envoyer. Ce jour a été un jour de Fête & de jouissance dans Pondichery.

L'Empereur Mouhamet-Scha ayant toujours, sur l'exemple de ses Ancêtres, honoré la Nation Française d'une estime & d'une protection particulière; & le Nabab d'Arcatte nous ayant donné aussi des marques continuelles d'amitié & de bienveillance, j'ai cru devoir en témoigner ma reconnaissance à la première occasion qui s'est présentée, pour faire connoître à toute la terre que nous méritons une si glorieuse faveur. La prodigieuse multitude de Barbares & de Marattes, qui sont descendus des montagnes, ne nous a point effrayés, ni empêchés de recevoir dans notre Ville toute la famille du Nabab Daoust Aly-Kam, & les autres Seigneurs ou Officiers de l'Empereur qui s'y sont réfugiés après la perte de la bataille. Les menaces des Généraux Marattes, qui nous ont sommés de les leur livrer, ne nous ont point intimidés, & nous étions résolus d'employer pour les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Il est heureux pour nous d'avoir pu dans cette occasion, vous prouver notre zèle & notre attachement. Soyez persuadé, très magnifique Seigneur, que vous nous trouverez toujours dans

la même disposition (82).

Sabder Aly-Kam, instruit par la renommée, autant que par les Lettres de sa mere, des caresses & des honneurs que toute sa famille ne cessoit pas de recevoir à Pondichery, se crut obligé de signaler sa reconnoissance. Non seulement il se hâta d'écrire au Gouverneur, pour lui marquer ce sentiment par des expressions fort nobles & fort touchantes; mais il joignit à ses lettres un Paravana, c'est-à-dire, un Acte formel, par lequel il lui cedit personnellement, & non à la Compagnie, les Aldées ou les terres d'Archiouac, de Tedouvanatam, de Villanour, avec trois autres villages qui bordent au Sud le territoire des François, & qui produisent un revenu annuel de vingt cinq mille livres (83). Il se rendit ensuite à

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Terres &  
presens qu'il  
reçoit de San-  
der-Sahab.

(82) *Ibidem*, pages 334 & précédentes.

(83) On croit devoir joindre ici le Paravana, pour donner une idée du style & de la procédure des Princes du pays.

PARAVANA DE DONATION. Tous les Dechoumoucou & Dechapoudias, ce sont les Secrétaires du Prince, les Moucadamas, ce sont les chefs des Habitans, les Habitans, & ceux qui travaillent aux Var-

ges, Champs de riz, dans les terres d'Aydradabat, de la dépendance de Valdaour, doivent sçavoir que depuis long-temps le très valeureux Seigneur, Mr Dumas, Gouverneur de Pondichery, entretient avec moi une forte amitié, & continue avec un cœur très sincère d'en agir avec moi de toutes les façons qu'il convient; que ces façons sont toutes gravées dans mon cœur; &

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Pondichery, avec Sander Saheb, son beau-frere.

qu'en reconnoissance de son affection je lui ai donné l'Aldée d'Archipacou, qui est une des Aldées dépendantes de Valdaour, ainsi qu'il est spécifié ci-dessous, à commencer de l'année 1150, de l'Ègire, pour qu'elle soit à lui à perpétuité, & qu'il en perçoive tous les revenus. C'est pourquoi, il faut que vous remettiez cette Aldée audir très valeureux Seigneur. Donné le 9 du mois de Jamadalfassy, l'an 23 du regne de Mahmet-Scha. Signé par le Nabab.

DECLARATION DU PARAVANA. J'ai donné en present, à commencer de l'an 1150, l'Aldée Archipacou, qui est située dans les terres d'Aydradabar, de la dépendance de Valdaout, au très valeureux Seigneur Mr Dumas, Gouverneur de Pondichery, pour être à lui à perpétuité, conformément à l'ordre que j'en ai donné sous ma signature, ainsi qu'on le voit au bas de ce Paravana.

DECLARATION DE L'ORDRE. Ecrivez ce Paravana, en le dattant de l'an 1150.

ACTE DU SECRETAIRE. Voici la déclaration de l'ordre que nous avons re-

çu : » En considération de la bonne amitié avec laquelle le très valeureux Seigneur Mr Dumas, Gouverneur de Pondichery, a toujours vécu avec moi, ainsi qu'il convenoit, j'ai donné ordre qu'il soit fait un Paravana, par lequel l'Aldée d'Archipacou lui soit donnée à present, j

Sur cela, quel ordre vous resie-t-il à nous donner ?

ORDRE DU NABAB pour l'expédition & l'enregistrement. Dressez ce Paravana, & le dattiez de l'an 1150 ; en y spécifiant, comme il l'est ci-dessus, une Aldée, & cinq autres Aldées de la dépendance de la première. Ici est la chappe, ou le sceau, du Nabab.

ENREGISTREMENT DU PARAVANA. Le 9 du mois Jamadalfassy, l'an 23 du regne de Mahmet-Scha, j'ai enregistré ce Paravana. Signé Calcinaville.

Le 9 du mois de Jamadalfassy, l'an 23 du regne de Mahmet-Scha, j'ai enregistré ce Paravana. Signé Mounoussil.

Le 14 du mois de Jamadalfassy, l'an 23 du regne de Mahmet-Scha, j'ai pris une copie de ce Paravana, & l'ai enregistré.

Sur l'avis qu'on y reçut le deux de Septembre, que ces deux Princes y devoient arriver le soir, le Gouverneur fit dresser une tente à la porte de Valdaour. Il envoya au-devant d'eux trois de ses principaux Officiers, à la tête d'une Compagnie des Pions de sa garde, avec des Danseuses & des Tamtams, qui font toujours l'ornement de ces fêtes. Le Nabab étant arrivé à la tente, y fut reçu par le Gouverneur même, qui s'y étoit rendu avec toute la pompe de sa dignité. Il entra dans la ville, pour se rendre d'abord au jardin de la Compagnie, où sa mere & sa sœur étoient logées. Les deux premiers jours furent donnés, suivant l'usage des Maures, aux pleurs & aux gémissemens. Dans la visite que le Prince fit ensuite au Gouverneur, il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang, c'est-à-dire, au bruit du canon, entre deux haies de la garnison, qui étoit en ba-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Visite que le  
Nabab Sabder  
rend au Gou-  
verneur de  
Pondichery.

dans le Protocole. *Signé* Sodestadar - Nazarel - Gadal.

Le 10 du mois de Jama-dalassany, l'an 23 du regne de Mahmet-Scha, j'ai enregistré ce Paravana. *Signé* Dastervora. J'ai pris une copie de ce Paravana, & l'ai porté dans mon li-  
*vre, Signé* Canougoy.

Cette donation fut confirmée par un Firman, c'est-à-dire, par des lettres Patentes du Grand-Mogol. Mr Dumas, après son retour en France, a cédé à la Compagnie des Indes son droit sur toutes ces terres, moyennant de justes com-  
pensations.



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

taille sur la place. Après avoir passé quelques momens dans la salle d'assemblée, il souhaita d'entretenir en particulier le Gouverneur, qui le fit entrer dans une autre chambre avec quelques Seigneurs de sa suite, & Francisco Pereyro, ce même Espagnol ( 84 ), qu'on a déjà nommé & qui lui servoit d'interprete. Sabder employa les termes les plus vifs & les plus affectueux pour exprimer sa reconnoissance, en protestant qu'il n'oublieroit jamais l'important service qu'il avoit reçu du Gouverneur & des François. Lorsqu'il fut rentré dans la salle commune, on lui offrit le betel; & suivant l'usage, à l'égard de ceux qu'on veut honorer singulierement, on lui versa un peu d'eau rose sur la tête, & sur ses habits. Mais

(84) Italien, suivant le celebre Memoire de Mr De-la Bourdonnais. On y lit aussi qu'il avoit été Chirurgien du Nabab d'Arcatte, dont il étoit infiniment aimé, & pour qui de son côté Pereyro avoit toujours marqué un attachement inviolable, jusqu'à sacrifier ses biens, qui étoient considerables, pour lui procurer des secours dans la guerre dont on vient de faire le recit. Se trouvant ruiné, il se refugia dans Pondichery, où

il fut considéré de tout le monde, & regardé comme un illustre malheureux, qui ne devoit son infortune qu'à la noblesse de ses sentimens. Ensuite il se retira dans une petite maison de campagne, située aux portes de Madras, qui fut pillée pendant le siege de 1746; & Pereyro mourut très vieux & très pauvre, peu de temps après la prise de cette Ville. Memoire pour Mr De-la-Bourdonnais, pages 257 & 258.

de tous les presens qui lui furent offerts, il ne voulut l'accepter que deux petits vases, en filigrane de vermeil; &, partant fort satisfait des honneurs & des politesses qu'il avoit reçus, il envoya dès le même jour au Gouverneur, un Serpau, avec le plus beau de ses elephans (85).

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PONS  
DICHERY;

L'année suivante, lorsque le Chevalier Dumas (86) quitta les Indes pour retourner en France, toute la reconnaissance, du Nabab parut se rallumer, avec le chagrin de perdre son bienfaicteur & son ami. Il lui envoya, pour monument d'une immortelle amitié, l'habillement & l'armure de son pere Daoust-Aly-Kam; present également riche & honorable, dont nous avons eu le plaisir d'admirer toutes les pieces à Paris (87).

Derniers té-  
moignages de  
la reconnais-  
sance de Sab-  
der-Aly-Kam

(85) *Ubi supra*, p. 342.

(86) Mr Dumas avoit eu du Roi la croix de l'Ordre de Saint-Michel, avec des lettres de noblesse, qui furent confirmées en 1742, après son retour à Paris, dans les termes les plus glorieux pour sa personne & pour ses services.

(87) Mr l'Abbé Guyon les a décrites: & les curieux peuvent encore s'en procurer la vue:

1. Un fort beau Turban de Macachy, à fleurs d'or.  
2. Une aigrette, formée d'une piece d'orfèvrerie d'or, d'environ cinq à six pouces de long; sur deux ou trois de large, ornée de filigranes, & de deux rangs de diamans, de rubis & d'émeraudes. Derrière est le bout d'une plume blanche d'autruche, & le haut est une véritable aigrette.  
3. Un serpeche ou diademe. C'est une

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Enfin, cette faveur fut couronnée par une autre; ce fut la dignité de

pièce d'orfèvrerie d'or, en carré long de deux pouces, dont le tour est orné de perles: au milieu, c'est un fort gros diamant jaune, & au-dessus pend une perle fine, en poire, aussi grosse qu'on en puisse voir. Ce diadème se porte sur le front & s'attache derrière la tête. 4. Cinq pièces de toile de Mahomedy, & une robe à la Mauresque des plus magnifiques. C'est ce qui tenoit lieu du Serpau, qui donne, suivant les idées du pays, tout le mérite au présent, quoique souvent il n'en fasse que la moindre partie. 5. Une ceinture, dont le seul travail est sans prix. Elle est tissue, ou comme tricottée, d'un fil d'or massif, à cinq ou six rangs de chaînons au moins, mais si bien liés les uns dans les autres, qu'on ne peut en appercevoir la tissure, & que l'eau ne passeroit point au travers. Cependant elle se plie très aisément, & les chaînons ne se nouent jamais. Sa largeur est d'un pouce, sur deux lignes d'épaisseur; mais elle est polie dans ses quatre faces, & aussi douce que l'émail le plus fin. Elle pèse environ quatre marcs. Au bout est une agrafe d'or,

garnie de diamans & de rubis. 6. Un premier Catary, ou poignard, dont la lame a huit pouces de long, sur deux de large. Elle a la figure d'une lance, & n'est pas moins polie. La poignée est d'or, enrichie de diamans & d'émeraudes. 7. Un second Catary, dont la lame est semblable au premier. Mais on peut dire que la poignée est d'un prix inestimable. C'est un morceau d'agate recourbé, l'un des plus gros & des plus parfaits qu'il y ait peut-être au monde. Elle est damasquinée en or & en émail, légèrement & avec tout l'art possible. 8. Deux grands cimenterres fort recourbés & d'une trempe admirable, dont l'un est à poignée d'or, garnie de diamans & d'émeraudes, & l'autre à poignée d'acier, damasquinée d'or, & ornée de mêmes pierres précieuses. 9. Un ceinturon de cuir, brodé en or. 10. Un bouclier, garni de six fleurs en or. 11. Un arc, avec deux paquets de flèches dans un carquois. 12. Une lance, dont le fer est garni d'or, avec quelques lettres d'or. Ce beau présent étoit accompagné de trois éléphants & de plusieurs

Nabab & de Mansouptdar, qui donnoit au Chevalier Dumas le commandement de quatre Azaris & demi, c'est-à-dire, de quatre mille cinq cens cavaliers Mogols, dont il étoit libre de conserver deux mille pour sa garde, sans être chargé de leur entretien. Elle lui vint de la Cour du Mogol, mais sans doute à la recommandation du Nabab d'Arcatte. Jamais aucun Européen n'avoit obtenu cet honneur dans les Indes. Outre l'éclat d'une distinction sans exemple, il en revenoit un extrême avantage à la Compagnie François, qui alloit se trouver défendue par les troupes de l'Indoustan, & par les Généraux Mogols, Collegues du Gouverneur de Pondichery. Mais le Chevalier Dumas, qui sollicitoit depuis deux ans son retour en France, étoit presque à la veille de son départ. Son zele pour les intérêts de la Compagnie lui fit sentir de quelle importance il étoit de faire passer son titre & ses fonctions aux Gouverneurs qui devoient lui succéder. Il tourna tous ses soins à cette entreprise ;

ETABLISSEMENT FRANÇOIS DE PONDICHERY.

Le Chevalier Dumas est fait Nabab & Mansouptdar.

Il obtient que cette dignité soit transmise à ses successeurs.

chevaux de main. La lettre de Sabder ne fait pas moins d'honneur à son caractère reconnoissant. Il conjure Mr Dumas, de lui conserver éternelle-

ment son amitié. Pour la satisfaction de mon cœur, dit-il, ne cessez jamais de me donner de vos nouvelles. *Ubi sup.* pages 351 & précédentes.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

& les mêmes raisons, qui lui avoient fait obtenir la première grace, disposèrent les Mogols à lui accorder la seconde. Il en reçut le Firman, qui fut expédié au nom du Grand Visir, Généralissime des troupes de l'Empire (88). En resignant le Gouvernement de Pondichery, à son successeur, dans le cours du mois d'Octobre 1741, il le mit en possession du titre de Nabab, & le fit reconnoître, en qualité de Mansouddar, par les quatre mille cinq cens cavaliers, dont le commandement est attaché à cette dignité (89).

(88) *Ubi supra*, p. 355 & suivantes. L'Auteur cite les archives de la Compagnie des Indes, cote D. Ces lettres Patentes sont datées l'an 23 du regne de Mouhamet Scha, & de l'Egire 1153, le 8 du mois de Faravardy, Comme la qualité de Nabab & de Mansouddar donne entr'autres droits celui d'avoir différens pavillons, & de faire jouer de la rymbale plusieurs fois le jour, sur un lieu éminent; on a choisi pour cela la porte de Valdaour, qui est celle de Pondichery où il passe le plus de monde. Voyez le Plan de cette Ville.

(89) Histoire des Indes anciennes & modernes, Tome III. p. 361 & preced.

On apprend par les der-

nieres nouvelles, que Mr Dupleix, Gouverneur de Pondichery depuis Mr Dumas, vient d'augmenter encore la gloire & le Domaine de la Compagnie. Mouzaferzingue, qu'il a rétabli dans ses Etats, par la mort de Nazerzingue, tué dans une bataille le 10 Décembre 1750, a prié le Gouverneur François, par reconnaissance pour ses services, auxquels il doit cette victoire, d'accepter le commandement général de la partie de ses terres, qui est entre la riviere de Quichena & Pondichery, & lui a donné la Forteresse de Valdaour & ses dépendances, avec un Jaguir de cent mille roupies & les plus grandes marques de distinction.

On peut remarquer, avec l'Auteur dont on emprunte ce récit, que la Compagnie a d'autant plus d'obligation au Chevalier 'Dumas, qu'il est évident que la réputation, le crédit, & la puissance des François, aux Indes, influent essentiellement sur leur commerce.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

Observa-  
tions sur le  
commerce des  
François aux  
Indes.

C'est en partie le défaut de ces secours, qui fit tomber l'ancienne Compagnie des Indes Orientales. Elle ne possédoit que le petit fond de Pondichery, dont la ville, ou plutôt le village, ne comprenoit que ce qui est entre le petit ruisseau & la mer. Elle avoit peu de relation avec les Princes du pays. Elle étoit continuellement traversée, dans ses ventes & dans ses achats, par les Hollandois & les Anglois, qui trafiquoient à perte, dans la seule vûe de la ruiner. Comment se seroit-elle soutenue ? Elle se vit forcée de céder son commerce à divers particuliers ; & dans ses derniers temps, aux Negocians de Saint-Malo, en se réservant certains droits, qu'ils lui payerent en vertu de son privilège.

Elle étoit réduite à cette extrémité, lorsque Mr le Regent entreprit de relever le commerce des Indes, en réunissant toutes les Compagnies, c'est-à-dire, celles de la Chine, des Indes

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

Orientales, du Senegal, & de l'Ame-  
rique ou de l'Occident. Cette reunion  
fut declarée par l'Edit du mois de Mars  
1719. Mais comme elle ne donnoit pas  
les fonds necessaires pour le commerce,  
on créa, le 20 de Juin suivant, pour  
vingt cinq millions de nouvelles ac-  
tions, de quinze cens livres chacune,  
à dix pour cent d'interêt; de même na-  
ture que celles qu'on avoit deja créées  
pour cent millions au mois d'Août  
1717, & qui composoient le fond de  
la Compagnie d'Occident, celle qui  
étoit alors la plus puissante. Malgré cette  
augmentation de fond, le Commerce  
de la Compagnie des Indes ne cessa  
point de languir pendant plusieurs an-  
nées, soit à cause des dettes immenses  
dont celle d'Orient s'étoit trouvée char-  
gée dans le Royaume & aux Indes, où  
elle avoit emprunté à des interêts énor-  
mes, aussi long-temps que son credit  
avoit duré; soit parce qu'elle n'avoit  
plus de vaisseaux en état de faire voi-  
le; soit enfin parce qu'elle ne tiroit  
aucun avantage de ses établissemens de  
l'isle de Bourbon & de celle de France;  
ce qui obligea même de supprimer le  
Conseil souverain de Surate.

Dans ces circonstances, il se presenta  
une ressource dont l'éclat fit tout espe-

rer ; mais qui semblable à un éclair , n'en eut que le brillant & la rapidité. On parle du fatal système de 1720 , où toute la France s'empres-  
ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.  
 sa de courir à sa ruine par une route chimerique. Alors , la nouvelle Compagnie , enrichie , pour quelques momens , d'une partie des dépouilles du Royaume , envoya aux Indes trois vaisseaux richement chargés , non seulement de marchandises du Royaume , mais encore d'espèces d'or & d'argent. Les Directeurs de Pondichery , ignorant ce qui se passoit en France , furent extrêmement surpris après un si grand affoiblissement du commerce , de recevoir tout d'un coup des sommes immenses en écus & en louis ; ce qui étoit sans exemple & qui n'est point arrivé depuis. Mais ces belles espérances de rétablissement s'évanouirent presque aussi-tôt qu'elles s'étoient annoncées. La plus grande partie de l'argent qu'on reçut aux Indes , fut employée à payer les dettes pressantes que l'ancienne Compagnie avoit contractées à Surate , à Camboye , au Bengale & dans d'autres lieux. Les nouveaux Directeurs reçurent une fort mauvaise cargaison , pour les prodigieuses sommes qu'ils avoient envoyées. La ressource du système ayant dispa-



ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

tu, & les billets que la Compagnie avoit en abondance ayant été totalement supprimés avant la fin de 1720, elle se trouva sans fond pour continuer ses envois aux Indes. Ainsi, en 1721, & 1722, elle ne fit partir aucun vaisseau; ce qui nous attira les railleries & les insultes de toutes les Nations, & jeta les Officiers de la Compagnie dans une situation d'autant plus triste, qu'ils se voyoient sans effets, sans argent, & sans credit. La Compagnie fit des efforts; & le Roi lui procura des facilités qui la releverent insensiblement, mais avec lenteur. En 1723, elle équipa deux vaisseaux, qui servirent plus à faire subsister ses Officiers & à payer leurs dettes, anciennes & nouvelles, qu'à l'enrichir par le retour. Mais depuis 1724 jusqu'en 1727, elle en fit partir trois ou quatre chaque année, qui commencèrent à la retablir. Pendant les années suivantes, ses progrès ne firent qu'augmenter, sur-tout depuis 1737, sous l'administration de Mr Orry, pendant une partie de laquelle personne n'ignore que le commerce s'est accru du triple; & le même Auteur rend cet accroissement sensible, par un état des vaisseaux qui sont partis de Pondichery, & par le prix de leur

cargaison, depuis 1727 jusqu'en 1741, Il faut observer qu'il part, tous les ans, autant de vaisseaux de Bengale que de Pondichery; & par conséquent, qu'il faut doubler le nombre de ceux qui sont dans cette liste.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

En 1727, *Octobre*, & 1728, *Janvier*, sur trois vaisseaux, pour 248265 pagodes de marchandises (90).

En 1728, *Septembre*, & 1729, *Janvier*, sur trois vaisseaux, pour 210032 pagodes.

En 1729, *Septembre*, & 1730, *Janvier*, sur trois vaisseaux, pour 248083 pagodes.

En 1730, *Octobre*, & 1731, *Janvier*, sur quatre vaisseaux, pour 600711 pagodes.

En 1731, *Octobre*, & 1732, *Janvier*, sur quatre vaisseaux, pour 302006 pagodes.

En 1732, *Septembre*, & 1733, *Janvier*, sur quatre vaisseaux, pour 260640 pagodes.

En 1733, *Septembre*, & 1734, *Février*, sur quatre vaisseaux, pour 392987 pagodes.

En 1734, *Septembre*, & 1735, *Jan-*

(90) Les Pagodes, mises en somme, font le prix que les cargaisons ont cou-  
té. Une Pagode vaut environ neuf livres de notre monnoie.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

*vier*, sur quatre vaisseaux, pour 375341 pagodes.

En 1735, *Septembre*, & 1736, *Janvier*, sur trois vaisseaux, pour 223484 pagodes.

En 1736, *Octobre*, & 1737, *Janvier*, sur cinq vaisseaux, pour 351691 pagodes.

En 1737, *Octobre*, & 1738, *Janvier*, sur cinq vaisseaux, pour 522315 pagodes.

En 1738, *Octobre*, & 1739, *Janvier*, sur cinq vaisseaux, pour 586156 pagodes.

En 1739, *Octobre*, & 1740, *Janvier*, sur quatre vaisseaux, pour 485732 pagodes.

En 1740, *Octobre*, & 1741, *Janvier*, sur quatre vaisseaux, pour 555643 pagodes.

En 1741, *Octobre*, & 1742, *Janvier*, sur sept vaisseaux, pour 954376 pagodes.

La vente qui se fit au port de l'Orient, dans le cours de cette dernière année, montoit à vingt quatre millions de marchandises qu'on laissa exprès dans les magasins, pour n'en pas jeter dans le commerce une trop grande quantité, qui les auroit avilies. Les deux premiers vaisseaux, qui arriverent en

1743,

1743, étoient chargés chacun de la valeur de huit cens mille roupies, c'est-à-dire, d'environ deux millions d'achat de marchandises. On ne pousse pas plus loin cette énumération, pour ne pas toucher à des temps plus fâcheux, qui ne sont pas encore assez éloignés pour être rappelés avec la liberté qui convient à l'Histoire; quoiqu'il n'en reste heureusement que le souvenir.

Les affaires de la Compagnie ayant repris le cours que la dernière guerre avoit interrompu, il est aisé de conclure quelle est actuellement l'étendue de son commerce & la solidité de ses actions. L'Auteur en apporte les preuves, qui regardoient à la vérité le temps auquel il écrivoit; mais une sage administration nous remettant dans le même point de vûe, il paroît qu'elles ont aujourd'hui la même force, & qu'elles peuvent faire la conclusion de cet article.

De 56000 actions auxquelles le Roi fixa la Compagnie en 1723, qui formoient un fond de cent douze millions, & huit millions quatre cens mille livres de dividendes, elle en a retiré 5000, qui ont été annullées & brûlées publiquement par arrêt en 1725. Les dividendes des 51000 actions

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

restantes sont payées par huit millions que les Fermiers Généraux rendent tous les ans à la Compagnie pour la Ferme du tabac, dont le privilège exclusif, perpétuel & irrevocable, lui a été accordé spécialement pour cette destination, en 1723 & 1725, & pour le castor du Canada. Ainsi loin d'être embarrassée de l'acquit de ses dividendes, elle en trouve le fond fixe & certain dans celui même des Fermes Générales, auquel personne ne peut refuser sa confiance. Le commerce des Indes devient donc un surcroît de sûreté, dont le profit demeure en masse, & forme un accroissement de fonds qui s'emploient à l'augmentation annuelle des cargaisons, pour assurer celui des actionnaires; à peu près comme un Négociant met successivement ses profits dans le commerce.

Quoique le premier fond de l'action, qui n'étoit que de quinze cens livres, doive être payé sur le pied de dix pour cent d'intérêt, ce qui n'a point d'autre exemple licite dans le commerce & dans l'État, les actionnaires ont encore l'espérance & le droit de participer à l'excédent que la Compagnie tirera de son commerce (91).

(91) C'est ce que porte la Déclaration de 1687.

Si, jusqu'à présent, il ne leur en est rien revenu, on leur apprend que son commerce a languì long-temps; qu'elle a réparé le naufrage de quelques gros bâtimens, acquitté ses anciennes dettes, payé les rentes viagères dont elle est chargée & qui ne s'éteignent que lentement, relevé ses établissemens, qui étoient en fort mauvais état, achevé de construire & d'équiper ses vaisseaux, racheté des Loges & des Comptoirs, bâti des magasins, employé plus de quinze millions à la Louisiane, formé le superbe Port de l'Orient avec toutes ses dépendances, en un mot, qu'elle a fait des frais immenses pour son commerce, sa marine, ses troupes & fortifications. Mais l'Auteur est autorisé, dit-il (92), à déclarer, qu'aussitôt que ces dépenses seront finies, & que les fonds seront parvenus au point qu'elle se propose, elle augmentera le revenu des dividendes, en y ajoutant chaque année l'excédent de son bénéfice, dont le fond appartient réellement aux Actionnaires: d'où il croit pouvoir conclure qu'il est indiffe-

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHERY.

(92) Mr l'Abbé Guyon  
avoit apparemment cette  
commission de la Compagnie,  
qui lui avoit accordé la communication de  
ses archives, & tous les  
memoires sur lesquels son  
recit & ses reflexions sont  
fondés.

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE PON-  
DICHÉRY.

rent, pour les Actionnaires, que les actions montent ou baissent, puisque ce caprice du Public ne change rien à la solidité du fond, ni au payement des dividendes.

Il y auroit donc de l'injustice à s'imaginer que le Roi fasse le commerce sous le nom de la Compagnie; qu'il donne une partie du profit aux Actionnaires, & que le reste passe dans ses coffres ou dans ceux des Directeurs. La Compagnie des Indes n'est que la société de ceux qui ont contribué plus ou moins à l'établissement de son commerce, sous la protection du Roi & l'administration d'un nombre connu d'Officiers. De quel côté ses actions seroient-elles donc exposées à quelque danger? Ce n'est pas de celui des dividendes, dont le payement est fondé sur le produit de la Ferme du Tabac. Ce n'est pas du côté du Roi, qui n'ira pas *envahir le patrimoine* des Actionnaires, comme il s'exprime dans l'Edit de 1725; qui a prevenu lui-même cette odieuse crainte, par ses Déclarations; qui est d'ailleurs intéressé à soutenir le plus grand Commerce de son Royaume, sans lequel il faudroit porter tous les ans, plus de douze millions à l'Etranger; & plus encore à ne pas affoiblir un fond

de cent millions , qui circule continuellement dans l'Etat , & qui équivaut à une même somme d'argent. Enfin la chute des Actions ne peut venir du côté des étrangers , ou de la position des François aux Indes , plus avantageuse qu'on ne l'auroit jamais esperée , puisqu'ils y jouissent d'une considération particulière , dans l'alliance & l'amitié du Mogol & des Princes Indiens (93).

ETABLISSE-  
MENT FRAN-  
ÇOIS DE FON-  
DICHERY.

(93) *Ubi supra*, pages 378 & précédentes. L'Auteur finit par un Mémoire curieux sur l'origine , la culture & le commerce au café.





---

*SUPPLEMENT*

A LA

DESCRIPTION

DES ISLES DE BOURBON

ET DE FRANCE.

---

**INTRODUCT.**

**C'**EST le propre de cet Ouvrage , de pouvoir être continuellement enrichi par de nouvelles additions. Une succession de quelques années change souvent la face des lieux , comme celle des événemens. Mais la satisfaction du Lecteur doit augmenter , lorsqu'on lui offre l'occasion de comparer l'état présent d'un pays avec les premières idées qu'on lui en a fait prendre , c'est-à-dire , ce qu'il lit avec ce qu'il a déjà lû ; & de-là vient la méthode à laquelle on s'est constamment assujetti , de marquer les temps au sommet des pages. Ici , l'on est invité naturellement , par le sujet qu'on vient de traiter , à publier quelques nouveaux éclaircissemens sur les Isles de France & de Bour-

bon (94). On sera dispensé d'en donner INTRODUCT.  
 sur la personne de l'Auteur , qui est  
 aussi connu par l'éclat de son mérite &  
 de ses grandes actions , que par les  
 persécutions de ses ennemis & par le  
 glorieux dénouement qui l'en a fait  
 triompher : homme cher à l'Etat , &  
 dont il est impossible que les rares qua-  
 lités demeurent long - temps enseve-  
 lies. On se contente d'observer qu'il fut  
 nommé aux Gouvernement des deux  
 Isles , en 1734 , après son retour de  
 Portugal (95).

Le nouveau Gouverneur des Isles de  
 France & de Bourbon s'étant embarqué  
 au commencement de l'année 1735 ;  
 arriva au mois de Juin dans son Gou-  
 vernement. L'objet de la Cour , en lui  
 confiant cette Place importante , étoit le  
 rétablissement général de l'ordre , dans  
 un pays où regnoient la licence , la con-  
 fusion & l'anarchie.

Pour donner une idée de l'état où  
 Mr De - la - Bourdonnais trouva ces Is- Etat des Isles  
 de France &  
 de Bourbon ,  
 avant 1735.  
 les , il faut se rappeler que l'Isle de  
 Bourbon fut d'abord habitée (96) par  
 quelques François , sauvés du massacre

(94) Voyez le Tome 32. 1750, in-4<sup>o</sup>. p. 9 & suiv.  
 de ce Recueil.

(95) Memoire pour Mr de Mondevergue & de De-  
 la-Haie , & la description,  
 De - la - Bourdonnais , im- au Tome 32.  
 primé chez Delaguerre ,

SUPPLÉMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

Objet de  
la Compagnie  
des Indes dans  
ces établisse-  
mens.

de Madagascar (97), & par quelques Ouvriers de différens Vaisseaux, qui s'y établirent successivement. L'Isle de France n'a commencé à recevoir des Habitans qu'en 1720. Elle en avoit même si peu, que jusqu'en 1730, la Compagnie des Indes a toujours été incertaine si elle devoit la garder ou l'abandonner. Enfin ces deux Isles ont été destinées, la première à la culture du café, & la seconde à servir de relâche aux Vaisseaux de la Nation, dans les voyages des Indes & de la Chine. Le terrain de l'Isle de Bourbon s'étant trouvé propre aux plantations du café, leur succès n'a pas manqué d'y attirer un grand nombre d'Habitans. L'Isle de France n'ayant pas le même avantage, il a fallu trouver des expédiens pour en former une Colonie, & pour la mettre en état de fournir, aux Vaisseaux, des vivres & des rafraîchissemens.

On n'imagina rien de plus efficace, que d'avancer des vivres, des ustensiles & des Noirs aux Habitans. La Compagnie fit ces avances, mais elle est fort éloignée d'en avoir tiré le fruit qu'elle s'étoit proposé. Ses Officiers apportèrent si peu de discernement au

(97) Voyez la Description de Madagascar, au Tome 32.

SUPPLEMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURBON.

choix de ceux qu'ils employèrent, que la plupart manquoient d'industrie & de talens. Aussi, loin de trouver dans le travail de ces insulaires les secours qu'on en espiroit pour le rafraichissement des Vaisseaux, la Compagnie s'est presque toujours vue dans la nécessité de les nourrir eux-mêmes, en leur envoyant à grands frais des vivres de France; & jusqu'à l'arrivée du nouveau Gouverneur, cette Isle n'avoit été qu'onereuse à ses Maîtres. L'ordre y manquoit dans toutes les parties économiques. L'administration de la justice, la police, les affaires du commerce, & la partie de la guerre & de la marine, avoient également besoin de reformation.

Changemens  
avantageux  
qui s'y sont  
faits en peu  
d'années.

La Justice étoit administrée par deux Conseils, dont l'un dépendoit de l'autre. Le Conseil supérieur étoit dans l'Isle de Bourbon. Après l'arrivée du nouveau Gouverneur, des lettres Patentes de Sa Majesté attribuerent la même indépendance au Conseil de l'Isle de France, du moins dans tout ce qui concernoit la justice. A l'égard de l'administration, le Conseil où résidoit le Gouverneur ne cessa point d'être supérieur à l'autre. Ce changement devint d'autant plus avantageux, qu'il arrêta

Justice

SUPPLÉMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ÎLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.  
Police.

tous les différens qui avoient souvent divisé les Conseils des deux Îles (98).

La Police n'étoit pas un objet moins intéressant. Il y avoit , dans l'Île de France , des Negres marons , qui s'y faisoient continuellement redouter par leurs ravages. Le Gouverneur trouva le secret de les détruire , en armant Negres contre Negres , & formant une Marechaussée de ceux de Madagascar , qui purgerent enfin l'Île de la plupart de ces Brigands. Il apporta les mêmes soins au Commerce , dont personne ne s'occupoit à son arrivée. C'est lui qui a formé le premier des plantations de sucre , & qui a établi la fabrique du coton & de l'indigo dans cette Île. L'un a son débouché du côté de Surate , de Mocka & de la Perse ; l'autre du côté de l'Europe. Ce double commerce est sans doute le plus sur moyen de conserver & d'enrichir nos Colonies , si l'on a soin de soutenir les établissemens que Mr De-la-Bourdonnais a commencés. La sucrerie de l'Île de France produit déjà , sans aucun frais ni déboursés , plus de soixante mille livres de rente à la Compagnie (99).

(98) Pendant onze ans l'Île de France, parce qu'il que Mr De-la-Bourdonnais a gouverné, on n'a terminoit les affaires à l'amiable.  
vu qu'un seul Procès dans (99) *Ibid.* page 11.

L'agriculture étoit également négligée dans les deux Isles, & la paresse endormoit les Habitans sur les propriétés du terrain. Mr De-la-Bourdonnais les a fait sortir de cette indolence & leur a fait cultiver tous les grains nécessaires pour leur subsistance; service d'autant plus essentiel, qu'ils étoient exposés à de fréquentes disettes, & qu'il n'y avoit presque pas d'année où ils ne fussent réduits à se disperser dans les bois, pour y chercher à vivre de chasse & de mauvaises racines. Ils sont aujourd'hui dans l'abondance; sur-tout depuis qu'il les a formés à la culture du Manioc, qu'il leur avoit apporté du Brésil. Mais ce ne fut pas sans peine qu'il leur fit recevoir cet usage. Il eut besoin d'employer l'autorité, pour les assujettir à planter cinq cens pieds de Manioc par tête d'Esclave. La plupart, ridiculement attachés à leurs anciennes méthodes, s'efforcèrent de décréditer cette plante. Quelques uns mêmes eurent l'audace de détruire les nouvelles plantations, en les arrosant avec de l'eau bouillante. Mais, l'expérience ayant détruit le préjugé, ils reconnoissent aujourd'hui l'utilité d'une production, qui met pour toujours les deux Isles à couvert de la famine. Quand les oura-

SUPPLEMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.  
Agriculture.

SUPPLÉMENT  
A LA  
DESCR. DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

gans , qui s'y font souvent sentir , ont anéanti leurs moissons , ou quand elles ont été ravagées par les sauterelles , ce qui n'est pas moins fréquent , ils trouvent dans le Manioc un remède à leurs pertes. Outre cette racine , les Isles , qui étoient presque sans bled , en produisent actuellement cinq à six cens muids (1).

*Edifices.*

Ce n'étoit point assez de pourvoir à la subsistance des Habitans par la culture des terres ; il falloit veiller à la sûreté des Isles , qui n'avoient ni Magasins , ni Fortifications , ni Hôpitaux , ni Ouvriers , ni Troupes , ni Marine. On avoit assuré Mr De-la-Bourdonnais , à son départ de France , qu'il y trouveroit quatre ou cinq Ingenieurs François. Il n'y en trouva aucun. On y en avoit envoyé ; mais il s'étoit élevé , entre eux & le Conseil , des disputes & des querelles qui les avoient divisés. Les uns étoient retournés en France , pour y porter leurs plaintes , & les autres s'étoient retirés dans les habitations particulières. Tout le corps du genie étoit réduit à un Metif Indien , qui dirigeoit la construction d'un petit moulin à vent , porté alors à l'élevation de huit pieds. Un magasin , commencé

(1) *Ibid.* page 12.

depuis quatre ans, n'étoit encore élevé qu'à hauteur d'appui. On avoit construit, à la vérité, une petite maison pour l'ingenieur en chef : mais c'est à quoi se reduisoient toutes les constructions de l'Isle de France. Elles pouvoient monter à trois cens toises courantes de maçonnerie, & l'on en compte à peu près autant dans l'isle de Bourbon : au lieu qu'en peu d'années, Mr De-la-Bourdonnais en a fait faire plus d'onze mille toises (2).

SUPPLEMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

Sans ingenieur & sans architecte, il fut obligé d'exercer lui-même cette double fonction. Comme il sçavoit heureusement les Mathematiques & les Fortifications, il dressa des plans qui furent approuvés de la Compagnie. Mais, pour les exécuter, il fallut former des ouvriers de toute espece, en rassemblant tout ce qu'il put trouver de Nègres, en les mettant en apprentissage sous les Maîtres - Ouvriers qu'il avoit en fort petit nombre. On doit s'imaginer combien il lui couta de peines, pour obliger les uns à donner leurs instructions, & les autres à les recevoir. L'assemblage des matériaux ne fut pas une operation moins difficile. Il falloit couper du bois, tirer des pierres & les

L'industrie  
supplée au dé-  
faut des Ar-  
tistes & fait  
trouver des  
matériaux.

(2). *Ibid.* page 13.



SUPPLÉMENT  
À LA  
DESCRIPTION  
DES ÎLES DE  
FRANCE ET  
DE BOUAB.

transporter ; mais il n'y avoit ni chemins, ni chevaux, ni voitures. Il fut donc obligé de faire ouvrir des chemins, dompter des taureaux, & construire des voitures, par des gens d'autant plus rebutés de ces entreprises, qu'ils joignoient, à leur paresse naturelle, une extrême insensibilité pour le bien public. C'est ainsi qu'il est parvenu à faire des ouvrages considérables & d'une utilité reconnue. La Compagnie n'a pas profité seule du fruit de ses travaux. Toute la Colonie a tiré les plus grands avantages de l'établissement des chemins, & de l'usage des voitures ; mais, sur-tout, de l'émulation que le succès a fait naître parmi les Habitans. On a bien-tôt vu le prix de la plupart des matériaux, tels que le bois, la chaux, &c. réduit au cinquième de ce qu'ils avoient coûté jusqu'alors (3).

Hôpitaux.

L'île de France n'avoit pas d'autre Hôpital qu'une cabane, construite de pieux, en forme de palissade, qui contenoit à peine trente à trente cinq lits. Le nouveau Gouverneur en fit construire un, qui peut contenir environ quatre ou cinq cents lits. L'administration de ces lieux le jetta dans d'autres peines. Comme on n'avoit pas une quantité de

(3) *Ibidem*,

bœufs suffisante pour entretenir une boucherie continuelle, il étoit souvent dans la nécessité de faire nourrir les malades de tortues & de gibier. Ils se plaignoient de cette économie forcée, comme s'il avoit dépendu de lui de les traiter mieux. D'ailleurs les inconvéniens de la friponnerie, de la négligence & de l'incapacité, l'obligerent de changer souvent la régie des Hôpitaux. Il se vit même assujéti, pendant une année entière, à les visiter journellement dès huit heures du matin (4).

SUPPLEMENT  
A LA  
DESCRIT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

On parle avec admiration de tout ce qu'il a fait construire, en magasins, en arsenaux, batteries, fortifications, logemens pour les Officiers, bureaux, moulins, aqueducs. Le seul canal de l'île de France, qui conduit les eaux douces au Port & aux Hôpitaux, contient trois mille six cents toises de longueur. Avec la commodité de cet aqueduc, non seulement les habitans & les malades ont actuellement à leur porte l'eau douce, qu'on étoit obligé d'aller prendre à plus d'une lieue; mais encore les équipages des vaisseaux la trouvent au bord de leurs chaloupes (5).

Diverses  
constru-  
ctions.

Bel Aqueduc

On n'admire pas moins les change-

(4) *Ibid.* page 14.

(5) *Ibidem.*

SUPPLÉMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.  
Marine.

mens qui regardent la Marine. Avant l'arrivée de Mr De - la - Bourdonnais , on ne sçavoit pas dans l'isle de France , ce que c'étoit que de radoubier ou de carenner un vaisseau. Les Habitans qui avoient des bateaux pour la pêche , n'étoient pas capables d'y faire les moindres reparations , étoient obligés d'attendre le secours des vaisseaux qui relâchoient dans leur Port : étrange ignorance , dans une isle que sa situation rend propre à devenir une autre Batavia , c'est-à-dire , l'entrepôt le plus commode & le plus sûr pour les vaisseaux de la Compagnie.

L'habile & zélé Gouverneur encouragea les Habitans à le seconder. Il fit chercher , couper , transporter & façonner tous les bois convenables à la Marine. Dix huit mois ou deux ans de travail lui firent voir tous ses matériaux préparés. Il commença par fabriquer des pontons pour carenner , d'autres pour la decharge des vaisseaux , des gabarres & des chalans pour la fourniture de l'eau & pour le transport des matériaux , des canots & des chaloupes pour le service journalier. Il fit radoubier ensuite les vaisseaux de Côte , & ceux de l'Europe. En 1737 , il entreprit un brigantin , qui se trouva fort

bien fait. En 1738, il fit construire deux bâtimens, & il mit sur les chantiers un Navire de cinq cens tonneaux. En un mot il conduisit son entreprise avec tant de succès, qu'aujourd'hui l'on construit & l'on radoube aussi-bien les vaisseaux au Port de l'isle de France, qu'au Port de l'Orient. Tous les Marins conviennent même que certains ouvrages s'exécutent encore plus commodément à l'isle de France, avec le secours d'une machine inventée par Mr De-la-Bourdonnais, qui servant à élever & à suspendre les gabarres & les pontons, les met en état d'être fort promptement réparés. Il fit, à la vûe de l'Isle entière l'expérience d'un ponton de cent tonneaux, qui venant à faire eau, dans un moment où l'on étoit pressé de s'en servir, fut conduit à la machine & suspendu, la voie d'eau reprise, & le ponton remis à la mer, en moins d'une heure ( 6 ). Dès l'âge de vingt cinq ans, servant aux Indes en qualité de second Capitaine, dans l'Escadre de Mr De-Pardaillan, il avoit imaginé une nouvelle construction de rats ou de radeaux, pour faciliter les descentes; & cette invention donna, aux troupes Françaises, la facilité de

SUPPLÉMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ILES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

Machines &  
manœuvres  
inventées par  
Mr De - la-  
Bourdonnais,

descendre à pied en ordre de bataille (7). Il parle, dans un autre lieu, d'une manœuvre qu'il avoit conçue, à la veille de rencontrer des ennemis supérieurs en force, pour sauver le meilleur de ses vaisseaux, & généralement tous les équipages. Mais n'ayant point eu l'occasion de l'employer, il s'en est réservé la connoissance, dans la seule vûe qu'elle ne puisse tourner à l'avantage de nos ennemis (8).

Après ce curieux détail, qui ne peut être tiré d'une meilleure source, on regrettera de ne pas trouver ici quelque éclaircissement sur le progrès de la culture du café dans l'isle de Bourbon. C'est un secret qui paroît renfermé entre les principaux Officiers de la Compagnie. Cependant on peut juger par les soins qu'on apporte à perfectionner les plants, & par la quantité de café qui nous vient de cette Isle, que le succès répond au travail des habitants.

Observations sur le  
Café de l'Isle  
de Bourbon.

Ils ont fait observer, dans un Mémoire adressé au Comptoir François de Mocka, que l'arbre de café, dans leurs terres, jettoit d'abord beaucoup de branches par le haut; qu'après cinq à

(7) *Ibid*, page 8.

(8) *Ibid*. page 151.

fix ans , il deperissoit par son milieu ; qu'ensuite les branches du bas s'étendoient beaucoup , & qu'étant fort menues & fort chargées de fruit , les unes rampoient , & celles de dessus cassoient au bas de la tige par le poids de son fruit. Ils demandoient , à ce sujet , s'il convenoit d'élaguer l'arbre par le pied , pour l'arrêter par le haut ; s'il falloit faire quelque taille aux branches , &c. Le sieur Miran , qui residoit alors à Mocka , repondit » qu'ayant observé que l'arbre » de Caffé en Arabie , vivoit plus long- » temps sain & dans un état plus naturel , & que les Arabes ignoroient la » methode de faire des tailles aux branches d'aucun arbre , il croyoit que » cela venoit de ce que le sol de l'Isle » de Bourbon n'étoit pas si favorable à » cet arbre. Mais , l'année suivante , » ayant decouvert la veritable maniere » dont les Arabes font leurs *femis* , il » crut dès-lors que le défaut des arbres » de l'isle de Bourbon pouvoit provenir » de ce qu'on y faisoit les *femis* des » gouffes entieres , qui contenant deux » grains , & par consequent deux germes , l'un des deux pouvoit avoir » plus de force que l'autre , & qu'apparemment cela causoit le desordre qui » arrivoit à l'arbre de caffé dans l'isle de » Bourbon.

SUPPLÉMENT  
A LA  
DESCR. DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

C'est de-là sans doute que le même Negociant prit occasion de composer un Memoire sur l'origine, la culture & le commerce du café, pour l'instruction de la Compagnie des Indes (9). Sa longueur ne permet pas de le rapporter; mais on en detachera quelques Observations qui conviennent à cet article.

Remarques  
sur le Com-  
merce du Caf-  
fé en France.

Lorsque le café fut connu en France (10), tout ce que les Negocians en apportèrent y fut reçu avec l'empressement que la Nation a toujours pour la nouveauté. Les Particuliers, qui commerçoient par mer avec la permission de la Compagnie, en firent venir du Golfe Arabique par l'Océan; & par la Méditerranée, du Caire, & des autres Echelles du Levant. Leur profit fut considerable, parce qu'il ne payoit d'entrée, comme les autres marchandises, que cent sols pour le cent pesant, suivant le tarif de 1664. Mais la liberté de ce Commerce fut supprimée en 1692. Les Fermiers des Aides ayant représenté à la Cour que le café étoit devenu si commun dans le Royaume, que les droits qu'ils en percevoient leur

(9) Il est dans toute son étendue, à la fin du Tome III de l'Histoire des Indes

anciennes & modernes.

(10) En 1669, suivant l'Auteur.

paroissoient trop modiques , un Particulier nommé François *Damame*, offrit de leur payer annuellement une somme très considérable , si le Roi vouloit lui accorder le privilege exclusif du café , du thé , du sorbet & du chocolat. Il obtint des Lettres Patentes , en forme d'Arrêt , par lesquelles il lui fut permis de vendre quatre francs la livre de café ; celle du meilleur thé cent francs , cinquante francs le médiocre , & trente le commun ; le sorbet six francs , & le chocolat de même ; le cacao quinze francs ; & la vanille dix-huit francs le paquet , composé de cinquante brins. On lui accorda aussi de se faire payer trente livres de droit annuel par tous les Limonadiers de Paris , & dix livres par ceux de la Province. Le même Arrêt fixa la prise de café à trois sous & demi , celle du thé au même prix , celle du chocolat à huit sous , & celle du sorbet de même. Ce qu'on nommoit alors Sorbet étoit une liqueur fraîche , faite de sucre , de citron , d'ambre &c. , & plus composée que notre limonade.

L'avidité de ceux , qui avoient obtenu le privilege exclusif , fut presque aussitôt punie par elle-même. Le café , qui ne s'étoit vendu jusqu'alors que

SUPPLEMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE ROUB.  
François ,  
*Damame*, premier privilé-  
gié pour le  
vendre.

Cette entre-  
prise le ruina.



SUPPLÉMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

vingt sept à vingt huit sous la livre, le thé & le chocolat à proportion, se trouvant porté tout d'un coup au double ou au triple, par ce nouveau monopole, la plupart des Particuliers en abandonnerent l'usage. Il s'en vendit peu chez les Limonadiers, qui le faisoient même très foible; & par conséquent la consommation en devint fort modique. Damame lui-même demanda que le prix du café fût diminué. On le mit à cinquante sous la livre. Ce prix paroissant encore excessif au Public, Damame se vit ruiné dans son entreprise, & le privilège fut révoqué. L'année suivante 1693, on le convertit en un droit d'entrée de dix sous par livres pesant, au profit des Fermes du Roi; après quoi il fut permis à tous les Marchands & Negocians d'en faire librement le commerce.

Privilege  
accordé à la  
Compagnie  
des Indes.

Cet ordre avoit duré trente ans, lorsqu'en 1723, Sa Majesté accorda le privilège exclusif du café, à la Compagnie des Indes, pour assurer de plus en plus, aux Actionnaires de la Compagnie, un revenu fixe, qui pût leur fournir tous les ans un dividende certain de cent cinquante pour chaque Action. Il falloit que le prix du café eût été porté bien haut les années pré-

cedentes, puisque suivant le même Arrêt, la concession de ce privilege, qui n'en augmentoit pas le prix, déclaroit qu'il ne pourroit être porté à plus de cent sous, la livre de seize onces. Mais la Compagnie, sentant qu'à si haut prix, la consommation, & par conséquent le profit, en seroient fort modiques, s'est volontairement reduite à la moitié du prix accordé.

Le transport du café, dans les Villes du Royaume, fit naître une nouvelle difficulté pour les droits de passage. Les Commis des Fermes avoient commencé à se les faire payer dans quelques Villes; mais ils furent condamnés à rendre l'argent qu'ils avoient exigé. Comme il étoit trop embarrassant de peser toute une cargaison de café pour prendre dix sols par livres, la Compagnie proposa aux Fermiers Généraux un abonnement général pour cette partie. Un Arrêt du Conseil regla qu'elle payeroit, chaque année, vingt cinq mille livres aux Fermes, pendant toute la durée de son privilege; & moyennant cette somme, le café fut désormais affranchi de toutes sortes de droits. Ensuite, les Fermiers Généraux ayant reconnu de la disproportion entre cette somme & le

SUPPLEMENT  
A LA  
DESCRIP.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

bénéfice de la Compagnie des Indes, obtinrent la revocation de cet Arrêt d'abonnement, & le rétablissement des dix sous pour chaque livre. Mais, en dédommagement, la Compagnie obtint du Roi cinquante mille livres annuelles sur le thresor royal (11).

Les Negocians de Marseille firent long-temps valoir la franchise de leur Port, pour être exempts du privilege exclusif de la Compagnie, & pour obtenir du-moins une diminution des dix sous par livre. Mais la faveur qu'on leur accorda se reduisit à la permission de faire venir du café d'Alexandrie, du Caire, & des autres Echelles du Levant, à condition de le vendre à la Compagnie sur le pied qu'il seroit en Hollande au jour qu'ils en feroient la vente, à la déduction des frais & des droits de la Ferme Generale, ou de le transporter à l'Etranger. Ce qu'on appelle café de Marseille, & que l'on achette des Turcs, sur les ports de la Méditerranée, n'est donc pas different de celui de Mocka, que la Compagnie vend à l'Orient. L'un & l'autre viennent également de l'Arabie heureuse, par les ports de Mocka, d'Hodeida, &

(11) Cet Arrêt est du cinq Juin 1736.

Lahaya. Personne n'ignore que celui de Bourbon n'a pas la même qualité, quoique l'expérience apprenne qu'il se perfectionne de jour en jour.

SUPPLEMENT  
A LA  
DESCRIPT.  
DES ISLES DE  
FRANCE ET  
DE BOURB.

On en distingue une troisième espèce, inférieure encore à la seconde. C'est le café qu'on a commencé à tirer de l'Amérique en 1732. Les Habitans de la Martinique, de Saint-Domingue, & de quelques autres Isles occupées par les François, représenterent au Conseil qu'ayant perdu depuis quelques années tous leurs cacaotiers, ils avoient fait, pour se dédommager de cette perte, des plantations de caféiers, qui avoient eu tant de succès qu'elles produisoient beaucoup plus de café qu'ils n'en pouvoient consommer. Un Arrêt du 27 de Septembre 1732, leur permit d'envoyer leur café en France, dans les Ports du Royaume, à l'exception de l'Orient; à condition néanmoins qu'il y seroit en entrepôt, & qu'il n'en pourroit sortir que sur la permission de la Compagnie, pour être porté à l'Etranger. Cette première grace ne suffisoit pas, pour mettre les Insulaires François en état de tirer de leurs plantations tous les avantages qu'ils en pouvoient espérer. Ils supplierent le Conseil d'y joindre la liberté du Commerce & de la consom-

mation dans le Royaume : faveur importante , qui leur fut accordée par un Arrêt du 29 de Mai 1736 , à la charge de payer pour droit d'entrée , dans les Bureaux des Fermes , dix livres par cent de poids , sans excepter le café qui provient de la traite des Negres (12).

(12) Histoire des Indes anciennes & modernes ;  
Tome III , pages 431 & précédentes.

*Fin du XXXVI<sup>e</sup> Volume.*



# T A B L E

## DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

*Contenus dans le XXXIII<sup>e</sup> Volume.*

---

### L I V R E I I.

Voyages de Carré & de Lestra aux Indes  
Orientales.

<b>I</b> NTRODUCTION ,	1
PARAGRAPHE I. <i>Voyage de Carré ,</i>	
§. II. <i>Voyage de Lestra ,</i>	35
VOYAGES de Jean Ovington , à Surate & en d'autres lieux de l'Asie & de l'Afrique ,	80
DESCRIPTION du Pays de Surate ,	104
VOYAGES de Pierre Will-Floris , au Golfe de Bengale ,	152
DESCRIPTION du Royaume d'Arrakan ,	171
§. I. <i>Description géographique ,</i>	172
§. II. <i>Mœurs &amp; Usages d'Arrakan ,</i>	182
VOYAGE d'Alexandre de Rhodes , aux In- des Orientales ,	192
DESCRIPTION du Tonquin ,	249
§. I. <i>Situation &amp; étendue du Tonquin ,</i>	254
§. II. <i>Forces du Royaume ,</i>	262

420 Table des Titres & Paragr.

§. III. *Caractere & Mœurs des Habitans*, 26 §

§. IV. *Sciences & Savans du Tonquin*, 284

§. V. *Gouvernement , Loix & Politique  
du Tonquin*, 291

§. VI. *Funérailles du Tonquin*, 31 §

§. VII. *Religion , Temples , Idoles & Su-  
perstitions*, 321

§. VIII. *Productions du Tonquin*, 328

§. IX. *Commerce & Monnoie*, 33 §

VOYAGE de *Guy Tachard*, à *Siam*, 340

VOY. du *Chevalier Chaumont*, à *Siam*, 449

*Fin de la Table du XXXIII<sup>e</sup> Volume.*

---

---

## T A B L E

### DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

*Contenus dans le XXXIV<sup>e</sup> Volume.*

---

#### S U I T E D U L I V R E I I .

S E C O N D V O Y A G E de *Tachard*, aux *Indes  
Orientales*, 1

V O Y A G E du *Pere de Fontenay*, de *Siam* à la  
*Chine*, 30

*Suite du II<sup>e</sup> Voyage de Tachard*, 53

V O Y A G E d'Occum *Chamnam*, de *Siam* en  
*Portugal*, 112

*DESCRIPTION du Royaume de Siam*, 168

§. I. *Conditions , Gouvernement , & Milice*

Table des Titres & Paragr.	421
des Siamois ,	210
§. II. <i>Education , Langue , Sciences &amp; Exercices des Siamois ,</i>	240
§. III. <i>Femmes , Mariages , Successions &amp; Mœurs des Siamois ,</i>	264
§. IV. <i>Voitures , Equipages , Spectacles &amp; Divertissemens des Siamois ,</i>	275
§. V. <i>Palais , Gardes , Officiers , Femmes &amp; Finances du Roi de Siam. Usages de la Cour ,</i>	292
§. VI. <i>Talapoins &amp; leurs Couvens. Religion &amp; Funérailles des Siamois ,</i>	312
§. VII. <i>Histoire naturelle de Siam ,</i>	356
§. VIII. <i>Langue vulgaire &amp; Langue savante de Siam ,</i>	386
VOYAGE d'Augustin Beaulieu , aux Indes Orientales ,	396
DESCRIPTION de l'Isle de Sumatra ,	456
Fin de la Table du XXXIV <sup>e</sup> Volume.	

## T A B L E

### DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

*Contenus dans le XXXV<sup>e</sup> Volume.*

#### S U I T E D U L I V R E I I.

Voy. de Fernand Mendez Pinto ,	1
§. I. <i>Première fortune de Pinto , &amp; son départ pour les Indes ,</i>	6



422	Table des Titres & des Paragr.	
§. II.	<i>Courses &amp; aventures de Pinto, avec Antonio Faria,</i>	37
§. III.	<i>Expédition singuliere de l'Isle de Calempluy,</i>	107
§. IV.	<i>Disgraces de Pinto à la Chine &amp; dans la Tartarie,</i>	144
§. V.	<i>Retour de l'Auteur aux Indes, après son esclavage,</i>	202
§. VI.	<i>Suite des Aventures de Pinto, &amp; son retour à Lisbonne,</i>	356

*Fin de la Table du XXXV<sup>e</sup> Volume.*

## T A B L E .

### DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

*Contenus dans le XXXVI<sup>e</sup> Volume.*

#### SUITE DU LIVRE II.

V	<i>VOYAGE de Dellon, aux Etablissmens François de la Côte de Malabar,</i>	1
	<i>VOYAGES aux Mines de Diamans, de Golconde, de Visapour &amp; de Bengale,</i>	52
§. I.	<i>VOYAGES de Guillaume de Methold,</i>	53
§. II.	<i>VOYAGES de Tavernier, aux Mines de Diamans,</i>	62
§. III.	<i>Royaumes de Boutan, de Tipra, &amp; d'Assem,</i>	122

Table des Titres & des Paragr.	423
<i>Royaume de Tipra ,</i>	135
<i>Royaume d'Asém ,</i>	139
<i>DESCRIPT. du Royaume de Golconde ,</i>	149
<i>ORIGINE du Royaume de Golconde , &amp; sa derniere Révolution ,</i>	175
<i>DESCRIPT. du Royaume de Pegu ,</i>	194
<i>VOY. de Nicolas Graaf, sur le Gange ,</i>	207
<i>§. I. Etat des Portugais aux Indes Orienta- les , en 1670 ,</i>	243
<i>§. II. Histoire de Dom Pedre de Castro ,</i>	248
<i>VOY. de Luillier , au Golfe de Bengale , &amp; aux Etablissmens François sur le Gan- ge ,</i>	295
<i>§. I. Etablissement des François à Pondi- chery ,</i>	312
<i>SUPPLEMENT à la Description des Isles de Bourbon &amp; de France ,</i>	398

Fin de la Table du XXXVI<sup>e</sup> Volume.

---

### A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Neuvieme Tome de l'*Histoire des Voyages* , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris , ce 7 Septembre 1751. GEINOZ.

*Avis au Relieur, pour placer les Cartes.*

N <sup>o</sup> .	TOME XXXIII.	Pages
1.	Plan de Bombay & de ses environs,	<u>83</u>
8.	Carte des Royaumes de Siam, de Tonquin, de Pegu, d'Ava, &c.	171
2.	Cours de la Rivière de Tonquin,	<u>259</u>
6.	Plan de la Ville de Louvo,	411

TOME XXXIV.

5.	Carte du cours du Menan,	171
4.	Plan de la Ville de Siam,	<u>178</u>
6.	Carte de l'Isle de Sumatra,	456

TOME XXXVI.

7.	Plan de Pondichery,	<u>324</u>
----	---------------------	------------

N <sup>o</sup> .	TOME XXXIII.	
------------------	--------------	--

*Pour placer les Figures.*

VI.	Vue de Surate du côté de la Rivière,	11
XVI.	Vûe de Masulipatan,	<u>166</u>
XVIII.	Grands du Royaume de Tonquin,	<u>307</u>
VII.	Cabinet de feuillage, où les Chinois font les Festins des morts,	<u>369</u>

TOME XXXIV.

IV.	Mandarin Siamois,	286
1.	Trois Alphabets Siamois,	<u>242</u>
V.	Cori, Coquillage servant de monnoie, &c.	<u>254</u>
XV.	Vûe de Siam, & divers Balons,	<u>279</u>
VIII.	Couvent de Talapoins,	312
II.	Trois Alphabets Balis,	386
III.		
X.	Le Roi d'Achem,	433

TOME XXV.

IX.	Le Roi de Brama,	<u>297</u>
-----	------------------	------------

TOME XXXVI.

XIV.	Ville de Cananor,	13
XIII.	Fort Hollandois de Paliacate nommé le Fort de Gueldre,	<u>72</u>
XII.	Animal qui produit le Musc,	<u>134</u>
XI.	Palais & Jardins de CHA SOUSA,	<u>220</u>
XI.*	Plan de la Ville de Môngher,	<u>283</u>
XVII.	Princesse, mere du Nabab d'Arcatte,	353

551580















